3 1761 07963485 3

RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE St ANDRÉ DES ARTS
PARIS VIe

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/portraitsdignotu00plat

PORTRAITS D'IGNOTUS

PORTRAITS

D'IGNOTUS

Littré. — Maréchal Canrobert. — Lachaud.
Duc de Nemours. — Louis Blanc.
Comte de Falloux. — Père Hyacinthe. — Reine Victoria.
Fromentin. — Grévy. — Mgr Dupanloup.
Octave Feuillet. — Ernest Picard. — Changarnier.
Empereur François-Joseph. — Rouher. — Buffet.
Alfred Naquet. — Comte de Chambord. — Dufaure. — Magne.
Duc Decazes. — Prince de Bismark.
D'Audiffret-Pasquier. — Prince Napoléon.
Duc de Chartres. — Jules Favre. — Renan. — De La Rochette.
Buloz. — Alphonse XII. — Père Monsabré.
Prince de Joinville. — Les Rothschild.
Alexandre II. — Dumas. — Gortchakoff. — Antonelli.
Garibaldi. — De Moltke. — Leverrier.
Prince Milan. — Charles III. — Victor Emmanuel.
Cardinal Guibert. — De Charette.
L'abbé Crozes. — Chaix-d'Est-Ange. — Duc de Broglie.
Général Chanzy.

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

1878

CT
148
P4
1878

LIBRARY
JAN 15 1963
UNIVERSITY OF TORONTO

523971

NOTE DE L'AUTEUR

Ce n'est pas une préface, pas même une introduction — c'est tout simplement une note explicative. L'auteur confesse naïvement qu'il a dû conserver avec regret à ce livre le pseudonyme d'Ignotus. Mais quand il a voulu jeter son masque, — c'était trop tard. Le masque était devenu bien plus important que la figure! On a beaucoup *raconté* sur l'auteur. Il n'a jamais répondu. Il continue à croire que sa vie est moins intéressante que son œuvre. Il n'en parlera pas. Cependant il doit dire ceci qui intéresse son livre. Deux fois élu conseiller général, nommé huit fois membre du bureau, l'auteur a cependant échoué aux avant-dernières élections des députés, dans l'arrondissement de Nantes. Quoique dépassé seulement de deux mille voix, il s'est retiré après le premier tour de scrutin. Appartenant par son père à une des familles qui ont servi de plus près la vieille monarchie française, il est aujourd'hui de son temps. L'auteur est de l'opinion conservatrice et libérale, modérée et moyenne. Les 3,400 électeurs de l'arrondissement de Nantes qui lui ont donné leurs voix appartenaient à différents partis conservateurs et libéraux. Cette situation indépendante, qui a nui à l'auteur devant le suffrage universel, devait lui profiter devant le public lecteur. L'auteur est devenu un écrivain. Il a quitté la carrière purement politique, à l'âge où nos pères la commençaient à peine.

L'auteur n'a rien changé, en dehors des détails simplement artistiques, à ces portraits qui, tous, ont été publiés dans le *Figaro*. C'est que ces portraits ayant eu, par ce journal, la plus grande publicité du temps, en ont reçu une sorte de *Patine* qui leur donne un caractère de vérité. L'auteur n'a pas voulu effacer cette sorte de glacis qui rappelle la couche bitumeuse que le temps met sur les tableaux. Certes, peu de portraits ont reçu autant de pluie et de soleil! L'auteur n'a pas osé y mettre des repeints. C'est pourquoi ses portraits ne sont pas mis absolument à l'heure — ainsi que cela lui eût été si facile. Ils retardent de quelques mois. Cependant l'auteur les croit toujours ressemblants. Il a changé dans ce livre leur ordre d'apparition. C'était sa coquetterie de prouver que la ressemblance demeurait, en dépit de ces déplacements. Il avait vu de près tous les hommes dont il

parle. Depuis, il a pratiqué davantage certains de ces hommes. Cependant, l'auteur n'a voulu rien retrancher et rien ajouter.

L'auteur écrit surtout pour les chercheurs lettrés qui, plus tard, viendront trouver, dans ses livres impartiaux, quelques silhouettes nécessaires à l'histoire européenne. L'auteur dit *Européenne*: en effet, il a vécu pendant longtemps à l'étranger, où il avait été envoyé par un ministre d'instruction publique de l'Empire, comme chargé de mission littéraire, avec présentation spéciale du ministre des affaires étrangères.

L'auteur termine en priant le lecteur de se prémunir contre certaine impression bizarre. Quoique l'auteur soit petit, il a déjà été imité par beaucoup d'écrivains en *us*, etc. L'autre mois, le journal de M. de Girardin, *la France*, annonça pendant plusieurs jours, en tête de la première page, la venue d'un écrivain « Gallus », « dont les articles auront bientôt le même succès qu'ont eu, dans un autre journal, ceux signés Ignotus ». C'était, en effet, une imitation. Ce système produit cela de particulier, que ce livre a parfois l'air de redire ce qui déjà a été dit!

L'auteur a l'intention de répondre avec soin à toute critique sérieuse, fut-elle très-sévère. Il expliquera alors plus longuement qu'il ne le fait aujourd'hui, les différentes pensées qui ont présidé à cette œuvre de longue haleine. Puis un second volume, contenant de nouveaux portraits joints à quinze portraits qui demeurent en dehors de ce livre, sera publié avant la fin de l'année, en même temps que le livre comprenant les ÉTUDES CRIMINALISTES. — FÉLIX PLATEL.

M. LITTRÉ

M. Littré, sénateur, est depuis longtemps illustre dans le monde de l'érudition. Mais M. Littré a, comme tout lumineux, son ombre. Son ombre, c'est sa qualité de philosophe. — Il me rappelle cet homme qui était poursuivi par son ombre, laquelle finit par l'étouffer. Les démagogues ont joué au savant le mauvais tour de grandir ce côté noir à ses dépens et à leur profit. Disons mieux et autrement. Ingres se croyait un grand violoniste. Or, M. Littré a toujours fait de la philosophie comme Ingres a joué du violon. — La Révolution sociale ressemble à des musiciens de banlieue avec qui Ingres aurait joué un air de Verdl et qui eussent dit : « Ingres est un des nôtres et nous sommes de l'école d'Ingres ».

M. Littré possède le privilége de conserver, malgré une énorme érudition, une grande élévation d'esprit et de langage. En dépit de sa pratique constante de l'analyse microscopique, il a conservé une vue haute et une puissante force de synthèse. Mais il n'a joué en philosophie qu'un rôle secondaire et malsain ; *mais il a un pied-bot* : sa philosophie. Et c'est précisément cette infirmité dont la Révolution célèbre aujourd'hui la conquête. Or, s'ils ont pris le pied-bot, la tête nous reste, tête étrange, comme resserrée autrefois par le forceps, mais tête percée par trois trous puissants :

la bouche et les yeux. La lèvre inférieure est violemment tirée en bas et en avant, — à coup sûr elle n'est point faite pour les baisers. Dédaigneuse et disposée pour la parole, cette bouche est pourtant celle d'un homme modeste et quasi-muet. Elle retombe comme une force inutile.

L'aspect de M. Littré détruit tous les systèmes matérialistes de Gall et de Lavater. Je me suis laissé dire que la tête de M. Hugo était une mappemonde; celle de M. Littré serait une pelote. Cette face toute noire, mi-enfoncée dans un bonnet rond qui écarte deux grandes oreilles, serait peut-être la tête la plus laide de l'Assemblée nationale — et ce n'est point peu dire — si elle n'avait les yeux enfoncés sous l'os temporal et frontal, par-dessous des sourcils durs et touffus. Cela brille d'une flamme interne à travers les grands verres de lunettes à fortes branches. — M. Littré est un regard.

M. Littré, que nous verrons encore de plus près tout à l'heure, a soixante-seize ans. Il est Normand. Il a de cette race de notre nord l'aptitude au long travail. M. Littré a l'habitude de travailler, la nuit, comme Mme George Sand. Il se couche à l'heure où M. Thiers, très-matinal, se levait. Cet homme n'a pas vieilli depuis 1848. Sa photographie est toujours la même. Il a d'ailleurs la même redingote — celle qui sert depuis quarante ans à tant de professeurs ou de savants. Il a été élevé au collége Louis-le-Grand et fut un fort en thème, lauréat du concours général. Mais chacun sait que ces jeunes triomphateurs sont moins heureux que le bœuf gras, qui lui, du moins, après la fête, n'a point à s'occuper de son sort. Le comte Daru le prit comme secrétaire. A vingt-huit ans, M. Littré était un polyglotte. Il pouvait dire : « Je t'aime » en dix langues, même en

sanscrit. — Mais il ne le disait en aucune! Pour lui la femme n'était qu'une bibliothèque fermée. Il vécut longtemps avec sa mère veuve. Puis, la mère étant morte, le petit-fils d'un horloger épousa la pieuse fille d'une famille ruinée, cousine des Boissy-d'Anglas. Voilà en douze lignes cette vie d'un calme si rare. M. Littré est un grand chêne poussé au bord d'un étang.

Je le vis pour la première fois en 1854, M. Littré allait tous les jours dans le jardin du Luxembourg avec sa femme et sa fille. Souvent la mère et la fille — elle pouvait avoir de dix-sept à dix-huit ans — le quittaient. Il restait seul sur un banc, lisant quelque livre et tenant à la main un petit couteau de bois dont il se tapotait les mollets ou les genoux. Nous savions que cette sorte de curé ou de professeur c'était Littré; sans trop savoir encore tout ce qu'était Littré. Mais nous le regardions avec curiosité et avec respect. Il avait l'air très bon. C'était un de ces habitués du jardin dont les oiseaux et les enfants — ces connaisseurs — approchent sans crainte. Je puis dire qu'une petite partie de notre jeunesse s'est passée autour de ce silencieux qui ne nous voyait et ne nous écoutait pas. La génération du quartier latin dont je fais partie n'a été chantée par personne. Elle a suivi d'une dizaine d'années celle de Mimi et de Musette. Les nôtres s'appelaient Louise, Tape-à-l'œil, Pigeon-voyageur, etc. — Petites grues fraîches en qui nous aimions notre jeunesse et qui n'étaient jolies que parce que notre jeunesse l'était. D'ailleurs, temps de poésies, car l'histoire des vingt ans est un poëme. Mais personne ne chantera notre génération; notre rôle aura été de voir et non d'être vu. — C'est vrai de dire que nous avons fameusement vu!

A cinq heures, M. Littré quittait son banc. Parfois

ses femmes venaient le chercher et il rentrait à pas lents chez lui, au coin de la rue Vavin et de la rue de l'Ouest, non loin de Michelet. Voilà l'homme doux sur qui les événements politiques avaient à peine mordu, jusqu'à ce dernier jour néfaste. Cependant il y eut un grand bouleversement dans sa vie et dont il est à peine revenu. Le n° 96 de la rue de l'Ouest devint, en vertu d'un décret, le n° 78 de la rue d'Assas. Cela changeait des habitudes prises et ce fut pour lui comme un déménagement.

*
* *

Donc on vous a dit que M. Littré était un homme politique. N'en croyez rien. Il fut, comme tous les esprits jeunes et libéraux, partisan de 1830. Il tira même dans la rue le coup de fusil que chacun avait tiré, en ces jours-là, ou disait avoir tiré. — Si personne n'a menti, je m'étonne qu'il soit resté intact dans Paris un seul carreau de vitre ! Mais M. Littré a toujours eu besoin d'aimer ou d'estimer quelqu'un. Son esprit fut empoigné par Armand Carrel, dont il devait écrire plus tard la vie. Il faut dire que le rédacteur en chef du *National* fut une belle figure de stoïcien. M. Littré écrivit des articles littéraires et scientifiques dans ce journal. 1848 vint. M. Littré trouva que c'était bien ; mais bientôt il trouva que c'était mal. Il quitta la vie politique et se remit à son télescope ou à son microscope. La troisième République arriva. On dit à M. Littré : « Il faut que vous soyez représentant du peuple ! » Il se laissa faire. Où est-il assis au Sénat ? On ne le sait trop. On le voit, d'ordinaire, à gauche. Vu des tribunes, il a l'air d'un vieux nègre, et comme il est presque toujours avec M. Schœlcher, ce grand ennemi de l'esclavage, cela aide fort à propager cette erreur. Qu'a-t-il fait comme

député et comme sénateur ? Rien. On eût mieux trouvé de mettre à sa place son fameux dictionnaire qui, lui, aurait pu rendre de très-grands services aux sénateurs. Qu'a-t-il dit ? Rien. Cet illustre polyglotte se tait, aussi lui, en douze langues !

*
* *

M. Littré se dit l'élève de M. Comte. M. Comte avait inventé sa philosophie positive à l'heure où chacun inventait la sienne. Cette métaphysique positive ne dit positivement rien, puisqu'elle refuse de se prononcer sur cette question primordiale : « Y a-t-il un Dieu ? »

M. Comte devint fou et alla jusqu'au suicide. M. Littré ramassa les rogatons de cette pauvre philosophie, les tamisa et en fit une poussière parfois dorée, mais toujours une poussière. Cette philosophie est devenue une sorte de secte commandée par M. Laffitte, un autre élève de l'école polytechnique. Homme de cinquante-six ans, avec barbe et cheveux gris, qui essaie de prendre dans la doctrine du maître ce qui est un peu sensé. Dans cette doctrine, il y a des percées lumineuses ; mais à côté, quelles insanités ! Elle a cela de bon qu'elle est tellement quintessenciée qu'elle n'est pas contagieuse. Quand Mgr Dupanloup donna sa démission d'académicien pour ne pas être obligé de s'asseoir à côté de M. Littré, positiviste, il fit l'acte d'un prêtre, que je n'ai pas le droit de juger, car cela ressortit au for intérieur. Mais, comme citoyen, l'illustre écrivain chrétien s'est un peu emballé. Je vous jure que la méthode de M. Littré, embrouillée comme ces jouets qu'on appelle *questions* et que l'on vend dans les petites boutiques du premier de l'an, peut être mise sans danger dans les mains des jeunes gens et des jeunes filles.

*
* *

Quant au savant, il est prodigieux et sans égal vivant. Vous pouvez voir dans Vapereau tout ce qu'il a fait. On a compté que toutes les lignes de son dictionnaire de la langue française, ajoutées les unes aux autres, feraient 80 kilomètres. Or, son dictionnaire n'est que la dixième partie de son œuvre. Son « Hippocrate » lui a demandé vingt-cinq ans de travail. Il a collaboré à tout et sur tout; membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de l'Académie française, de l'Académie de médecine, il a été jusqu'à traduire un chant d'Homère en vers du treizième siècle, pour donner un spécimen du vieux français. Son dictionnaire, qui est en même temps l'histoire de la langue française et une sorte d'anatomie comparée de tout langage humain, demandait, croyait-on, pour arriver à terme, une légion d'auteurs et un siècle M. Littré a fait cela seul, en quinze ans. Son camarade de collége, M. Hachette, lui dit un jour : « Tu devrais me faire un dictionnaire ». Et M. Littré le fit. Bref, son œuvre étonne — autant qu'étonnerait Notre-Dame si elle avait été faite par un seul architecte! Nul, mieux que M. Littré, ne connaît les choses de la terre. Il est vrai d'ajouter que nul ne connaît moins que lui les choses du ciel.

Proudhon, ce colossal gouailleur qui n'a rien respecté, s'est arrêté comme respectueusement devant M. Littré. C'est que M. Littré est un penseur d'une grande envergure, en même temps qu'un écrivain de haute allure. Il a comme la manière de Buffon. Cependant il est moins fleuri et plus châtié. Quel écrivain serait correct si celui-ci ne l'était pas! Ses articles dans le dictionnaire de médecine de Nysten ont été la première cause de la colère légitime de Mgr Du-

panloup. Mais il n'est point docteur-médecin; ce membre de l'Académie de médecine qui est regardé comme une principale autorité par la Faculté, ne pourrait pas soigner vos rhumatismes sans courir le risque de passer devant la police correctionnelle.

Au fond et en vérité, grand enfant que ce grand savant! Il a élevé sa fille avec un soin tout particulier. Bien des hommes de mon âge ont dansé avec la jeune fille gaie et rose chez le célèbre penseur catholique, M. de Sacy. Plus tard, elle l'a aidé dans ses travaux. Et elle était, comme sa mère, une catholique très-pratiquante. M. Littré l'accompagnait au catéchisme quand elle se préparait à sa première communion. Je ne tire pas de ces faits plus qu'ils n'ont en eux-mêmes. Mais, assurément, ce n'est point là les faits et les gestes d'un malfaiteur intellectuel. Je donnerai même raison à Mgr Dupanloup en disant que M. Littré va plus loin dans l'athéisme qu'il ne l'avoue. Je crois qu'il ne croit pas. Ses réserves sont seulement celles d'un homme poli; — mais il n'a pas été comme ces oiseaux qui, voyant que leurs enfants sont emprisonnés dans une cage, les empoisonnent parce qu'ils ne peuvent les emmener avec eux!

*
* *

M. Littré vit dans un monde sublunaire. L'autre jour, j'ai fait avec lui le voyage de Paris à Versailles. En entrant dans le wagon, il avait déposé une grosse serviette d'avocat sur le filet du wagon, et il avait mis au-dessus son chapeau : puis, il s'était assis et mis à lire. Le mouvement du train fit tomber sur lui le chapeau. Il le regarda, très-étonné, examina la coiffe et, reconnaissant son chapeau, doucement il le remit sur la serviette. Cinq minutes après, deuxième chute. Deuxième profond étonnement du lecteur et deuxième

examen de la coiffe. Puis, M. Littré remit doucement le chapeau sur la serviette et le filet. Tout l'homme est là !

Le lecteur me permettra comme un cri de la fin. Dans mon œuvre, j'ai cherché à être impartial comme un photographe ; et j'imagine que j'ai réussi, tout en maintenant intactes mes sympathies ou antipathies d'ordre supérieur. Cependant je confesse qu'aujourd'hui j'eusse voulu être partial en faveur de cet homme qui a été, pour beaucoup de nous, un des aîtres de notre pensée. Notre génération avait été empoignée par la science. Elle trouvait chez elle comme un breuvage amer — la boisson verte, celle qui grise, fait oublier et éclaire le milieu sombre où nous vivons. M. Littré a été pour elle le voyageur qui vient de loin et de haut, qu'on écoute avec curiosité et respect. Presque enfants, nous allions lire ses articles chez Mlle Grassot, qui tenait un salon littéraire rue Soufflot. Plus tard, nous avons cherché avec passion sa pensée apaisée au fond de sa grande phrase sereine !

Il nous faisait mal avec sa philosophie desséchante. Mais nous la lisions si peu ! Qu'on ouvre son livre sur Comte déposé dans les bibliothèques, on n'y verra pas la marque de nos doigts.. Et d'ailleurs, sur ce terrain de l'existence de Dieu, le petit en sait aussi long que le grand. Chacun peut chercher dans sa vie Dieu, et nous l'avions trouvé !

D'autre part nous avions l'âpre volupté de comprendre un grand Littré inconnu de la foule. C'était pour nous une joie d'initié et de gourmet. Mais voici que la rue salue grand M. Littré. Le *Rappel* va peut-être donner en prime à ses abonnés sa photographie. M. Littré serait-il donc devenu un radical, et le savant que nous aimions aurait-il fait place

à l'homme politique que nous n'aimons pas ? Ce serait pour nous une désillusion de plus dans une époque où on ne les compte plus!

M. Littré doit pourtant savoir cette loi de nature qui fait que l'ombre est plus forte que la lumière. Le côté noir de son œuvre l'emporterait facilement sur le côté lumineux ; — comme dans une éclipse, l'ombre de la terre gagne peu à peu sur le disque brillant.

LE MARÉCHAL CANROBERT

Vous souvenez-vous de ces jours où on se disait : « Il y a quelque chose de nouveau, car on n'entend pas le canon ». La vie du maréchal Canrobert fut comme une de ces journées où le silence était l'exception, et le bruit du canon la règle. On pourrait vraiment mettre le tableau de l'époque militaire de la France, de 1830 à 1870, dans le cadre de la vie du maréchal. Cependant sa biographie, si intéressante qu'elle soit, ne me tentera point ; je suis ici pour faire des portraits. C'est le fils d'un Breton, officier de l'armée de Condé. Je vais faire trois portraits de Bretons : MM. Jules Simon, Renan et le maréchal Canrobert. Cela prouve surabondamment que cette terre est fertile, qui peut produire des arbres si différents dont les fruits sont si divers. J'ai vu de bien près le maréchal en quatre circonstances. Je dirai ces quatre aspects.

*
* *

C'était au commencement de la guerre d'Italie, à Suse. Nous venions de croiser, sur le Mont-Cenis, le char funéraire d'un général français, mort d'une attaque d'apoplexie. Sur le sommet du mont, une bande innombrable de corbeaux nous était apparue. Comme les hirondelles qui se réunissent pour aller vers le soleil, les corbeaux de toutes nations allaient vers la Mort. On eût dit qu'ils avaient entendu de partout la

marche sonore des régiments. Les vieux Romains, qu'impressionnaient les présages, fussent rentrés chez eux.

La figure du maréchal Canrobert, assis à Suse sur un canon de cuivre, nous rasséréna singulièrement. Il était vêtu d'une capote vareuse avec boutons de métal. Un autre aurait eu un képi avec ce costume. Lui, il portait le chapeau à plumes de commandant en chef d'un corps d'armée. Sous les revers entr'ouverts de la capote l'or étincelait. Sa main gauche était appuyée sur l'épée. La main droite caressait la moustache. Tout respirait une telle intensité de vie et une certitude si absolue du succès, que nous oubliâmes à sa vue le général mort et les corbeaux. Le maréchal semblait poser devant un peintre invisible. Il se leva comme on le fait après une séance chez un artiste. J'allai à lui et présentai une lettre. Il lut seulement la signature et me tendit la main. Vous dire qu'il me regarda serait vous tromper. Quand on parle au maréchal on a l'air de parler à un homme à cheval. — Son regard est à un mètre au-dessus de votre tête.

*
* *

Les Gracques avaient toujours avec eux un joueur de flûte ; il semble que le maréchal emmène toujours un photographe avec lui. Ce n'est point là de la fatuité, car nul n'est plus que lui bon enfant; c'est un pli qu'il a pris en commandant les zouaves, dont il fut le premier colonel ; et puis c'est son tempérament. Il est sans cesse devant le verre d'une lunette dont il se sent l'objectif. Le roi Victor-Emmanuel a ces allures du maréchal. L'histoire ne prendra jamais en déshabillé le maréchal Canrobert. Il a toujours son hausse-col. De même que le public n'a jamais vu manger le roi Victor-Emmanuel, de même on n'a

jamais vu *en bras de chemise* le maréchal. La diane n'a jamais sonné pour lui, car il fut toujours levé avant elle. En Afrique, il avait pris l'habitude de dormir pendant le temps et à la façon qu'il voulait. Les zouaves étaient persuadés que leur colonel ne dormait que le dimanche après la revue.

En ce jour dont je parle, le maréchal fut salué à Turin, quand il y entra le soir, par une acclamation formidable. Je me souviens qu'après le défilé de deux régiments de la garde, un régiment de ligne apparut. Les Turinois jetèrent des vivats tels que nous n'en crierons plus, ni eux, ni nous. — Ils avaient enfin aperçu le pantalon rouge. Or, ce pantalon rouge, trop mis au second plan dans les modernes tableaux militaires, symbolisait aux yeux de l'Europe la France éternellement grande et charmante. Le maréchal et le pantalon rouge, personnifiant également le troupier français, eurent le même succès. L'Italie palpait enfin la France à côté d'elle. Elle était certaine de la victoire. Depuis il a beaucoup neigé sur le Mont-Cenis !

*
* *

Ce furent là les grands jours du maréchal Canrobert. Quelques semaines après, il avait des rivaux dans la gloire. Le maréchal de Mac-Mahon, qui devait sauver l'Italie à Magenta, comme il sauva peut-être la France à Malakoff, n'empoignait pas ce peuple qui veut que ses héros aient toujours l'air de marcher sur les planches d'un théâtre grandiose. En Crimée, le maréchal Canrobert avait mené le dévouement jusqu'au sublime, car il sacrifia à la patrie son amour-propre de général. Il remit le commandement à ce colossal et gouailleur tueur d'hommes, le maréchal Pélissier. Le maréchal Canrobert hésitait devant ces

hécatombes de régiments. Mais ce dévouement de l'illustre général ne fut compris que par les gourmets des hautes délicatesses. Il ne sera bien mis en relief que par l'histoire. La rue n'acclama point le maréchal Canrobert, qui recouvra seulement sa popularité cosmopolite aux jours dont je parle. Là, il fut le type de la France superbe, adorée, redoutée ; fanfaronne ainsi qu'une belle fille enviée de tous, à qui personne n'a pu prendre la jarretière. Depuis, on l'a prise !

Quand le maréchal revint d'Italie, sa gloire française, même parisienne, était complète. Il était la passion en même temps que l'amusement de Gavroche et de Dumanet, ces deux grands experts en illustrations militaires. En ce temps, le maréchal représentait le courage, la bonne humeur, l'emphase, disons mieux, le génie de la France. Les caricatures, les anecdotes, les mots inspirés au peuple par le maréchal formeraient une sorte de mazarinade. C'est la fantaisie de ces grandes nations enivrées par la fortune que de sourire de leurs héros.

Plus tard, le côté Charlet de la figure du maréchal a disparu avec nos jours de bonheur. Il est resté seulement grand soldat et type superbe du troupier français. Mais, après la guerre d'Italie, il était encore comme un héroïque jouet avec lequel la France, enfant gâtée, s'amusait dans les journaux et sur les places publiques et dans les chambrées de soldats. Elle l'aimait, comme une petite fille aime sa poupée dont elle déchire les robes avec ses ongles roses.

*
* *

Je le vis une deuxième fois. C'était après la revue passée au bois de Boulogne par Napoléon III en l'honneur de ses hôtes, le czar et le roi de Prusse. J'étais allé au-devant du défilé, sur la place rond-point

de l'arc de triomphe de l'Etoile. La foule était immense. Tout à coup une trombe de poussière se leva sur l'avenue de l'Impératrice, côté des cavaliers. Le maréchal Canrobert, précédé de quelques chasseurs à cheval, seul, à cinq pas de son état-major, passa devant moi au grand galop de son cheval. Le maréchal n'avait pas la tête renversée en arrière comme d'habitude. Il la penchait sur l'encolure du cheval. Son bras gauche *ballottait* en suivant les réactions du galop. Cette façon est particulière aux paysans normands et aux plus grands guerriers. Il paraît que le roi Murat l'avait. Je fus frappé par l'expression de son regard. Il me sembla moins fier et comme courroucé. Un maréchal Canrobert n'ayant pas la tête haute et le regard fier et bon !... cela m'étonna fort. Mais, voici un escadron de chasseurs, sabres en main, et la voiture de l'empereur. Napoléon III est assis au fond à gauche ; le czar à droite ; devant le czar, le czarewitch ; devant l'empereur, l'autre prince russe. Les deux empereurs étaient calmes, pâles et froids. Ils répondirent à peine à nos saluts. Des rois qui ne saluent pas gracieusement ! — Qu'est-ce donc ? Alors je compris dans un rien de temps, aussi court que celui que met un homme à choir des tours Notre-Dame, qu'un malheur venait de tomber sur la France !

J'avais bien deviné. La grande bouche inconnue qui, à certains moments, crie la nouvelle dans les foules, nous apprit aussitôt qu'un homme avait tiré un coup de pistolet sur l'hôte sacré de la France. Mais quel homme ? un fils insensé de la Pologne ! Pauvre petit et grand peuple, il porte avec lui la contagion de son malheur. Ce coup de pistolet a retenti plus tard dans la poitrine d'Alexandre. Non pas que je veuille dire de l'auguste souverain à qui aujourd'hui la France doit tant : « Il a gardé une amertume indi-

gne de son grand cœur », mais vous souvenez-vous de cette parole du czarewitch ? (Mon père, allons-nous en chez Vous !) Et la Russie s'est peut-être souvenue comme l'héritier du trône. En tout cas, triste événement. Ça commençait ! M. Floquet levait la tête ! — Le maréchal Canrobert baissait la tête ! Je dis que l'histoire d'hier et d'aujourd'hui est peut-être toute contenue dans cette antithèse !

*
* *

Je le vis une troisième fois — ça ne commençait plus ! ça finissait ! On était au petit Trianon. Le maréchal était cité comme témoin. Il parlait. Il parlait sobrement et éloquemment ; tour à tour abondant et concis. Le sommet chauve de sa tête, ses longs cheveux maintenant un peu rares..., nous sommes quatre cents qui les reverrons toujours ! Il sut ne pas être ingrat vis-à-vis de l'empereur et trop amer contre l'accusé. Il y eut dans l'auditoire une exclamation semblable à celle qui, avant le lever du rideau, salue dans un théâtre l'augmentation subite du gaz ou de la lumière. On respira à pleins poumons comme dans une salle où l'on étouffait, quand on ouvre une fenêtre à l'air pur. Il dit simplement ce qu'il avait fait et comment la victoire lui avait échappé. Car la victoire avait voulu donner une dernière caresse à son vieil amoureux.

Il faisait pitié, à nous qui cependant avions souffert comme lui. Mais je vous dis que ce jour-là nous avons surtout compris ceci : La France n'a été vaincue que par la fatalité et non par quelqu'un ! En voyant ces malentendus et ces affolements dont parlait le maréchal, nous nous rappelions le *quos vult perdere.* Dieu voulait notre défaite. — On jouait la partie avec des dés pipés par une destinée implacable ! Or, dans

les jours proches de nous, je ne connais pas un plus grand succès d'orateur, de soldat et de patriote que celui du maréchal Canrobert. Quand il eut fini, nous nous sentîmes moins bas. Je confesse que j'ai pleuré. Vous auriez peut être cent confessions de ce genre parmi des gens qui ne pleurent plus. Cette larme plus ou moins cachée nous fit du bien. Le maréchal pourrait demain être lâche comme un lièvre, traître comme Judas ou autres, — que des gens lui diraient encore merci pour cette larme-là.

Dans l'intimité, le maréchal Canrobert parle rarement de la triste campagne de France. Il cause peu des campagnes de Crimée et d'Italie où, cependant, son nom rayonne. Comme ceux qui aiment à relire les lettres d'amour de la vingtième année, le maréchal retrouve sa franche gaîté et son éloquente humeur en redisant les vieux mots de Mascara, la Tafna, Constantine, Sidi-Kalifa, Zaatcha.

Il se revoit chef de bataillon des chasseurs de Vincennes *(les vitriers)*, commandant des tirailleurs indigènes *(les chacals)*, premier colonel des zouaves. Parmi ses gloires, il peut choisir ; — il fait comme celui qui oublie les amours des grandes dames pour songer aux Musette et aux Phémie d'autrefois. On dirait qu'il a oublié ses royaux adversaires de Russie et d'Autriche, pour ne se rappeler qu'Ab-del-Kader et Bou-Maza. Quoique le maréchal ait conservé toujours son relief de troupier et continué à personnifier le tempérament français, il est demeuré attristé. Ce soldat, habitué à tant de victoires, n'a pu revenir de l'étonnement de la première défaite. Cependant, il ne se désintéresse pas de l'armée, s'il semble vouloir se tenir en dehors de toute politique. Nul, plus que lui, ne s'occupe du personnel de l'armée. L'équité qu'il apporte dans ses choix est connue de

tous. Son effacement volontaire, sa déposition dans le procès Bazaine, et surtout la chance d'avoir évité, dans les infortunes publiques, les suprêmes responsabilités, ont grandi singulièrement le Canrobert d'aujourd'hui. Le maréchal ne lit pas les journaux. Cependant, il lira celui-ci, puisque — je le sais mieux que personne — ce journal est parfois lu par ceux qui n'en lisent aucun. Or, j'étonnerai le maréchal, qui se croit diminué et meurtri, — en disant qu'il est tombé plus haut qu'il n'était. Il n'y a pas de nom plus sympathique et — l'adjectif est peut-être étrange, appliqué à un maréchal de France, mais Bossuet s'en est servi en parlant d'un grand homme de guerre — il n'y a, certes, pas de nom plus charmant que celui-ci : le maréchal Canrobert. Si fait ! il y a cet autre : la maréchale Canrobert !

*
* *

Dieu seul sait — et Dieu lui-même peut, j'imagine, changer d'idée — ce que sera le Demain de la France. S'il appartient à l'épée, le Maréchal jouera encore un rôle. Si l'avenir appartient à la parole, il pourrait être un citoyen éminent, — car le Maréchal est orateur. Mais il s'est toujours mis à l'écart des choses publiques. Au Sénat de l'Empire, il se taisait. Au Sénat de la République, il ne parle pas. Alors que l'empereur était devenu *Pat,* comme le roi des échecs — je n'ai pas dit *Mat* — c'est-à-dire ne pouvait, quoique non attaqué, aller là ou ici ; alors que la France ne pouvait ni faire ni ne pas faire la guerre, la parole du Maréchal a manqué au Sénat impérial. Je le regrette un peu pour la gloire de l'illustre soldat. Ici, je m'arrête, pour faire remarquer au lecteur que je n'écris point d'hymnes en faveur de mes clients,

comme on le fait dans les oraisons funèbres. Ce portrait du maréchal Canrobert a quelques touches moins lumineuses que j'eusse pu supprimer, si j'avais voulu être seulement agréable à un des rares hommes que j'admire. Donc, le Maréchal a eu tort de ne point prendre part aux débats de la politique extérieure. L'homme qui, dans son langage imagé, disait à la division de cuirassiers : « Vous êtes des boulets vivants que je lance à ma volonté », celui qui sut répondre avec tant de véhémence à Sainte-Beuve, faisant l'éloge de M. Renan, pouvait plus parler qu'il ne l'a fait. — C'est un reproche qui ne paraît que rarement dans l'histoire de France!

Le Maréchal n'a parlé que deux fois sous le coup d'une forte émotion et dans deux causes — la cause de l'honneur, à Trianon; la cause de la religion, au palais du Luxembourg. Comme la plupart des soldats et des marins, qui voient de près ces deux choses religieuses, la mort et la mer, le Maréchal est croyant. Il estime que la société doit avoir pour *garde* la croix, comme son épée! Ce mot hasardé est mauvais. — Saint-Simon ne l'eut pas fait. L'époque ne peut donner que ce qu'elle a.

* * *

On ne compte pas les blessures du Maréchal. La mort a fait la maladroite avec lui. Son corps, où seulement les parties vitales n'ont pas été atteintes, ressemble à ces cibles sur qui tirent les collégiens. Des balles à l'entour et rien dans la mouche! Le Maréchal est entré vivant encore dans la légende militaire.

Remarquez que, dans tout le portrait, je n'ai pas même parlé de sa bravoure; à quoi bon? Son esprit et son cœur sont sous-lieutenants, si les galons et les rides sont d'un maréchal de France. La *goutte* l'a

singulièrement vaincu. L'autre mois, il a failli mourir par elle. Cependant il est encore alerte autant qu'un jeune homme — si son cheval l'est. Car un maréchal de France est comme le roi de France, un homme à cheval.

Aujourd'hui, les épées sont voilées, en signe de deuil, comme les statues des églises pendant le jeudi et le vendredi saint. — Pâques viendra-t-il? Je le désire beaucoup pour nous tous et un peu pour ce noble maréchal, qui n'est peut-être pas un grand général, mais est, à coup sûr, un grand soldat. La Prusse, elle-même, n'a pas de grands généraux. Elle a seulement des hommes de guerre très-remarquables, dont Ananké était l'allié. Elle ne doit mettre dans le Panthéon des grands hommes que ses canons.

*
* *

En terminant, il est bon de voir le maréchal sous un dernier aspect. Il est très-fidèle aux souvenirs du second Empire. Il reporte sur le fils les sentiments qu'il avait pour le père. Mais il n'est ni impérialiste, ni légitimiste, ni orléaniste, ni républicain; Canrobert est ce que tout le monde, en France, devrait être, il n'est que Français! Mais chacun sait qu'il est conservateur. Le maréchal est une épée suspendue sur la Révolution. Aujourd'hui, les institutions faites pour terrifier les malfaiteurs politiques, ressemblent à ces mannequins destinés à effrayer les oiseaux qui viennent bientôt percher dessus. L'épée est demeurée quasi seule un sujet de crainte. Ça coupe et ça brûle! Bientôt la France reprendra son ancien *modus vivendi,* comme les pêcheurs à la ligne assis sur le bord de la Seine, qui se remettent à pêcher quand le remous causé par le passage d'un bateau à vapeur a cessé. Nous nous attellerons de nouveau à notre

œuvre interrompue. Buvons où ont bu nos pères! Marchons où ils ont marché! Reprenons le cercle, toujours le même, de la vie humaine, comme le chien qui fait un rond imaginaire avant de se coucher. La société est provisoirement maintenue par les épées, comme le ciel des Gaulois qui, disaient-ils, eut été soutenu par leurs lances, s'il était tombé. Et, en définitive, ne gémissons pas trop sur notre sort. Si la vie du maréchal Canrobert a été un poëme, chacun de nous peut dire que chacune de nos humbles existences a été un drame qui, raconté au dix-huitième siècle, eût émerveillé les auditeurs, comme une des *mille et une nuits!*

M. LACHAUD

Les deux premiers avocats d'assises auront été, à notre époque, MM. Chaix d'Est-Ange et Lachaud. On peut s'étonner de l'aspect, plus éclairé que sombre, de ces deux figures habituées cependant à regarder les plus tristes misères de l'humanité. Quand je suis arrivé à être un homme qui sait écouter, M. Chaix d'Est-Ange ne parlait déjà plus comme avocat. Mais je l'ai souvent vu dans le monde et j'ai constaté que sous ce masque socratique et derrière ce regard d'une acuité perçante, il y a un penseur étincelant d'humour. D'autre part, M. Lachaud est la bonne humeur épanouie. Voilà donc deux esprits, également puissants, qui ont plongé jusqu'au fond de l'abîme social et sont revenus avec un rire. Il m'est impossible de ne pas songer ici aux paroles inscrites au frontispice du *Figaro* : « Je me hâte de rire... de peur d'être obligé d'en pleurer ».

Mais ces deux hommes auront eu un double masque, comme les anciens acteurs. Si la face qui regarde la vie privée est souriante, celle qui regarde le jury est le masque tragique, épouvantable et épouvanté. Nul, autant que M. Lachaud, si ce n'est M. Chaix d'Est-Ange, n'a possédé un talent plus apte aux larmes et plus propre aux terreurs. Tous les deux ont trop fait pleurer pour n'avoir pas un peu pleuré eux-mêmes. Si grand que fût ou qu'est leur art de parler, ils ont dû sentir vivement pour tellement émouvoir. Ce me semble que si un jour on fait

l'autopsie de M. Lachaud, on trouvera le viscère du cœur démesurément développé par un usage fréquent.

Il m'a été donné d'entendre M. Lachaud dans des affaires demeurées célèbres. J'ai remarqué qu'il a comme vécu certaines phrases qu'il a dites et que c'étaient celles-là qui nous avaient le plus remués. L'avocat d'assises doit être avant tout un homme, *cependant un homme : homo tamen*. Il doit non dominer le jury, mais comme s'asseoir à son niveau. Il faut que le pouls de l'avocat et le pouls du jury battent en mesure, comme deux chronomètres jumeaux.

D'autre part le juré n'est pas d'ordinaire blasé par une étude approfondie de l'art oratoire. Cela explique déjà comment le grand talent de M. Lachaud, parfois volontairement vulgaire dans ses moyens, est, grâce à des qualités de premier ordre que je vais étudier, le plus haut talent d'avocat d'assises qu'il y ait en France, et par conséquent en Europe ; — dans le domaine de l'esprit, ce qui est premier en France ne peut être second en Europe.

S'il y a aujourd'hui une supériorité incontestée, c'est la supériorité de M. Lachaud — au criminel. Les plus grands avocats ont été les premiers à reconnaître gracieusement à M. Lachaud la royauté des assises.

*
* *

Vous avez, sans aucun doute, vu passer dans la rue M. Lachaud. Un peu gros, maintenant, mais toujours jeune, vif et leste. Il est de ceux que le ventre redresse plus qu'il n'appesantit, et le ventre est tel qu'à vrai dire M. Lachaud pourrait le nier. Un chapeau bien lustré est enfoncé sur le derrière

de la tête. La figure un peu grasse, fraîche, très-éclairée, comme imberbe, alors qu'elle n'est que toujours bien rasée. Pendant l'hiver, un cachenez blanc dont les bouts retombent sur le paletot. En toute saison, une serviette grande, large et grosse de dossiers. Un livre curieux serait celui-ci : « Ce qu'a contenu la serviette de M. Lachaud ». La taille est de celles qu'on ne sait si elles sont petites ou grandes. Le jarret est nerveux, les épaules sont vigoureusement étoffées ; le tout, rejeté un peu en arrière, a un air robuste et bien portant. L'impression que produit cette image est tout d'abord un sentiment de sympathie et de confiance. On dit, sans savoir son nom : « celui-là est un honnête homme et n'est pas un sot » ; quand vous le rencontrerez, jeunes hommes ou jeunes filles, saluez l'homme à la serviette. En effet, qu'il lève la main celui qui est sûr de ne jamais tuer, dans un moment de colère, de haine ou d'amour. — L'illustre avocat a dit : « Tant qu'on aimera, il y aura des gens qui tueront ». Moi, je vous confesse que j'approche de l'âge où on peut dire sans fatuité qu'on ne tuera pas.

*
* *

La force de M. Lachaud a trois causes : 1° son talent remarquable par la spontanéité et le sang-froid ; 2° son expérience sans égale dans la marche de l'affaire en audience publique ; 3° son entente extraordinaire de la procédure criminelle.

Dans le drame que vous savez, un mot oublié ou dit de trop peut sauver ou faire tomber la tête d'un homme. Une virgule peut redonner la vie à un condamné à mort.

Tous les magistrats d'assises savent qu'ils ont devant eux un juriste spécial consommé. Cela constitue

une supériorité latente de M. Lachaud, qui peut avoir des résultats importants pour son client. M. Lachaud, s'il perd la voix, ne serait pas un homme à la mer, — comme Mlle X..., si elle perdait la beauté, serait une actrice à la mer. M. Lachaud, muet, serait, avant un an, le premier criminaliste de France.

Sa voix est bonne ; cependant, quelques-uns de ses clients sont, sur ce point, mieux doués que lui. Son geste, superbe en certains moments, est quelquefois monotone. Le grand avocat abuse même d'un geste assez inattendu : il met les deux mains dans la poche de sa robe. Tout à coup il élève la voix pour la faire tomber subitement. M. Lachaud — je l'ai vu — tourne parfois le dos au tribunal, tant il se démène et marche. Il frappe la barre qui est derrière lui, car on l'a vu s'avancer jusque dans le prétoire des assises. A la minute dite, quand le cœur du jury est à point, — car il le voit distinctement, comme on sent battre sous le doigt le cœur d'un oiseau, — M. Lachaud dit non pas plus, non pas moins, mais exactement ce qu'il faut dire. Jamais homme n'amena plus savamment d'autres hommes à se découvrir pour recevoir un coup préparé d'avance.

Il ne met pas, sans les avoir maniés préalablement, ces juges impressionnables devant le fait nu et brutal. Il sait qu'il a parfois contre lui la raison, le cœur, et même les révoltes de la chair. Mais il triomphe de la raison : il émeut le cœur et approprie à sa cause les frémissements de la chair. Son regard, d'ordinaire tourmenté par deux yeux qui ne sont pas dans le même axe, se fixe tout à coup dans une expression de terreur ou de douceur. Alors il manie à outrance tous les outils oratoires de l'émotion. Puis

il lance une phrase charmante qui étonne — comme une fleur dans une forge ou un glacier. Ou bien, il jette un mot qui produit le froid d'une clef dans le dos. Bref, la tête de l'homme est sauvée. En a-t-il sauvé de ces têtes! Ici, une explication nécessaire.

*
* *

Au civil, l'avocat qui, pour défendre une cause qu'il sait mauvaise, se servirait de moyens artificiels, serait un avocat félon. Les réglements professionnels du barreau sont sur ce point des plus sévères. Mais, au criminel, tout est changé. Tout accusé doit être défendu. Troppmann lui-même n'aurait pu être guillotiné s'il n'avait pas trouvé un défenseur. Et de ce, voici le motif d'ordre supérieur.

Pour que la peine de mort soit légitime, il faut que l'accusé ait eu ce que le moyen-âge appelait l'avocat du diable. D'ailleurs, l'évidence peut être fausse; on ne le sait que trop. Un défenseur qui, vaincu par cette évidence, reconnaîtrait la faute sans excuse de son client et ne plaiderait pas, dans une affaire capitale, contre l'avocat de la société, les circonstances atténuantes, n'exécuterait pas le mandat que lui a donné cette même société. — Au criminel, l'avocat ne défend pas un innocent, mais une tête! J'avais besoin de dire cela pour expliquer un des côtés du talent de M. Lachaud.

Nul n'a mieux compris que lui cette mission particulière. Par exemple, jamais on ne sut, comme lui, tirer parti des dépositions des témoins. Un jour M. Lachaud fit à un témoin, en audience publique, une question qui amena, contre son client, accusé d'assassinat, une réponse écrasante. « Aïe » fit un avocat assis à côté de lui. Mais M. Lachaud ne se tint pas pour battu : « Très-bien, dit-il, c'est la ré-

ponse que je cherchais, et je supplie le jury de la retenir, » et il se rassied avec un air vainqueur. Le même homme, si retors, a cependant, dans une grave affaire civile, rendu en pleine audience un dossier à un client convaincu d'imposture.

Tout en répétant sans cesse aux jurés qu'il s'adresse a leur raison, M. Lachaud s'occupe surtout de leur cœur, dont il fait vibrer tour à tour chaque fibre avec le sang-froid d'un accordeur qui pince les cordes d'un piano. — Sa voix a par moment le timbre le plus inattendu. Il parle bas et se fait entendre. Cette voix devient caressante comme celle d'une femme. La parole se fait câline comme une chatte, enlaçante comme une torpille. Puis elle éclate en sanglots et en emportements. Parfois, cette manière semblerait exagérée à un spectateur de sang-froid, mais l'avocat a préalablement enflammé l'air ambiant. Bref, M. Lachaud est un de ces hommes de plus en plus rares dont on peut dire : « A tel jour, il a été un grand orateur ! »

*
* *

Vous l'avez vu, à Versailles, dans le procès Bazaine. Parfois il couchait sa tête dans ses mains, sur la barre, — comme un écolier qui dort à l'étude du soir. Souvent il écrivait, pendant les dépositions, avec une grande plume d'oie que je vois encore. Il feuilletait sans cesse l'immense dossier. — Nul n'a jamais su dépouiller et connaître comme lui un dossier criminel. Mais vous souvenez-vous comme il écoutait bien et tout ! Dans ce procès à tout jamais fameux où M. Lachaud a atteint les plus hauts sommets de l éloquence et s'y est maintenu sans perdre haleine, le célèbre avocat fut un peu dévoyé. Ce président si poli mais si impassible, ces soldats attentifs mais froids... ce n'était plus son jury impressionnable dont il connait les âges et le tempérament !

Et je n'ai pas fini ce portrait. J'arrive à un point délicat. Lecteur, prêtez-moi votre cœur — ne craignez rien; je vous le rendrai; j'ai bien assez du mien!

Croyez-vous qu'il n'y ait pas des coupables qui soient dignes de pitié et de pardon? Aucune ombre n'est tout à fait noire; fermez les yeux, — vous verrez encore une vague lueur. Croyez-vous, d'autre part, que M. Lachaud ait tort de montrer, aussi souvent qu'il le fait, le profil pâle de Magdeleine qui se détache sur le fond évangélique? Je l'ai vu défendre une jeune enfant blonde, de seize ans, qui avait été séduite et avait bien aimé. Abandonnée par l'homme, elle se trouva en face de son déshonneur et de celui de sa mère, de son père, de ses sœurs. Elle embrassa son enfant, le baptisa et le jeta dans la rivière. Et tout cela, dans les premières fièvres qu'on sait! — M. Lachaud écrasa l'homme présent à l'audience, entre deux phrases, comme on écrase un insecte entre deux ongles

Il dit : « Laissez-la se marier et avoir un autre enfant; un jour l'enfant lui dira tout bas : ne pleure plus; c'est moi ». La jeune fille fut acquittée. Tous pleuraient; l'huissier, cet homme froid comme un pupitre, eût épousé cette femme!

*
* *

Avez-vous été juré? Avez-vous été membre d'un conseil de guerre? En ces temps où tant de grands vents ont poussé chacun de nous comme des hannetons sur toutes les branches, qui n'a pas été préfet ou général? Bref, qui n'a pas été quelque chose, — à l'heure où si peu de gens étaient quelqu'un?

Moi, j'ai été appelé par un jeune homme qui voulait me confier une lettre, avant d'être fusillé. — Il

passait sa langue sur ses lèvres comme un chat qui a mangé du lait; c'est là le phénomène de l'agonie de l'homme bien portant. L'homme manque de salive. Pendant qu'il me parlait, une araignée descendait au long d'un fil. Elle devait vivre plus longtemps que ce jeune homme. Eh bien, je regrettai qu'un Lachaud ne l'eût pas défendu; vainement à coup sûr! Mais ma conscience, qui portait une part de la responsabilité collective sociale dans cette exécution, eût été assurément plus tranquille. Oui, la peine de mort est sainte. Mais quand une société n'entoure pas de plus fortes garanties et du plus grand respect la vie de l'individu, elle est à son déclin — comme la société chez qui, au contraire, l'individu aime trop la vie.

Le lecteur sera peut-être curieux de savoir comment un accusé de crime capital, surtout en province, s'abouche avec M. Lachaud. Un avocat ou un membre de la famille écrit à M. Lachaud, sinon l'accusé lui-même s'adresse à lui par l'entremise du directeur de la prison. M. Lachaud étudie l'affaire. Il refuse ou accepte. Dans ce dernier cas, il entre en correspondance avec l'accusé et reçoit bientôt communication du dossier. L'acceptation de l'affaire, faite par M. Lachaud, est un commencement d'espoir pour l'accusé. Trois jours avant l'audience M. Lachaud entre dans la cellule de l'accusé. Au bout d'une heure, l'avocat connaît l'homme comme il connaît le dossier. Désormais il sait l'affaire. Combien a-t-il reçu de ces confidences terribles? — Le grand pénitencier de Saint-Pierre de Rome, qui a une longue baguette à certain jour, et le célèbre avocat sont les deux hommes qui pourraient le mieux écrire les confessions de la bête qui est dans l'homme. Mais l'un comme l'autre de ces confesseurs

ne peut dire et écrire; cela explique pourquoi on connaît moins la bête que l'ange qui est en nous.

Cependant M. Lachaud échoue parfois. Son grand talent, fait d'art et d'imprévu, cette autorité conquise par une haute honorabilité personnelle, sont parfois vaincus par des situations d'une criminalité exceptionnelle. Il m'a été donné d'assister à un des rares échecs de M. Lachaud. Un jour, je me trouvais à la cour d'assises de Paris avec Prévost-Paradol. Un nommé Firon avait assassiné sa tante pour acheter des robes à une femme. M. Lachaud avait plaidé les circonstances atténuantes, à cause de l'influence de cette fille. Chacun de nous connaît, pour les avoir entendues, les paroles que la femme dit tout bas à l'oreille de l'homme. — Mais demandez à Lachaud si vous les connaissez toutes !

*
* *

Firon eut une attitude déplorable. Il souriait. — Cependant il serrait parfois sa main droite avec sa main gauche, comme si elle lui eût fait mal. Il fut condamné à mort. Il fit des efforts pour parler, comme un muet qui est ému. Mais il ne put qu'envoyer un baiser à la fille, qui était assise à côté de nous. C'était une petite grasse avec une odeur de musc et de linge frais. A coup sûr, la tête de cet homme ne valait pas cher. Mais la grandeur du châtiment relevait ce misérable. Cet homme qui, grâce à cette femme, avait *vu rouge*, nous attendrissait presque. Nous songions au moment où la société le mettrait sur la bascule à demi-mort; *perinde ac cadaver*.

Prévost-Paradol n'était point partisan de la peine de mort. Il préparait un livre sur ce sujet. En revenant nous rencontrâmes M. Lachaud, pâle comme

Firon. Il disait en proie à une vive émotion : «Que voulez-vous! Ce misérable ne méritait pas la dernière expiation, mais il ne voulait pas que je le défendisse ; quand un homme veut se noyer, un chien de Terre-Neuve ne le sauverait pas ! » J'ai l'habitude dans mes portraits, de reproduire une phrase qui, selon moi, donne au lecteur la manière du portraicturé. Prévost-Paradol ne croyait pas que la société avait le droit de tuer! Mais je ne puis songer qu'en frissonnant à ce bon et charmant esprit qui fut presque un grand écrivain, tant il avait de tempérament français ; tristement mort, aussi lui! — N'avez-vous pas remarqué que lorsque nous arrivons vers la moitié de la vie, nous connaissons plus de gens dans les tombes que dans les rues!

M. Lachaud monta dans un fiacre. Ses yeux étaient brillants, comme les yeux de ceux qui ne veulent pas pleurer.

Et je le dis : Otez, si vous osez le faire sans rire, la peine de mort dans le domaine politique. Vous savez l'efficacité de cet article de loi! Enfin, soit! écrivez au nom de la société: « Ici on ne tuera pas pour cause politique ». Mais en droit commun, moins au nom des victimes passées que des victimes prochaines, écrivez sur les murs des maisons centrales cette vérité qui produira là plus d'effet qu'une vérité éternelle : « Il est plus difficile de sortir de la tombe que de la Nouvelle-Calédonie ». M. Lachaud a été comme Jacob, qui s'inclina devant l'ange après l'avoir terrassé. Après avoir lutté contre la peine de mort, dans les espèces particulières, il a affirmé sa nécessité et sa légitimité, en thèse générale. Merci, monsieur. — Oui, la peine de mort est le droit vital de la société humaine.

LE DUC DE NEMOURS

C'était à Notre-Dame; le R. P. Montsabré parlait dans la chaire. Le duc de Nemours écoutait, assis au banc d'œuvre. Or, le grand orateur catholique a cette habitude : quand il est arrivé à la chute d'une de ces amples périodes qu'il a façonnées dans le silence du cloître, il s'arrête. Il a les bras tendus et sortant, nus jusqu'à l'avant-coude, de dessous la manche large de laine blanche; il cherche manifestement l'émotion que la période a jetée dans l'auditoire. Beaucoup d'orateurs *marquent ce temps,* et parfois choisissent comme objectif, dans la foule, quelque figure d'homme. Ils mirent, pour ainsi dire, leur parole dans ses yeux, pour en connaître mieux l'effet. Or, en ce jour dont je parle, le R. P. Montsabré eut mieux fait de chercher à lire des émotions sur le front des statues de pierre qui sont au coin des tombeaux. Le duc de Nemours, dont la tête dominait toutes les autres, ne bronchait pas plus qu'un regard de marbre. Cependant, quand ce fut fini, la statue fit comme tout le monde le signe de la croix.

Le duc a une belle tête de prince. Quand il sortit avec la cohue, elle semblait la dépasser de toute la hauteur. Cette tête eût été, à coup sûr, plus à l'aise sous le dais des cérémonies que la tête de M. Thiers, qui, cependant, n'était pas si embarrassée que vous le pourriez croire. Le duc est de ces hommes qui ne

peuvent être absorbés par la masse. Ils sont entraînés par la foule, sans qu'ils en fassent partie, et s'en détachent comme une image collée sur le tableau. Sa ressemblance avec Henri IV est frappante. J'imagine que le duc, par l'arrangement historique de ses cheveux et de sa moustache, si ce n'est de sa barbe aujourd'hui *poivre et sel,* — ne fait rien pour diminuer cette ressemblance avec son illustre aïeul.

*
* *

Mais c'est une édition du roi populaire, revue et corrigée. La nature a passé son pouce sur les arêtes un peu rudes de la première épreuve. L'expression de la physionomie est devenue plus grave et moins gauloise; la silhouette est moins robuste. Ce qu'il y avait d'un peu rabelaisien dans le profil d'Henri IV disparaît sous la teinte douce d'une médaille de bronze. C'est un Henri IV adouci et un peu assombri. Bref, un Henri IV qui a lu l'histoire contemporaine. Un Henri IV attristé peut-être par l'insuccès du dernier rêve monarchique: la fusion. — Un Henri IV, *après la lettre.*

Cette ressemblance avec Henri IV est si grande, qu'après la conférence du P. Montsabré, le duc, ayant suivi à pied la rue quasi déserte qui va du côté de la Morgue, — deux titis qui passaient manifestèrent, en le voyant, le plus grand étonnement. Vous savez, ces gavroches qui deviennent les *pâles voyous;* qui, jusqu'à douze ou treize ans, sont assez drôles, comme les louveteaux avant de devenir loups. Ils reconnurent évidemment la statue du Pont-Neuf. L'un d'eux fit : « Demandes-z-y donc, Zidore, ous qu'il a-z-y mis son cheval ? »

On m'a dit que le duc de Nemours avait, avec son fils, le duc d'Alençon, fait partie de cette énorme

procession d'hommes qui, à la suite de la retraite prêchée par le P. Montsabré, défila autour de la sainte table — le dimanche de Pâques. Spectacle qui indique que les anciennes classes dirigeantes deviennent religieuses. « C'est qu'elles se savent à l'agonie », m'a dit un révolutionnaire. Le mot n'est pas mauvais, mais il est inexact. A coup sûr, quelque chose va mourir dans la société ; on sent cela. Mais, est-ce la classe intelligente dont le duc de Nemours est un membre éminent ? ou bien est-ce cette classe qui, selon la parole d'Alighieri, a perdu *le bien de l'intelligence ?* Est-ce le pays conservateur ? Est-ce le pays révolutionnaire ? — Quoi qu'il en soit, un glas sonne. Il faut être sourd pour ne pas l'entendre. Chaque entité sociale peut se dire : « C'est peut-être pour moi ? »

*
* *

Le duc de Nemours, qui n'a que soixante-trois ans, semble cependant s'être retiré de la vie active. Peu d'hommes, dans le siècle, ont eu plus de malchance que lui. Il disait mélancoliquement à quelqu'un, qui le félicitait dernièrement sur les succès de ses deux fils et de sa fille : — « Oui ; ils vont très-bien ; j'en remercie Dieu ! j'espère qu'eux, du moins, seront heureux, car j'ai remarqué que la malchance, comme la goutte, saute une génération dans les familles. »

En effet, le duc a eu à la portée de sa main deux couronnes : la couronne de Belgique et la couronne de régent de France. Comme dans les féeries, un bras a enlevé les objets au moment où le duc allait les prendre. Il avait cru emporter dans l'exil le bonheur domestique. Une mort foudroyante le lui enleva. Sa femme mourut subitement à la suite de couches. Cette princesse de Bavière, que le prince de Joinville appelle

Vic dans la lettre que le *Figaro* a publiée, était d'une beauté blonde si admirable, qu'un jour de fête elle interrompit un *Te Deum* en entrant dans le chœur d'une église de province! La musique s'arrêta comme l'instrument d'un joueur d'orgue des rues qui, tout à coup, ramasse un sou. Chantres, ophicléides, serpents et choristes regardèrent surpris cette blonde apparition!

Né fier et réservé, le duc ne trouva dans la vie rien qui pût diminuer cette froideur naturelle. Après la mort de sa femme il se jeta dans les bras de sa mère, et on peut dire qu'il y resta dix ans. — Le duc de Nemours n'est pas expansif parce qu'il est triste, et que les gens fiers ne partagent pas leur tristesse.

Cependant, le duc va souvent dans le monde, ou plutôt le traverse. On m'a dit qu'il était superbe, l'autre jour, avec son collier de la Toison d'or. Il préside des sociétés humanitaires. Mais un fait dit bien tout son ennui. L'ancien officier d'Afrique si brillant, qui, de l'avis des hommes du métier, est un très-remarquable général de cavalerie, n'a pas voulu reprendre le service actif. Cependant, il a dû bien souffrir, quand ses anciens compagnons d'armes se battaient sans lui, en Italie et en Crimée. Il fut comme un cheval de guerre qui, la cuisse brisée par un obus, entend le clairon et voit galoper ses compagnons dans la fumée et sous les éclairs des sabres.

*
* *

La dernière œuvre du duc de Nemours fut l'éducation et l'instruction de ses enfants. Son fils aîné, le comte d'Eu, est un général trois fois victorieux au Brésil, et qui promet au trône du Brésil un esprit élevé et une âme vigoureuse. On sait qu'il a épousé la fille aînée de cet empereur Dom Pedro, qui est venu

dernièrement à Paris. Le second fils du duc de Nemours est le duc d'Alençon, qui a épousé une princesse de Bavière. La fille du duc de Nemours est la si gracieuse princesse Czartoryska.

Le duc se revoit dans le duc d'Alençon, mari de la si gracieuse sœur de l'impératrice d'Autriche. Le duc d'Alençon est blond comme le duc de Nemours de 1840. Ce fils, aujourd'hui un de nos brillants officiers d'artillerie, est tout son orgueil et son dernier, j'allais dire son premier espoir. Il semble dire : « Ma tâche est terminée ». N'était sa ressemblance avec Henri IV, rien n'indiquerait dans la rue cet homme, qui est pourtant un homme supérieur.

Le duc de Nemours a l'air de porter quelque grand deuil : de qui? de quoi? On peut choisir vraiment parmi tout ce qu'il peut pleurer, mais lui seul sait ce qu'il regrette surtout. Est-ce la royauté? Est-ce la France? Est-ce lui-même? Parfois il dit : « Je suis mort ». A coup sûr, il se trompe autant que certaines gens qui, au contraire, se croient en vie. Mais le jeune et ardent blond, que nos pères ont connu, habite aujourd'hui des régions hautes et sereines. Quand le prêtre lui dira : « Monseigneur, vous allez mourir! » peut-être répondra-t-il au prêtre étonné : « Quoi! encore? »

*
* *

Le duc d'Orléans aimait, entre tous, le duc de Nemours. Il demandait toujours et suivait souvent ses conseils. Il disait à son père, le roi Louis-Philippe : « Si *Fan* devenait régent par suite d'un double malheur, il se retournerait comme un gant, et montrerait les merveilles qu'il a dans sa doublure ».

En 1848, il accompagna à la Chambre des députés sa belle-sœur Hélène. Un autre eût boudé. Car, en

définitive, c'était lui le régent! J'espère que l'histoire, plus attentive que les contemporains, soulignera cet acte d'abnégation. J'ai l'honneur de lui signaler déjà un fait qui, ce jour-là, acheva de faire du duc de Nemours un prince qui n'est pas comme les autres. — Il conseilla à la duchesse d'Orléans de se retirer au Mont-Valérien et de résister!

Je ne suis pas de ceux qui croient à l'efficacité de ces résistances. Les révolutions sont des tempêtes causées par le souffle de Dieu. Les émeutes ne sont faites que par le souffle des hommes. — Malheureusement, au moment de l'orage, on ne sait pas qui souffle! On ne le sait qu'après. Ceux qui cherchent des constitutions, remèdes infaillibles contre les révolutions, me font l'effet des gens qui cherchent le moyen d'empêcher la grêle de tomber sur les vignes. On ne peut qu'atténuer les effets des révolutions et de la grêle! Mais il n'en est pas moins vrai que voilà un prince qui a voulu résister. — Enfin!

*
* *

Ce qui étonne vraiment, dans notre grand parti conservateur, c'est le nombre incalculable de forces inutiles qu'il contient. La Révolution est plus habile. « Ne croyez pas que le vaisseau de l'État démagogique échoue sur un banc d'huîtres. » La Révolution compte peu d'esprits très-intelligents, mais elle sait s'en servir. Chez elle, aucune force ne se perd, aucune initiative ne se dépense inutilement. Tout se concentre, comme un bélier de fer, sur un seul point. La Révolution racole partout les âmes blondes et choisit les plus belles pour son lupanar. La Révolution est fine; je l'ai déjà dit et le redirai. — Ce sont là des paroles honnêtes qu'on doit répéter, car qui sait si on pourra les redire après-demain!

Depuis le jour où le duc de Nemours a joué un rôle dans les projets de fusion, il est volontairement une grande force conservatrice qui n'est plus en activité. On le voit passer souvent, dans le bois de Boulogne, conduisant une voiture à un cheval et ayant un domestique à livrée sombre assis à côté de lui. — Peu de gens le reconnaissent, dans cet appareil d'une simplicité inattendue. Je ne sache pas qu'il ait tait partie de quelque œuvre politique. Le duc ne tient au mouvement contemporain que par sa passion pour l'armée. Il assiste quatre ou cinq fois par semaine aux nouveaux exercices de cavalerie qui ont lieu à l'École militaire et ailleurs. Sur le reste de notre vie publique, il se tait. Ce n'est pas à moi de dire s'il fait bien. Je constate. A-t-il eu peur, en mettant la main à la grande œuvre commune, d'enlever comme l'odeur de la sainte huile répandue à Reims sur les doigts de ses ancêtres ? Cet homme, qui semble appartenir aujourd'hui, par tempérament et par goût, à une autre époque, est-il le *témoin* d'une couche disparue dans les bouleversements, ou un des jalons qui serviront à faire les grandes percées dans l'avenir ? Je ne sais pas. — Ce prince, un peu taciturne, est-il un profond penseur qui aime trop la France pour en dire ce qu'il en pense ? Regrette-t-il ? Attend-il ? Regarde-t-il quelque étoile ? ou bien quelque tombe ? — Je confesse que je ne puis répondre à rien de tout cela.

M. LOUIS BLANC

M. Louis Blanc est né le 13 septembre 1814, en Espagne, d'un fonctionnaire bonapartiste. La layette d'un des plus acharnés ennemis de l'Empire a été achetée avec la monnaie de l'Empire. Plus tard, Louis XVIII accorda à son père une pension sur sa cassette particulière, et pour lui une bourse au collége de Rodez.

Vu à vingt pas, M. Louis Blanc a encore l'air d'un jeune poupard. De près, la peau apparaît tendue, la patte d'oie est dessinée, le teint est fané. Bref, cet acteur, vieilli sur les planches de la vie publique, ne doit pas être vu, pour qu'il paraisse à son avantage, des fauteuils d'orchestre les plus rapprochés de la scène. Il a toujours joué les travestis et les grimes. Ses talons sont des petites échasses. Avec son col blanc rabattu, à quatre francs la douzaine, son pardessus noisette, ses cheveux assez bien peignés et séparés d'une façon *rectiligne*, M. Louis Blanc ressemble à un bedeau en habit de ville. Il a quelque chose de M. Renan, qui, plus grand, plus gros et plus sanguin que lui, pourrait-être pris pour un frère de M. Louis Blanc, — frère nourri par une meilleure nourrice, et plus tard par une meilleure cuisine. Les cheveux de l'un et de l'autre ont quasi la même coupe et la même couchée en arrière. M. Louis Blanc est un petit et un médiocre dont l'œuvre est cependant grosse, par les motifs que je vais dire. La

célébrité de ces gens-là accuse vraiment cette époque qui a pu accepter de leurs petites mains et de leur esprit rétréci un cachet marqué à leur chiffre! M. Louis Blanc n'est ni un homme d'Etat ni un philosophe, et il est un peu de tout cela. Dans la nuit contemporaine, le succès appartient parfois à ceux qui ne sont tout à fait ni souris ni oiseaux — aux chauves-souris.

*
* *

M. Louis Blanc trompait donc son public naïf quand il se disait de ce prolétariat écrasé par la société. Celui qui, plus tard, devait s'intituler « le premier ouvrier de France », arriva à Paris quelques jours après 1830. On dirait vraiment que cette Révolution sonna la cloche pour un dîner pantagruélique! Il fut précepteur d'un petit de la classe spoliatrice. Ces précepteurs sont comme les chevaux blancs, ou tout mauvais ou tout bons. Le contact du luxe leur donne ou une honnête ambition ou une sinistre jalousie. Les mauvais et les meilleurs de nos hommes célèbres ont représenté le spectre du pauvre à la table du riche, — pour me servir d'une expression chère à la Révolution!

On se croyait alors à un renouveau. Ce fut le temps des semailles. — M. Louis Blanc rêva aussitôt d'être un semeur d'ivraie. Quand la dynastie de Juillet prit une ligne de plus en plus conservatrice, notre petit homme jeta contre elle des brochures et des articles qui n'étaient guère lus, mais que j'ai voulu revoir en partie. C'était écrit avec un style pompeux qui ferait sourire aujourd'hui ; mais c'était déjà plein de cette verve rageuse où on reconnaît l'homme dont la main jeta le plus de boulettes empoisonnées dans l'économie politique.

*
* *

Un jour il se présenta à Armand Carrel. Celui-là est un grand. Les révolutionnaires actuels sont des nains, fils de géants. Ils me répondront : « Et vous aussi Conservateurs ! » — « Soit ! » — Le rédacteur du *National* flaira je ne sais quoi sur cette petite figure, en ce temps fraîche et rose. Il le reçut avec hauteur. Il écrivait à Godefroy Cavaignac : « Méfie-toi de cet avorton ! » Mais M. Louis Blanc passa entre les jambes de Carrel ; la nature a donné des priviléges aux petits êtres. Ils s'attachent avec les griffes ; ou bien ont comme une matière gluante qui les fait se coller aux hommes et aux choses. M. Louis Blanc prit peu à peu sa place dans le journalisme ; la Révolution, ce *grand aigle*, devait couver un œuf de corbeau ! Dans la *Revue du Progrès* et dans son livre l'*Organisation du travail*, M. Louis Blanc donnait un système personnel qui n'était qu'un amalgame confus de toutes les théories socialistes ou communistes déjà émises. Mais on y voit déjà percer le flatteur de la masse, qui s'occupe plus de la galerie que de son œuvre. Jamais homme n'a, plus que Louis Blanc, pris ouvertement parti pour les appétits, même contre les passions. Aucun révolutionnaire n'a su, mieux que lui, caresser le ventre du peuple.

*
* *

A ce moment-là, il publia l'*Histoire de dix ans*. C'était très-adroitement fouillé et parfois âprement écrit. Ce qu'il y a de déclamatoire froissait peu l'oreille du public d'alors. Puis, c'était doucereusement haineux contre la royauté. Les conservateurs contribuèrent, selon la coutume, au succès du livre. Les chefs du parti républicain oublièrent leurs pré-

ventions contre l'auteur, en faveur d'une œuvre où la République déguisait sa maigreur sous la forme ample de la phrase. En ce temps, on savait lire. — Aujourd'hui on ne sait qu'écrire! Un chef-d'œuvre en deux volumes est désormais impossible. L'*Histoire de dix ans* eut le succès d'une brochure de nos jours. Quand M. Louis Blanc écrivit le mot *fin* à son livre, il était quelqu'un avec qui on devait compter. Il put, en s'asseyant sur son livre, — comme le font les petits écoliers sur de gros dictionnaires, être de niveau avec ceux qui le dédaignaient.

Il ajouta bientôt à cette sorte de coussin le premier volume de l'*Histoire de la Révolution*. La deuxième République pouvait venir, car M. Louis Blanc pouvait en profiter! Il fut du gouvernement provisoire. La Révolution-copie choisit, pour la conduire, les historiens de la Révolution-original. Elle voulait remettre les pieds dans les traces des pas de l'ancêtre. Ambition vaine. Fantaisie de merles qui suivent, sur la neige, les pas des hérons! M. Louis Blanc prit aussitôt une attitude d'opposition contre l'autre historien Lamartine. Lamartine représentait le cœur du pays, M. Louis Blanc représenta le ventre.

J'étais au collége à Paris. Nous allions, le jeudi, écouter les discours à l'Hôtel-de-Ville. Je me souviens que notre préféré était Louis Blanc. Il était si petit et si juvénile! Nous l'applaudissions davantage, comme au cirque les bébés rient davantage des petits clowns. — Et, à cette heure, il me semble que je fais le portrait de quelqu'un de ma génération.

*
* *

A dire vrai, M. Louis Blanc parlait peu à l'Hôtel-de-Ville. Ses collègues du parti Lamartine, qui se méfiaient fort de lui, avaient cru bien faire en lui don-

nant une part du gâteau, la minime, croyaient-ils ; en effet, ce n'était que l'âme du peuple ! — On donna le Luxembourg à M. Louis Blanc pour y faire ses conférences économiques aux délégués du peuple. Il accepta, — sans doute en riant de la naïveté de ses grands collègues. Alors, la France assista au spectacle le plus écœurant. Ce fut sinistrement burlesque. L'ouvrier délégué était assis sur les siéges dorés de l'ancienne Chambre des pairs. Quel homme de sens peut relire sans colère ces discours de M. Louis Blanc, où le mensonge prenait la forme la plus séduisante ? On peut dire que l'affreuse maladie contagieuse de l'economie politique révolutionnaire ne nous est pas venue d'Amérique, mais de ce congrès parisien où tout était faux. Une note juste sort quelquefois d'un orchestre de bastringue. Là, aucune vérité ne se détache de cette accusation portée contre une société couchée par terre. Jamais on ne reprocha plus cyniquement au lapin d'avoir commencé. M Louis Blanc préconisa, en autres inepties, l'égalité des salaires, qui est le triomphe de la fainéantise et de l'imbécillité. Le petit homme reparaît-là tout entier ; c'était sa vengeance ! Depuis, la pratique de certaines sociétés coopératives a prouvé l'idiotisme de ce système. Mais, en 1848, on s'amusait aux bagatelles de la porte. Ce fut une République où tout fut bénin comme est l'allumette qui n'a pas été frottée. Temps drôles et charmants dont, pour ma part, je ne saurais mal dire : la République de 1848 m'a laissé le gai souvenir d'un roman d'Alexandre Dumas.

*
* *

M. Louis Blanc parlait pendant trois heures. Chaque phrase à effet était accueillie par des applaudissements frénétiques. Puis le petit *prolétaire*

rentrait dans les appartements du grand référendaire de la Chambre des pairs. Assurément, il eut à l'Hôtel-de-Ville et dans la presse des adversaires décidés. Même les jacobins attaquèrent le socialiste. On démasqua l'acteur. Ce fut trop tard. D'ailleurs, la foule n'aime pas les génies qui l'écrasent de leur hauteur. La pureté de l'homme public est une aristocratie dans le langage jacobin. La foule est comme les filles qui aiment davantage des hommes qui valent moins qu'elles. Les Alphonse les plus chers ne sont jamais les plus beaux et les plus forts de la rue. Consultez un criminaliste, il vous expliquera cela! Quand la masse a adopté un homme politique, sachez bien que plus vous diminuerez cet homme, plus vous le grandirez aux yeux de la masse.

***

Aussi bien criaient-ils tous : « Vive Louis Blanc! » quand ils envahirent, au 15 mai, l'Assemblée. M. Louis Blanc, qui était trop habile pour avoir conspiré avec eux, eut cependant la maladresse de croire que cette émeute était une révolution — cela se ressemble si bien! — Il parla au peuple ; puis il s'évanouit, selon son habitude. On mit en accusation M. Louis Blanc. Il se défendit; mais, voyant bien qu'il était condamné d'avance, il se sauva avant le vote. Malheureusement M. Louis Blanc, grâce à cet exil, a pu dégager sa responsabilité des fautes commises à la dernière heure par le parti révolutionnaire. Il devint et demeura pendant vingt ans l'Absent. Et il eut tous les priviléges de ce rôle. La révolution est aveugle — puisque les borgnes, comme M. Gambetta, y sont rois!

***

Elle a mis, dans la légende révolutionnaire, M. Louis Blanc à côté de Barbès et de Ledru-Rollin. Ceux-ci furent plus aimés peut-être — mais M. Louis Blanc a sur eux l'avantage d'un cheval de fiacre vivant sur la jument de Roland, qui était morte !

Pourtant, M. Louis Blanc n'a point fait école. A part M Rochefort, qui s'évanouit comme lui, je ne vois personne qui l'imite. M. Madier de Montjau est un croyant qui n'a rien de M. Louis Blanc, et dont je ferais comme avec plaisir le portrait. M. Louis Blanc est presque toujours silencieux à son banc de député. Vu des tribunes, il ressemble à un écolier attentif aux leçons. En effet, il écoute, et n'interrompt jamais. Parfois il écrit; on ne sait à qui, car, j'en avertis les amateurs d'autographes, ceux de notre petit homme sont rares. Quand il monte à la tribune, un sentiment de froid parcourt l'Assemblée. On croit toujours qu'il va dire quelque chose d'énorme ou de nouveau. Il ne dit presque rien. Mais sa phrase est personnelle comme son œuvre. Elle est faite par un ouvrier habile. On y trouve le trait. C'est vide, mais large. Bref, cet homme, qui n'est ni un orateur, ni un philosophe, ni un homme d'Etat, est un écrivain. — Le style, voilà sa force. Le discours qu'il a prononcé, il y a trois jours, est fait par un artiste. Et puis, cela a un air doctrinal et des allures hautaines. La Révolution modérée s'écrie aujourd'hui : « Cet homme est un solitaire ». Elle ne croyait pas si bien dire. — En effet, c'est un ténia qu'elle a là dans le ventre.

*
* *

Sa force ne réside pas seulement dans son style.

J'ai suffisamment prouvé que M. Louis Blanc est comme le dernier survivant de la légende révolutionnaire. Il est un ancêtre. Aussi bien, voyez son assurance. Il est aussi certain de l'affection de la rue que de la colère de ses collègues de la gauche. Pendant la Commune, il n'a pas même envoyé un salut à ceux qui mouraient pour ses idées et qui, vainqueurs, l'eussent acclamé. Alors que les députés de l'extrême gauche se compromettaient à tout jamais vis-à-vis de la société, pour ne pas être suspects à l'incendie, M. Louis Blanc eût parlé contre la Commune, s'il y avait été amené par les besoins de sa sûreté personnelle. — La foule et lui sont arrivés à ce moment psychologique où l'homme peut battre la femme sans qu'elle cesse de croire en lui. Vous ne pouvez fouiller dans les poches de tous les fédérés vivants ou morts sans trouver deux lignes signées Louis Blanc. Tout autre que celui-là eût été regardé comme un traître par la Révolution. Pendant qu'on fusillait, à Satory, Ferré, son disciple en économie politique, M. Louis Blanc, qui se lève de bonne heure, écrivait tranquillement un long article sur les arts, pour une revue anglaise. Jamais révolutionnaire ne lâcha plus la Commune que celui qui en fut moralement le principal auteur. — Jamais homme sut moins reconnaître, après la déroute, ses idées et ses cadavres!

*
* *

Dans la vision resplendissante qui apparaît aux yeux des révolutionnaires, il y a une petite masse noire qui se remue comme un insecte tombé entre deux verres d'une lorgnette. C'est M. Louis Blanc. Que lui font les injures de ses coreligionnaires? Le peuple ne les entend pas et, lui, il ne les écoute

point : il est patient. Pendant que l'Empire occupait le trône, en vertu du bail habituel aux royautés, M. Louis Blanc envoyait à la France, sous forme de correspondances anonymes, des cartes de visite, pour qu'on ne l'oubliât pas. Ce révolutionnaire ultra, qui écrivait dans un journal modéré et même religieux, me rappelle cette fille légère qui, l'autre jour, a été découverte dans un couvent où elle se cachait. C'est bien heureux pour le *Temps* que M. Louis Blanc n'ait pas, comme la dame, accouché d'un enfant... socialiste.

Donc, voici qu'avant-hier, il a dit carrément : « La Révolution est où je suis ». Ils me font rire, vraiment, ceux qui disent que le peuple ne suivra pas cet homme. — A la première poussée révolutionnaire il serait encore le tribun porté sur les bras de la foule, le petit colis qu'on a vu jadis aller de mains en mains! Que lui font toutes nos comparaisons? Le petit chat grossirait, deviendrait tigre, et étranglerait cette Révolution apprivoisée par M. Gambetta.

*
* *

Je ne suis pas pessimiste. Il me semble que si Dieu voulait nous perdre, il a laissé passer trop d'occasions favorables! Mais, si je me trompe et que cela recommence, — et qu'à notre tour nous soyons adossés au poteau blanc de Satory, j'imagine que là-haut, en attendant le jugement dernier, on sera dans une immense salle de Pas-Perdus, dont les fenêtres donneront sur la terre. Or, m'est avis que ce ne sera pas un spectacle ennuyeux que de voir M. Louis Blanc jeter à l'eau tous les chefs révolutionnaires. Cela m'inquiète peu, car je ne suis pas leur chien de Terre-Neuve! D'autre part, je suis impartial dans la question, comme un poulet entre deux cuisiniers qui

vont le mettre à la broche. — Il m'importe peu d'être mangé à la sauce Louis Blanc plutôt qu'à la sauce Gambetta.

Eh bien, je parie pour M. Louis Blanc. J'ai fait ici, avec une excessive politesse, le portrait de M. Gambetta, et je dis qu'il est trop élevé vraiment, quoique peu haut, pour l'idiote Révolution contemporaine de la dernière manière, — laquelle ne peut être menée que par une illustre et rageuse médiocrité : M. Louis Blanc.

M. Louis Blanc s'est écrié, en 1848 : « Enfant, j'ai dit : Cet ordre social est inique, et j'ai fait contre cette société, qui pesait sur moi, le serment d'Annibal ». — L'autre jour, il demandait à un avocat, député de la gauche : « Vous êtes la bourgeoisie; moi, je suis le peuple, et je serai l'enclume qui usera tous vos marteaux ». — En revanche, jamais homme politique ne reçut plus d'injures de ses adversaires. Un des plus doux fut Proudhon, qui l'appelle écrivain hermaphrodite et publiciste à deux sexes, dans ses *Contradictions économiques*. — Moi, je ne suis qu'un libéral, et je serai plus poli que Proudhon, en me contentant de répéter le mot de M. Guizot à un de mes amis : — « Le roi ne voulut pas que nous étouffions Louis Blanc; il nous disait que ce petit homme n'était qu'une verrue. — Nous nous trompions : M. Louis Blanc était un cancer ».

LE COMTE DE FALLOUX

C'est une bonne fortune pour moi quand je puis donner d'un homme une idée concrète et brève que le lecteur met dans son esprit comme un médaillon dans sa poche. Le vieux curé disait à Jeannette, qui le consultait pour savoir si elle devait épouser Jean ou Paul : « Ecoutez attentivement la cloche, ma fille ; si elle dit Pierre, vous épouserez Pierre ». De même, notre esprit entend, dans l'événement qui sonne, le nom qu'il aime : « Empire, Royauté ou République ». Certains hommes, au contraire, se sont bouché les oreilles pour continuer, sans distraction, leur œuvre purement patriotique. Le comte de Falloux est de ceux-là. Le comte aura été, dans ce siècle, l'orateur-gentilhomme, comme de Vigny a été le poète-gentilhomme. Sa taille cambrée, son front découvert, son regard hautain, sa barbe qui cache ses lèvres, son nez bourbonnien, son visage oblong constituaient un ensemble particulier et puissant, quand cela était éclairé par le rayon électrique qui enveloppe la tribune, comme un piédestal des féeries. Son geste était superbe. Sa voix avait la note de Berryer. Sa manière très-souple, parfois câline, avait des véhémences soudaines. Elle rappelait que le lion est un grand chat ! Lorsque le comte de Falloux, rejetant sa tête en arrière, conservant son geste menaçant comme un défi, rassemblant dans sa parole tout ce que la voix hu-

maine peut contenir de dédain, s'écria : « La France ne veut ni de ceux qui ont peur, ni de ceux qui veulent faire peur, ni de ceux qui ne sont capables de rien, ni de ceux qui sont capables de tout ! » nos pères comprirent qu'un grand orateur était né. M. de Falloux avait traduit, dans une mesure exacte et au moment qu'il fallait, la pensée du pays conservateur. — Depuis, il n'a pas rencontré une note absolument conforme à la tonalité des événements.

*
* *

C'est que le comte de Falloux, quoique enfant du siècle, ne s'est point préoccupé assez de la rue. — En voulant trop écarter son esprit de la boue, il l'a écarté du chemin. Fils d'une femme très-pieuse, élevé dans le climat tempéré de l'Anjou, il s'était fait remarquer au collége Bourbon, où il entra à treize ans, par un mélancolique sentimentalisme religieux. A vingt ans, il voulut être prêtre. Son père s'y opposa, parce que déjà son frère aîné, depuis le cardinal de Falloux, était entré dans les ordres. Ces premières impressions mystiques sont restées dans le cœur de l'homme politique. Elles lui ont donné la force et la faiblesse qui leur sont propres. Les hommes trop religieux sont quasi-fatalistes, et remplacent parfois l'esprit d'initiative par la quiétude arabe. Certains que Dieu aura le dernier mot, ils assistent aux événements les plus terribles comme un spectateur aux incidents d'un opéra-comique, — qui sait que tout cela finira par un mariage. D'autre part, en regardant le ciel, ils tombent parfois dans le puits de l'astrologue de la fable. Le comte de Falloux eut, plus qu'aucun, cette quiétude qui diminua la puissance incontestable de sa nature.

Revenu à Paris, le comte forma, avec des jeunes gens de son âge, une sorte de bande de Lévi, où l'on se grisait, comme dans nos bandes, mais autrement. Il faut que tout jeune cœur se grise, quel que soit le verre ! Et l'ivresse des cœurs vierges dure plus qu'un souper ! Il en était là, quand l'homme-éclair Lamennais surgit à l'horizon. — On sait que cet éclair illumina les têtes les plus pures et les plus hautes. Et la tête blonde du comte de Falloux était de celles-là.

*
* *

Quand l'éclair fut étouffé sous la calotte blanche du pape, toutes ces jeunes têtes se prosternèrent dans la poussière. Elles conservèrent une teinte particulière aux choses qui ont vu de près la foudre. On les reconnaîtra partout et toujours. De ce fameux rêve libéral de l'esprit catholique, il ne reste plus qu'un homme de soixante-six ans, à la barbe blanche et au front chauve, qui passe sa vie à Bourg-d'Iré, entre des taureaux et des vaches. Le superbe Gallican est devenu jardinier ; le sapin est tuteur d'une asperge. De cette grande idée qui n'a plus cours, mais certes vaut son poids, il reste la meilleure façon d'engraisser un bœuf. Il les a tous vus mourir les uns après les autres, ses illustres compagnons du grand rêve libéral catholique. Il les a enterrés.

Le comte de Falloux a fait leur oraison funèbre. Il se demande s'il survit à tous, parce qu'il est le plus béni ou bien le plus maudit. M. Albert de Broglie, devenu le duc de Broglie, a quitté de bonne heure les portiques sacrés où il allait plutôt en amateur qu'en affilié. Le comte de Falloux reste seul ; Mgr Dupanloup n'a pas été absolument de la bande glorieuse. — Si le comte veut toucher la main vivante

d'un ancien ami de même communion, il rencontrera seulement le célèbre orateur qui, de sa robe blanche de moine, a fait une couverture de lit.

*
* *

Le comte de Falloux leur survit, parce que sa robuste poitrine d'orateur n'a point connu les ardeurs à la Sainte-Thérèse, d'Ozanam ; parce qu'il a été trop stoïque pour partager les colères profondes de Montalembert ; parce qu'il a été moins homme, dans le sens charnel du mot, que Lacordaire ; Lacordaire jeune avait pratiqué le péché. Il n'avait point cru, comme la femme adultère, qu'il effacerait le péché en lavant ses lèvres. Sa voix avait conservé l'écho de nos abîmes, son style, la couleur de nos fleurs. Le comte de Falloux a survécu, parce que son cœur, vigoureusement trempé, ne connut pas les molles rêveries de l'abbé Perreyve — ce jeune prêtre d'un talent supérieur, qui mourut épuisé par toutes les voluptés de l'Idéal. Le comte de Falloux a survécu à Cochin, parce qu'il était trop hautain pour ressentir aussi vivement que son dernier compagnon le froid des injustices et des solitudes. Il est donc resté seul après ces hommes célèbres, plus grands en réalité qu'ils ne le semblent aujourd'hui. De loin, ce sont des mouches ; de près, ce sont des aigles. Destinée étrange que la sienne ! S'il veut lutter encore, il voit, comme les héros d'Homère, un de ses dieux aimés se mettre entre lui et ses adversaires. S'il combat contre M. Veuillot, il trouve le pape. S'il lutte contre les royalistes intransigeants, il trouve le roi !

*
* *

Sa vie expliquerait-elle donc cette situation à nulle autre semblable ? Le comte de Falloux, religieux, a eu contre lui le ciel ; libéral, il a eu contre lui la rue. Comme le poisson-volant, qu'il monte en l'air ou qu'il plonge dans l'abîme, il trouve des ennemis ! Député en 1846, il était resté dans l'ombre de Berryer. Il a raconté qu'un jour il voulut imiter le géant, mais qu'il fut la voix d'orgue qui croit imiter la voix d'homme. Seul, M. de Falloux pouvait se permettre cette plaisanterie qui, deux ans plus tard, cessa d'être vraie. Entre temps, 1848 arrive, sans que le comte s'en doute. Il est républicain, comme l'ont été tous nos pères. — 1848 a été ce bal masqué, où, dit-on, la femme du monde va au moins une fois. Ministre de Louis Napoléon, M. de Falloux veut réaliser son rêve : la liberté de l'enseignement. Il s'entoure de ses amis qu'il réunit en comité supérieur. Mais on sait que, quel que soit le nombre des amants de la mère, l'enfant n'a qu'un père. Et ce fut précisément ce père qui manqua ! Entre temps l'empire arrive, sans que le comte de Falloux s'en doute.

Le comte de Falloux avait lui-même conspiré contre la République. Cette infortunée République, gardée par des monarchistes, ressemblait alors à un coin de beurre gardé par des chats. Le comte retourna donc à ses bœufs. Mais abattu, il parut plus grand Il demeura comme ensoleillé par son passé, Ses amis politiques l'appellent à l'Académie française. On relit son *Louis XVI* et son *Pie V*, comme si on les avait lus. Ce sont des livres remarquables, mais plutôt parlés qu'écrits. Bientôt le comte ne s'occupe plus que de son catholicisme libéral. Entre temps, le *Syllabus* arrive sans que le comte s'en doute. Ses principales pensées sont clouées par

le *Syllabus*, comme les pièces fausses dans les bureaux de tabac.

Il me semble à moi, homme de la rue, que ces laïques ont eu tort de s'occuper des choses de l'Eglise. Quand on est catholique, on doit courber son esprit comme un chameau qui s'agenouille pour qu'on monte dessus. Mais disons mieux : le sage ne serait-il point celui qui réserve ces choses saintes pour le for intérieur et les cache avec soin comme une sœur de charité cache ses cheveux. Je suis d'autant plus à l'aise pour écrire cela que, si ma pensée, absolument indépendante, cherchait tout à coup un maître en religion, elle irait le prendre à l'école de M. de Falloux.

*
*

Le comte de Falloux effrayé remporta dans la politique son libéralisme. Voici les projets de fusion monarchique. Alors le comte de Falloux joue un rôle principal. Entre temps la lettre du roi arrive sans que le comte s'en doute. C'en est dit. Il est partout vaincu. La passion de sa vie aura été digne d'un grand cœur et d'un grand esprit; mais elle fut de celles qui ne peuvent assouvir l'homme de notre époque. C'est la Vénus de Milo, superbe et nue, mais sans bras. Je crois que le Sénat actuel, en nommant sénateur M. de Falloux, paierait la dette contractée par le pays. S'il ne le fait pas, il sera aussi coupable que l'Académie française le fut en oubliant Balzac. Le comte est la statue magnifique sur la tombe où sont les plus belles illusions de ce temps! — Ce serait d'un spectacle émouvant que de voir la statue de pierre monter à la tribune.

Le comte de Falloux aura été du moins une belle créature de Dieu. C'est la faute de la fatalité et non

de son esprit, s'il a cassé tout ce qu'il a touché. Dieu a vraiment l'air de jouer avec ces grandes âmes dont seul il a le secret! Je sais, de façon certaine, que M. de Falloux écrit ses mémoires. Il ramasse une à une toutes les fleurs qu'il a aimées, que les pluies du ciel et la boue de la rue ont flétries, — comme on ramasserait, après la procession, les fleurs piétinées. On lira avec respect ce livre d'un grand esprit modéré, vaincu par l'époque extrême. Epoque superbe et mauvaise — Comte! — où l'honneur est peut-être d'être vaincu par elle!

LE PÈRE HYACINTHE

Pendant l'hiver de 1846, un de mes vieux amis alla voir, au séminaire de Saint-Sulpice, l'abbé Loyson. Il connaissait intimement le père du séminariste, haut fonctionnaire de l'Université en province. L'abbé Loyson vint au parloir. Il avait dix-neuf ans. Il était long, maigre, pâle, mais déjà bien charpenté. Ses longs cheveux châtains bouclés et une sorte de timidité de regard, causée par sa myopie, lui donnaient quelque air de jeune fille. C'était bien le jeune lévite du temple que Racine fait parler. L'abbé Loyson se plaignit de sa santé à l'ami de son père. « Je sens que je m'en vais, dit-il, faute de mon soleil du Midi. — Mais, fit l'autre, demandez un congé. — Non pas! je mourrai s'il le faut à mon poste ; mais je dis que le soleil me ferait vivre ! » M. Loyson se trompait. — C'est le soleil qui devait le tuer !

Ce fut en réalité, et au figuré, le soleil qui tua le prêtre en lui. Son soleil du Midi enfiévra son tempérament. Et l'éclat d'un triomphe que notre génération ne peut aujourd'hui comprendre affola son esprit. A Saint-Sulpice, le jeune séminariste était déjà l'enfant gâté de tous. Le Livre dit des anges rebelles qu'ils avaient la beauté du corps et de la voix.

*
* *

Comme M. Renan, qui a écrit deux ou trois des plus belles pages de la littérature contemporaine, le

père Hyacinthe devait trouver dans l'antique forme biblique le secret de sa force moderne. Entourée d'un vague nuage d'encens, comme d'une gaze palpitante, cette vision devint ce mysticisme troublant qui fut sa séduction.

Dès qu'il fut prêtre, M. de Courson, également Sulpicien, supérieur de la maison de philosophie de Nantes, école préparatoire au grand séminaire, l'appela auprès de lui comme professeur de philosophie. Bientôt l'abbé Loyson fut l'admiration de ses collègues et de ses élèves. On lui avait donné la chambre la plus belle de la maison, qui donnait sur la rue Saint-Clément, à la jonction de la rue de Paris. Le dimanche, il y a une grande foule gaie et bariolée qui passe sous la fenêtre. Bientôt l'abbé Loyson demanda à changer de chambre. A M. de Courson, qui s'étonnait, il dit : « La vue du monde et de la vie me gêne ». Déjà il avait peur de lui. Les battements du sang à ses tempes le faisaient frissonner.

Quand il quitta Nantes pour Paris, tout le monde lui prophétisa un grand avenir chrétien. Seul, le vieux supérieur du grand séminaire, l'abbé Morel, qui se connaissait en brebis, branla encore plus la tête que d'ordinaire et fit « euh! euh! » En effet, c'est une des étranges notes du père Hyacinthe d'avoir toujours rencontré, dans sa vie, des hommes qui ont eu la prévision de sa chute. Il avait lui-même cette sombre prévision. Il se sentait aller fatalement vers la femme. De même notre pauvre et grand Musset se sentait attiré invinciblement vers la bouteille d'absinthe. Un jour, il entoura le cou d'une de ces bouteilles d'un col de papier, sur lequel il avait écrit : « *Per me si va nella cita dolente* ». Par moi, on s'en va dans la cité des ombres!

*
* *

L'abbé Loyson arrive à Paris. Il est attaché à la paroisse de Saint-Sulpice. Il prêche assez souvent à Notre-Dame-des-Victoires. Aucun souvenir n'est resté de cette époque intermédiaire. Eprouva-t-il cet effroi que ressent, à Paris, tout esprit d'élite en se sentant envahir par l'immense nuit de la foule? Eut-il à nouveau peur de sa chair? Celui qui pourra le dire est celui qui ne le dira pas. Toujours est-il que, tout à coup, l'abbé Loyson entra dans l'ordre des Carmes déchaussés. Il perdit son nom de famille et s'appela seulement du nom de baptême « comme un domestique ». On lui rasa ses longs cheveux bouclés. Il prit la grosse robe brune du moine. Il fut pieds nus sur sandales. Il plaça sur son cœur cette énorme croix de bois du carme, longue comme trois largeurs de main. — De même on met un appui à une porte pour la tenir fermée. Vit-il aussi dans le grand manteau blanc du moine toute une force oratoire? J'imagine qu'il voulut et vit tout cela.

*
* *

Bientôt le P. Hyacinthe se fit connaître sous son nouveau costume. C'était comme un nouveau rôle dans la même pièce. De succès oratoires en succès, il monte jusqu'à la chaire de Notre-Dame. Un autre aurait eu peur de succéder à Lacordaire, comme un musicien de succéder à Mozart. Il n'hésita pas. On vit aussitôt qu'il avait bu dans ce verre placé sur la petite table de la chaire de Notre-Dame, où buvait le grand orateur fiévreux, mais pur. Il eut sa fièvre, moins nerveuse et plus sanguine! Il parcourut toutes les gammes du clavier humain. Tour à tour puissant et doux, audacieux et tremblant, il montra quelle sé-

duction troublante possède une âme troublée qui sait parler.

Parfois, sublime et fort, il semblait être le prédicateur de la vie, comme Michel-Ange était le peintre de la vie. Tantôt mystique et mélodieux, il apparaissait le prédicateur de je ne sais quelle mort voluptueuse, comme un fakir de l'Inde. On écoutait charmé et vaguement surpris. La chaire de Notre-Dame est ce point le plus élevé du terrain ecclésiastique. — Il n'y a au-delà que le ciel ou l'abîme.

*
* *

Les chefs survivants de la grande école catholique libérale et gallicane, qui s'étaient soumis avec une éclatante humilité à la volonté du Saint-Siége, aimaient ce jeune triomphateur qui, tout en étant de leur beau péché, n'avait pas sur son front la marque de la foudre. Le père Hyacinthe respira l'encens le plus rare et le plus enivrant qu'il soit sur la terre. Il eut les tendresses respectueuses des hommes les plus hauts et même les plus hautains. Il fut entouré des câlineries de la femme du monde honnête. Ce sont là, je le répète, des parfums incomparables en ce monde — mais qui tuent un moine comme la fumée tue une abeille !

Ici, je rapporte un mot de carme, d'une naïveté navrante qui m'a été redit par un ancien ministre. Vous connaissez ce petit couvent de carmes dont le père Hyacinthe était le prieur. Ces pauvres religieux suivaient aveuglément le père Hyacinthe. — Tout à coup ils furent aussi embarrassés qu'un aveugle dont le caniche rencontre tout à coup une levrette.

En ce temps, ils croyaient encore en leur prieur. L'un d'eux disait à M. X..., avec les larmes dans les yeux : « De quelles grâces Dieu nous a comblés en

nous donnant pour guide un saint. Imaginez-vous que le père Hyacinthe voulait encore balayer à son tour le réfectoire, selon notre règlement. Nous avons été obligés de lui arracher des mains le balai ! »

*
* *

Il était sur le sommet. Cependant il monta encore plus haut. A Rome, ce moine fut accueilli par le Pape, comme s'il avait eu des bas rouges. Il prêche avec un énorme succès à Saint-Louis des Français. Tout à coup, chez la princesse romaine S..., il rencontre celle qui est aujourd'hui madame Loyson. Je n'aime point à parler ici des femmes. D'ailleurs elle était dans son rôle. Je n'ai rien à lui reprocher. Quatre mois après, eut lieu à Paris la cérémonie d'adjuration de cette Américaine. Le père Hyacinthe parla. Il s'écria: « Les anges, ma sœur, mettront comme des perles, aux pieds du Seigneur, ces larmes qui coulent au long de vos joues ». Elle vint souvent au couvent voir le père Hyacinthe. Un jour, la pénitente emporta le confesseur.

Sous prétexte de Syllabus, le père Hyacinthe se sépara du Saint-Siége. Montalembert et Mgr Dupanloup lui écrivirent des lettres d'une éloquence désespérée. Celui que Montalembert appelait son fils devait tomber dans l'abîme, comme celui qu'il appelait son père : Lamennais ! Le grand écrivain et l'illustre évêque ne se doutaient point que le père Hyacinthe faisait une querelle d'Allemand au Saint-Siége. Il cherchait une occasion pour faire de sa robe de moine une couverture de lit, — ainsi que je l'ai dit, dans mon portrait de M. de Falloux.

*
* *

Je retrouve, à Genève, le père Hyacinthe exer-

çant ses nouvelles fonctions. Suivez-moi. Voici la cathédrale Saint-Pierre. A côté est une maison à trois étages. Montons le petit escalier. Voici une grande salle aux murs blancs et nus. C'est là que Mme de Pourtalès donna jadis un bal aux Génevois. La salle est maintenant en amphithéâtre, comme à la Sorbonne. A la place de la chaire du professeur, est l'autel. Le père Hyacinthe, vêtu des vêtements d'un officiant catholique, dit la messe, la tête tournée vers les spectateurs. Il dit la messe en français. Il scande, avec sa voix profonde, les paroles superbes de la liturgie. Un harmonium accompagne. C'est encore là l'orateur. C'est pourquoi je suis venu l'y chercher. C'est grandiose et bouffon. Il y a là du Lamennais et de l'abbé Chatel, mais plus de celui-ci que de celui-là. La grande ombre de Lamennais repousse le père Hyacinthe. Alors que la colère du Vatican frappait le monde gallican, comme le simoun dans le fameux tableau de Fromentin, — alors que tous les êtres se couchaient, la figure sur la terre, — le haut coupable resta seul debout. Lamennais fut étranglé par un éclair; et non, comme le père Hyacinthe, par une jarretière de femme.

*
* *

Enfin, voici le père Hyacinthe au Cirque d'hiver. Il y avait dans l'énorme foule un peu de la curiosité qui pousse à aller voir un noyé fameux. Je vais le dessiner impartialement. Aussi bien on se rappelle que j'ai fait ici le portrait de la Morgue.

Au dessus de sa tête un trapèze a remplacé le crucifix de Notre-Dame. L'*homme* est fort et bien planté. Ses épaules un peu tombantes, comme celles de la femme, sont cependant puissantes. L'homme a une large poitrine bien aérée. Son habit de pasteur an-

glican n'a pas la statuaire de la robe du carme, mais il a le grand aspect sévère Ce petit col droit souligne sa tête par une raie blanche. La tête est oblongue. La figure est grasse. Le front sans bosses est poli comme une agate. Le nez est bien dessiné, mais charnu. C'est le masque d'un personnage de deuxième grandeur; mais la bouche est de bonne race, sensuelle et puissante, hautaine et douce; elle repousse et appelle. Elle fait oublier les petits yeux en lucarne, aux paupières lourdes et mi-abaissées. — Ils ressemblent à l'œil d'une grenouille endormie au soleil.

*
* *

De cette bouche qui dit toute la vie de l'*homme*, sort une voix ample. Elle n'a plus le timbre d'autrefois. Elle n'a plus ces vibrations argentines qui faisaient courir des frissons dans l'auditoire. Elle zezaie un peu en commençant. Elle est empâtée tout d'abord. Mais la phrase est nettement articulée. Le souvenir de la chaire est la force de cet homme. Quand il l'oublie, il faiblit. Habitué au sommet de la chaire de Notre Dame, il abaisse involontairement le regard. Il a le mouvement du bras particulier aux orateurs à grande robe. Sa pantomime est correcte. Ses gestes ont la régularité d'un pendule. Il connaît tous les gestes classiques. Il les emploie tous. Son bras s'anime avec la phrase et retombe avec elle. Il semble envelopper et soutenir la grande période avec ses deux mains. Il met des points à son discours en élevant ou en abaissant le doigt. Dans la longue phrase il cherche et prépare le mot de la fin. C'est puissant, mais c'est lourd. Parfois c'est véhément, mais c'est toujours froid. L'inattendu du geste et la soudaineté du mot lui manquent

absolument. L'homme a encore la science de l'éloquence. Il en a perdu le génie !

*
* *

Surtout la dernière conférence du père Hyacinthe a donné le dernier trait à cette physionomie amphibie.

Il a étonné les matérialistes et les croyants. Prêtre, il pouvait comme amener son lit sur la rue et en faire la barricade d'une nouvelle révolution religieuse.

Mais on dirait que la tonsure, qui malgré lui est restée sur sa tête, a serré son cerveau. Il a été calme ; relativement digne et modéré. Dans la salle du cirque, il a été plus pudibond que jadis à Notre-Dame. Il a trompé les appétits malsains qui comptaient sur lui. Antithèses étranges ! tantôt il mettait les mains dans ses poches, comme un acteur — tantôt il levait vers le ciel ses mains agitées par le tremolo habituel à l'éloquence sacrée ! Cet homme a commis un attentat à la pudeur contre la conscience humaine — et voici qu'il termine son discours par une invocation à Dieu, pleine du grand souffle de la chaire de Notre-Dame !

J'ai cru tout à coup qu'il allait demander pardon au Seigneur et aux hommes. Certes, il aurait pu le faire sans rendre l'argent au contrôle ! Cependant il ne l'a pas fait. Mais fût-ce un éloge, il faut le dire très-haut, car c'est une vérité... cet homme a reculé devant la logique implacable de sa faute. Il n'a pas écouté la foule qui lui criait : « Prêtre, sois cynique ! » Voilà pourquoi son œuvre sera désormais vaine et morne. Voilà pourquoi il est tombé à plat. Personne ne le ramassera, — ni les libres-penseurs, ni les chrétiens.

LA REINE VICTORIA

Le duc de Kent, père de la reine Victoria, était le quatrième fils du roi d'Angleterre, Georges III. Cependant il eut le pressentiment que sa fille unique régnerait sur la Grande-Bretagne. En 1820, entr'ouvrant les rideaux d'un berceau, il montrait au duc d'Argyll un petit angelot blond qui dormait : « Regardez, duc, — elle sera votre reine ! » En effet, les trois oncles de Victoria, Georges IV, Guillaume IV, le duc d'York, moururent sans laisser d'enfants. La princesse héréditaire du Royaume-Uni, sous Guillaume IV, était donc une très-mignonne enfant, à la figure ronde, au menton fin et aux grands yeux bleus. De longs cheveux d'un châtain chaud encadraient sa face rose. Elle était l'expression la plus gracieuse de cette rude race saxonne dont elle sortait, surtout par sa mère, une Cobourg-Gotha. Rien de plus vivant que cette jeune fille, debout sur tant de tombes récentes !

Les palais royaux de Londres venaient de voir quelques scènes sombres. La reine Caroline et même la jeune princesse Charlotte ont comme des silhouettes shakespeariennes ! Un jour, une princesse étrangère, dont je ferai le portrait, nous disait : « Ah ! être reine de France comme Marie-Antoinette, dût-on en mourir comme elle ! Il y a des princesses qui accepteraient ce marché ! » Mais être

reine d'Angleterre à dix-huit ans, c'est aussi un grand rêve. En ce temps de 1838, l'Angleterre avait depuis longtemps essuyé le sang de ses princes qui, à certains jours, tomba sur elle, comme le sang de nos princes tomba sur la France. Le peuple anglais saluait avec enthousiasme l'héritière rayonnante des derniers rois assombris. Le règne de Victoria se levait radieux comme le soleil de Londres dans ces jours si rares où il parvient à dissiper le brouillard. Le *God save the King* devenait le *God save the Queen.* — Debout et tête nue, le peuple anglais le chantait avec une passion inaccoutumée.

*
* *

A coup sûr, la jeune reine songeait moins à l'Angleterre qu'à son mariage. Les ministres voulaient la marier comme par un traité de nation à nation. Victoria était assurément le plus beau *parti* du monde. Mais la reine bâtissait en rêve une foule de petits projets qu'elle remplaçait bientôt par d'autres, comme les enfants élèvent des petits tas de sable dans le jardin du Luxembourg. Elle disait à sa mère : « Je n'épouserai que celui que j'aimerai ». La duchesse de Kent redit aux ministres cette parole, qui leur sembla bien révolutionnaire. Vint le jour de son couronnement. Le lendemain, on dansa à Windsor. Parmi les danseurs était un grand, très-beau et svelte étudiant de l'Université de Bonn. C'était aussi un Cobourg, son cousin. La reine le remarqua. Le prince Albert ne retourna pas à Bonn. Il fût resté, même n'aimant pas. Et il aimait. Mais la cousine était la reine ! Ici, c'était la femme qui devait parler la première. Certes, Victoria était déjà vivement atteinte par cet amour qui ne la quittera plus. Mais l'éducation sévère qu'elle avait reçue ne pouvait

qu'augmenter sa timidité de jeune fille. Cependant un matin vint... — soyez certain que je n'invente rien. Si la reine n'a pas voulu écrire ces détails charmants, le prince Albert les a racontés à ses amis.

*
* *

Cependant, un matin vint... où ils suivaient à cheval, elle et lui, la grande allée de chênes de Windsor. Les chênes étaient plus jeunes qu'aujourd'hui, mais étaient déjà bien vieux. Après un galop ils se trouvaient seuls. On sait combien est dangereuse, entre homme et femme, une promenade à cheval. Tout à coup, la reine enleva un bouquet de chèvre-feuille qu'elle avait au corsage. Se penchant, elle le tendit au prince Albert. Celui-ci se pencha pour l'atteindre. Il effleura des lèvres le bout des gants. Ce fut peut-être la faute du mouvement des chevaux ! Les bois d'Angleterre et de France savent combien ces nobles bêtes, les chevaux, ont causé d'amours ! Il y eut un de ces silences qui chantent au cœur plus doucement que Mozart.

Le lendemain, le prince Albert avait encore le chèvre-feuille à sa boutonnière. Les fleurs étaient fanées, qu'il les gardait encore. Quinze jours après la promenade à cheval, le roi Léopold de Belgique recevait, par le ministre plénipotentiaire, une petite lettre, fermée par un énorme cachet rouge, comme une lettre qui contient un gros secret d'Etat. La lettre commençait ainsi : « *My dear uncle*, » et était signée Victoria. Un mois après, la reine parlait, à son conseil privé, de son dessein d'épouser le prince Albert de Saxe-Cobourg-Gotha ! Elle demandait à ses conseillers leur avis — mais avec un petit air décidé qui fit que les conseillers répondirent unanimement : Oui. Le mariage eut lieu le 10 février 1840. La reine d'An-

gleterre avait fait un mariage d'amour — j'allais dire comme une bourgeoise. Mais les bourgeoises ne font plus guère de mariages d'amour. Lord Melbourne avait raison de dire à l'Angleterre : « Le mariage de la reine — c'est le roman de la reine ! »

*
* *

Ce fut alors pour Victoria, en plein Londres, un vrai ciel de Naples où certes ne volait pas le papillon aux ailes de crêpe : le spleen. Elle entrait avec toutes sortes de rayonnements dans notre époque à la Shakespeare où le rire est à côté des larmes. La reine vint quatre fois avec son époux en France, sous la royauté de Juillet et sous l'Empire. Le prince-consort était un esprit très-remarquable et essentiellement artiste. D'autre part son tact fut à la hauteur de la difficulté de la situation. Mais voici qu'il meurt. Les bonheurs de la reine Victoria s'éteignent — non pas l'un après l'autre comme les cierges d'un autel, mais tout à coup comme sous un coup de tonnerre.

Son amour ne s'en va pas avec celui qui en a été l'objet. Elle prend l'habit de veuve anglaise qui ne la quittera plus. C'est une sorte de costume à la Marie-Stuart. Un bourrelet blanc contourne le grand bonnet noir et encadre la face. Les cheveux sont cachés comme ceux d'une religieuse. A partir de cette heure, on peut dire à la reine d'Angleterre ce qu'une jeune fille disait à Châteaubriand : « *You carry your heart in a sling!* » — « *Vous portez votre cœur en écharpe !* »

*
* *

Cependant, le succès accompagne la plupart de ses entreprises de reine. Un grand péril a menacé dans les Indes le Royaume-Uni. Elle y trouve le

titre d'impératrice des Indes. Mais la grandeur de son horizon la fatigue. De même la vue de la mer finit par énerver. C'est là, d'ailleurs, le trait propre aux princes qui ont longtemps vécu de la vie de rois. J'ai déjà trouvé cet inexorable ennui des grandeurs, dont parle Bossuet, chez les empereurs Alexandre et François-Joseph, comme chez le roi Victor-Emmanuel. Leur sœur d'Angleterre m'apparaît encore plus triste et comme plus tourmentée. On dirait que cette femme, doyen des souverains, veut cacher sa vie dans les profondeurs du mysticisme. — Ainsi, les rois ont besoin, pour mieux respirer, de descendre parfois, comme les grands habitants des mers, dans les profondeurs inconnues! ! !

*
* *

La reine ne va que très-rarement à Windsor, le Versailles de Londres, où le prince Albert est enterré. Elle va encore moins dans ses palais de Londres, Buckingham et Saint-James. Ce dernier ressemble à une cathédrale dont on aurait fait une prison. Les habitants de Londres reprochent un peu à leur reine de ne pas aimer assez leur ville. Combien on comprendrait cet ennui causé par sa capitale! Londres! Cité prodigieuse, qu'on dirait entrevue dans une vision de l'Apocalypse! Ville infinie, car on n'en voit jamais les bornes. J'aime mieux mon Paris moins grand — quoiqu'il y ait encore sur ses quais le sombre fantôme brûlé du Conseil d'Etat, — quoique sur ses boulevards, la glace brisée d'une devanture rappelle encore la sinistre Commune — quoique son peuple ait, dans ses jeux criminels, abattu, comme une quille, la colonne Vendôme, alors que le peuple anglais élève statues sur statues à Wellington!

Victoria préfère aux trois châteaux que je viens de

nommer, Osborne, dans l'île de Wight. Les tours y ressemblent à des cheminées de fabrique. Le parc est magnifique et l'horizon superbe ! Cependant Osborne c'est encore la royauté. En effet, en face est Portsmouth qui rappelle à Victoria, qu'elle « est la reine de la mer ». Elle va le plus souvent à Balmoral, en Écosse. Là, c'est la solitude. Pendant la journée elle s'occupe d'agriculture et d'économie domestique. Le matin appartient souvent aux affaires de l'Etat, mais la nuit est à la femme. Dans une sorte de chambre-cabinet qu'elle a rempli des souvenirs du prince Albert, elle lit et elle écrit. Elle y vit dans une sorte d'illusion rétrospective. C'est là qu'elle a revu le journal de sa jeunesse — « *Early Years* ». Elle y a traduit de l'allemand *les Méditations sur l'éternité et sur la mort* qui ont été publiées. Elle y a ajouté des pensées. Ce sont les plus tristes. Enfin c'est là qu'elle écrit ce livre d'outre-tombe qui ne doit être publié qu'après sa mort. Dans les volumes dont elle se sert habituellement, il y a des morceaux de papier, servant de sinets, sur lesquels sont écrites ces paroles des Livres : — *Spes illorum plena est immortalitate!* — *Vivit etiam si mortuus!* « *Il vit quoiqu'il soit mort*, etc. ». Analogie ou contraste étrange ! Ces paroles sont écrites en grandes lettres noires sur la porte du cimetière du Père-Lachaise. Vous pourrez les lire, quand vous irez. Très-intelligente et surtout très-instruite, la reine Victoria est à coup sûr une physionomie à part dans le siècle. Cependant, il est difficile de la dessiner, parce qu'elle a comme un voile sur elle ! Ce portrait est le seul qui ait été fait d'aussi près, même en Angleterre.

*
* *

Mais de temps en temps la reine est ressaisie forcé-

ment par cette vie officielle où chaque mouvement est précédé d'une fanfare. A l'ouverture du Parlement, la reine d'Angleterre traverse Londres en grand gala. Dans la grande salle des lords elle s'assied, la couronne d'or sur le front. Au-dessus du trône est le dais en drap d'or. Au-devant d'elle, assise sur le *woollensack* (sac de laine) est la princesse de Galles. Les princes sont aux côtés. En face sont les pairs couverts de leurs manteaux rouges. Ces manteaux se transmettent dans les familles comme des pierreries. Plus leur couleur rouge est ternie, plus ils valent. Les membres de la Chambre des communes font bruyamment leur entrée. On dirait d'un public entrant dans un parterre quand on ouvre les portes. Quelques-uns d'eux ont exagéré, pour la circonstance, le débraillé de leurs vêtements. En voyant cet étrange contraste, on pense à l'antagonisme ! On a peur pour l'Angleterre, comme nous avons peur pour la France en voyant la lutte entre la Chambre haute et la Chambre basse. Mais la reine domine la querelle séculaire. — La royauté s'élève au-dessus de ces manteaux rouges et de ces paletots bruns.

La reine Victoria est aujourd'hui une femme à la taille un peu forte. Le front est bombé. Le teint est vif. Les yeux bleus sont beaux, mais sont devenus saillants. La bouche a des lignes fières, mais la lèvre inférieure est un peu fatiguée par l'amertume habituelle de la pensée. Entourée de tous ses emblèmes royaux, la reine apparaît encore belle. Une lueur flottante couvre l'immobile expression des traits. La reine Victoria a incontestablement, ce jour-là, la majesté que donne l'approche des grands devoirs. — De même un horizon de montagnes rend plus solennelle toute silhouette apparue dans un coucher de soleil.

*
* *

Près de la reine, debout et tenant le glaive à deux mains, est Disraëli, lord Beaconsfield. Il est grand, maigre, et il n'est pas beau L'homme au teint jaune et au long nez est un des deux grands hommes d'Etat d'Europe. Il est aussi le chef des Tories. Ce parvenu est le chef de l'aristocratie hautaine d'Angleterre. C'est aussi un romancier. Nous ne sommes pas en France, où on parque trop dans des spécialités les hommes de talent! Lord Beaconsfield est le favori politique de la reine. Elle est *tory* plutôt que *whig*. La cérémonie est terminée. La reine a embrassé la si gracieuse princesse de Galles. Sur son passage, le peuple fait des manifestations en faveur de Tichborne, *the claimant*, ou de quelque autre. La reine sourit vaguement et salue. — Elle a une nébuleuse distraction du regard.

Parfois, elle vient, en privé, passer quelques heures à Londres. Elle a donné rendez-vous, à la gare, à la princesse Louise, sa fille, mariée au marquis de Lorne. Elle est accompagnée de la jeune princesse Béatrix. On les voit passer, mère et filles, dans un landau attelé de quatre chevaux à la daumont; deux piqueurs devant et deux piqueurs derrière. Aux portières, les deux écuyers en service ordinaire. Il m'a semblé que les chevaux, bêtes superbes, n'allaient pas vite. C'est rare, en Angleterre. On sait que trois attentats ont été commis contre la reine, par des fous. Elle a montré ce courage qui est le trait saillant des reines. L'Anglais la regarde passer. Souvent il ne salue pas. On sait qu'il est peu saueur. Il respecte le *privé* de la reine. Ce grand peuple, froid comme s'il était enseveli dans sa lave de brume, aime à sa manière la royauté et la reine. A chaque

repas un peu solennel, on porte le premier toast à la reine, le second au prince de Galles, etc., et ainsi de suite, selon le patriotisme ou la soif des convives.

*
* *

La reine gouverne plus qu'on ne le croit. Elle a la longue habitude du pouvoir. Elle connaît tout le personnel dirigeant. Dans ce pays, ou les lois sont obéies, les mœurs elles-mêmes donnent de l'autorité à la reine. L'aristocratie d'Angleterre, toujours puissante, *parce qu'elle est toujours ouverte,* est, plus qu'elle ne le sent, sous la main de Victoria. Une jeune fille du grand monde n'est *come out*, c'est-à-dire ne peut faire son entrée dans le monde, que si elle a assisté à un *drawing-room* de la Reine. Ajoutez que le peuple a du bon sens. Jadis il a été conduit, comme le nôtre, par des ministres affolés. Il a été sage comme les chevaux qui sont plus prudents que leur cocher ivrogne. Enfin, l'Angleterre conserve le respect des traditions avec l'appétit du progrès. Ses classes dirigeantes savent que l'immobilité serait la mort, — comme dans les neiges. Le pouvoir n'a pas été ébranlé, comme ailleurs, par des alternatives de force et de faiblesse. Enfin, les Anglais ont le grand secret, que nous cherchons âprement, de marier la liberté avec le pouvoir. Tout cela fait comprendre comment la Reine a une véritable influence sur les affaires de l'Etat. Elle sait fatiguer, par ses résistances de femme, un ministère qui lui serait imposé. D'autre part, la Reine peut étouffer un adversaire en lui jetant un manteau rouge de pair sur le dos. Nous ne pouvons le faire à M. Gambetta. Et c'est dommage! Enfin, Victoria est chef de l'Eglise nationale. En

Angleterre, elle prend pour elle seule ce vers de don Carlos, dans *Hernani :*

Ces deux moitiés de Dieu : le Pape et l'Empereur!

*
* *

Son rôle de mère n'est pas encore terminé. Elle a près d'elle le jeune prince Léopold, dont la santé est très-frêle. La princesse Béatrix n'est pas encore mariée. Comme sa sœur aînée de Prusse, elle ressemble à la reine. Elle est charmante, avec son air un peu inquiet, comme un oiseau qui est sur le bord du nid avant de s'envoler. Le premier-né de la reine est la princesse royale de Prusse. Cœur d'artiste comme son père. Esprit libre-penseur. La princesse Louise est mariée au descendant des ducs d'Argyll, célèbres par leur libéralisme. Artiste aussi, grande et majestueuse, elle est à la tête de toutes les œuvres de charité. Voici le prince de Galles, que je dessinerai. Le prince Arthur, qui commandera l'armée après le duc de Cambridge. Enfin, le marin, qu'on trouve dans toute noble famille anglaise : le duc d'Edimbourg. Nous reverrons ces princes. — Certes, cette famille de Victoria semblait jadis, quand elle était rassemblée, une magnifique couvée d'aiglons, nombreuse comme une couvée de perdrix!

*
* *

Ce portrait ne serait pas écrit par un Français fier — et certes il l'est! — si je n'y jetais une ombre. Nous avons, nous aussi, « le cœur en écharpe ». En 1870, la reine Victoria a été fidèle à la noble tradition de sa vie. Elle a voulu la paix. Mais à quelle heure? Bien tard! Alors que tant d'intérêts et tant de sang versé sur les mêmes champs de bataille unis-

saient nos deux grands peuples, la reine Victoria s'est trop souvenue de sa mère et de sa fille allemandes! Mais elle est revenue à son beau rôle dans ce siècle. L'Angleterre a compris que prêter un appui à celui qui était et sera le premier peuple du monde, c'était prêter à l'avenir. Cela dit qui devait être dit, restons dans notre respect pour la reine triomphante et la femme inconsolée. Rentrons dans les réalités superbes de ce portrait par un dernier trait. — Depuis le jour où elle a tendu ses lèvres roses au vieux Charles X exilé, la reine Victoria a été, enfant, femme ou veuve, l'hôtesse attendrie de tous nos princes tombés!

FROMENTIN

Il fut un des premiers qui me reconnut sous mon pseudonyme. Je donne ce petit détail parce que j'y trouve déjà un trait vif de l'artiste qui sait tous les côtés du métier. Fromentin avait reconnu une faible note entendue jadis, que dans son esprit il avait classée, et que, plus que moi-même, il savait définir. Aussi bien ce grand artiste fut-il un grand fouilleur de l'art d'écrire, et il nous a prouvé, dans sa dernière œuvre, publiée par la *Revue des Deux-Mondes*, qu'il l'était aussi de l'art de peindre. Son travail quasi anatomique sur les *Maîtres d'autrefois,* a eu l'éclat d'une révélation. Fromentin y chercha, trouva et démontra les secrets du génie de Rembrandt. Les peintres de ce temps furent tout d'abord aussi épouvantés que le furent les disciples de Socrate, quand celui-ci discuta les dieux. Mais Rembrandt sortit plus divin encore du scalpel de son croyant. De même Fromentin eût été vraisemblablement un critique littéraire de la plus haute allure. Jamais artiste n'eût, mieux que lui, expliqué les mystérieuses combinaisons de tons et de couleurs qui peuvent être faites avec une palette ou avec un encrier

J'ai vu pour la première fois Fromentin, il y a seize ans. Il s'était fait connaître, surtout, par son *Été dans le Sahara,* publié dans la *Revue de Paris.* C'est une série de lettres que je sais adressées à un esprit des plus distingués, M. du Mesnil, aujourd'hui

directeur de l'enseignement supérieur, c'est-à-dire gardien des grands crûs de l'esprit public. Ce livre produisit l'effet d'une fanfare dans le monde des lettres et des artistes. Il y avait là un éclat et tout ensemble une harmonie de tons, qui annonçaient le lever d'un maître. Mais l'œuvre était trop d'un délicat pour être un long succès. Ce fut un éblouissement dans les régions supérieures de la société française, mais cela rappela une comète dont le sillage lumineux n'est bientôt visible qu'aux astronomes.

Fromentin était alors un homme petit, fluet et nerveux. Sa barbe, clair-plantée, laissait un peu voir la peau, comme dans certains vieux portraits vénitiens. La tête un peu rétrécie, le crâne proéminent, la face anguleuse, l'œil vif, le nez un peu grand et légèrement recourbé, donnaient à Fromentin quelque chose d'un aigle. Aussi bien eut-il, comme l'aigle, la faculté de regarder en face le soleil.

*
* *

M. Vapereau, d'ordinaire assez exact, se trompe quand il dit que Fromentin publia l'*Été dans le Sahara* à la suite d'une mission archéologique en Algérie. L'auteur du *Sahara*, et plus tard du *Sahel*, n'avait rien d'un archéologue. Il était né en 1820, à Saint-Maurice, auprès de la Rochelle, non loin de la maison où il vient de mourir. Fils d'un médecin et petit-fils d'un avocat au Parlement, il fut « destiné à la Basoche », comme il nous le racontait. Il entra à Paris dans l'étude d'avoué de Me Denormandie, en compagnie de M. Nicolet et de Forcade de la Roquette. Mais son âme était faite pour les hauteurs de l'atmosphère, comme les grands oiseaux d'Amérique. A la première fois qu'on laissa la porte ouverte, elle s'envola.

Fromentin entra dans l'atelier de Cabat, en ce temps rue Richepanse. Son esprit impressionnable reçut aussitôt l'estampille, qu'il a gardée, de la distinction personnelle de Cabat. C'est là que Fromentin a pris, non point les qualités maîtresses qui sont personnelles, mais la délicatesse aristocratique de ses idées, de sa peinture et de son style, de sa manière de voir et d'être. Fromentin a été, en effet, de la tête aux pieds, comme il l'était par son pinceau, — un aristocrate.

*
* *

Ce passage subit d'une sombre étude d'avoué dans la forêt de Fontainebleau embrasée par la lumière, éblouit tout d'abord le jeune peintre. Il chercha sa voie avec hésitation. A vingt-six ans, il fit son premier voyage en Algérie. Il avait trouvé enfin sa patrie, qui est celle de l'hirondelle, — le soleil! D'autres allaient voir à Rome les grands peintres; Fromentin préféra voir l'éternel et changeant modèle : la nature. Une place était à prendre à côté de Vernet, Marilhat, Decamps, Delacroix. Vernet et Delacroix avaient vu dans la nature africaine une nature d'épopée où la figure humaine occupait la plus grande part du plan. Marilhat et Decamps avaient rapporté de l'Orient une lumière splendide mais violente. Fromentin se laissa aller davantage à la familiarité des choses africaines. Il donna plus d'importance aux échappées profondes du ciel et il étala une plus discrète harmonie de tons. Inférieur à ces maîtres par la force et peut-être par l'éclat, il leur est supérieur par la distinction, l'élégance et la sérénité. On peut dire que Delacroix est plus puissant que Fromentin, mais on ne peut dire qu'il fut son maître. L'œuvre de Fromentin est personnelle. Il a marqué et gardé sa place

sur un coin du ciel africain. Il n'a pas essayé de compléter quelque œuvre, comme un statuaire qui ferait deux bras à la Vénus de Milo. Il a créé tout un ensemble.

Dans le fleuve de l'art contemporain, remué par tant d'artistes, comme l'est la Seine d'aujourd'hui par tant de bateaux à vapeur, Fromentin a son calme sillon d'eau bleue. Vous ne trouverez nulle part réunis un sentiment d'émotion aussi contenue, un tel caractère d'intimité pénétrante, une délicatesse aussi élevée et une telle justesse d'harmonie. Il n'éblouit pas, mais il s'insinue. Il ne frappe pas fort, mais peu à peu il trouble et il charme. Sa grâce est le résultat de sa force. De même le lion est gracieux. De même le cheval arabe, si vigoureux, est charmant !

*
* *

La personne était en complet accord avec son talent sérieux et gracieux. Il avait l'élégance et la correction de l'attitude. Tout éclat de voix faisait frissonner ce nerveux. Doux et poli, il avait les abords aimables. Il n'était pas froid, il était seulement grave. Il recherchait les délicatesses dans les hommes et dans les choses. « C'est un écorché », disait de lui un des rares peintres qui ne l'aimaient point. Il avait, en effet, comme une sensibilité à vif et maladive. Son front s'était dépouillé. Sa face avait maigri. De fréquents accès de fièvre le pâlissaient. On s'étonnait de son labeur continu. Mais quand on remuait par quelque haute discussion sur l'art cette âme qui semblait n'avoir qu'une petite flamme de vie, on voyait, comme dans une liqueur embrasée qu'on remue, déborder un tourbillon de flammes. On découvrait alors le secret de sa vie. Cet homme vivait d'une passion fiévreuse

pour l'art. L'œuvre si apaisée du maître sortait d'un cerveau en ébullition.

*
* *

Je suis un portraitriste et non un critique. J'indiquerai seulement aux chercheurs un poëme sur *l'amour* et dans la *Revue organique des départements* une étude fort curieuse : « A quoi servent les petits poètes ! » En effet, Fromentin était aussi un poète. Il a fait le tour du monde de l'art. Je ne sais s'il était plus grand écrivain que grand peintre. Fatigué par l'ivresse de la couleur, il croyait se reposer dans la griserie de l'encre ; et *vice versâ*. Il croyait changer d'ivresse, alors qu'il ne changeait que de verre.

Quoi qu'il en soit, les tableaux de Fromentin sont identiques à ses livres. (Il avait une belle écriture ronde, élégante et nette.) Il a dessiné ses livres. Il a peint les uns et les autres avec la même palette. Ses descriptions sont des tableaux polychromatiques. Ses phrases sont dans le même bain de lumière douce. M. Renan est à Fromentin, sur le papier, ce que Delacroix lui est sur la toile. Il eût reproduit avec moins d'éclat que l'auteur de *Jésus*, mais avec une plus discrète et exacte réalité, ces francs horizons mélancoliques de l'histoire sacrée — où les anges passent comme de grands oiseaux blancs.

Aujourd'hui les livres de Fromentin vont se vendre presque aussi bien que ses tableaux. Les écrivains contemporains sont de ces rares êtres qu'on achète, mort, plus cher que vivant.

*
* *

Son ambition était au-delà des réalités ; elle était dans les rêves. Son tableau du dernier Salon était comme une nouvelle tentative. Il raturait sans cesse

son œuvre pour arriver à une perfection que son esprit entrevoyait et que sa main n'atteignait pas. Debout devant la toile demi-peinte, il s'effrayait parfois de n'y pas voir la clarté qu'il avait rapportée d'Algérie. Un jour, il me dit devant l'ébauche d'un de ses meilleurs tableaux : « Je me suis trompé — je suis comme le coq qui a chanté devant une lanterne qu'il a prise pour le lever du jour ! » Alors il mettait fiévreusement un ton ici, et là, un autre ton. Et la clarté allait de l'un à l'autre, — comme pendant la nuit une lumière qui va de fenêtre en fenêtre.

Son tableau s'illuminait. L'horizon qu'il avait vu reparaissait. Les chevaux marchaient. Les femmes regardaient. Les étoffes brillaient et les croupes reluisaient. Alors il était heureux comme un enfant jusqu'au prochain découragement. Il lui fallait, pour être calme, les bravos de ses confrères et du public. Cette existence fut en définitive pleine de fanfares. Et dans l'intimité du foyer il eut, grâce à une femme de douce distinction, la plus charmante monotonie de bonheur. De temps en temps il se sauvait dans le pays de la lumière pour refaire sa provision. — Et il revenait, apportant dans son carton des clartés nouvelles, comme un herboriste apporte dans son herbier des plantes inconnues.

*
* *

Un jour, il avait écrit *Dominique*, une étude psychologique. Mais là, plus qu'ailleurs, son esprit, énamouré de toutes les idéalités, avait senti les barreaux d'une cage. Il avait dit qu'il ne reviendrait plus à la vision terrible de l'âme humaine. Cette mort lui faisait peur. Elle lui faisait froid. Fromentin était frileux. Il préférait sa nuit tiède d'Afrique où les étoiles semblent des fentes par lesquelles on croit apercevoir

une seconde voûte qui n'est qu'un immense soleil.

Il préparait une suite à son œuvre magistrale sur les *Grands maîtres d'autrefois*. Il y songeait là-bas avant que de mourir. — Partout où il était, son esprit travaillait comme une montre qui marche, quel que soit le clou où on l'accroche.

Il a écrit je ne sais où — car je dessine ce portrait loin de Paris sans un livre devant moi, — « l'esprit français est un idolâtre ». Cela est surtout vrai de son esprit. Fromentin a été un idolâtre de l'art. S'il a bien dit, celui qui a affirmé que toute grande vie est la réalisation, dans l'âge mûr, d'un rêve de jeunesse, — Fromentin a vécu la grande vie !

Cet idolâtre a eu souvent sa passion assouvie. Mais elle lui renaissait toujours comme à don Juan. Il voulait vivre pour voir encore. Huit jours avant sa mort, il s'écriait dans un wagon, devant deux de ses amis : « Je sens du feu à la lèvre ; j'ai peur que cela ne soit grave » ; on lui répondit en riant.

Cinq jours après, la mort triomphait de ce corps brisé par cette fièvre de trente-cinq années, qui n'était peut-être que la gravitation lente de son âme, aimantée aux grandes clartés, vers l'éternelle lumière. — Fromentin n'était pas mort : il était arrivé !

M. GRÉVY

L'histoire politique de notre temps est une histoire ironique. Elle a trompé tous les prophètes. Si vous voulez savoir d'une chose publique ou d'un homme politique ce qu'ils seront demain, ne consultez ni la logique éternelle, ni les précédents ; jetez un sou en l'air. Basez votre prophétie sur pile ou face. Aussi bien, voyez M. Grévy. Cet homme froid n'a eu dans sa longue existence qu'une note brûlante. Ce fut un coup d'Etat. Il donna sa démission de président. Cela permit à M. Buffet, son successeur, d'aider efficacement à la naissance du 24 mai. Les sages dirent alors : Si quelqu'un de ces deux hommes, MM. Thiers et Grévy, remonte à la surface, ce sera à coup sûr M. Thiers, l'homme-liége, et non M. Grévy, l'homme-plomb. Mais voici que c'est l'homme lourd qui reparaît dans le poste peut-être le plus important de la France contemporaine. En effet, il n'y a rien de plus important que le danger public. Or, chacun sait que le Maréchal-Président et le Sénat sont les deux pieds solides du trépied gouvernemental, et que la Chambre des députés, représentée par M. Grévy, est le pied qui branle.

*
* *

Donc, voici la première note : Cet homme lourd qui surnage ! Nous allons bientôt voir quelles sont

les vessies qui le tiennent au-dessus de l'eau. — Voici la seconde note : M. Grévy, qui a joué un des rôles les plus importants de ce temps, a eu peu de biographes et encore moins de portraitistes. C'est que sa figure manque de relief. Ce vieillard, encore jeune d'allure, corpulent, robuste, ressemble à toute autre chose qu'à son œuvre. Il a l'air d'être quelque chose, mais n'a pas l'air d'être quelqu'un. Il a le nez et la bouche de tous ceux qui ont le nez ordinaire et la bouche moyenne, comme dit un passeport. Sa calvitie est de son âge. Sa face rasée est de sa profession d'avocat. En outre, M. Grévy n'a ni défaut ni vertu de première grandeur. Mais il doit à l'équilibre exact de ses différents attributs une personnalité élevée. Dans un temps où la foule se porte fiévreusement vers tout extrême, le succès de cet homme de moyen terme est encore plus remarquable que l'homme même. Enfin, nous sommes à une époque où les premiers talents manquent et où les seconds font l'intérim. — M. Grévy est un second grand prix.

*
* *

Une des autres vessies qui l'ont soutenu au-dessus de cette eau où sont tant de grands noyés politiques, c'est sa qualité de Franc-Comtois. Le Franc-Comtois est un Breton rusé. Il a du Breton son étoffe un peu épaisse, son bon sens et la bravoure de son tempérament. Il a de plus ou de moins — comme vous voudrez — son habileté dans le Faire. Proudhon et M. Courbet ont été des paysans Franc-Comtois pervertis, mais qui avaient gardé la finesse native. L'un a su mettre sur sa plume et l'autre sur son pinceau la glu qui retient la foule. M. Grévy a, plus que ses deux compatriotes, le sens moral, s'il a moins le sens artistique. Il a fait plus fort qu'eux.

Sans cesser d'être un caractère, il a su se faire un nom et une situation. Il a été fin sans avoir la réputation de l'être, — ce qui est la grande finesse.

M. Grévy n'a jamais dit tout ce qu'il pensait, ce qui a permis aux gens de croire qu'il pensait beaucoup. Il a été patient. Cela devait arriver tôt ou tard dans ce siècle de parleurs et d'effarés qu'un homme taciturne et peu pressé prit le haut du pavé.

***

Avocat sans éclat, quoique éminent juriste et argumentateur puissant, il a été nommé bâtonnier du barreau de Paris, moins pour l'importance de son œuvre quotidienne que pour la qualité de son savoir et la dignité de son caractère. Pendant son bâtonnat, les clients ont rempli son cabinet de la rue Saint-Honoré, qui n'était pas habitué à foule pareille. Ce succès l'a trouvé aussi impassible que son cabinet. Cependant son talent a paru grandi, quand, l'autre an, M. Grévy reprit la robe. — Jadis, l'idée brisait parfois la phrase correcte, comme un homme brise les coutures de son habit.

Il a peu plaidé à la Cour d'assises, car là il ressemble plutôt à un procureur général qu'à un avocat. On s'imagine facilement ce masque et cette parole sortant au-dessus d'une robe rouge. — On aurait peur vraiment de voir cet avocat conclure à la condamnation à mort de son client ! — Il parle lentement, comme doit le faire la justice, qui « va lentement ». M. Grévy n'a jamais ri en public. Quand il sourit, ses yeux semblent protester contre le demi-rictus des lèvres. La fortune a fait de lui un héros de la politique où tout est compromission. Mais M. Grévy n'y a pas changé son tempérament. Il a été à la barre, comme à la tribune et au fauteuil, un

superbe procureur-général. Inférieur à quelques-uns par l'éloquence, il a été supérieur à un plus grand nombre par l'autorité. On a toujours écouté M. Grévy sans rire et sans interrompre. Je ne pourrais pas en écrire autant de tous les grands orateurs.

*
* *

On a dit que M. Grévy était un des survivants de 1848. Cela ne dit rien. 1848 n'a eu aucun caractère défini. Tout le monde en a été. J'en ai été moi-même, quoique je fusse au collége. M. Grévy n'appartient à aucune famille républicaine historique. Il n'a pas de père et n'aura pas de fils. Il est Grévy ou plutôt il est M. Grévy : son frère lui ressemble si peu qu'il s'étonne de s'appeler comme lui. Si son fameux amendement de 1848 avait été voté, l'histoire était changée de date. Nous sommes condamnés, en France, à faire dix ou quinze ans sous chaque régime politique. Si la République avait été consolidée en 1848 par M. Grévy, nous aurions fini aujourd'hui le temps que nous avions à faire sous elle. Nous serions en monarchie — pour quelque temps !

Un jour, j'étais chez M. Grévy. Je crus lui faire plaisir en lui parlant de son amendement. J'ai causé avec des princes et des rois et je sais causer en courtisan. M. Grévy, quoiqu'il ne fût que sept heures du matin, avait le grand costume avec lequel il a gagné toutes les batailles de sa vie : — Pantalon noir, redingote noire, gilet noir et un faux-col — vous savez ces faux-cols d'une raideur et d'une blancheur qu'on change deux fois par jour. Tout à coup, il me dit : « Vous avez beaucoup de perdrix rouges dans votre pays ? » et il se dérida. Même son regard, d'une finesse pénétrante, eut un sourire ! En effet, M. Grévy est un grand chasseur. Là-haut, dans le Jura, M. Grévy,

vêtu d'une blouse grise, cause et trinque avec les paysans. Sa nature, en dedans ici, devient en dehors, là-bas. Il rit d'un gros rire. Il est bon enfant. Est-ce que son impassibilité serait voulue ? Ferais-je ici le portrait d'un homme masqué ?

*
* *

Le Franc-Comtois s'est-il dit : « Au milieu de ces générations hurlantes et folles, j'apparaîtrai avec un masque taciturne et sévère ! » Y a-t-il deux Grévy ? Celui qu'on voit ici et le fort joueur de billard de là-bas ? Dans l'intimité, se mettrait-il tout à coup à quatre pattes, comme un caniche vêtu en général le fait après la représentation ? Certes, mes points d'interrogation ne diminuent en rien la valeur de M. Grévy. Il demeure mystérieux. Pendant cette longue visite, en 1875, le chasseur me dit : « Je tire mieux la plume que le poil ! » C'est la seule confidence que j'ai retenue. — Pourtant mon oreille est comme un trou de boîte aux lettres !

*
* *

Ne diminuons pas notre pays déjà trop abaissé. M. Grévy l'a empoigné par une qualité maîtresse : le bon sens. Son attitude pendant la guerre a été parfaite. Quand M. Gambetta, revenant au tragique, eut l'air de vouloir supprimer les libertés publiques comme aristocrates, M. Grévy eut une scène violente avec M. Gambetta. Là il protesta au nom de la République grave contre la République affolée ; ici, au nom de la République libérale contre la République démocratique ; et là comme ici, au nom de la patrie blessée. Plus tard, le doctrinaire devenu député, résista aux compromissions de M. Gambetta ! Il rehaussa tellement, par sa résistance quasi-solitaire, les

idées radicales, qu'elles l'accusèrent de les trahir. Cependant M. Grévy n'est pas radical. Mais il avait consulté le bréviaire de liturgie puritaine qu'il a dans sa poche et il restait dans sa foi républicaine patriotique austère, une et indivisible. Il faut reconnaître dans cet homme qui, ce jour-là, fut notre énergique adversaire, un intransigeant de haute allure. Ce n'était plus de l'habileté franc-comtoise, c'était seulement du caractère. Il pouvait en une heure perdre ses chances à la présidence de la République; car bien des gens avaient dit : « M. Grévy, cet homme indéchiffré, pourrait convenir à notre situation indéchiffrable ». Pendant la guerre, et ce jour-là, l'homme lourd devint grand.

*
* *

L'autre jour, j'ai dit que Mgr Dupanloup me rappelait Voltaire. Ses amis ont reconnu la justesse de cette comparaison étrange. Aujourd'hui je cherche quelle est la caricature de M. Grévy et je trouve Joseph Prudhomme. Chacun de nous, même des plus hauts, a son Sosie dans les ombres chinoises. Comme Prudhomme, M. Grévy est un peu gourmé; comme lui il aime ce qui est majestueux, correct et sérieux. Il croit beaucoup en lui. Il aime la propreté et l'ordre partout, même dans la rue. Il a épousé les vieilles rancunes contre l'aristocratie de naissance; et il est aristocrate d'humeur. Comme Prudhomme, il fait des phrases sur la liberté et il a un tempérament autoritaire. M. Grévy est le type le plus élevé du bourgeois dont Prudhomme est la parodie. Quand, à l'Assemblée, les tambours battent aux champs et que tous dans les tribunes, ambassadeurs et journalistes, se découvrent, — c'est le bourgeois français qui monte au fauteuil de la présidence.

Toute situation politique façonne à son usage, en se prolongeant, trois ou quatre hommes politiques. De même que le duc Pasquier convient excellemment par son talent passionné à l'atmosphère calme du Sénat, de même M. Grévy a réussi, par sa froideur, dans l'étuve brûlante de la Chambre des députés. Et puis, M. Grévy a progressé visiblement. Il n'est pas de ceux qui, en demeurant sur les hauteurs, n'apprennent rien — comme le génie de la colonne de la Bastille! La science du droit public et son habitude des débats parlementaires ajoutent à son autorité personnelle. M. Grévy a vécu longtemps, sans prendre part aux intrigues, dans les coulisses où se prépare le drame politique et que le public ne connaît pas! — Il n'y a que les coulisses des cirques qui soient ouvertes au public; parce que les chevaux sont les seuls acteurs aussi beaux dans les coulisses que sur la scène. — Enfin nul ne sait, mieux que lui, écraser un interrupteur sous une phrase lourde comme une pierre de taille sculptée. D'autre part, il manie l'ironie avec une force d'autant plus grande que l'esprit qu'il a semble toujours inattendu. C'est un éléphant qui, tour à tour, se sert légèrement de sa trompe ou pesamment de son pied.

*
* *

La France a aujourd'hui un pressentiment dans sa vie intérieure. Nous ne sommes plus aux jours où Napoléon Ier voulait donner à ses frères une portion de l'univers, comme on distribue une part d'orange. Mais nous sommes toujours le grand peuple qui vit d'une vie intellectuelle, double de celle des autres peuples. Or, cette vie dérive aujourd'hui du Parlement. Si le Sénat est le cœur du pays, la Chambre des députés en est la tête. Et nous avons mal

à la tête. On pressent qu'il se passera là quelque chose. Ce pressentiment public grandit la personnalité de M. Grévy. Il me semble que M. Grévy a un rôle déjà suffisamment indiqué. M. Gambetta est aujourd'hui le maître de la majorité de l'Assemblée; on dit que ses résolutions sont conservatrices. Nous avons plus d'envie que de motifs de le croire. Mais le conservatisme de M. Gambetta est suspendu, comme par un fil, dans un incendie. Le pays doit donc être satisfait de voir au fauteuil M. Grévy qui a toujours été le gêneur de M. Gambetta. — Cela rassure comme un garde-feu.

MGR DUPANLOUP

Avez-vous vu l'évêque arpentant à grands pas sa bonne ville d'Orléans? Assurément on ne pourrait dire de lui ce que Dupin aîné disait de M. Thiers : « Il fait un pas à chaque pavé ! » Il va seul et nu-tête, avec un gros parapluie de couleur sous le bras. L'évêque dit bonjour aux petits enfants de la ville qui s'attroupent sur son passage et le saluent parfois de loin avec leurs petites mains. Parfois il s'arrête plus longtemps auprès de l'un d'eux. Après lui avoir tracé avec le pouce une croix sur le front, il lui tapote la joue en souriant. Et toujours ce préféré est un petit ramoneur. Ce serait là un tic fort étrange si ce n'était pas une note émouvante. Mgr Dupanloup voit dans chaque petit ramoneur un Savoyard, c'est-à-dire un compatriote. Parfois il caresse ainsi, sans s'en douter, des compatriotes de M. Rouher, car on sait qu'il y a des Savoyards d'Auvergne. C'est que Mgr Dupanloup a pour son pays l'âpre et fidèle amour des montagnards. Il a parfois la nostalgie des sommets. Il quitte l'Orléanais qui n'est pas beaucoup plus ondulé qu'un tapis de billard. Il va boire cet air natal qui dilate les poitrines. Avec nous, à Paris ou à Viroflay, il n'est pas dans son milieu atmosphérique. Cela explique peut-être son teint congestionné et ces deux pommettes rouges des joues sur lesquelles on ferait

prendre feu à des allumettes. Mgr Dupanloup est resté Savoyard. Il a pu donner sa vie à son diocèse d'Orléans. Il n'a pas eu le courage de leur promettre sa tombe. Il sera enterré là-bas ou plutôt là-haut.

*
* *

Je n'ai pas le droit d'embellir mon modèle. Physiquement M. Dupanloup n'est pas beau. Les cheveux blancs couchés à plat font l'effet d'une calotte blanche sur la tête d'un homme réveillé en sursaut. Son nez crochu n'a pas la crânerie du bec d'aigle. C'est plutôt un fort casse-noisette. Seule sa bouche est bizarrement belle. Taillée en coup de canif, elle est cintrée et un peu relevée au coin des lèvres, quand elle s'entr'ouvre. C'est bien la bouche arquée d'où part comme d'un arc la flèche-parole. L'évêque est assez grand, assez mal perché et emmanché. Bref, il est moins fait pour être vu que pour être lu et entendu. Cependant cette figure, banale au repos, vous attire violemment par son mouvement continu. Les émotions l'éclairent et l'assombrissent tour à tour — comme une page d'un livre exposé à la fenêtre sur laquelle passent l'ombre des nuages et les soudaines clartés! Chaussé de gros souliers, Mgr Dupanloup rappelle aussi, par sa santé robuste et la solidité des attaches, le montagnard savoyard, de race si pure, dont l'Italie faisait jadis la fameuse *brigade* de Savoie. Et cependant il tient de je ne sais quoi — sans doute de cette société parisienne que, de bonne heure, il a fréquentée — des hautes façons d'être et de parler. Parfois il a un très-grand air. Il n'a pas besoin de sa robe violette pour qu'on songe à l'appeler Monseigneur. Pourtant Dieu sait que la soutane noire qu'il porte à Paris est de deuxième

classe. (Il paraît que, chez les marchands spéciaux, les soutanes de drap se divisent en trois classes, selon la qualité et les prix.)

*
* *

Mgr Dupanloup a vu mourir Talleyrand. Il a confessé Talleyrand. Il a eu peut-être le secret de la fin d'un siècle et du commencement de l'autre. Talleyrand a-t-il trompé son dernier interlocuteur comme il avait trompé tous les autres? On ne sait, en définitive, rien de lui, puisque ses Mémoires ne sont pas encore publiés. Et ces Mémoires diront-ils la vérité? Un seul homme sait « le mot de la fin » de Talleyrand. Il sait si le Méphistophélès de la rue Saint-Florentin a pleuré ou a ri. Et quand Mgr Dupanloup sera mort, personne ne le saura plus. L'illustre évêque a été aussi le confesseur du duc de Bordeaux. C'était dans sa destinée que d'approcher ces figures en qui se résument les sublimités sereines ou tourmentées de l'histoire! Il a pratiqué Lamennais. Il a été le compagnon et comme le frère aîné des Montalembert, Lacordaire, Perrheyve et Ozanam. Seul, avec M. de Falloux, il les a presque tous mis en terre, ou mieux, en me servant de l'expression biblique, il les a ensevelis de ses mains. On se montrait dans l'ancienne Rome, avec curiosité, un vieux juif qui avait survécu à sa génération et qui avait vu brûler le temple de Jérusalem. Lui aussi, le grand évêque, a vu brûler le temple du catholicisme libéral et gallican. On dirait qu'il en garde dans les yeux une impressionnabilité anormale des paupières. Il a touché l'arche mystérieuse qui contenait la religion nouvelle et que nul n'a touché, comme l'arche du Livre, sans en bientôt mourir. Lui seul n'en a gardé qu'un faible mais visible tremblement nerveux!

***

Et voyez toujours cette prédestination! Mgr Dupanloup est comme le parrain de Jeanne d'Arc. Sa vie d'évêque s'est écoulée devant cette grande vision de la patrie triomphale. Jeanne d'Arc, sublime et pourtant charmante, est devenue un terrain neutre pour l'admiration de notre temps, comme dans un mode bien moins haut, Mme Récamier l'a été pour l'admiration de nos grand'pères. Seul, Voltaire n'avait pas compris cette apothéose patriotique. Son nom fameux restera à côté de Jeanne d'Arc comme le nom obscur de Zoïle à côté d'Homère. Et voilà comment l'évêque prédestiné a sa vie voisine de celle de Voltaire. On comprend aisément qu'ayant tout cela, Mgr Dupanloup dorme à peine. Il réveille son secrétaire pendant la nuit. Il se lève, hiver comme été, à cinq heures du matin. Après avoir fait une longue prière, agenouillé auprès de son petit lit de fer, il dicte à ses secrétaires ces articles, livres ou lettres qu'on connaît. Il a dit sa messe. Après les actions de grâces, il revient dans son cabinet et mange non un potage, mais une soupe. La soupe du Savoyard. Qui travaille prie, dit-on. Lui, il travaille et il prie. Ce serait un saint, s'il avait la douceur — s'il avait l'humilité. Cette humilité et cette douceur ne sont point dans son tempérament violent et entier, mais il les crée par sa volonté chrétienne. La foi de l'homme fait fléchir son humeur. Certes, il a eu parfois des tentations de résistance non contre le pape, mais contre Rome; — et toujours il a incliné son front dans la poussière, d'autant plus bas qu'il l'avait levé plus haut.

***

Mgr Dupanloup a une âme tellement aimantée vers le tragique que, non content de ce qu'il a vu, il s'entoure des souvenirs de ce qu'il n'a pas vu. Le tableau qui frappe la vue en entrant dans le cabinet-bibliothèque où il reçoit à Orléans, est le portrait de Marie-Antoinette. On dirait que, instinctivement, ce prêtre s'étonne que cette grande âme royale ait souffert sans le lui confier. Mais quand il va dans le monde, il cache ses grandes et religieuses amours. Il devient le prélat d'avant 1789. Nul ne sait, mieux que lui, parler aux femmes avec un ton de grande compagnie et parfois d'une rudesse voulue. Il les reçoit à ses soirées de l'évêché. Là, il cause à ravir. Aussi était-il avec Cochin, un beau causeur, quand ils dînaient chez l'ancien curé de Saint-Jacques, M. Martin de Noirlieu, — avec Montalembert et les autres. Ceux-ci avaient besoin de la tribune ou de la chaire. Mgr Dupanloup fait de tout une chaire ou une tribune. Est-il orateur ? oui. Un grand orateur ? non. Chez lui le geste va plus vite que la pensée, qui va plus vite que la parole. Il procède trop par apostrophes. Parfois, ses parenthèses sont trop longues. Il n'est pas assez maître de lui pour l'être de son auditoire. Cela fait que cet homme, qui est pourtant un merveilleux improvisateur, a besoin d'écrire ses discours pour être un orateur de première grandeur. Alors ces discours sont des oraisons funèbres d'un incomparable éclat : celles du P. de Ravignan, du général Lamoricière, de l'Irlande, etc. Son geste devient large. La parole a de l'ampleur et semble descendre de hauteurs inconnues. Mais certes encore ce n'est point là Bossuet, quoique l'aigle de Meaux ait parfois la monotonie du sublime. Bossuet a emporté avec lui le secret de sa manière. Il a laissé ici-bas seulement sa phrase, comme Paganini son violon. Mais ceux qui s'en servent en

tirent des effets médiocres. Je vois surtout dans Mgr Dupanloup un grand écrivain. Là, il est superbe, parce qu'il est personnel. Étudions-le. Nous approchons du sommet. Sommet plein de clartés, de grands vents et d'éclairs, sur lequel on voit encore les traces de la foudre du Vatican — sommet où pieusement Mgr Dupanloup a planté une croix.

*
* *

Mgr Dupanloup me rappelle un peu Voltaire. Cette comparaison est sans doute inattendue. Je vais la défendre. Certes, je n'aime pas Voltaire : il n'a jamais pleuré. J'ai pour lui une admiration fort bizarre, car elle manque absolument de respect. Même dans le domaine de l'esprit, je lui préfère Diderot. Mais Voltaire a une lucidité sans égale d'esprit et de parole. Et quel que fût le mobile qui le guidait, amour-propre plutôt qu'amour général, il chercha partout des vérités à défendre. Or, Mgr Dupanloup, dans un esprit de charité chrétienne et de foi religieuse a, sur ce point, le tempérament de Voltaire, mais avec moins d'esprit. On ne peut disserter en Europe sans qu'il s'en mèle. C'est le grand épistolier du monde religieux, moraliste et politique. Il soutient à la fois cinq polémiques et traite cinq questions, — comme un grand joueur d'échecs mène à la fois cinq parties dans différents pays. Comme Voltaire, il connaît la langue française, cette quasi-inconnue. Il est clair ; il est passionné. Personne mieux que Mgr Dupanloup ne connaît l'homme tel que l'a fait le péché originel. Il l'a souvent disséqué dans ses livres et dans ses lettres. Bichat ne connaissait pas mieux le cadavre. C'est, en effet, un vrai cadavre, ou tout au moins un écorché, que Mgr Dupanloup apporte devant son auditoire pour en faire une étude parfois merveilleuse. Cela fait,

il rentre chez lui où quelque Tartuffe vivant le trompera grossièrement. Homme peu pratique, il ne reconnaît pas en ce Tartuffe le cadavre que lui-même avait disséqué tout à l'heure.

***

Quand je ferai le portrait de M. Veuillot qui ne peut manquer à cette longue galerie, je serai sincère : Je n'ai jamais répondu aux attaques de l'*Univers* contre moi. Je vais droit devant moi comme un somnambule. Mais je confesse déjà que, si j'ai souffert à en crier, quand j'ai vu M. Veuillot attaquer Berryer, — la lutte contre Mgr Dupanloup m'a singulièrement intéressé. Ce n'était pas la lutte de l'ange avec le Jacob, de Bonnat. Cependant l'évêque, plus que le journaliste, y ressembla à l'ange. Tous les coups étaient artistement portés. On a vu là que l'esprit et ses armes parfois cruelles ne peuvent briser l'éloquence et ses armes superbes. Mgr Dupanloup a eu parfois le dessus, quoiqu'il ne sût pas s'effacer et ne connût pas les feintes. M. Veuillot a eu le dernier mot, parce que le concile l'a dit pour lui. On sait avec quelle grandeur d'âme et quelle magnificence de termes Mgr Dupanloup s'est incliné. Aujourd'hui le vaincu est vénéré à Rome comme un Père de l'Eglise. Je n'ai point ici à donner mon avis. D'autre part, je ne veux pas imiter ces perruquiers qui demandent à leur client, en le coiffant, sa doctrine religieuse; mais c'est un spectacle de haut goût que de voir ce prélat académicien écrire un livre soumis, dont chaque ligne condamne les tendances de son passé et ses premières amours de penseur chrétien.

***

Cependant, il ne faut pas tomber dans une erreur commune ; Mgr Dupanloup n'a jamais été un suivant de Lamennais. Son tempérament autoritaire lui a servi de préservatif. Il a été plutôt gallican que libéral catholique, alors que les autres étaient plus libéraux encore que gallicans. Dans mon portrait de M. Littré, j'ai parlé de la faute qu'à mon avis Mgr Dupanloup a commise ; je n'y reviendrai pas. Aussi bien ce portrait en pied est-il achevé. Vous reconnaîtrez cet évêque sévère pour lui et ses prêtres. On a remarqué que ces grands évêques aiment la discipline, — comme des colonels. On sait qu'il fait jouer *Sophocle* par les élèves de son séminaire : — vous voyez ce goût pour les personnages tragiques qui se continue en grec ! Puis, son âme continuera à s'élever de plus en plus haut et droit, comme le vol de l'alouette, cet oiseau mystérieux. Avec la tendresse de son cœur et l'âpreté de son esprit — facultés rares et plus rarement unies — il continuera à aimer et à défendre en politique le libéralisme modéré que nous aimons.

Celui qui est le plus éloquent évêque de la chrétienté moderne continuera à regretter les naïves ardeurs du moyen âge et à parler ou à écrire à un peuple qui n'écoute pas et ne lit pas. Désormais, il est le seul prêtre qui puisse parler au nom du Christ du haut de la tribune française. — Cette situation nouvelle nous promet à coup sûr un renouveau d'éclat et peut-être la note sublime qui, seule, manquait à sa grande parole politique !

L'autre jour, Mgr Dupanloup nous a écrit pour démentir un bruit dont nous nous étions fait l'écho, bruit qui lui avait attribué le patronage d'un nouveau journal. La lettre était digne. Cependant Mgr Dupanloup se trompait et trompait le lecteur. En effet, toutes les fois que douze écrivains catho-

liques pieux se réuniront ailleurs qu'au numéro 10 de la rue des Saints-Pères, Mgr Dupanloup sera même à son insu, au milieu d'eux. De même, tant qu'il y aura des âmes qui lutteront contre la marée matérialiste — comme ces ombres dont la tête sortait au-dessus de la boue, et qui virent le Dante et Virgile — il y aura des gens qui salueront avec respect Mgr Dupanloup!

M. OCTAVE FEUILLET

Il y a peu d'écrivains chez qui on reconnaît mieux la vérité du vieil axiome : le style c'est l'homme. Fils d'un secrétaire général de la préfecture de Saint-Lô, M. Octave Feuillet appartenait à une classe provinciale, mi-aristocratique et mi-bourgeoise. De bonne heure il eut vue sur ce monde poli dont il devait raconter la vie. Envoyé en rhétorique au collége Louis-le-Grand de Paris, il eut, comme tous les premiers de classe, l'idée d'être écrivain. Son père lutta contre ce rêve. Tous les pères font ainsi. Ils ont raison. Le métier littéraire, dont je reconnais l'âpre séduction et les magnifiques aspects, est une loterie où il y a un fort petit nombre de gagnants. Ceux qui y gagnent perdent parfois leur vie ou leur bonheur. Un père qui dirait à son fils : « Je veux que tu sois artiste ou poëte » serait plus coupable qu'Ugolin père. M. Octave Feuillet lutta pendant quatre ans contre son père. Cette lutte est bonne. Elle brise les faibles. Elle bronze les forts. Le futur académicien fit coup sur coup au théâtre, le *Bourgeois de Rome, Echec et Mat,* etc., etc. Le père consentit enfin au mariage de son fils avec la Muse, — puisqu'il avait déjà des enfants!

*
* *

Quoique Octave Feuillet eût déjà vingt-six ans en 1848, on peut dire qu'il appartient tout entier à

la génération qui remplaça celle de 1830. Le trait dominant de cette génération, qui ne valait pas son aînée, fut la réaction. Après l'emportement romantique vint l'apaisement plutôt éclectique que classique. Ponsard y réagit contre Victor Hugo; M. Feuillet contre Musset. On a dit de lui qu'il était le Musset des familles. Ce mot ne fut jamais bien vrai. Aujourd'hui, il est faux. Autant faudrait-il dire que deux peintres procèdent de la même manière, parce qu'ils encadrent leurs tableaux dans des bordures pareilles. Musset avait une sorte de génie dont on meurt vite. M. Feuillet a un talent personnel qui a grandi progressivement. On peut y compter ces progrès comme des séves sur un arbre.

Sorti du collége, il demeura à l'hôtel Corneille, près de l'Odéon. Il obéissait sans doute à ce sentiment superstitieux qui pousse certains jeunes gens à se loger en face de la Banque. On m'assure que pour cette cause le loyer des mansardes auprès de la Banque y est plus cher qu'ailleurs. C'était le temps de la Mimi et de la Musette de Murger. Mais Feuillet eut bientôt ses entrées dans les coulisses du théâtre. Il ne fit jamais partie de la fameuse bohême. Elle était antipathique à son caractère et à son tempérament. Il avait écrit dans la manière romantique la première œuvre que chacun a faite et que personne n'avoue. Je serai assez cruel pour donner son titre : *la Reine et le bourreau*. Mais bientôt il commença sa première manière individuelle qui consistait à prendre le contre-pied d'Alfred de Musset. Il mit l'amour dans le mariage et la volupté dans la morale. Ses premiers ouvrages, proverbes ou romans, sont emplis de l'horreur des vulgarités. C'est élégant, dilettante, fouillé, nuancé, ingénieux. C'est du Marivaux de la bonne manière. C'est délicat comme une

femme ; « on dirait qu'il l'a été » a écrit Sainte-Beuve.

Le grand critique était trop matérialiste pour aimer ce spiritualiste. Il n'en a parlé que très-rarement et comme forcé par les succès de Feuillet. Le temps était en pleine réaction. Le public ne vit que l'observation fine et la grâce incomparable. Il n'aperçut pas le défaut de cette manière : un peu de subtilité, de préciosité et d'afféterie : Octave Feuillet voyait, comme Meissonnier, l'humanité en miniature. Le nouveau public se passionna pour ces charmantes et minuscules sensations dédaignées par l'école précédente, que Feuillet recueillait partout avec le soin d'un avare qui ramasse une épingle à terre.

*
* *

Mais déjà son tempérament devenait nerveux et maladif. Paris l'énervait. Il s'était réfugié dans un petit appartement sombre de la rue Saint-Jacques. Il allait souvent se reposer à Saint-Lô dans le vieil hôtel paternel. Alors il écrivait en face de ces horizons normands qui se retrouvent si fréquemment dans ses livres. Il avait peur de Paris. L'existence parisienne d'un écrivain qui a le succès est singulièrement dévorante. La dépense de fluide excède la recette, me disait un des célèbres aliénistes. Le travail d'imagination à Paris, y est le meilleur, mais il est mortel pour les nerveux. M. Feuillet s'établit définitivement à Saint-Lô. Il épousa une jeune fille des plus gracieuses et des plus intelligentes, qui est encore à ses côtés. Il venait de temps en temps à Paris. Il semblait être désintéressé de la vie active — comme un capitaine de navire qui, malade, va sur la jetée voir entrer et sortir les bateaux.

Ce fut pourtant dans cette disposition qu'il écrivit la *Petite Comtesse*. C'était une œuvre d'allure et de profondeur nouvelles. On sentait, dans les plus petites scènes, l'approche des grandes passions. De même, on entend un sourd grondement en mettant l'oreille sur les gros coquillages. — Le peuple raconte que c'est là le bruit de la mer. De même ce livre avait conservé à Saint-Lô le bruit de Paris !

*
* *

Dalila sortit de Saint-Lô comme la *Petite Comtesse*. Le livre s'approche du chef-d'œuvre. Ici l'artiste a donné toute sa voix. Huit jours après l'achèvement de l'œuvre dans la *Revue des Deux-Mondes*, Octave Feuillet vit entrer dans sa maison normande M. de Beaufort, directeur du Vaudeville, et l'acteur Lafontaine. Ils venaient réclamer *Dalila* pour leur théâtre. L'énorme succès du roman et du drame décida de l'existence de M. Octave Feuillet. Les poëtes ont des transitions brusques de la nuit au jour, de l'accablement à l'enthousiasme. Il prit un appartement à Paris. Sur ces entrefaites, son père mourut subitement. Il n'alla plus que rarement à Saint-Lô. *Dalila* avait enfanté un nouvel Octave Feuillet. Parfois l'œuvre fait plus l'écrivain que l'écrivain ne fait son œuvre. De même le parterre fait l'auteur dramatique. Le temps des grands éclaireurs n'est plus. Les écrivains de grand talent que nous avons ne sont que de magnifiques reflets.

*
* *

Je ne suis pas un critique. Pour la première fois j'introduis dans ma galerie un romancier et un auteur dramatique. Je le fais en pleine tourmente politique. Ce contraste plaira-t-il au lecteur, comme il m'a

séduit? J'étudie l'homme plus que l'œuvre. Je cherche la quantité d'ombre et de lumière que la silhouette a projetée sur le tableau contemporain. Le roman est une des forces modernes. Certes, en l'espèce, je suis un profane. Mais les artistes ont très-bien accueilli mon portrait de Fromentin. Là aussi je n'étais pas du métier. Aussi bien ces deux célèbres esprit, Feuillet et Fromentin, ont-ils une ressemblance d'aspect qui m'avait frappé quand je les vis pour la première fois. Tous deux auront été des nerveux et des délicats. Ils ont trouvé la force dans l'élégance.

On sait que la vie procède par séries. Après *Dalila*, cette œuvre puissante, commença pour Feuillet la série des bonheurs. Il est de l'Académie — à trente-neuf ans! Il succède à Scribe. M. Vitet donne à sa phrase, pour le recevoir, sa plus belle robe académique. Il lui dit, en souriant, que ce n'est pas sa faute s'il y a encore des mauvais ménages! En effet, le récipiendaire avait voulu faire du mariage moderne un couple de cœurs et non une addition de chiffres. Il a, sans aucun doute, réconcilié par l'amour bien des jeunes époux; mais il a non moins certainement causé certains adultères. Des femmes ont essayé d'imiter quelques-unes de ses héroïnes qui s'arrêtent juste où le péché commence — et elles ont glissé jusqu'où le péché finit!

Octave Feuillet est invité à Compiègne. Il est du cercle intime de l'impératrice, à Saint-Cloud et aux Tuileries. Il voit de près cette société nouvelle dont il fera le portrait dans *Monsieur de Camors*. Mais son premier-né qu'il adorait meurt. Mais tombe l'œuvre qu'il aimait entre toutes : *la Belle au Bois dormant*. La malaria le reprend sur les sommets où l'a mis un public de choix passionné pour son

œuvre. Il se sauve dans sa Normandie, achète une petite maison auprès de Saint-Lô — *les Palliers*. Il se croit très-malade ; il est comme l'oiseau qui se cache au fond des broussailles quand il se sent mourir.

*
* *

Mais les oiseaux seuls, en pareil cas, ne se trompent jamais. Feuillet revient de temps en temps à Paris. La trépidation du wagon et la sensation de la vitesse lui causent un vertige douloureux. Il va à Paris dans un coche, en quatre journées. Ces voyages, aller et retour, lui coûtent 400 francs. Un jour, il apporte à M. Buloz l'*Histoire de Sibylle*. Le sentiment spiritualiste et chrétien y est poussé à son paroxysme. Le retentissement est immense. Mme Sand donne, dans un roman, *Mlle la Quintinie*, la contre-partie du roman de Feuillet. Le public se passionne et se partage. Les gourmets aiment également les deux livres.

Voici le *Roman d'un Jeune homme pauvre*. Ce livre demandait la plume implacable d'anatomiste de Balzac. Voici *Julia de Trécœur*. Un grand petit livre. Il faut le lire et le relire pour le bien posséder. C'est là le défaut et la qualité des œuvres très-travaillées. *Julia de Trécœur* contient tout Feuillet. Au début sont les charmants dialogues de la première manière. — Puis, les phrases grossissent leur voix comme les meutes en approchant de l'hallali.

Voici bien la femme fatale qu'aime Octave Feuillet. Mais à côté, dans un paysage un peu vague et voilé comme un paysage de Diaz, passent des silhouettes qui ressemblent enfin aux figures de nos filles ou de nos sœurs.

*
* *

Voilà bien les deux courants opposés du devoir et de la passion qui produisent l'électricité en se heurtant. Il y a là comme certains airs tristes de Chopin ! « Je serais pire si j'étais autre » dit avec raison la femme fatale, Julia de Trécœur. En effet, quand elle se précipite à cheval du haut du rocher, on se demande si c'est un ange de plus au ciel ou une *fille* de moins sur la terre.

Le charme est si grand qu'il fait oublier le romanesque à outrance. En fait, c'est une petite incestueuse que cette Julia. Cependant, on ne peut dire à Feuillet ce que Nisard disait à Musset : « Quels succès ont, le soir, vos proverbes et contes quand les jeunes filles se sont retirées ! » Les jeunes filles du monde lisent Feuillet. Si quelquefois ce n'est pas chaste, c'est toujours bienséant. S'il y a quelques nudités montrées par les héroïnes, — ces héroïnes le font avec la fière conviction d'une jeune mère allaitant son bébé dans le jardin des Tuileries.

*
* *

M. Octave Feuillet a fait venir de Julia de Trécœur, *le Sphinx*. Mais, assurément, il l'a fait venir de très-loin. On a protesté au nom de l'art contre a scène de clinique d'empoisonnement jouée par Mlle Croizette. A coup sûr l'art serait toujours vaincu par la réalité. La scène de la guillotine que j'ai racontée ici sera toujours une vision dont aucun drame n'atteindra l'émotion. Il eût donc été préférable de laisser l'art à sa voie naturelle, et les lèvres de la charmante artiste aux séductions pour lesquelles elles ont été faites par la nature et le Conservatoire. Cependant ce dénouement est plus vrai que celui de Julia de Trécœur. Un professeur d'équitation vous dira que la femme étant « un cavalier qui n'a qu'une

jambe » ne peut assez contenir son cheval pour le faire se jeter dans un précipice. M. Octave Feuillet a aujourd'hui la première qualité des généraux et des auteurs dramatiques. Il est un combattant heureux. Son talent semblait trop fin pour la scène — comme certaines douces figures d'actrices, jolies à la ville et ternes au théâtre. Feuillet l'a compris. Il a voulu être puissant. Il l'a été. On a dit que ce qui est le mieux dans l'art est ce qu'on cherche le moins. M. Octave Feuillet a ce bonheur rare de chercher et de trouver.

*
* *

Depuis 1870, Octave Feuillet est retourné aux Palliers. Il vient à Paris pour renouveler ses idées. Mais il a renoncé à son coche. Comme jadis auprès de l'Odéon, il a, rue de Rivoli, un pied à terre, non loin du Théâtre-Français. C'était au physique un Musset brun. Il l'est encore. Le masque est fatigué plutôt que vieilli. C'est l'homme du monde discret, spirituel, doux, aux façons aristocratiques. Il sait causer comme la plupart des hauts esprits de la génération qui nous a précédés. Il est plus bienveillant qu'enthousiaste. Plutôt lassé que désillusionné. Mais parfois son œil brille. Alors on reconnaît une nature vibrante. Il est le croyant ardent de quatre ou cinq grandes choses. Il n'est que poli devant le reste. Bref, l'homme intérieur ressemble à son style et l'homme extérieur a l'air de sortir d'un de ses livres. Ses deux fils sont dans un collége dirigé par les Dominicains. J'imagine qu'il eût été à l'aise dans cette petite église si honnête, nerveuse et philosophique dont firent partie le comte de Falloux, Ozanam, l'abbé Perreyve, Lacordaire, etc. Mais le vent, qui ne demande pas aux feuilles où elles veulent aller, l'a poussé ailleurs.

Il a fait du roman et du théâtre. Enfin, il demeure fidèle aux princes tombés, mère et fils, dont il a été un hôte favori, dans les jours de fortune. On voit bien qu'il n'est pas un homme politique!

*
* *

Octave Feuillet a voulu se mettre à l'heure dans son dernier roman, *les amours de Philippe*. Mais il n'a jamais cessé d'être de son temps. C'est un maître bien vivant. On dirait même que son style s'est fortifié. Le trait apparaît. Le genre s'est élargi, mais il est devenu moins personnel. Plus il vieillit, plus il a de la couleur, comme ces tableaux anciens dont on gratte le premier vernis. Son vocabulaire s'est augmenté sans que la phrase cesse d'être simple. « Soyez simples » c'est le cri désespéré de la langue-mère latine à l'école contemporaine trop riche. Le timbre de ce grand talent est le même que jadis — comme le son des cloches du soir ressemble à celui des cloches du matin. C'est toujours le romanesque à outrance. Mais je crains moins pour les femmes de mon temps et de mon pays la passion que le terre à terre! La prolongation du succès d'Octave Feuillet est un heureux présage. Espérons en demain. L'avenir est fils de la femme plus que de l'homme. Les âmes remonteront, qui aujourd'hui rasent la terre comme les hirondelles pendant l'orage. Octave Feuillet aura contribué à ce renouveau. Il aura eu un rôle social. Il a conservé les traditions d'une société polie et d'élégantes amours. Il est de ceux qui, dans une époque positive, ont voulu empêcher la prescription de l'idéal. Il a eu des triomphes dans cette entreprise où même des chutes eussent honoré un écrivain.

M. ERNEST PICARD

Jamais figure éclairée plus gaiement ne rappela journées plus sombres. Ce sénateur fut un des septemvirs du 4 Septembre. Une note de ces temps-ci est que les acteurs sont plus petits que les rôles. Mais j'imagine que la silhouette de M. Picard va faire sourire en même temps que faire rêver. Je vais ressembler à un collégien qui découpe, dans une page d'un poëme épique, un bonhomme en papier.

M. Picard est aujourd'hui un des plus gros hommes de Paris. Il l'est plus que M. Batbie, parce qu'il est plus court. Alors que M. Batbie se penche en avant et de côté comme un homme qui porte une malle, M. Picard porte son ventre en se rejetant en arrière, comme un marguillier porte une lourde bannière à la procession. Sa tête, que chacun connaît, est joviale, joufflue, ronde, vivante et puissante, — sans cesser d'être pouponne. Ses cheveux, d'un châtain clair légèrement trempé de lait, voltigent en boucles frisées. Le corps est en baudruche. Mais la tête isolée, mise sur un plat comme celle de saint Jean, serait un bon morceau plastique. C'est sympathique et c'est gai. Cela est franc et rieur. — Pourtant, les yeux de cette tête ont vu de près les plus grands incendies de ce siècle! Deux fois M. Picard a vu la patrie brûler, alors qu'il en était l'un des gardiens.

*
* *

On m'a reproché de n'avoir jamais fait un portrait sans ombre. Je demande qu'on reconnaisse, d'autre part, que je n'ai jamais fait un portrait sans lumière. Je confesse donc que M. Picard représenta parfois un des côtés du caractère français : le côté parisien. Ce serait péché que d'attaquer vivement cet homme, — autant que de le louanger. M. Picard est Gavroche devenu bourgeois de Paris. On trouverait dans ses poches les documents historiques les plus humoristiques, et sur ses lèvres les mots les plus drôles. Il y a deux esprits parisiens : celui qui est âpre et amer, et celui qui est de bonne humeur. C'est ce dernier qui inspire M. Picard. Dans tout son rôle d'opposition railleuse, il a plutôt signé des Grévin que des Gavarni. M. Picard appartient à la catégorie des hommes qui ont un bon estomac. Un homme qui digère bien ne peut pas être un mauvais homme. — Il a digéré même les pierres qu'on lui a lancées.

Aujourd'hui, il est, après la tragédie, aussi serein et gai qu'à la fin d'un repas. S'il est malade, vous n'avez pas besoin de médecin pour connaître sa maladie; il ne peut avoir que la goutte. Ce rieur, qui se trouva entre ces deux grands pleureurs, MM. Favre et Simon, eût mieux réussi s'il avait été simplement spectateur. Le rire est une des plus grandes forces humaines; mais, en politique, il doit être au parterre et non sur la scène. L'autre mois, un de mes amis rencontra M. Picard, alors qu'on parlait de mettre en accusation les hommes du 4 Septembre. « Eh bien, cher maître, fit mon ami, on va donc vous emprisonner? » La figure de M. Picard s'épanouit encore plus que d'ordinaire. Il frappa sur sa vaste poitrine et il dit : « C'est étrange, je ne me *vois* pas fusiller! » M. Picard avait raison. — On s'imagine

malaisément marchant au supplice ce spirituel compère!

Cependant, la chanson de sa vie a eu deux notes douloureuses. Deux fois il a pleuré. Ces larmes le protégeront contre les sévérités de l'histoire. Le 31 octobre, pendant le siége, M. Picard a dit : « C'est à pleurer de honte! » La Commune était là à l'état de tétard. M. Picard montra une énergie mâle et froide. — Il eut son heure, ce jour-là! Enfin, pendant la dernière semaine de la Commune, M. Picard fut sombre. C'était moins la France qu'il pleurait que sa ville de Paris. Cette douleur était poignante à voir, comme celle d'un acteur comique qui assiste à l'enterrement de sa mère. Dans la poitrine de l'épicurien politique, on sentait sourdre une haine inattendue. Il a vigoureusement haï la Commune, peut-être parce qu'il se sentait responsable. Il vit qu'il était plus facile de faire une révolution que de la défaire. Des milliers de seaux d'eau ne peuvent éteindre l'incendie qu'une seule allumette a créé.

Je le rencontrai trois ou quatre jours après la rentrée des troupes, à la barrière d'Auteuil. Des hommes, des femmes et des enfants pleuraient devant leurs maisons trouées et saccagées. Ces pauvres gens me rappelaient les bandes de corneilles du jardin des Tuileries, qui volent en criant autour de leurs nids brisés. M. Picard n'eût pas été plus pâle pour mourir.

*
* *

M. Picard a eu vingt ans en même temps que Mimi et Musette, mais il ne fit jamais partie de la bohême. En ce temps, c'était un gros poupon, frais, blond, pimpant et comme reluisant. Il demeurait « de l'autre côté de l'eau », et n'allait au quartier

latin que pour danser et suivre les cours. Ce fut sans doute chez lui que Musette, lassée d'avoir faim, fit ses fugues dont se plaignait Rodolphe. M. Picard n'a jamais connu les affres de la jeunesse, et ce fut là son bien et son mal. La vie de bohême, trop prolongée, donne une maladie putride aux natures les plus saines. D'autre part, les premières luttes de la vie sont hygiéniques. Tous ces jeunes gens que la province envoie à Paris ressemblent aux petits chats qu'on jette dans la rivière pour choisir le meilleur. — Celui qui ne se noie pas est de bonne race.

M. Picard était un fils de riche famille parisienne. Il devint docteur en droit sans avoir souffert, et avocat en vue sans avoir lutté. M. Picard est un des rares hommes, dont j'ai fait ici le portrait, sur le front de qui je n'ai pas trouvé quelque cicatrice de coups reçus dans la première bataille de la vie. Ce bourgeois a été plus heureux que oncque ne l'a été parmi les princes d'aujourd'hui. Chez lui, la réalité a été plus grande que le rêve. Son verre a été, chose étrange, aussi grand que sa soif. Ce bonheur de M. Picard est devenu comme un axiome populaire. Le seul nuage de sa vie a été son frère, a-t-on répété plaisamment. Je n'ai point à m'occuper de son frère. Le filet que je jette sur les gens est à grandes mailles, à travers lesquelles passe M. Picard frère. M. Picard a gagné à cette situation exceptionnelle une croyance ingénue en lui-même, que rien n'a déveloutée. Mais il y a perdu bien des forces. La plante-homme a besoin, pour grandir, de pluie et de soleil. Mais s'il y a seulement de la pluie, elle meurt dans la crotte. S'il y a seulement du soleil, elle ne se développe pas. — M. Picard est tombé — sans avoir jamais été mûr.

* * *

En 1858, M. Picard avait trente-sept ans. Il appartient à cette génération d'avocats qui a apporté à la barre une nouvelle façon de dire, moins véhémente, mais plus spirituelle. M. Picard s'était fait un nom plus qu'une situation parmi ses confrères. Il était surtout un des causeurs les plus charmants de la salle des Pas-Perdus. Grâce à sa fortune, il faisait partie du comité de surveillance du *Siècle*. On se souvient de l'opposition bénigne que ce journal faisait à l'Empire. M. Havin, un grand Prudhomme, était engagé pour jouer les Brutus. Le rôle d'un député sans tribune n'était point tentant pour les premiers sujets. M. Picard devint un des Cinq. Il commença d'être des hommes célèbres, sans arriver jamais à l'illustration. Les Cinq rappelaient ces grands rôles de féeries sur qui sont projetés, à certain moment, des rayons électriques.

M. Picard n'était pas un virtuose comme M. Favre, M. Simon et M. Ollivier. Il ne produisait guère que des entrefilets oratoires. Mais il se faisait remarquer par la verve et la spontanéité de son esprit. En ce temps, il y avait, à l'horizon, des reflets qu'on croyait une aurore et qui étaient produits par le prochain incendie. — Les ombres de ces cinq hommes en vue s'allongeaient, comme les ombres au matin, et faisaient croire que ces hommes étaient grands!

*
* *

Entre temps, M. Picard avait épousé la fille de Liouville, le célèbre avocat. Au fond du cœur, il trouvait que tout allait mieux qu'il ne le disait à ses amis politiques. Il ne désirait pas vivement la chute de ce gouvernement qui, en lui donnant le monopole d'une opposition maligne, lui faisait une situation pleine de

charmes. Il avait la popularité, sans craindre des rivaux. Il voyait, *in petto,* des concurrents dans les révolutionnaires. Quand son ami M. Emile Ollivier eut trahi ou se fut converti, — car l'un ou l'autre se dit, selon les opinions, — M. Picard resta fidèle à ses mandants. M. Ollivier devint l'objectif de ses quolibets. Il railla le duc de Morny qui, disait-il, avait songé à le séduire, lui aussi. En définitive, le grand séducteur n'insista pas. Il fallait au nouvel Empire libéral une opposition; et il ne pouvait en avoir une plus aimable que celle de M. Picard.

Tout alla bien. M. Picard avait apporté, dans le commerce de la politique, l'honnêteté que ses ancêtres avaient dans leur boutique. Possédant à merveille tout le solfége oratoire, il a redit, sans notes vibrantes, l'éternelle chanson d'opposition qui séduisit nos pères et séduira nos fils. M. Picard plaisait à tous, — à la rue comme au Château.

*
* *

Malheureusement pour M. Picard, la Fortune, qui lui est favorable, crut sincères les vœux qu'il faisait tout haut pour une révolution. Le 4 Septembre arriva. Cette journée renversait sa table en même temps que le trône.

Le portraitiste qui sacrifie la ressemblance à la passion de quelques-uns de ses lectèurs fait du mauvais ouvrage. Je dis donc que ce n'est pas connaître M. Picard que s'imaginer qu'il fut content de prendre le gouvernail pendant cette nuit et cette tempête. Certes, cet enfant gâté est ambitieux. Il ressemble à ces pêcheurs de la Seine qui remettent leur ligne à l'eau après le passage du bateau à vapeur qui a causé un remous momentané. Mais il est de ceux qui plient bagage s'il pleut trop et s'il vente en tempête.

Cependant, M. Picard ne voulut pas laisser prendre par les autres la place à laquelle il avait droit. M. Picard est fin et jaloux, sous ses airs de bon enfant. Mais je sais des gens dont il s'est joué encore plus que de ses ennemis; ce sont ses coreligionnaires. D'ordinaire, la vie rature le programme que chacun de nous a écrit pendant sa jeunesse. Chez M. Picard, rien n'est raturé. En France, il y a des gouvernements et des provinces de moins. Chez lui, il n'y a que du ventre de plus. S'il se teignait légèrement en blond et mettait un peu de cold-cream sur son teint aujourd'hui durci, M. Picard n'étonnerait personne si demain, à la tribune, oubliant tant de choses inoubliables, il interpellait, comme il y a seize ans, « l'honorable ministre d'Etat, M. Billault ». Il est le type de certains bourgeois de Paris qui, maintenant qu'ils ont remplacé les carreaux de vitre brisés, ont oublié leurs effrois et leurs colères.

M. Picard, cet épicurien politique obstiné, cherche sans cesse, à la tribune, le mot plaisant, qu'il trouve toujours. C'est la parade non plus avant, mais après la représentation.

*
* *

Mais un pays serait bien bas, si un homme pouvait y avoir un tel succès sans quelque qualité dominante, en dehors de la séduction de son tempérament et de l'analogie de son caractère avec l'esprit d'un groupe social. M. Picard eut, à un rare degré, la faculté d'assimilation. Ministre de l'intérieur et ministre des finances, il fut un avocat qui connaît son dossier. M. Picard fut plutôt l'avocat de ces différents départements administratifs que le ministre. En changeant de ministère, il changeait de dossier. A l'intérieur, il avait choisi comme son *alter ego*

M. Calmon, dont le crâne pointu et chauve et le caractère anguleux étaient les antithèses de M. Picard. La France, un peu habituée à être mal administrée, n'a pas conservé de griefs trop sérieux contre ce ministère.

Il fut aussi envoyé à Bruxelles. Mais il eut aussitôt, en vrai Parisien qu'il est, la nostalgie des buttes Montmartre. Enfin M. Picard a une grande habitude des rouages — j'allais dire des roueries — parlementaires. S'il ne perdait pas à la tribune l'autorité qu'il a pu gagner dans les couloirs — j'allais dire dans les coulisses — par son entregent et la modération de ses opinions, M. Picard serait une force politique. Nonobstant, il est, malgré les bonnes raisons qu'il aurait d'être mort, un homme politique qui vit. Cela suffit à son bonheur et à notre étonnement.

*
* *

A mon sens, M. Picard a, par son succès et le manque d'élévation de son esprit, raccourci la taille des générations qui, naturellement, devaient le regarder comme un maître avant 1870. — Il a compromis les idées modérées. Je sais de jeunes libéraux, en pleine et inquiète puberté de l'esprit, qui sont allés voir, en ce temps, M. Picard. Ils sont revenus refroidis et navrés. Comme ces jeunes gens qui apportent à une actrice en vue un amour passionné, et trouvent une femme gouailleuse et prosaïque, ils en ont gardé du mal à l'âme. Ils se sont jetés bientôt dans les bras des idées radicales, où on trouve, du moins, des sentiments absolus, et où on peut espérer de coupables assouvissements.

M. Picard n'a que des idées relatives. En religion, il n'est ni tout blanc, ni tout noir; — il est pie. En politique, il est plutôt républicâtre que républicain,

c'est-à-dire un produit bizarre de Gavroche et de Mme Rolland. Espérons qu'il n'aura pas de fils. — D'autre part, M. Picard a compromis les idées honnêtes. Car il est un honnête homme qui a fait du mal au pays. Enfin, il est la preuve éclatante et vivante que le suffrage universel a eu ce défaut de sacrifier les fortes individualités aux rondes personnalités. — Celles-ci devaient s'imposer plus tard et coûter à la France plus que le nouvel Opéra.

P.-S. — Quelque temps après l'apparition de ce portrait, M. Ernest Picard est mort. Sa *chance heureuse* l'a poursuivi jusque dans le cercueil. Son enterrement, auquel assistait la plus grande part du monde politique, et M. Jules Simon, démissionnaire forcé depuis quelques heures, eut lieu le 16 mai de cette année, — date malheureuse pour le parti conservateur.

CHANGARNIER

Il faut ici comme une statue de chêne druidique faite à coups de hache. Avez-vous remarqué que la mort rajeunit les vieillards illustres ? On voyait le général, vieux, parcheminé, un peu grimaçant, et roide dans son corset. Maintenant, on peut plus facilement se l'imaginer grand, souple et rieur. — En 1814, un matin qu'il se chauffait au soleil de la grande cour de l'école de Saint-Cyr, vêtu de l'uniforme : l'habit à queue, la culotte courte et les grands bas bleus, il entendit battre aux champs. Le colonel Chadois, sous-commandant de l'école, se précipita dans la cour en criant : « L'empereur ». IL était arrivé à l'improviste. IL apparut. IL fit « bonjour ». Les élèves restaient muets et immobiles. Saint Pierre n'étonnerait pas davantage les enfants de chœur s'il entrait tout à coup dans sa basilique de Rome.

Napoléon passa rapidement dans les rangs. Je n'invente pas. Je n'invente jamais. J'écris sous la dictée d'un soldat qui était là. Le maréchal Pélissier y était aussi. L'empereur dit : « J'emmène dans ma grande armée les élèves de la deuxième année ». Et il partit de ce pas hâtif qu'il eut depuis la campagne de Russie — comme s'il eût voulu fuir sa sombre destinée ! Changarnier et ses camarades avaient crié : « Vive l'empereur ! » Ce fut son unique vision de la

grande figure. Ce fut son premier et dernier cri de : « Vive l'empereur ! »

*
* *

Pélissier et ses camarades de la deuxième promotion furent à Waterloo. Changarnier était de la première année. Il resta à l'école. Il y a tout un monde entre ces deux promotions. Cela explique peut-être Pélissier, maréchal, et Changarnier, exilé du second Empire. Cependant, Changarnier garda la vision césarienne dans sa prunelle. Plus tard, quand il voulait être poli avec les fidèles du neveu, il parlait de l'oncle, qui, couché aux Invalides, est encore plus grand que les conquérants d'aujourd'hui. Garde du corps, il vit de près Louis XVIII. La royauté lui apparut sous la forme de ce magnifique profil royal. Changarnier fut royaliste comme tous ses camarades de la nouvelle armée. L'armée elle-même subit l'influence du temps comme une femme nerveuse. D'autre part, Changarnier appartenait à une famille légitimiste de la magistrature. Il fait la campagne d'Espagne. Il y sent pour la première fois l'odeur de la poudre militaire. Il y rencontre contre son drapeau des républicains : — Armand Carrel, etc. De là datent les deux grandes passions de sa vie : — l'amour de la gloire et la haine des républicains. Il sera fidèle à lui, comme à elle.

*
* *

A Paris, il vit au milieu de cette haute société qui avait conservé son élégance de manières, même dans les prisons de 1793. Il prend le goût de ce monde délicat. Il en a les façons sans en avoir le tempérament. Alors la foudre de 1830 renverse une seconde fois le haut arbre séculaire de la royauté et ceux qui

s'étaient mis à son abri. Mais Changarnier suit Charles X à Rambouillet. Le duc de Bordeaux est roi pendant douze heures, comme un roi des contes de fées. L'enfant royal part pour l'exil. Plus tard l'enfant et l'officier se reverront. Celui-ci offrira au prince la couronne — comme s'il la rapportait de la cour de Rambouillet où l'enfant l'avait laissée tomber.

Changarnier revient à Paris, le 2 août 1830. Il veut tout d'abord briser son épée. Mais déjà il l'aimait tant ! Il rentre dans l'armée. « Je suis un homme perdu », écrivait-il à un de ses amis d'Autun. Il se trompait. Il n'était pas perdu. — La Fortune venait enfin de le trouver.

* * *

Je vais marcher à grandes enjambées. On sait depuis longtemps que je me suis interdit la discussion politique. La fumée de guerre lui redonne confiance. Il se tient prêt aux hasards — comme un cheval sellé et bridé qui attend un cavalier inconnu. — Voici la retraite de Constantine. On dirait que pour savoir si c'est là sa fortune militaire, il la provoque. Il isole son bataillon d'arrière-garde du reste de la colonne. L'amour-propre national souligne avec soin ce fait d'armes dans l'échec de l'expédition. Ce sang froid et cette crânerie le rendent d'un seul coup célèbre. Ce nom sonore, Changarnier, plaît à la renommée qui a l'oreille musicale plus qu'on ne le croit. Dans le roman militaire d'Algérie que lit chaque matin la nouvelle France bourgeoise, la silhouette de Changarnier se détache à côté de celles de Lamoricière, Bedeau et Cavaignac. — Enfant, j'ai vu de bien près deux membres de cette illustre pléïade qui étaient mes compatriotes. Lamoricière était petit, trapu,

étonnamment brillant; Bedeau, maigre, avait les cheveux ras, la moustache en brosse et je ne sais quel air mystique. Cavaignac, stoïque, avait dans les allures la rigidité des plis du linceul de bronze que Rude a sculpté pour son frère Godefroy. Changarnier, plus grand et plus svelte, semblait aussi jeune, quoique plus âgé d'une dizaine d'années. Il ressemblait peu au Changarnier du Sénat, qui, antithèse étrange, s'était assis à côté d'un des plus beaux sénateurs, M. Claude Bernard. Ces quatre généraux étaient, disait-on, les maréchaux de l'avenir — aucun n'a été maréchal. Ce furent là les grands jours de gloire et — accouplement rare — de bonheur. Pendant l'exil, Changarnier n'a vécu que de leur souvenir. En 1848, la royauté de Juillet, appuyée sur ses fils superbes et sur les généraux d'Afrique, se croyait immortelle — alors qu'elle était morte. Dieu a ces fantaisies! cela fait, *à contrario*, qu'il n'y a aucun régime politique assez tombé pour ne pas pouvoir compter sur ces imprévus divins.

Changarnier conseille au duc d'Aumale et au prince de Joinville de résister à la révolution. Comme toujours, j'affirme le fait. Les princes n'écoutent pas. J'imagine que si un trône qui chancelle peut être redressé, un trône broyé ne peut être aussitôt réparé, pas plus que la jambe brisée d'un cheval. Puis la folie de l'épée reprend Changarnier. Il demande à la République de combattre à la frontière. Lamartine lui répond avec raison : « Contre qui ? » Nommé député par Paris, Changarnier entrevoit tout à coup un grand devoir public, qu'il associe à un beau rêve d'ambition personnelle. Il comprend que la France, à demi-noyée, va, au risque de se blesser la main, se raccrocher à une branche de saule. — Il rêve ce rôle pour son épée. Malheureusement, le fantôme qui va

étouffer sa vie est là — c'est la politique. Il la croit sa fortune nouvelle ! — La vie de tout homme supérieur est pleine de ces hallucinations.

*
* *

Je me souviens qu'encore au collége — comme un poulet à demi-sorti de sa coque — je montais, en 1848, sur le soubassement de la grande grille des Tuileries, pour regarder Changarnier à la parade de midi. Nos neveux ne montent plus là. Il n'y a plus rien à voir ! Changarnier sortait à pied du pavillon de Marsan où il demeurait. Il passait devant les rangs de la garde montante en ce temps très-nombreuse, suivi d'un interminable état-major. Il ne marchait point à petits pas, comme nous l'avons vu faire depuis. Sa démarche était cadencée au son des musiques. Il était d'une crâne coquetterie dans son uniforme d'argent de général de la garde nationale. Changarnier ne manquait jamais de féliciter, le lendemain, à l'ordre du régiment, les chefs de musique, selon ce qu'ils avaient joué. On reconnaît bien là l'habitué des concerts du Conservatoire. Au défilé, il se plaçait devant le grand pavillon d'honneur, aujourd'hui debout comme un arbre mort.

Au 13 juin, Changarnier repoussa la Révolution avec le poitrail de son cheval. Les plumes blanches de ce même chapeau qui, l'autre jour, était déposé sur son cercueil, étaient alors le signe de ralliement de la France conservatrice. Alors il conspira avec les plus hauts esprits du temps, même avec M. Thiers, contre la République. Louis-Napoléon conspirait de son côté. Mais l'un voulait une Restauration par voies légales ; et l'autre le moyen violent et illégal qu'on appelle coup d'Etat. C'est de ce moment que date la néfaste bifurcation du grand parti conservateur. Je

ne sais, quoique contemporain, dans quelle mesure Louis-Napoléon a compté sur Changarnier. L'histoire sera encore plus embarrassée que moi. Le général Fleury pourrait seul nous renseigner. Mais Louis-Napoléon avait cet avantage qu'on savait pour qui il conspirait, alors qu'on ignore quel roi Changarnier, nouveau Monk, avait en vue. Se souvenait-il de l'enfant de Rambouillet? ou du fils de son ancien général, le duc d'Orléans? Dieu seul le sait; car j'imagine que Changarnier ne l'a dit qu'à lui. — Et Dieu ne redit pas.

*
* *

A coup sûr le rêve de Changarnier était absolument irréprochable au point de vue du droit, s'il n'était pas républicain. Mais la nature, trop en dehors de son tempérament, perdit le général, — nous disait plus tard Lamoricière. Seul, un commissaire de police put, un beau matin, le réveiller de son rêve. De Mazas, il fut mis dans un grand « panier à salade » des prisons militaires et embarqué au chemin de fer du Nord. Plus tard, il a pu, dans un sublime accès d'exaltation patriotique, pardonner à l'Empire ses dix-sept ans d'exil, mais il ne lui a jamais pardonné ce panier à salade. Bientôt le vote de l'Empire verrouilla sur le général la porte de l'exil. Il le comprit. Jusque-là il demeurait à Malines, rue de la Grue, hôtel de la Grue, dans une chambre garnie. Il se mit dans ses meubles et acheta un mobilier de 500 francs. Il avait vingt mille francs placés chez son intime ami M. de Rothschild. Depuis, le célèbre banquier les a fait fructifier. Si on lui avait demandé ce qu'il avait fait pendant l'Empire, il n'aurait pu répéter le fameux « j'ai vécu ». Il ne mourut pas; voilà tout.

Cette protestation stoïque était plus éloquente que les *Châtiments* de Hugo. Changarnier comprenait à merveille qu'il avait contre lui, non plus un homme, mais une France nouvelle. Il attendait qu'elle changeât. C'est l'espoir souvent justifié de tous nos partis politiques vaincus.

*
* *

Alors Changarnier dut éprouver la souffrance indicible de Beethoven devenu sourd et voyant s'agiter les archets d'un orchestre. La France se battait sans qu'il entendît le canon. Ses anciens lieutenants menaient ses troupes à la victoire. Assis dans sa petite chambre de l'hôtel de la Grue, il suivait avec des épingles la campagne d'Italie. Après l'amnistie, le général se logea rue de Courcelles. Changarnier vivait beaucoup dans la société des femmes. Il tenait encore à l'ancien régime par ce goût que l'âge ne diminua pas. 1870 vint. Changarnier vit partir l'armée, joyeuse comme un train de banlieue du dimanche matin. Je sais qu'il demanda inutilement au maréchal Lebœuf un commandement. Voici Metz. L'histoire — cette exposition universelle — a suspendu comme au salon d'honneur ce grand tableau navrant : l'entrevue de Napoléon III et de Changarnier. Hugo ne voulant pas le commenter, il n'y a qu'Eschyle ou que Bossuet qui puissent le faire.

Changarnier racontait qu'il avait rencontré dans son voyage certains hommes politiques qui revenaient à Paris. — C'étaient des rats qui quittaient déjà le navire, au moment où Changarnier y montait pour s'engloutir avec le pavillon. — Le Prussien, peu saluer, s'inclina cependant devant ce grand prisonnier. Après la Commune, Changarnier eut avec son ami M. Thiers, une entrevue des plus violentes,

dont on sait la date précise, si on n'en connaît pas exactement le sens. Changarnier lui dit, dans son langage particulier : « Maintenant, il faut enterrer la gueuse ! » M. Thiers répondit : « Mais la gueuse ! c'est ma pupille ! » On ne pouvait s'entendre sur des bases si différentes. Changarnier préside le Comité des Neuf dans la fameuse entreprise de la fusion. Mais bientôt il reconnaît qu'il est plus facile de reconstruire les Tuileries que la Royauté.

*
* *

Bientôt Chargarnier est dévoyé. Sa haine contre la République l'obsède et le trouble. Très-libéral, progressiste, essentiellement parlementariste, il est parfois inconséquent à son système politique. Ce chef honoraire de la droite modérée devient, par boutades, intransigeant. Il gène parfois son illustre ami, le Maréchal, à qui son parti a donné gestion d'âmes. Il a des saillies caustiques et des emportements. Il ne comprend pas certaines grandes nécessités politiques. Puis son bon sens revient. Il se trouve que ce soldat sait manier habilement les cartes parlementaires. Il monte à la tribune, roide, froid, hautain. Sa voix claire martèle des phrases un peu emphatiques et apprêtées. Mais, souvent l'une d'elles qui se détache fièrement comme une exergue héraldique, semble écrite sur un vitrail du moyen-âge.

Puis, sa haine lui reprend contre cette République avec qui ses amis veulent vivre pendant deux ans. Il ne veut pas s'asseoir dans un wagon où il n'y a que des républicains—il dit : Jacobins. Il estime faire une grande concession en prenant le même train qu'eux. Il ne veut pas attendre 1880. Il sait pourtant qu'il n'y a pas de couronne prête parmi les couronnes de son choix. C'est que l'exilé de Malines, si patient, est

devenu impatient. Il veut lutter de vitesse avec la mort qui vient. Sur son âme toute blanche, purifiée qu'elle est par l'amour pour la patrie, les attaques des radicaux glissent comme l'eau sur l'aile d'un cygne. Ce grand soldat et ce grand citoyen n'a que la faiblesse de ce plaisir violent : — il veut voir mourir la République avant lui ! c'est peu aisé — il est trop vieux !

*
* *

Certes, il était vieux. — Depuis longtemps déjà il connaissait plus d'hommes sous terre que sur terre ! Cependant il se tenait si droit pour faire peur à ses jacobins, que nous espérions garder longtemps encore avec nous cette gloire désormais si rare — la gloire d'un général invaincu. Une France nouvelle dont il ne connaissait pas les noms s'était levée autour de lui. Ce passionné s'étonnait de cette indifférence. En effet, la France d'aujourd'hui reçoit à peine les nouvelles sensations ; elle est l'éponge pleine sur laquelle la mer peut passer sans apporter une amertume de plus. Enfin la mort a frappé Changarnier par derrière. Il n'a pas vu sa mort, lui qui a si souvent vu la mort des autres. Il est entré dans la tombe — comme la statue du maréchal de Saxe qui descend debout dans sa tombe de marbre. Et voici que son grand cadavre a gêné notre société politique étriquée. — On ne savait où le mettre.

*
* *

Des hommes, sénateurs ou députés, que le général avait vaincus en 1848, ont lutté — très-courtoisement, certes — contre le général mort. La République devait être renversée, disaient-ils, si le cadavre entrait aux Invalides. Chargarnier eût donc fait après,

ce qu'il n'avait pu faire pendant sa vie. Enfin le glorieux mort a vaincu. Toute la France conservatrice était représentée par ses chefs. Le temps était superbe. On eût dit vraiment que son soleil d'Afrique était venu là !

Le haut de l'esplanade, rempli de cuirasses et de sabres, avait ce reflet d'acier qu'aimait tant l'illustre général. Le maréchal de Mac-Mahon était là. Je me souviens que l'année dernière, au château de Sully, près d'Autun, chez sa nièce, la marquise Karl de Mac-Mahon, le président de la République avait bu « A ce général qui a soutenu mes débuts dans la carrière militaire ». On n'a pas assez dit, en effet, que Mac-Mahon a été aide de camp de Chargarnier. Les troupes ont défilé devant Chargarnier. C'était la première fois depuis les revues triomphales de 1850. C'était aussi la dernière fois.

La foule n'était pas grande. Mais on n'y voyait que des hauts chapeaux et pas de blouses. On a fait du moins à cet aristocrate libéral un enterrement aristocratique. Chargarnier, comme Guizot, était fier d'être impopulaire. Mais le parti conservateur aurait dû envoyer là au moins autant de suivants que la Révolution le fait aux obsèques d'un radical. C'est notre âpre devoir d'écrivain de constater le dernier insuccès populaire de ce fier soldat, qui aima l'ordre, la liberté et le pays. Parfois j'ai entendu des Français qui se moquaient de ses larmes et de nos larmes sur Metz. — Petites gens qui n'ont pas reçu la blessure commune, parce que, dans les douleurs nationales, Dieu ne frappe les cœurs qu'à hauteur d'homme !

L'EMPEREUR FRANÇOIS-JOSEPH

Il me semble que jusqu'à ce jour la figure de François-Joseph n'a jamais été assez mise en relief. Pourtant, jamais grand acteur n'est resté plus longtemps sur la scène. Depuis vingt-huit ans, cet homme royal qui n'a que quarante-huit ans, a retenu tous les regards du monde politique par sa lutte persistante contre le Destin. C'est une figure qu'eût aimée le vieil Eschyle. Il est né empereur en 1848, — en cette année mortuaire de l'histoire des royautés. La vieille maison de Hapsbourg avait failli être renversée par le choc en retour de l'explosion française. L'Autriche, dont on a dit qu'elle n'était pas un Etat, mais seulement un gouvernement, est en effet composée de trois morceaux principaux, comme la Vénus de Milo. Elle a la tête germanique — la poitrine madgyare — les jambes slaves. — Ses derniers empereurs semblaient être des personnages de vieille tapisserie. Le vieil empereur Ferdinand, déjà plié pour la tombe, remit la couronne à son frère l'archiduc François-Charles. L'archiduc la passa rapidement, comme un objet trop lourd, à son fils François-Joseph, âgé de dix-huit ans. François-Joseph la prit avec l'avidité du jeune homme et en ceignit ses cheveux blonds, comme d'une couronne de lauriers ou de roses. Il ne savait pas que bientôt elle serait pour lui, plus que pour aucun de ses ancêtres — la *Couronne de fer!*

*
* *

Il n'était pas encore un homme, et il était déjà un soldat. Au siége de Comorn, il avait obtenu du czar Nicolas la croix de Saint-Georges qui ne se donne que pour faits de guerre. Le czar actuel l'a méritée aussi et la porte avec préférence. Le nouvel empereur était un jeune homme, blond comme la Marguerite de Gœthe. Ses yeux, légèrement voilés, étaient déjà rêveurs, comme l'est de bonne heure tout œil d'homme destiné à la haute et âpre destinée. Son regard était d'un bleu clair et limpide, comme l'est au printemps la mer de Trieste. Sa lèvre inférieure était moins dédaigneusement rejetée en bas que l'est d'ordinaire toute lèvre, même de femme, dans la maison d'Autriche. Seul, son menton légèrement fuyant rappelait les Césars allemands. Ses cheveux blonds gardaient encore, quoique courts, le pli des frisures de l'enfant. Il était svelte et souple, comme un roseau qui va résister aux vents.

Cette esquisse diffère de la figure de François-Joseph, telle que vous l'avez vue à Paris et telle qu'elle est aujourd'hui, — comme la statue qui sort de l'atelier diffère de la statue qui a passé trente ans à l'air dans le jardin des Tuileries. Aussi bien ferai-je tout à l'heure sa silhouette actuelle. Le portrait de tout homme se compose de deux photographies — la photographie de l'homme qui vient et celle de l'homme qui est venu.

*
* *

Son instruction avait été faite avec une sorte de sevérité puritaine par le comte de Bombelles. Son éducation était seule l'œuvre de sa mère. — On peut dire que l'âme de l'homme qui passe sa première

jeunesse auprès de sa mère, tette jusqu'à l'âge de quinze ans ! Et François-Joseph a tété le lait d'une des femmes les plus remarquables du temps — l'archiduchesse Sophie. Quand le peuple de Vienne, habitué aux vieux empereurs, aperçut son nouveau maître, jeune, blond et en uniforme blanc, appuyé sur la grande et superbe figure toute vêtue de noir de l'archiduchesse Sophie — ce peuple doux, soumis et aimant, acclama la vision nouvelle avec enthousiasme. On peut dire déjà que cet empereur et ce peuple ont été, à travers toutes les infortunes, fidèles l'un à l'autre.

Le premier mot de François-Joseph fut : « Je gouvernerai ». Il me semble qu'en ce temps c'était déjà bien assez de régner ! Mais les jeunes hommes sont braves parce qu'ils ne savent pas. Puis la jeunesse a des chances d'ivrogne ! Où les vieux comme Metternich avaient échoué, le jeune empereur réussit. Il triompha de la Hongrie. Il écrasa l'Italie à Novarre. Le feld-maréchal Radetzki vint lui apporter l'épée du roi Charles-Albert. L'empereur se jeta, comme un enfant, au cou du vieux soldat. On dit qu'il pleura de joie. — On dit aussi que depuis il n'a plus pleuré, même de douleur.

* * *

Alors François-Joseph dût se dire : « Ce n'est pas difficile de gouverner ! » et Dieu dut sourire. — En effet, à ce moment même la poule noire, dont parle le livre indien, couvait sa destinée impériale. Nicolas avait juré à l'empereur Ferdinand qu'il défendrait l'enfant. Le vieil empereur avait béni le jeune czar tombé à genoux. Nicolas avait tenu parole. Les Madgyares avaient été écrasés par les Slaves du czar réunis aux Slaves du Kaiser.

Que si l'on regarde de haut l'histoire d'hier, on voit que ce service rendu à la maison de Hapsbourg est une des plus grandes causes occasionnelles. La Russie appela « ingrate » l'Autriche qui était restée neutre pendant la guerre de Sébastopol. Le prince Gortschakoff disait, il y a six mois, à un homme d'Etat belge : « Nous avons *enfin* oublié l'ingratitude de l'Autriche ». Et Sadowa fut, qui engendra Sedan! Cependant François-Joseph n'avait pas été aussi ingrat qu'on le dit. S'il avait pris parti contre la Russie, il empêchait l'unité italienne de se produire et confisquait à son profit l'unité allemande. Mais c'en était dit et fait. — Son manteau d'empereur devait être déchiré par tous les événements, comme par une meute! François-Joseph devait avoir cette étrange destinée de rappeler aujourd'hui les derniers souvenirs de gloire militaire à un grand peuple frappé par Dieu — la France; et d'être dépouillé par une nation qu'il a toujours vaincue quand elle a été seule contre lui — l'Italie !

* * *

Et pourtant, en cette année de 1854, le jeune empereur eût ri devant qui lui eût prédit l'avenir. Il était en cette lune de miel où l'homme nierait même le tonnerre. Il avait épousé la femme qu'il aimait ardemment. Aussi cette princesse de Bavière était-elle la plus belle créature dans les yeux de qui Dieu pût contempler son œuvre. Jamais cheveux, d'un châtain sombre, plus beaux, plus longs et plus vivants n'avaient entouré plus lumineux visage de femme. Elle avait le regard noir et l'œil profond de toutes les princesses de Bavière, qu'ont illustrées leur beauté et leur énergie. C'est la sœur aînée de la reine de Naples, l'héroïne de Gaëte ; c'est aussi la

sœur d'une Française, belle-fille du duc de Nemours, la duchesse d'Alençon. Enfin, c'est l'impératrice d'Autriche, qui, l'autre an, a passé cinq jours dans notre Paris républicain. Un soir, dans un bal aux eaux d'Ischl, alors qu'on parlait de ses fiançailles avec une autre princesse en Bavière, l'empereur choisit tout à coup pour la première valse la princesse Elisabeth. Tout le monde comprit aussitôt le secret de son cœur. Une valse avait fait une impératrice d'Autriche ! Comme c'est allemand !

Aime donc, ô roi, tant que Dieu t'en donne le temps ! Mais hâte-toi ! Voici deux importuns qui approchent à l'horizon. Un est plus près ; et l'autre est plus loin. Un a des lunettes et l'autre a une grosse moustache noire. — On dit qu'ils s'appellent M. de Cavour et M. de Bismarck !

*
* *

Alors commencèrent les quiproquos tragiques. Nous forgeâmes inconscients le fer qui devait déchirer le flanc de la patrie. Nous fîmes contre François-Joseph l'unité de l'Italie, mère de l'unité allemande. Qu'importe ! notre œuvre fut honnête. Si la probité politique apportait toujours avec elle le succès, elle ne serait plus une vertu de haut goût qui plaît aux fiers, mais un expédient qui serait accaparé par les habiles. Voici Magenta — dont il ne nous reste qu'un grand nom : le duc de Magenta. Voici Solférino.

C'est après la bataille. Au loin les régiments autrichiens disparaissent comme des fantômes blancs. François-Joseph, accompagné d'une nombreuse escorte, quitte au petit galop du cheval le champ de bataille. Un sous-officier d'artillerie français fait tirer sur ce groupe d'hommes. On dit que l'empereur

s'arrêta et mit son cheval au pas. Celui qui bientôt devait recevoir les coups de la Fortune, avec autant d'impassibilité que la statue d'empereur, qui est devant le palais de Vienne, reçoit la pluie et la grêle, — François-Joseph fut comme affolé par les premières atteintes du sort ! On croit qu'à ce moment il voulut laisser à la mort le temps de venir. Elle ne vint pas. Ne meurt pas qui veut ! L'empereur d'Autriche était destiné à une longue et grande vie. Il quittait la gloire éclatante pour entrer dans la gloire sombre. Sadowa était écrit. Cependant il eut une joie. Après la guerre, Venise lui restait. Il croyait que Venise était un des plus beaux bijoux de sa couronne. Oui, certes. Mais bijou charmant et néfaste— comme une opale !

*
* *

Il fait malgré lui la guerre avec la Prusse ; puis, contre la Prusse. Quelqu'un d'irrésistible semble le pousser au milieu de fantômes qui demandent sa tête — l'unité italienne — l'unité allemande — le Slavisme, etc. C'est à peine s'il peut, de temps en temps, se retenir à certains hommes ou à certaines choses — comme quelqu'un qui marche sur le pont d'un navire ballotté.

Cependant, parfois, il partage l'illusion de son peuple. C'est du haut d'un grand rêve national qu'il est tombé à Sadowa ! Mais tout est inutile — même ses victoires, Custozza et Lissa. Cependant le peuple de Vienne donne au monde et à l'histoire un grand spectacle en accueillant avec respect son empereur vaincu. Ces terribles alternatives de fortune ont donné à la politique extérieure de François-Joseph un manque de fixité. Dans la politique intérieure il a souvent changé de côté, comme un malade sur son

lit. — Mais son œuvre de réformateur libéral a été à chaque moment interrompue par les rappels du tambour. Cela ne m'étonne pas qu'il soit toujours en uniforme! Cependant la tempête de 1870 passa au-dessus de sa tête; et il en fut lui-même surpris. Mais après la paix, le nuage semblait venir sur lui. Cette fois, l'orage le trouva préparé. On n'a pas assez dit la profonde habileté qu'il a montrée. Peu à peu cet homme apprit à lire dans la clarté des éclairs. — L'année dernière il a été de la fameuse réunion des trois empereurs. Je me souviens d'en avoir vu trois autres dans les jardins de Versailles, à l'époque de la dernière exposition universelle. Ils se donnaient la main. Le temps était superbe. La nature riait — il y avait de quoi, si elle savait l'avenir!

*
* *

Aujourd'hui, François-Joseph a l'œuvre d'un vieux roi et la physionomie d'un homme jeune. Son front a grandi en se dépouillant. La nuance devenue légèrement cendrée de ses longs favoris adoucit le teint de la figure. La moustache est épaisse, mais ne cache pas la bouche. Le menton nu se détache avec un ton mat. On dirait que ses yeux se sont enfoncés. Plus que jamais une gaze semble être devant le regard. Le masque est d'un rêveur. Quand l'empereur écoute, souvent il effile, de la main droite, l'extrémité des moustaches, — de même que Napoléon III la tordait. La note dominante de l'attitude de François-Joseph me semble être un très-grand air de simplicité. Il n'a pas les six chevaux blancs de l'empereur Ferdinand, son prédécesseur. Souvent, à cinq heures de l'après-midi, il sort en voiture, accompagné par un aide de camp, ou monte à cheval au

Prater. L'impératrice, qui conduit elle-même ses poneys, n'a pas plus d'escorte que François-Joseph. D'ordinaire, il se couche de bonne heure, après le thé. Il se lève à six heures. A neuf heures, il travaille avec ses ministres. On trouve chez l'empereur ce que j'ai trouvé dans la chambre à coucher de la plupart des rois et des princes dont j'ai fait le portrait — un modeste lit de camp. Comme tout roi, François-Joseph est chasseur. Il préfère la chasse du *coq de bois* qui se fait de très-bon matin. Il possède la plus belle collection de fusils de chasse. L'autre mois, il avait dans son cabinet de travail un modèle en carton d'un hôpital et un modèle en acier d'un canon. Sur la cheminée et sur la grande table carrée, — des portraits de tout âge de ses enfants, ses deux filles et son fils : l'archiduchesse Giselle, mariée à un prince de Bavière; une jolie petite archiduchesse de neuf ans, la princesse Marie-Valérie — et un prince héritier de dix-huit ans qui a, avec une expression peut-être plus douce, les yeux de sa mère. L'Empereur, qui porte tous les costumes militaires de son empire comme il en parle toutes les langues, reproche à l'archiduc Rodolphe, l'héritier du trône, de trop aimer le costume bourgeois. — Je crains que l'âpre destinée de sa maison ne guérisse trop tôt de ce défaut le jeune héritier des Césars !

*
* *

Les notes dominantes du caractère de François-Joseph sont la bonté, la modération et le sentiment de mesure. Jamais roi constitutionnel n'a montré plus de probité politique dans ses rapports avec la nation. S'il n'a pas les qualités ou les défauts qui séduisent nos races latines, son peuple aime en lui la royauté, le roi et l'homme. Alors que d'autres repré-

sentent la royauté triomphante ou foudroyée, François-Joseph, qui sait et travaille beaucoup, représente avec une majestueuse mélancolie la royauté militante. Il n'est pas descendu dans le malheur : il y est monté. — Voici qu'on dirait une accalmie dans sa vie. Il n'a pas terrassé la Destinée, il l'a lassée par sa persévérance et son courage. Le roi qui représentait l'ancienne société immobile, représente aujourd'hui la nouvelle société monarchique libérale. Son œuvre est un pont jeté sur le gouffre qui sépare les deux siècles. — Cela explique peut-être pourquoi elle est pleine des frissons de l'abîme !

Que Dieu garde François-Joseph ! Car ses infortunes passées sont sœurs des nôtres. Personne plus que la France ne serait heureux de voir ce front auguste et doux — illuminé enfin par le soleil et non plus par les éclairs.

Le peuple viennois racontait qu'avant Sadowa, on avait vu errer dans le vieux palais impérial les pâles figures tragiques de notre duc de Reichstadt et de l'empereur Maximilien. Voici qu'on dit qu'on y a vu errer tout à l'heure la grande Marie-Thérèse. Et le peuple voit là un prestige certain de gloire. Cet entêtement naïf dans l'espoir, d'un peuple si éprouvé, est singulièrement émouvant. Je fais des souhaits pour lui, sans partager sa confiance. Cependant, ce jeune doyen des rois n'a sur sa vie que l'ombre faite par le bras de Dieu. Pur, il est digne du choix divin, et, dans le dix-neuvième siècle, l'imprévu s'est seul accompli. — On se demande aujourd'hui si cet empereur n'était pas un instrument que Dieu façonnait !

M. ROUHER

C'était le 4 septembre 1870, à quatre heures et demie du soir, dans la salle du Sénat, au palais du Luxembourg. Son Excellence M. Rouher, président du Sénat, disait : « Le Sénat se réunira demain à l'heure indiquée par l'ordre du jour ». Demain !!! Aujourd'hui cette salle est remplie de jeunes filles gravement charmantes. Faubouriennes de la rue de Varennes ou bourgeoises du Marais, elles passent leur examen pour le brevet de capacité! — La mode est là ! Les femmes ne se trouvaient pas assez savantes. Aucuns trouvaient qu'elles l'étaient trop ! Il n'en est pas moins vrai que ce changement du personnel de la salle est au point de vue plastique une des rares trouvailles de la Révolution de Septembre. L'ancien siége du président est remplacé par un rideau mystérieux. Rien n'empêche l'imagination, — si les réalités du temps nous en ont laissé, — de lever cette toile et de voir M. Rouher, la tête appuyée en arrière, l'œil à mi-fermé comme dans une heureuse digestion physique et morale, disant : « Messieurs les sénateurs, à demain ! » L'illustre homme d'Etat se croyait sûr de l'avenir, — car il était en bons termes avec l'empereur qui semblait avoir les clefs de cet avenir. Mais pendant ce temps, l'événement était pondu et, petit poulet, il frappait l'œuf avec le bec !

*
* *

Demain a dû l'étonner fort. C'est vrai de dire qu'après-demain doit l'étonner moins. M. Rouher, comme la plupart des hommes de première grandeur, croit à son étoile. Il est allé, conduit par elle, de la barre du Tribunal de Riom au siége de vice-empereur. On peut même faire remarquer que, dans le parti impérialiste, ces allures quasi-fatalistes sont de mise. Après les deux Napoléon, MM. de Morny et de Persigny pensaient, comme le maréchal Saint-Arnaud l'a écrit : « Je sens que j'ai une destinée et qu'elle n'est pas accomplie ». L'autre jour, on s'étonnait du résultat inattendu d'une grande lutte. Seul, peut-être, M. Rouher n'était pas surpris. Il put dire au brillant chef de la jeune école impérialiste, M. Paul de Cassagnac : « Je vous avais bien dit que mon étoile brillait encore ». Je me garde bien de trouver matière à sourire dans cet orgueil, car je sais de quoi se compose l'étoile de M. Rouher. Elle est une résultante des fautes de ses adversaires. — J'imagine que M. Leverrier ne connaît pas ces étoiles-là !

*
* *

Fils d'un avoué, il perdit de bonne heure son père et fut élevé par sa mère. Je constate que parmi les hommes que j'ai portraicturés, il y a douze fils de veuve : — ces deux fois enfants de la femme. M. Rouher était le dernier de quatre fils. A seize ans, il vint à Paris, appelé comme tant d'autres par la cloche de 1830. Si M. Rouher n'était pas le grand père de petits garçons qui peuvent me lire, je dirais qu'il a fait gaîment son droit comme nous l'avons fait. Cependant il avait déjà l'âpre volonté de l'Auvergnat qui vient à Paris pour faire son chemin.

Dans la politique ou dans les charbons ; — c'est tout un ! Mais son frère aîné étant mort, sa mère le rappela. Il plaida. Remarquez encore que tous ces hommes qui ont fait le bien ou le mal de notre époque ont débuté par la barre d'avocat, ou par la chaire de professeur, ou par le pupitre d'homme de lettres. Si la société meurt, un avocat dira le mot de la fin ! Quant aux professeurs, ils ont déjà le mot farouche « fusillez-moi ça », de M. Challemel-Lacour — un professeur devenu le premier orateur du sénat radical.

*
* *

M. Rouher se fit remarquer aussitôt par le libéralisme de ses idées et par sa parole correcte, froide et simple. Avec ce bagage-là on ne va loin qu'à la condition de le perdre vite en chemin. En effet, aucune de ces facultés ne se retrouve aujourd'hui chez M. Rouher. Il a fait un grand œuvre, mais non pas toujours dans le sens du progrès. — Comme les cordiers, il a parfois travaillé à reculons. D'autre part sa parole a plus d'élévation que de correction et a plus d'éloquence que de froideur.

M. Rouher se présenta comme candidat à la députation en 1846. Son étoile le fit échouer. S'il avait réussi, M. Rouher ne serait pas aujourd'hui au nombre des hommes dont on doit faire le portrait. En 1848, il fut nommé représentant du peuple. Je ne parlerai pas de sa profession de foi républicaine. Il paraît qu'en ce temps tout le monde a été républicain. Je reconnais que ce qu'on a dit, à cette époque, ne compte pas ! Il fut nommé ministre sur la présentation du comte de Morny dont il devait être bientôt le rival courtois. Celui qui, à mon sens, est un des deux hommes les plus remarquables de l'em-

pire, ne jouait à ce moment que le rôle des utilités.

Mais déjà M. Rouher était célèbre dans le monde administratif par son entente parfaite des questions de droit. Il eût été assurément un légiste de grande allure, s'il n'avait été un homme d'Etat. D'autre part, il avait compris que l'économie politique et la chimie étaient les notes caractéristiques du dix-neuvième siècle. Ne pouvant être chimiste, il s'était fait économiste. Je vous signale du doigt cette bizarrerie : M. Thiers protectionniste et M. Rouher libre-échangiste ! — Le révolutionnaire politique est un conservateur ultra en économie ! Le conservateur ultra en politique est un révolutionnaire en économie. M. Rouher ne joua pas un rôle actif dans le Deux-Décembre. L'homme du droit résista en lui à l'homme politique. On a de lui et de M. Fould une lettre qui prouve qu'ils avaient voulu se garder à carreau. Jeune, avec une physionomie pleine, intelligente, presque joyeuse ; avec un regard tour à tour doux et vif, avec sa taille, moyenne mais en ce temps assez bien prise ; avec une chevelure bouclée qui commençait seulement à se dégarnir, M. Rouher avait un certain succès dans les tribunes du Corps législatif. Mais la rue ne connaissait pas encore celui qui devait être son principal ennemi. Voici que M. Rouher crie du haut de la tribune le fameux : « Votre révolution de Février est une catastrophe ». C'était la vitre que tout homme public doit casser un jour ou l'autre. Il faut dire que M. Rouher était fils de cette pauvre Révolution de 93 qui mangeait ses enfants — M. Rouher devait manger sa mère !

*
* *

M. Billault, ministre d'Etat, mourut. La grande

fortune de M. Rouher est presque tout entière dans cette mort. C'est une loi d'ici-bas : tout vit de la mort! L'hirondelle elle-même tue plus qu'une pétroleuse. La perte de M Billault, qu'on disait irréparable, fut réparée. La liberté politique commençait à s'éveiller de son long engourdissement. On sentait vaguement que l'Empire approchait de la fin du bail. Il faut croire que les situations politiques se façonnent des hommes. M. Rouher, orateur moins conciliant que M. Billault, fut l'homme qu'il fallait. Au commencement du discours, sa parole était empâtée. Il rappelait Démosthènes avant les cailloux. Mais bientôt M. Rouher entrait en possession de l'instrument. La voix de la péroraison ne semblait pas être la sœur de la voix de l'exorde. Il résumait tout d'abord les arguments de son adversaire. Il faisait comme un résumé du discours qu'on venait d'entendre. Cela était crâne. Le soin avec lequel il soulignait les principales pensées de son contradicteur semblait indiquer qu'il allait les écraser facilement. On eût dit d'un chat qui joue avec la souris avant de l'avaler. Puis il entrait dans le fond du débat. Alors apparaissait cette maëstria qu'on ne lui soupçonnait pas avant la mort de M. Billault. Comme l'oiseau, le pic-vert, il savait trouver le point précis où l'argumentation adverse sonnait creux. Il réunissait ses efforts contre ce point. Enfin, rassemblant toutes ses forces, aspirant dans sa large poitrine tout le souffle qu'il fallait pour une longue période, M. Rouher terminait par deux coups : — un coup d'assommoir et un coup d'encensoir. On reconnaîtrait ses péroraisons entre mille. Elles se composent du portrait du croquemitaine rouge, que l'on fait aux enfants pour s'en faire obéir, — et d'une action de grâces à l'Empereur, qui avait un si bon gouver-

nement. Aucun grand orateur n'a si bien prouvé qu'il y avait trente-six façons différentes de dire éloquemment la même chose !

*
* *

Vous n'avez point remarqué, pas plus que ne le faisait l'Assemblée, cette particularité — M. Rouher a répondu à peine aux principaux arguments qu'il avait cependant résumés avec tant de soin. Il a opéré une diversion habile. Il a fait un mouvement tournant et fait prisonniers les gros bataillons ennemis sans les avoir combattus. Or, l'Assemblée, si bien disposée fût-elle pour le gouvernement, avait besoin de croire à une victoire. En France, la discussion ou son semblant s'impose. Vous ne ferez jamais écrire notre histoire, comme dans l'ancienne Venise, par un esclave ! Tant qu'il y aura une tribune, il faudra parler et avoir l'air d'être dans le vrai. M. Rouher avait parfaitement compris ce tempérament national. Il eut toujours l'air d'attaquer et de défendre, au nom du droit et de la loi. Il sembla ne refuser aucune explication. Il n'a jamais reculé d'une phrase. Il a sauvé la fiction parlementaire d'un gouvernement absolu. Dans le vrai et dans le faux — et il a été également dans les deux — M. Rouher a plaidé comme s'il y avait des juges. Représentant d'un gouvernement autoritaire qui était appuyé sur le nombre et la force, il eut l'air d'oublier qu'il parlait aux élus de la candidature officielle, c'est-à-dire à des hommes qui dépendaient plus ou moins de lui. Grâce à son superbe talent, tout le monde s'y trompait, même le spectateur des tribunes, même le lecteur des journaux, même le député qui voulait être un contrôleur sérieux, même l'empereur, — qui était plus libéral que l'empire.

Grâce à M. Rouher, l'empire n'eut pas l'air de gouverner des muets, et la prescription de vingt ans ne s'est point faite contre la parole humaine.

*
* *

Si ce n'est point là l'ancien Rouher, je ne suis pas digne d'écrire. Je ne le diminue pas. Rien ne me serait plus douloureux que d'avoir fait le portrait d'un homme sans m'être aperçu qu'il avait une taille élevée. Libéral, je me méfie de M Rouher, mais j'ai entendu, avec une oreille qui n'est pas sourde, sa grande parole.

Cependant Napoléon III lâcha son premier ministre. On sait l'incident Emile Ollivier. Louis-Napoléon Bonaparte voulut sauver Napoléon, — comme jadis, dans les plaines de France, Bonaparte voulut sauver Napoléon. Je ne fais pas ici le portrait de l'empereur. J'aurais dit si, à mon sens, il fit bien. M. Rouher se retira, dans un beau fromage, au palais du Luxembourg. Une nouvelle favorite, la Liberté, l'avait chassé des Tuileries. J'estime que M. Rouher lui en voudra toujours... La catastrophe arriva, qu'il n'avait point prédite. Il courut auprès de son maître. Les papiers des Tuileries montrent, de façon claire, que Napoléon III, quand il tomba, avait à l'oreille la bouche de M. Rouher, fidèle jusqu'à la fin. De même M. Chevreau fut le dernier conseiller de l'Impératrice. M. Rouher, à Reims, fit le brouillon de toutes les proclamations publiées ou inédites. Puis il revint à Paris. On dit qu'à la gare il fut reconnu par un jeune homme qui, lui aussi, se cachait. C'était Robert-le-Fort qui, pour se battre dans nos rangs, était obligé de cacher ses fleurs de lys, comme s'il les avait eues sur l'épaule.

Ces *papiers des Tuileries* sont comme une brutale

*
* *

visite domiciliaire faite après la mort. M. Rouher n'en sort pas diminué. On n'aura jamais accusé l'honnêteté privée de M. Rouher. Cet homme d'Etat, qui a joué un rôle aussi considérable, n'aura pas besoin, pour se montrer propre devant l'histoire, de se laver ou de se faire laver par ses amis. Ce fut incontestablement un honnête homme. Cela console, vraiment, de pouvoir parler ainsi d'un ministre dont on n'est point un des fidèles. Cependant, j'eusse peut-être préféré que M. Rouher eût volé plus de petites cuillères et moins de libertés! Mais qui n'a point — excepté celui qui n'a jamais été au pouvoir — mis la main dans la caisse de nos libertés publiques? Les principaux défauts de M. Rouher sont inhérents à la personnalité même de l'Empire. J'ajoute qu'il s'en est assimilé les qualités. Et en politique comme en histoire, les fautes des gouvernements et des hommes ne diminuent point, en s'éloignant à l'horizon, comme les bateaux sur la mer! Seule, peut-être, la haute personnalité de l'empereur a gagné dans ce lointain. On ne s'imaginait point son côté bonhomme et doux. Aucun mirage ne m'empêchera de revoir M. Rouher tel que je l'ai vu sous l'Empire, traversant la salle des Pas-Perdus. Déjà gros; épaules larges et puissantes; chapeau à haute forme et à larges bords; large redingote ouverte — qu'il fermait à la tribune; — bottes dessinées sous le pantalon noir. Ce vice-empereur portait un gros portefeuille de ministre sous le bras. Les autres ministres confiaient leur portefeuille à leur secrétaire. Mais celui de M. Rouher contenait nos destinées! Celui qui lui aurait dit, alors, que ces destinées passeraient dans la ser-

viette de M. Gambetta, eût étonné M. Rouher.

*
* *

M. Rouher n'a surpris personne quand on l'a vu recommencer la lutte. Sa nouvelle manière n'entre dans mon domaine que par son discours de la semaine dernière. Il ôta sa calotte. Sa mèche fameuse, parut à tous les yeux. Pendant le discours, elle fut sans cesse agitée, comme une plume de corbeau dans un courant d'air. Après avoir déposé ses notes sur le pupitre, il promena ses mains sur le bord de la tribune, comme pour la reconnaître. C'était bien elle — comme c'était bien lui ! M. Rouher a vieilli, mais sa voix est toujours la même. Elle est faite pour les apostrophes véhémentes. L'âge et tant de catastrophes n'ont pas diminué son haleine nécessaire aux longues périodes. Son geste est toujours d'accord avec la pensée. Il menace et s'apaise avec elle. Le voilà, comme jadis, au fond de la tribune ! Puis il se rapproche, comme un acteur, de la rampe. Son corps se penche un peu à droite. Son bras droit est étendu. Sa main gauche empoigne, en arrière, le bord de la tribune. Puis tout cela se resserre et se redresse en suivant le mouvement de la phrase. Le voilà enfin en plein discours. — On sent comme le grand balancement du large sur la mer !

*
* *

Ce magnifique orateur aurait tort, cependant, de croire que son discours a gagné la bataille. Elle a été gagnée par l'air ambiant et par l'état pathologique de la majorité. Pendant que M. Rouher parlait et que l'auditoire était remué par l'intonation puissante et par je ne sais quel rhythme musical de l'orateur, on pesait la force étonnante qu'un tel homme apporterait aux conservateurs.

Nous avons, en France, à peine seize orateurs, et la Révolution en prend une bonne part. Voilà ce qui maintiendra toujours haut M. Rouher. A ces époques de transition, où le soleil est bas à l'horizon, les hommes paraissent plus grands parce qu'ils jettent une ombre oblique. M. Rouher est grand de cette grandeur-là.

* * *

Et puis, toutes les fois qu'une note conservatrice sortira d'une puissante poitrine, beaucoup acclameront. Ce jour-là, M. Rouher n'a pas attaqué cette pauvre liberté politique, qui est notre dernière illusion, celle à qui on dit : « Ne t'en vas pas! » Il n'a pas été amer contre ce système provisoire gouvernemental qui, en définitive, est une ancre. Il s'est défendu. Mais, alors que le nouveau Rouher se servait, pour les besoins de sa cause, de toutes les grandes idées et de tous les grands mots, dont jadis il faisait fi; — alors que M. Rouher, mettant à l'abri lui et les siens sous la tente où s'abritent les minorités, était descendu de la tribune, applaudi par ses anciens adversaires... c'eût été vraiment formidable si, tout à coup, un autre grand orateur avait paru à la tribune, ressemblant à M. Rouher, l'ancien Rouher lui-même — qui eût répondu à la parole d'aujourd'hui avec la parole d'autrefois!

M. BUFFET

A l'âge où l'âme, comme une plaque poussiéreuse de Daguerre, s'empreint des lumières et des ombres qui tombent sur elle, M. Buffet admira Rossi. Un jour, le comte de Cavour dit à un jeune homme : — « Vous avez aimé la comtesse L... — Non, Excellence, fit le jeune homme assez vieux pour mentir. — Ne mentez pas, mon cher, fit Cavour, vous avez le même sourire qu'elle. »

Je dirai de même à M. Buffet : « Je n'ai pas besoin de savoir que vous avez été le secrétaire et le disciple aimé de Rossi. Vous avez son air sévère, hautain et modeste; tour à tour roide et taciturne. Vous avez ce regard couvert qui est celui d'un homme qui voit plus qu'il ne regarde. Les infiniment petits, qui font parfois les grands événements, n'échappent pas à cet œil myope. Les coins des lèvres sont plissés par une sorte de cicatrice. Le front est haut, bombé, gagnant sur les cheveux comme celui que la vie a fait grossir. On reconnaîtrait ces crânes-là au milieu des catacombes ! — Comme Rossi, vous cachez une âme ardente sous une enveloppe froide. Vous êtes le penseur qui vainement a voulu se suicider au fond des chiffres. Vous avez sur vous, comme le jeune homme de Cavour, l'ombre ou la lumière de la première grande âme que vous ayez admirée, c'est-à-dire aimée. »

*
* *

Un jour, chez le Maréchal, M. Buffet était assez rieur. Il ne faut point croire que Molière continuait son rire dans les coulisses; ni que Talma rugissait dans la vie privée. On parlait de Boissy-d'Anglas. Un très-rieur dit : — J'estime que là encore la tendresse publique a pris fausse voie; on admire seulement, dans le fameux tableau, Boissy-d'Anglas, et on oublie le député Féraud — dont la situation est encore plus à plaindre, puisqu'il a sa tête au bout d'une pique! — Plus à plaindre, non, fit M. Buffet, Féraud était bien mort et Boissy-d'Anglas ne savait pas encore, ce qu'on ne sait qu'après — s'il mourrait bien! — Bien mourir, monsieur le président, c'est plus facile que bien vivre; et dussé-je être regardé comme un fat, je suis certain que j'aurais salué la tête de Féraud. — Moi, je l'espère seulement » fit froidement M. Buffet. Il y eut un silence. — Ce ton modeste et pourtant dédaigneux en face de ce hâbleur: c'est la note de Rossi!

Quand on disait au comte Rossi : — « Prenez garde aux assassins! » il répondait, non comme a dit l'histoire — « Ils n'oseront pas » mais — « Je crois que le danger s'en va devant le regard fixe et tranquille de l'homme; cependant je puis être frappé par derrière; alors que Dieu me fasse la grâce de bien mourir! je ne puis répondre que du bien-vivre! » — N'est-ce pas là M. Buffet?

*
* *

Il y a dans ce moment, en France, peu d'hommes qui représentent quelque chose. — On représente surtout soi et ses amis. Je vous indique du doigt M. Buffet, comme représentant quelque chose. — le système parlementaire. Ministre de la République en

1848, de Napoléon, de Mac-Mahon, il peut dire, sans qu'on lui réponde — « Tu mens » — « Ma vie a été une ». Il n'a pas eu qu'un seul serment, mais il n'a eu qu'une seule passion : le *self-government*. Il n'a pas eu qu'un seul uniforme, mais il n'a eu qu'un seul maître, ou mieux qu'une seule maîtresse chérie — la liberté constitutionnelle et parlementaire. Autorité, au-dessus ; contrôle, au-dessous ; irresponsabilité de l'exécutif ; mobilité du législatif ; changement des bras, la tête demeurant impassible — selon les déplacements de la majorité parlementaire — ce furent là les devises de sa vie publique. M. Buffet est un politique anglais. Un homme de France lui ressemble ; à qui il ressemble. C'est le duc de Broglie.

Je suis trop respectueux pour le public, à qui j'ai l'honneur de parler, pour ne pas répéter, d'après le cliché commun, qu'il y a des abîmes entre ces deux hommes. Mais je n'en crois pas un mot ! Dans toute époque troublée, si vous voulez savoir où sont les hommes supérieurs, regardez où vont les haines. Tous les deux n'ont peut-être point excité les mêmes colères, mais également des colères d'extrêmes. M. Buffet et le duc de Broglie appartiennent à la politique anglaise, qui elle-même est une copie de notre ancienne grande politique française. Je palpe la chaîne de fer ou d'or qui lie ces deux hommes. M. de Broglie, c'est le tory ; M. Buffet, c'est le whig. Et, disent les malins des bords de la Tamise : la plus grande différence qui existe entre un tory et un whig, c'est que l'un est au pouvoir, quand l'autre n'y est pas. Je sens cela si vivement que, l'autre matin, allant porter ma carte chez M. Buffet, au n° 2 de la rue de Saint-Pétersbourg, je dis à la vieille concierge au long nez : — « C'est pour lord Buffet ». Et la

brave dame n'a point paru plus étonnée que quelqu'un qui a entendu souvent dire cela!

*
* *

Rataplan, plan, plan. — C'était M. Buffet qui passait. Les soldats présentaient les armes. C'était là, en effet, le roi de la France contemporaine, puisqu'au jour de l'an le maréchal allait chez lui avant qu'il n'allât chez le maréchal. Il marchait lentement; grand et voûté, comme un montagnard des Vosges, mais aussi — je tiens à ma comparaison — comme un ministre anglais voûté par l'habitude du cheval de chasse. Il ne posait point et n'avait rien de trop solennel. Je lui ai vu lire parfois des papiers. M. de Morny ne l'eût pas fait! Mais il avait un grand cordon rouge et sa ressemblance avec le chef de l'Etat! J'ai vu quelquefois, en pareil cas, M. Grévy se moucher dans un foulard de couleur, comme un chanoine qui se prépare à écouter un long sermon. M. Buffet n'avait qu'un mouchoir de toile blanc, avec lequel il avait l'air, au cours de la séance, d'essuyer une sueur qui ne perlait pas à son front. Ces hommes secs et froids ne transpirent jamais. J'imagine qu'il essuyait seulement l'ennui.

*
* *

D'ordinaire, M. Buffet écoutait moins qu'il n'en avait l'air. Grâce à son expérience des affaires, il comprenait dès l'exorde ce que voulait dire l'orateur. Mais si la question entrait dans un air ambiant, orageux; et si l'orateur était un nerveux ou un maladroit, M. Buffet debout, dardait, du fond de ses tempes bossuées et de dessous ses paupières mi-abaissées, un regard qui tombait comme deux griffes sur les épaules de l'opinant. En pareil cas, les secré-

taires, bien connus pour ne jamais écrire et pour souvent causer, gardaient un silence plein d'attente. Si le mot voulu ou non voulu par l'orateur sortait de ses lèvres, M. Buffet se redressait un peu et, regardant la salle, il laissait tomber, avec une voix forte mais voilée comme un timbre couvert, une phrase où chaque mot détachait une pensée concise. La phrase lourde écrasait parfois le coupable conscient ou maladroit. Mais s'il était robuste et regimbait, M. Buffet détachait froidement d'autres verbes et d'autres adjectifs qui, produisaient à l'orateur l'effet d'une partie du plafond qui fut tombée sur lui.

*
* *

La tête de M. Buffet est une de celles que la nature a sculptées à coup de hache. Cela a un relief étonnant et se détacherait de tous les fonds. Je ne reviendrai point sur son portrait fait plus haut, mais je le rappellerai pour dire que, dans sa dernière allocution, où il fit allusion à la mort récente de sa mère, la figure de M. Buffet oublia d'être impassible. Cet homme n'aura été surpris qu'une fois sans masque. C'est un fils de veuve ! Son père, ancien soldat de l'Empire, était mort de bonne heure. On reconnaît dans la vie privée ces fils de la femme ! Je viens de le remarquer dans le portrait de M. Rouher.

M. Buffet est doux, confiant, aimant, se livrant peu, mais bien, plein de ces délicatesses charmantes qui, dans sa vie publique, deviennent des sauvageries de high-life. — « Comment voulez-vous que j'aie l'esprit à cela, disait-il à M. Bocher ; moi qui viens de perdre ma mère ! — Mais, mon cher ami, répondit M. Bocher, par ce temps le pouvoir est, hélas ! de grand deuil !

Quand, le 23 mai, M. Buffet alla chez le Maréchal,

il lui parla avec une éloquence émue pour lui faire accepter le pouvoir et le Maréchal, à demi-ébranlé, dit : « Ah ! vous êtes un grand avocat ! » — « Non ! Maréchal, mais je plaide pour une grande veuve ou pour un grand orphelin ! » Un dernier mot pour finir. Un jour, le général de Cissey envoya, pendant une interpellation très-délicate de M. Ferry, M. Desjardins auprès du président. — « Le général m'envoie pour vous demander si, à votre sens, il doit répondre à ce que dit M. Ferry ! » — « Non ; en pareil cas, le silence dit assez et la parole n'aurait le droit de ne rien dire. » — C'est bien là une phrase de M. Buffet.

Je ne sais si le cabinet Buffet pourra faire de grandes choses. Le ciel est bien bas par ce temps d'orage pour qu'on puisse lever très-haut la tête sans réveiller le tonnerre.

P. S. — J'avais raison de douter du succès de M. Buffet. Ministre, il s'est montré trop parlementaire et trop formaliste. Le règlement l'a tué. On eut dit d'un capitaine de vaisseau qui, pendant l'orage, s'occuperait de maintenir sur sa tête son chapeau de grand uniforme plutôt que de guider le vaisseau dans la tempête.

Disons mieux, le pouvoir a été pour M. Buffet ce qu'il a été pour tous les hommes d'État de nos jours, cette fameuse guérite où tous les soldats se tuaient l'un après l'autre.

M. ALFRED NAQUET

Sa bosse est comme le dos des marsouins ; — elle annonce l'orage ! Je sais qu'il est d'un goût douteux de trop souligner les défauts physiques de l'homme dont on fait le portrait ; mais ici la bosse fait partie de l'individualité politique. Vous seriez étonné, si vous la supprimiez, de voir combien peu il resterait de M. Naquet. De même ôtez à Byron son pied-bot : — le poète perdrait ses qualités les plus âpres. Quant à la célébrité de M. Naquet, elle a cela de particulier que tout à coup elle est sortie du sol foulé, comme un potiron après l'orage. Il est bon de se hâter pour en parler, car les champignons vivent ce que vivent les roses.

M. Naquet, dont le nom veut dire en vieux français « petit laquais », est vraiment un personnage étrange. Si les murs de l'Hôtel-de-Ville n'étaient pas encore là, pendant comme des loques, je croirais dessiner ici un acteur de Guignol. Mais c'est une des notes de ce temps ! Tout y est déplacé comme dans une chambre après un grand vent qui a ouvert la fenêtre ; les bottes sont sur les tables et la pendule est sur le lit. Tout y prend des formes trompeusement démesurées, comme dans la nuit de tempêtes. M. Naquet n'est ni grand, ni haut ; il est opaque. Il lui faudra bientôt un cadre énorme. Je sens en effet que je fais ici le portrait d'une entité considérable, car

elle est la logique de la Révolution. D'autre part, M. Gambetta, c'est la Révolution habillée ; M. Naquet, c'est la Révolution toute nue. — J'estime qu'il y a des choses nues qui sont plus belles !

*
* *

M. Naquet est né bossu, c'est-à-dire haineux. Il est né bossu, c'est-à-dire intelligent et ambitieux. Chacun sait qu'un bossu est grincheux comme un homme à qui on monterait sans cesse sur le pied. Ses succès à l'école de médecine le signalèrent de bonne heure à la génération dont j'ai l'honneur de faire partie. Il pouvait devenir un médecin ou un chimiste fort distingué. Mais le jeune agrégé comprit qu'il ne pourrait atteindre le professorat que dans un temps fort éloigné. Or, la théorie de M. Naquet est, on le sait, « jouir ». Certaines natures sentent d'ailleurs le changement prochain du temps — comme les anguilles ! Alors il joua résolûment sa carrière sur une seule carte. En ce temps beaucoup de jeunes gens firent ainsi. Ils gagnèrent. La carte sortit le 4 septembre 1870.

Or, M. Naquet employa, pour être un homme prêt à la fortune du lendemain, le moyen si connu qu'il en est resté banal. Il mit dans les pages d'un livre certains vieux clichés anti-sociaux. L'empire tomba dans le piége. On mena l'auteur du livre en police correctionnelle, c'est-à-dire au Capitole. On peut dire que M. Gambetta et M. Naquet sont nés à la même barre. Le premier à la barre de la gauche du président, le second à la droite. Ces messieurs ne pourront pas dire que je n'ai point la mémoire bonne. L'histoire qu'on revoit dans le souvenir en fermant les yeux est quasi aussi intéressante que celle qu'on voit en les ouvrant.

*
* *

M. Naquet parla pendant deux heures. Il avait étendu, sur la barre, de nombreux feuillets au milieu desquels il s'égarait souvent. Il se défendit non pas en « plaidant non coupable, » mais en plaidant les circonstances atténuantes. Ce qu'il voulait, c'était une condamnation; et ce qu'il ne voulait pas, c'était une condamnation forte. Sa parole facile, abondante, colorée, vive, eut certain succès. Personne ne s'aperçut que M. Naquet n'avait donné dans son livre rien de son cru! — Comme les garçons de la Morgue, qui ont été condamnés l'autre année, il démarquait le linge des morts.

A partir de ce jour, il fut quelqu'un dans le cénacle dont M. Gambetta était le prophète. Après le 4 septembre, on le trouve à Tours président du Comité de défense. Son cabinet était au rez-de-chaussée d'une maison neuve, laquelle se trouvait à gauche, dans une petite rue perpendiculaire au Lycée, devenu l'hôtel du gouvernement. Dans ce cabinet, il y avait un grand fauteuil de velours rouge-grenat. Là, M. Naquet donnait audience aux nombreux individus qui apportaient des projets ou des systèmes de guerre. Pendant un mois, il s'est occupé du moyen de se mettre en communication avec Paris, par la Seine. Ce fut également à Paris un sujet d'études. On sait que la Seine se refusa obstinément à ce rôle. Trois fois par semaine, M. Naquet prenait part à la réunion du Comité de la guerre. Nos braves officiers ne se doutaient certainement point qu'ils avaient été commandés par M. Naquet! Mais Dieu savait sans doute que cet athée présidait à nos destinées, — et cela explique bien des choses! Ceux qui n'ont pas vu, dans la rue Royale de Tours, se promener ce fameux

gouvernement en la personne de MM. Glais-Bizoin, Crémieux et Naquet, trio moins charmant que le trio Reichemberg, Baretta et Samary, n'ont pas vu un des côtés pittoresques les plus étonnants de cette époque.

Pendant la guerre, on parlait d'une réelle influence de M. Naquet sur M. Gambetta. En effet, le jeune dictateur avait une intelligence trop vive pour ne pas comprendre qu'il était en beaucoup de choses d'une ignorance complète. — Depuis, il a travaillé! Cela explique l'influence que prirent sur lui les hommes qui savaient quelque chose comme M. de Freycinet et M. Naquet. Si, au lieu d'un ingénieur et d'un médecin, il avait rencontré un soldat dans son cabinet, M. Gambetta n'eut point embrouillé sans cesse, de si fâcheuse façon, les opérations de la guerre. Le docteur Naquet recevait, sans compter les menus frais, mille francs par mois pour conseiller le ministre de la guerre. — Et dire qu'il y a des gens, qui trouveront que c'est cher!

*
* *

M. Naquet devint député. Tout le monde l'a vu des tribunes. Il va d'un banc à un banc de l'extrême gauche, et se fait remarquer par la vivacité de ses gestes et par ce qu'on sait. Il fut de ceux qui surent parler à la tribune, mais ne fut point de ceux qui se firent écouter. On le regardait comme une doublure de M. Gambetta. Et jusqu'au jour où la doublure se sépara violemment du paletot, M. Gambetta traita de haut M. Naquet. « Prenez garde; vous allez passer à l'état de gêneur, » lui disait-il publiquement dans la galerie des Tombeaux, il y a trois mois.

M. Naquet ressemble à un homme de quarante ans. Ses longs cheveux noirs ondulés rappellent assez

la coiffure d'un saltimbanque. Sa figure indique la bosse sans que M. Naquet se détourne. Cependant elle est plus énergique que les physionomies spéciales aux bossus. Cet homme qui, dans ses théories philosophiques, fait tout aboutir au ventre — n'a point de ventre ! Ses jambes commencent au bas du gilet. Sa bosse n'est point difforme. — On peut dire d'elle que c'est une bosse agréable. Enfin, il a le gros nez crochu du cacatoès.

*
* *

M. Alfred Naquet en était là de son impuissance, quand M. Louis Blanc fut pourchassé par tout le parti gambettiste. Le petit rageur, qui est un esprit fort expérimenté, fit comme un vieux lièvre chassé, lequel fait partir devant les chiens un autre lièvre. Il lança en avant M. Naquet, qui ne demandait pas mieux que de courir. Et M. Naquet fit si bien que, lièvre, il fit, un beau jour, tête aux chiens, — comme un sanglier ! Alors, trempant sa plume dans l'encrier de Proudhon ; vivant, avec le géant révolutionnaire, dans le même néant — la crevette et la baleine vivent bien dans le même abîme ! — il cria à Gambetta le fameux mot de Proudhon : — « Tu es un Jacobin nanti ! »

*
* *

Si les morts n'entendent pas haut, Proudhon a dû tressaillir dans sa tombe ! Vous souvenez-vous du 18 mars parisien ? De ce chiffre honteux comme un grand numéro des boulevards de l'Ecole militaire ? Deux partis divisèrent aussitôt la Commune : le parti des jacobins représenté par Delescluze et le parti des communistes ou socialistes représenté par les amis de Millière. — M. Naquet appartient à l'un et à l'autre

de ces partis. Je ne veux point l'appeler communard. Je n'en ai pas le droit. J'estime que le plus grand reproche qu'il faisait mentalement à la Commune, c'est qu'elle n'avait pas, pour le moment, des chances de réussite. Mais c'est un fait incontestable que l'attitude de M. Naquet pendant la Commune ne me donne point le droit de lui dire « vous en étiez ! » — J'en suis fort aise. C'eût été vraiment grand péché que M. Naquet fût tué comme Delescluze et Millière. M. Naquet me semble être un homme providentiel, comme le hareng est un poisson providentiel. Il vient à son heure. Il éclaire vivement le chemin où nous marchions. Tout à coup nous voyons deux hommes, M. Gambetta et M. Naquet qui, comme deux chiens, se disputent un os. — Et nous savons que cet os, c'est la société française !

*
* *

J'ai vu M. Naquet, il y a deux mois, à la gare d'Orléans. Il était vêtu de son costume favori : pantalon de nankin et paletot sans taille en couleur marron. Son chapeau panama était sale au ruban et bossué sur les bords. C'est un costume assez mal choisi pour un apôtre de la volupté. Mais il est, en définitive, plutôt pêcheur de goujons que de cœurs, et c'était absolument le vêtement d'un pêcheur à la ligne. — Il prend les vers dans la tombe de Proudhon !

Aujourd'hui le succès l'a déjà grisé. Il en appelle au peuple de l'ostracisme auquel l'a condamné M. Gambetta. Il a raison. M. Naquet c'est la Révolution ; c'est le même homme que le Babeuf de 1793, de même que la vague d'aujourd'hui est la même vague d'autrefois ; c'est le même cri contre le rivage. — Il a la note de la tempête éternelle.

Et chose inouïe! c'est M. Gambetta qui représente la société. M. Naquet redit à la femme qui allaite son enfant et au jeune homme qui se courbe sur son œuvre quotidienne : « *Sursum corda*, mon frère et ma sœur; laissez-là l'enfant et l'œuvre! Le mot d'ordre de l'humanité est jouissance brutale, non pas pour demain, ni pour ce soir, mais jouissance de l'heure présente. » Vous avez lu sa théorie sur le divorce triennal. A ce compte, M. Naquet, s'il venait au pouvoir, pourrait épouser en vingt-et-un ans les sept plus charmantes actrices de la Comédie-Française. Je vous ai dit que M. Naquet est un rusé!

***

Avez-vous songé à l'énorme déplacement, non-seulement du droit public, mais du droit commun, si les idées de M. Naquet arrivaient légalement au pouvoir, en vertu du suffrage universel? Dégageons-nous de l'impression drôle que donne M. Naquet qui vient sur la scène dévoiler les trucs de M. Gambetta, comme le ferait ce chanteur bossu bien connu dans les cafés-concerts, M. Chaillé, qui viendrait expliquer les tours des successeurs de Robert-Houdin. Voyons en M. Naquet un personnage sérieux, et nous serons dans le vrai. Déjà il a empoigné les masses. Pendant que j'écrivais ce portrait, un ouvrier tapissier était dans mon cabinet. Je le questionnai au sujet de M. Naquet. Il me dit : « Celui-là est un bon; nous avons enfin un homme convaincu qui prend nos intérêts! » Pauvre âme! — Si le compositeur a mis « pauvre âne » laissez tout de même! Et voilà comment ce peuple si intelligent de Paris se prend à des amorces où des carpes ne mordraient pas!

*
* *

Oui, avez-vous songé à cet énorme déplacement, non-seulement du droit public, mais du droit commun, si les idées de M. Naquet arrivaient LÉGALEMENT au pouvoir, en vertu du suffrage universel? Déjà un homme qui, pendant quatre ans, a nommé des évêques et que j'ai dessiné ici, traite comme avec respect M. Naquet. M. Jules Simon est un fort honnête homme, mais il connaît mieux le vent qu'un vieux marin. Déjà il ménage M. Naquet. A partir du jour où M. Louis Blanc sera au pouvoir, le gendarme sera du côté des théories de M. Naquet. Nous serons des criminels de droit commun. — Si cela était, il faudrait dire dès aujourd'hui à la société ce que le grand tragédien Rossi dit à Desdemona, avant de la tuer : « Avez-vous prié ce soir, Desdemona? »

*
* *

Heureusement nous n'en sommes point là. Je suis optimiste. Nous avons un moyen très-facile de nous défaire de M. Naquet, quand il aura mangé quelques-uns de ses congénères. Il ne s'agit pas de sévir brutalement contre lui et ses idées. La violence crée des martyrs. Les idées ne meurent point avec ceux qui les ont défendues. En coupant par morceaux avec le fer, le ténia-révolution, vous ne faites que créer d'autres ténias!

Il faut laisser au mal la liberté, pour donner au bien toutes ses coudées franches. Nous devons aujourd'hui nous servir de l'arme légale : le suffrage universel. Qu'importe si elle est mauvaise; nous en parlerons après. En fait, elle est unique. On ne peut choisir. La société est à mi-couchée sur le flanc. On dirait d'un vaisseau qui montre sa carène rougeâtre

comme le ventre d'une immense carpe blessée. Relevons-la avec le levier contemporain. Servons-nous de l'arme neuve. Dans la tempête, les vieux paratonnerres rouillés sont dangereux. Marchons derrière nos ministres modérés et énergiques. Nous les attaquerons après, s'il le faut. Bref, eux et nous, faisons en sorte qu'aucun nom de la révolution sociale ne sorte de l'urne prochaine. Je vous dis que c'est facile! Un Naquet non réélu n'est plus qu'un bossu. — Au contraire, s'il est réélu, c'est un Quasimodo qui sonnera, avec le bourdon de Notre-Dame, le tocsin révolutionnaire.

LE COMTE DE CHAMBORD

Sur la petite place de Louvois, où jouent maintenant les enfants du quartier Richelieu, il y avait l'avant-dernière salle de l'Opéra. Ce soir-là, le duc de Berry mourait assassiné par l'arme que Mazzini appelait l'arme régicide de précision — le poignard. Le prince dit à sa femme éplorée : « Ménagez-vous ; songez à l'enfant que vous portez dans votre sein ». C'est ainsi que la France connut la prochaine naissance du comte de Chambord! — Par la bouche de l'agonie ! Au milieu du sang et des sanglots! — Dans une arrière-loge d'avant-scène ! Trois mois après, le duc de Bordeaux venait au monde. — On peut dire qu'il a souffert avant de naître.

Les cent et un coups de canon traditionnels annoncèrent qu'une nouvelle auguste victime était née à la Révolution. L'enfant royal grandit dans un intérieur triste et froid. Le roi, qui avait été le plus charmant sourire du royaume, était sombre comme une fête éteinte. Le duc d'Angoulême, le Dauphin, était morne comme Louis XII. Madame la Dauphine avait apporté autour d'elle l'atmosphère de la Tour du Temple. Jamais princesse ne monta si haut dans le malheur. Elle avait gardé de la tragédie inoubliable l'allure hautaine et roide du théâtre antique. Seule survivante d'une catastrophe sans précédent, elle avait dans le regard le reflet des trois royales agonies.

Le baron P..., officier d'ordonnance du duc de Bordeaux, en 1829, m'a dit ceci :

* *
*

« Mon père, qui a servi la maison de France, disait : La Révolution a écrit de Madame qu'elle était le seul homme des Bourbons ; c'était une idiote plaisanterie. Mais la princesse était grande entre tous et toutes par l'énergie et la sainteté. Elle eût peut-être sauvé la royauté, si elle avait été, le 26 juillet, à Paris, et non à Bordeaux. Je l'ai adorée et je n'ai jamais pu l'aimer. Toutes les fois que j'entrais pour mon service dans ses appartements, je sentais le froid glacial d'une antique cathédrale, et je cherchais machinalement le bénitier. »

Seule, la mère, Napolitaine, réchauffait l'enfant. En ce temps, les Tuileries n'avaient pas de jardin réservé. La monarchie du droit divin n'osa jamais prendre au Parisien un mètre du jardin public. Le peuple traversait les cours et le palais. Le même soldat m'a dit : « Nous n'avions, aux Tuileries, ni soleil ni joie. Nous ne connaissions pas le *at home* des simples bourgeois. La foule regardait sur les tables et dans les lits. Mme de Gontaut emmenait, le plus souvent qu'elle le pouvait, à Versailles et à Vincennes, le prince et sa sœur. Ces jours-là étaient jours de fête : on se sauvait vraiment de cette vieille baraque des Tuileries. Mais il fallait rentrer, chaque soir, parce que le roi voulait toujours voir son petit-fils pendant ou après le dîner. Le palais eût été inhabitable si le prince ne l'avait empli de son mouvement et de son rire. Le roi, le dauphin et la dauphine semblaient faire la partie du mort au whist. »

* *
*

Le prince avait une vivacité charmante qu'il tenait de sa mère. Mais, de temps en temps, il s'arrêtait soudain au milieu de ses jeux, comme le font les petits chats qui, tout à coup, semblent écouter quelque bruit inconnu.

Il était bien joli avec sa large collerette blanche! Quand, vêtu d'un petit gilet rond couleur bleu barbeau, avec un pantalon blanc un peu large, le grand cordon de Saint-Louis ou la plaque du Saint-Esprit, l'enfant aux cheveux blonds frisés galopait devant les bataillons de la garde royale, — celui qui eût dit à ces soldats quasi-géants qu'un jour viendrait où M. Glais-Bizoin passerait la revue à la place de l'enfant, eût peut-être étonné ces braves gens! Lorsque l'étendard blanc, avec sa cravate d'or, s'inclinait devant le petit cavalier, une tireuse de carte qui eût annoncé qu'un jour l'enfant, devenu homme, *s'envelopperait des plis de cet étendard comme d'un linceul glorieux*, eût été menée au violon.

Pendant ce temps, le prince de Polignac perdait la partie royale, avec des atouts *plein la main*.

* * *

Un matin, Mme de Gontaut, gouvernante des enfants de France, dit au prince : « Nous allons partir ». Le prince avait pressenti quelque chose d'étrange. Les enfants sont physionomistes, parce qu'ils regardent les figures sans être distraits par les choses.

Il ne voulait pas partir. Il fallut comme décrocher ses petites mains, des pieds dorés d'une table. — Si l'enfant avait tenu bon, que de révolutions de moins!

Vingt-quatre heures après, à Rambouillet, le vieillard remettait la couronne à son fils et le fils la

remettait à l'enfant. Ce fut une scène de Shakespeare. Le prince fut roi de France pendant douze heures. J'ai eu entre les mains un document ainsi conçu : « Au nom du roi Henri V, etc. », c'est daté du 1er août et de Rambouillet. Et Napoléon III a reconnu la validité dudit titre. A Rambouillet, il y avait des canons ; — mais il paraît que les canons ne servent qu'à annoncer les rois et jamais à les défendre !

Une berline lourde et large — on dirait que c'est toujours la même qui sert en pareil cas ! — emmena les trois rois. Le prince se tenait debout près de la portière, quoi qu'on fît et malgré une pluie fine qui tombait. — Comme ces petits aiglons qui passent toujours le cou à travers les barreaux de la cage, quand on les emporte.

L'officier qui m'a raconté tout ça, et qui me touche de bien près, ne le quitta que sur le sol étranger, où ils débarquèrent. Les sceptiques ont dit que la patrie n'était qu'un poteau gardé par des douaniers. — Cet officier m'a dit qu'en passant la frontière, l'exilé entend comme une lourde porte qui se ferme.

L'exil fut bien sombre. Le roi Charles X mourut comme un vieux pèlerin fatigué qui se couche au bord du chemin. Le duc d'Angoulême, qui cachait sous une enveloppe froide et ingrate un des plus grands cœurs de prince, mourut ! désillusionné, ennuyé — comme un homme qui baîlle ! Un soir, on vit la duchesse d'Angoulême sourire. On comprit que ce premier sourire était son dernier soupir ! Puis elle resta étendue sur son lit, les mains croisées par la prière, comme ces reines marmoréennes qui sont couchées sur leur tombeau.

Cette femme qui, vivante, ressemblait à une morte,

ressembla, morte, à une vivante. Bossuet manqua à son oraison funèbre. La vie et la mort eussent été, chose rare, à la taille de l'oraison funèbre. Le comte de Chambord resta seul.

*
* *

Il voyagea. Il vit les hommes et les choses du dix-neuvième siècle. Il apprit beaucoup. Dieu lui avait laissé une des plus belles intelligences de prince que l'histoire ait connues. Il avait aussi la beauté. Une barbe blond de Christ et des yeux bleu de firmament.

Le prince rôdait parfois autour de la France, comme un banqueroutier qui a peur des gendarmes. Il ne voulait pas mettre le pied, même à la dérobée, dans la maison de ses pères. A coup sûr, les Bourbons ne sont pas plus la France que M. Garnier, l'architecte, n'est le nouvel Opéra; mais ils ont construit toute la France contemporaine, qui a perdu depuis bien des pierres, malgré la parole célèbre de M. Jules Favre.

1848 vint. Le fils d'une petite nièce de Mme de Lamballe était un des chefs de l'armée de Lyon. M. de Falloux doit s'en souvenir. Cet officier dit au duc de Lévis : « Si le roi monte à cheval ici, le général de Castellane et l'armée le suivront ». Le prince ne voulut pas. Cependant, la royauté devait être faite. Elle se fit sous la forme empire. Quand chacun de nous aura dit ce qu'il sait, l'histoire sera écrite; elle sera parfois drôle.

Alors, l'exil s'assombrit de plus en plus. Seule, l'ange modeste, qui est la femme du prince, emplissait de sa tendresse inquiète ce grand vide froid et nu. Il ne resta bientôt autour de lui que les fidélités entêtées. Il y a des hommes qui saluent les soleils

couchés, comme cet Anglais qui ôtait son chapeau devant le Jupiter du Campidoglio romain, en disant : « Saluons toujours ! qui sait s'il ne reviendra pas en faveur ». Or, même ces hommes-là avaient abandonné le prince.

Jamais roi ne parut plus loin du trône. Dieu qui seul savait, souriait. Un jour vint où on dit partout : « la royauté est faite ; il ne manque que le roi ; le roi va venir ». Dieu, qui seul savait, souriait. Et aujourd'hui, pendant que nous disons « c'est fini ! » peut-être Dieu sourit-il, parce que, seul, il sait.

Il est donc rentré dans son exil volontaire. Plus grand que jamais, mais plus impénétrable aussi. C'est malaisé de faire le portrait d'un homme si haut qu'il cesse d'être humain. Si on trouvait chez lui un sentiment vulgaire, on serait aussi étonné que celui qui sentirait battre un cœur d'homme dans la poitrine de marbre du Moïse de Michel-Ange.

*
* *

Parmi ceux qui ont vu de très près et à différentes reprises le comte de Chambord, il y a M. de Villemessant, qui a fait, dans les *Mémoires d'un journaliste*, le portrait du comte de Chambord. Il voit son roi comme à travers des larmes. Et quand il trouve enfin la note-*Figaro*, il a comme honte d'elle. Il la cache au bas d'une page et l'habille en caractères microscopiques. Pourtant, c'est joli et comme c'est venu naturellement en voyant le prince, pour la première fois, à Wiesbaden ! Regardez. « J'ai dit au prince : Vous seriez laid comme Crémieux que je n'en défendrais pas moins mon principe ; mais je vous aime mieux comme vous êtes. — Moi aussi, me répondit le prince en souriant.

On sait que M. de Villemessant, à qui le comte de

Chambord montrait une affection toute particulière, fut un des visiteurs de l'exilé qui, malgré leur émotion, osèrent, non sans y être autorisés, le plus lui dire franchement des vérités. Est-il bien sûr de les lui avoir toutes dites ?

Je retiens de ce beau portrait ressemblant — vécu, dirai-je, le passage suivant :

L'impératrice de Russie, femme d'un grand sens, a dit en voyant le comte de Chambord : « On sent qu'il est le premier gentilhomme du monde ». Cependant le prince n'a jamais commandé. Mais il est d'une race habituée à régner sur les autres. Cette grandeur originelle se retrouve dans le monde animal. Regardez le lion né au Jardin des Plantes. — Il ne s'est jamais servi de sa force. Il n'a pas vu fuir devant lui ses sujets du désert. Cependant, son attitude est celle d'un maître. Ce je ne sais quoi de royal qu'il a, ne réside pas seulement dans sa haute taille et dans sa force musculaire. Il a une manière de regarder et de se laisser regarder qui vient des générations de lions qui se sont succédé. Le premier lion qui fut ne devait pas avoir cet air-là.

Je donne cette opinion pour ce qu'elle vaut ; ce n'est, en définitive, que l'opinion d'un seul homme.

Son regard limpide et profond a bu l'infini tranquille. L'image de la rue n'a pas troublé la prunelle. Le front est haut. Le corps a grossi. Le prince boîte, depuis qu'il s'est cassé la jambe. Mais il y a un vers latin qui dit que c'est la tête qui fait les rois. D'ailleurs, tout roi de France est « un homme à cheval ».

Le prince a dit « Parlez, mon cher Villemessant, dites-moi tout ». En effet, il a une grande qualité pour un roi : il sait écouter. La phrase de l'ancien :

« Les rois ont leurs oreilles aux pieds » voulant dire qu'on ne leur parle qu'à leurs pieds — n'est pas faite pour le comte de Chambord. Ce n'est pas sa faute, si, ainsi que je m'entête à le croire malgré tous ses plus fidèles, il connaît mieux la France que les Français. Il est très-éloquent, quand il le veut. Il sait — comme aujourd'hui on n'a guère le temps de savoir. C'est un économiste de haute allure comme le comte de Paris. Il faisait demander, l'autre an, le budget d'une imprimerie parisienne, constituée en société coopérative et avait envoyé un questionnaire qui indiquait bien que le prince connaissait les infiniment petits de cette question énorme.

Pendant l'empire, il avait signalé — son ouïe est fine comme chez les gens qui vivent dans les solitudes ! — les craquements du grand navire qui fatiguait en grosse mer et sombra dans la tempête. Son style est personnel. C'est daté du grand siècle et c'est écrit sur les sommets. Parmi les lettres qu'il envoie à ses fidèles, dans leurs douleurs domestiques, il y a certains billets qui semblent être écrits par le Temps sur le granit d'une tombe.

*
* *

Cependant le comte de Chambord est de notre chair. Ce doit être permis de chercher dans sa veine et sur ses nerfs certaines influences. Je crois que tout d'abord l'âme de l'enfant royal a été blessée à l'aile par l'injustice commise en 1830. La France n'avait aucun motif d'exiler l'enfant avec les trois responsables. La mort du Dauphin, Louis XVII, s'explique au point de vue de l'abominable Révolution de 93. La Révolution voulut mettre entre la royauté et la France de telles horreurs que personne n'osât se détourner en fuyant, — comme Loth après l'incendie.

L'exil du duc de Reichstadt s'explique aussi. L'Europe devait mettre, pour dormir tranquille, l'enfant en cage auprès de l'aigle cloué à Saint-Hélène comme une chouette sur une porte. En 1848, la République devait exiler le petit-fils avec le grand-père, — car la couronne est plus redoutable sur la tête d'un enfant que sur celle d'un vieillard. Mais, en 1830, la France eût pu conserver le comte de Chambord. Elle l'eût nourri à sa façon. Le prince eût grandi dans l'atmosphère moderne.

Bref, il y eut une injustice : or, cherchons dans notre vie, nous autres petits, qui faisons partie de l'immense nuit humaine. Nous trouverons que ce qui nous a fait un mal inguérissable au cœur — c'est quelque injustice ! Devenus hommes, nous avons été moins impressionnables et peut-être sommes-nous moins étonnés par l'Injuste que par le Juste. Mais si vous portez votre cœur en écharpe, lecteur, je soupçonne qu'une injustice commise sur votre enfance en est la cause. — Il en est ainsi du comte de Chambord ?

Savez-vous pourquoi certains grands oiseaux de race royale volent toujours très-haut. — C'est qu'ils ont été blessés par quelque coup de feu, toutes les fois qu'ils se sont rapprochés de terre !

* * *

Le prince a une passion qui déborde dans toute sa vie privée ; il adore la France. Il l'aime à la folie. Son âme, dans toutes ses courses et sur toutes les hauteurs, est comme ces hirondelles qui emportent, accroché à la patte, un ruban de France.

Cependant le comte de Chambord est venu rarement en France. C'est l'homme dont on a le plus parlé et qu'on a le moins vu.

Dans un de ses voyages, ce prince voulut aller voir la basilique où tant de fois avaient retenti les *Te Deum* pour les victoires des rois ses ancêtres.

L'ami dévoué qui l'accompagnait a depuis raconté ce touchant épisode :

« Il n'était pas encore six heures ; nous descen-
» dîmes devant Notre-Dame. Monseigneur fit quel-
» ques pas dans l'église et s'agenouilla auprès d'un de
» ces énormes piliers qui entourent la nef. Je m'é-
» cartai avec respect pour laisser le prince entier à
» son recueillement.

» Involontairement mes souvenirs peuplèrent en
» un instant la solitude de la cathédrale ; je la vis
» s'illuminer, se parer de tentures de fêtes, et, au
» milieu d'une foule immense, il me sembla distin-
» guer tous les grands corps de l'Etat défilant devant
» mes yeux pour aller prendre place dans de hautes
» estrades ; mes oreilles s'emplirent des éclats de
» l'orgue, du bruit des cloches qui sonnaient à toute
» volée, du canon qui tonnait et des tambours qui
» battaient aux champs ! Un vieillard aux cheveux
» blancs présentait à Dieu, en lui demandant sa pro-
» tection, un enfant nouveau-né, et tout le peuple
» assemblé, toute la noblesse, toute l'armée, lui
» juraient obéissance et fidélité. Cet enfant, c'était le
» duc de Bordeaux, le roi de France !

» Cet éblouissement ne dura qu'une minute, et
» au bout d'un instant, la foule avait disparu, les
» cloches, le canon, l'orgue, les tambours s'étaient
» tus, et à vingt pas de moi, cet enfant devenu un
» homme, ce prince devenu un inconnu, un passant,
» priait au pied d'un pilier de l'antique cathé-
» drale, presque touché par la poussière que sou-
» levaient deux vieilles femmes chargées de balayer
» le sol de l'église ! »

Plus tard, arrivé devant le pavillon Marsan, le prince fit arrêter la voiture, et après avoir longtemps cherché des yeux une fenêtre à demi-consumée, il la désigna du doigt en disant : « C'est là que je suis né. Là, à côté de cette fenêtre, j'avais des grands soldats de plomb qu'on m'avait donnés pour m'apprendre les manœuvres. » Puis, ne pouvant plus se contenir, le prince pleura. Le cocher, croyant qu'on voulait descendre, était venu pour ouvrir la portière. Remarquant l'air attristé du prince, il dit : « Consolez-vous, mon bourgeois, cela se rebâtit ces choses-là ; j'en ai vu bien d'autres! Ah! les gredins! ils m'ont fait bien pis à moi, ils m'ont mangé mon cheval. » — Voilà très en abrégé ce que M. de Monti a raconté à M. de Villemessant. En passant sur le Pont-Neuf, le prince dit en regardant Henri IV : « Ils me l'ont du moins laissé ». Cette entrevue du prince avec le grand roi a son côté émouvant. L'un était calme, mais fiévreux ; l'autre était toujours le témoin gouailleur qui regarde passer devant lui les hommes et les femmes de Paris. Il a été frappé par trois balles pendant la Commune. Aujourd'hui rien n'y paraît. Placé comme il l'est, il n'a pas vu brûler les Tuileries et croit peut-être qu'elles sont encore derrière lui.

Voilà fini le portrait du comte de Chambord, qui dépasse la foule non-seulement de la tête, mais de la poitrine. Un autre, dans notre temps, est peut-être de sa taille, mais c'est un prêtre. Et là, le côté surhumain du caractère étonne moins. Le *non possumus* de l'un étonnera moins l'histoire que le *non possumus* de l'autre. Tous deux, le pape et le roi, se partagent le monde idéal et sublime, comme autrefois le pape et l'empereur se partagèrent l'Europe du midi et d'occident.

On a dit que le prince ne vit pas dans notre

monde. C'est une erreur. Mais il vit dans les couches suprêmes de l'atmosphère. On sait, depuis la catastrophe des aéronautes, que l'homme ne peut monter trop haut sans se briser. Il y a comme un plafond invisible. Seul, dirait-on, le comte de Chambord peut vivre aussi haut. Enfin, quand l'homme royal mourra, il y a quelque chose qui mourra en France avec lui — le sentiment du respect. Je veux dire ce qui nous reste du respect que la vie publique contemporaine nous a fait perdre et qui va forcément vers lui, quelles que soient nos opinions politiques.

M. DUFAURE

Le succès de M. Dufaure provient de la vérité de cet adage : « La France est centre gauche ». En effet, la France penche toujours, si ce n'est verse. du côté de l'opposition révolutionnaire tempérée. Cela explique suffisamment les différentes stations que M. Dufaure a faites au pouvoir. La marche de notre pays semble décrire un cercle et imiter le dessin que fait le serpent qui se mord la queue ; puisque dans l'espace de trente et quelques années nous rencontrons cinq fois sur notre chemin le même homme qui n'a pas bougé de place.

* * *

M. Dufaure n'est pas quelqu'un, comme M. de Broglie ; — il est quelque chose comme le tempérament d'un peuple. Il est l'esprit frondeur sous une forme austère ; la Révolution honnête et modérée ; la critique de l'autorité plutôt que sa négation. Voilà pourquoi M. Dufaure est toujours à la veille ou de prendre ou de quitter le pouvoir.

Son heure vient quand tout est embrouillé et confus ; quand l'esprit public n'y voit plus. Ce n'est pas un homme d'État nocturne, mais de pénombre. — Il ne paraît qu'avant ou après le jour.

Cela nous dit assez comment il a eu ce rare privilége de n'avoir la responsabilité d'aucun de nos malheurs. Quand le pays tombe, M. Dufaure n'est plus là ; quand il se relève, M. Dufaure n'est pas encore là.

Aussi, a-t-il toujours l'air de prendre l'intérim du ministère, quand il est nommé ministre. Il demande seulement au tribunal une remise pour les affaires dont il est chargé comme avocat. Puis, quand il quitte le cabinet de ministre, il y laisse toujours quelque chose, comme un homme qui reviendra bientôt. L'autre fois, au ministère de la justice, c'était un paletot d'hiver qu'il avait laissé. — M. Dufaure retrouvera son paletot, en même temps que la France; l'un n'aura pas plus changé que l'autre.

*
* *

Vous connaissez la figure de M. Dufaure, — quelque chose de tourmenté et de puissant; joues tombantes, lèvre inférieure rejetée en avant, à la mode de la maison d'Autriche, — c'est, en effet, sous un humble aspect, un grand dédaigneux, — sourcils comme il n'y en a pas deux autres en France, peu fournis, longs, durs, avec une touffe d'épis qui ne veulent ni blanchir ni se courber; cheveux couchés en désordre ou debout comme des crins; œil non pas doux, non pas fin, — mais œil tranquille! Ce regard plein d'apaisement, au milieu de cette figure bouleversée, dont les crins rappellent le sanglier, indique qu'il y a là une âme et quelle elle est. Ame belle et bonne, je n'en doute pas, — mais âme forte, j'en suis certain.

Ce regard vous enveloppe tout à coup et disparaît aussitôt sous l'épaisse paupière qui tombe sur lui. Cet homme n'a pas vieilli, peut-être parce qu'il n'a jamais été jeune. On ne se rappelle pas l'avoir vu autrement, ou habillé d'une autre façon. Il n'aura eu, aux yeux de quatre générations, qu'une seule forme et — nous allons le dire — qu'un seul rôle.

* * *

M. Dufaure est le premier parmi les avocats contemporains. Voyez-le arriver à la barre. Sa robe est usée, sa cravate blanche paraît plutôt tordue que pliée. Il a posé sur la tablette son dossier, attaché par une courroie de fil gris. Il range les pièces, une à une, après les avoir regardées de si près (il est myope) qu'il a l'air de les sentir une à une. Enfin il a ôté sa vieille toque, dont la corne droite est bossuée par le toucher de cette main vigoureuse. Et il parle.

Tout d'abord, on croit que cette voix vient d'un autre que lui ; mais cela part de son nez ; non pas à la façon de Rachel ni de Lacordaire, dont la voix était parfois un peu nasillarde, mais à la façon de certains comiques de théâtre. Cependant on n'a jamais ri et on ne rira jamais ! Cette voix bizarre a su causer autour d'elle cette émotion que dans le langage très-vulgaire on appelle la *chair de poule*, et si elle n'a jamais fait pleurer, c'est peut-être parce qu'elle ne l'a jamais daigné.

La phrase de M. Dufaure est courte. Peu de phrases incidentes. Sa diction est lente, quasi-monotone. Les syllabes se détachent bien. Les désinences ou les repos de voix sont sûrs. A chaque moment, l'orateur prend un feuillet de ses notes, l'approche de ses yeux — et cela sans ralentir ou accélérer son débit. Si on ne le voyait pas faire ce mouvement, on croirait à une improvisation absolue.

Rien n'est beau comme ce respect de l'illustre avocat pour la cause qu'il défend, pour le droit qu'il représente, pour le vrai et le bien-dire. En effet, nul mieux que lui pourrait improviser, car nul n'a jamais connu mieux que lui son dossier. Aucun clerc d'a-

voué et même son secrétaire n'a ouvert ce dossier. Il y est entré tout seul. Ses notes étonnent. Les points de repère ne sont pas sur les idées, mais sur les phrases. A gauche, au sommet du feuillet, il y a les trois ou quatre mots qui commencent une phrase. Plus bas, au centre, un autre commencement. Enfin, à droite, idem. Je n'invente pas. Inventer c'est trop facile ; dire seulement ce qui est, voilà la difficulté qui me tente. Cela prouve aussi que M. Dufaure est encore plus sûr de sa pensée que de sa parole. Quelle leçon pour tant d'autres orateurs !

Et sa clarté vous saisit, et sa force de dialectique vous empoigne. Cet orateur serait sans rival s'il maniait mieux la passion. On dirait qu'il n'aime pas à s'en servir et qu'il se sent inférieur là. Puis il a plutôt une forte qu'une haute allure. Enfin sa finesse n'a pas une distinction notoire ; — ce n'est pas grande dame !

Un de ses amis, — amis politiques, non ; il n'en a pas, — me disait ce matin que M. Dufaure avait de l'éléphant qui préfère se servir habilement de sa trompe, plutôt que puissamment de son poids. C'est vrai ! mais, si par un de ces regards rapides et interrogateurs qu'il lance sur son auditoire, il s'aperçoit que quelqu'un ou que quelque chose de ses adversaires reste encore debout contre lui, alors il emploie un de ces arguments décisifs qui l'ont rendu célèbre : — il écrase ; comme l'éléphant poussé à bout écrase avec le pied !

Faire le portrait de l'avocat c'est faire le portrait de l'orateur de tribune, qui est plutôt un avocat politique qu'un homme d'Etat. S'il joue un rôle important dans nos destinées, c'est que chaque situation politique a l'homme qu'elle mérite ; — celle qui cor-

respond à M. Dufaure devait produire un grand avocat plutôt qu'un homme d'Etat.

L'avez-vous vu, l'autre jour ? Il avait besoin, pour constituer la nouvelle majorité, de tenir en éveil l'esprit anti-bonapartiste. Or, à la fin de son discours, il prononça, sans même la souligner, avec son air de puissant bonhomme, la phrase « les intrigues audacieuses... ». L'émotion de l'Assemblée, beaucoup plus sympathique qu'opposée, l'interrompit. Mais il continua, comme s'il ne tenait pas à ce qu'il avait dit d'une façon sans doute incidente. Or, cette phrase,.. je parie tout ce que vous voudrez qu'on pourrait la retrouver écrite quelque part, au coin ou au beau milieu de son feuillet de notes ! Tout l'homme, ou si vous l'aimez mieux, tout l'avocat est là. A coup sûr, ce n'est pas du Berryer, mais c'est au moins du Rouher.

*
* *

A la tribune, il semble improviser plus qu'à la barre, parce qu'il est obligé de répondre parfois à des argumentations spontanées. Mais faites l'expérience suivante : — Essayez d'exprimer une de ses pensées sous une forme plus claire et plus concise. Remplacez, si vous le pouvez, un de ses adjectifs par une meilleure épithète. Vous ne le pourrez pas. Son mot n'était pas seulement bon : il était le meilleur.

Cependant, cet orateur politique a un défaut considérable. Habitué à être écouté au palais par des hommes qui comprennent à demi-mot, il ne revient pas assez sur le même argument. Tout ce qu'il dit se tient de telle façon que tout a besoin d'être entendu. Et les distraits ou les paresseux d'esprit peuvent per-

dre le fil... Or, les majorités se complètent surtout avec ceux-là !

D'autre part, s'il ne va jamais dans les nuages, il ne se plaît pas assez sur les sommets. Assurément il ne pourrait pas lutter contre un de ces orateurs de grande race, comme il en surgit à l'horizon, trois ou quatre par siècle. Mais aujourd'hui il n'y en a pas ! J'estime même qu'un orateur passionné, personnel, véhément, peut lutter avec avantage contre lui. Mais ces orateurs-là se méfient de l'écorce rude de M. Dufaure : ils tournent autour de son argumentation, comme les chiens autour d'une tortue qui s'est repliée sous sa carapace. Enfin, M. Dufaure ne s'aventure jamais dans certaines questions nettes, élevées, ardentes ; et, s'il réussit souvent à la tribune, c'est que là, comme au palais, il sait choisir ses causes.

*
* *

Nonobstant, M. Dufaure excite autour de lui plus de respect que d'enthousiasme. Il est, dit-on, le plus salué par ses collègues. Cependant il a peu de clients. Pourtant il n'a jamais trahi quelqu'un ou quelque chose. — C'est peut-être parce qu'il ne s'est jamais donné ! Le duc de Broglie est moins salué, mais plus entouré ; plus haï, mais plus aimé.

Cette personnalité, pleine de finesse et de sang-froid, est une de celles qui étonnent le plus les étrangers. Ils ne comprennent pas ces influences intermittentes d'un homme mesuré et modéré, sur un peuple sans mesure et sans frein. J'ai essayé de les expliquer et je dis que deux côtés de ce caractère me séduisent : — M. Dufaure est mystérieux et il n'est pas démocrate. — A coup sûr, il ne croit pas, malgré le suffrage universel, que M. Marcou soit son égal.

Aucuns disent aujourd'hui qu'il va être principal

ministre. Cela ne l'étonnerait pas de retrouver ou de quitter le pouvoir, mais bien d'y rester. Je sais que selon l'habitude de M. Dufaure, son arrivée au pouvoir annoncerait le prochain avénement d'un système gouvernemental opposé au sien. — Mais quel est le sien ? Je voudrais bien le savoir !

M. MAGNE

Jamais époque plus troublée ne produisit homme plus calme. Au milieu du bal masqué contemporain auquel ont pris part tous les partis politiques, un homme d'une taille moyenne s'est promené, vêtu d'un long mac-farlane sombre. Sa figure ronde, d'une pâleur mate, mais un peu rougeaude aux fossettes des joues, est éclairée par des yeux d'un noir vif. Son regard est un peu inquiet. Ses cheveux sont d'un blanc d'argent. Il avait un air doux et grave. Parfois, il s'est arrêté devant nos groupes. Il a parlé avec la voix d'un véritable orateur. Puis, sur un calepin, il a inscrit le nombre des violons, des becs de gaz, etc. Il a payé les soupers. Quand le mercredi des Cendres est venu, le même homme, comptable acharné, a été le payeur du dernier quart d'heure de Rabelais. — Sa passion de tout dénombrer était telle qu'il voulait compter les cendres ! Philosophe placide et caissier imperturbable, il a tenu la bourse où la fatalité implacable puisait à pleines mains. — Cet homme est « Monsieur Magne », comme on disait « Monsieur Guizot ».

*
* *

M. Magne n'a jamais beaucoup ri ; mais il n'a jamais beaucoup pleuré. Il a compté notre marche, avec l'impassibilité d'un podomètre. Venu de rien, il est

arrivé à tout. On ne le voit ni monter ni descendre. De temps en temps, il apparaît au sommet et il disparaît. Il a cela de rare, qu'il a su beaucoup parler sans se confesser. Il mourra sans qu'on connaisse tout le secret de sa pensée politique. Homme de sang-froid, il n'a pas été trahi par la passion. Rien ne l'a grisé. Voilà pourquoi on ne sait rien de son âme. — Il marche dans la vie avec cette raideur circonspecte d'un homme qui porterait sur la tête un plateau de figurines en plâtre !

M. Magne, est, d'autre part, un comptable derrière un guichet. Rarement la foule l'a vu dans la rue. C'est un esprit modéré que toute violence trouble. Il avait l'habitude de dire à ses secrétaires : « Souvenez-vous que le vent modéré fait moudre le blé et que le vent violent renverse le moulin ».

*
* *

Cinq fois pendant sa vie, le vent a fait ouvrir violemment les fenêtres de son cabinet de travail, et a dispersé dans la place ses papiers. Cinq fois il a repris son travail financier au point où il l'avait laissé. D'autres cherchent Dieu ; ceux-ci cherchent la femme ; — M. Magne cherche l'équilibre du budget.

En fait, c'est un caissier. Il n'a pas même une serrure à secret pour ouvrir sa caisse. Son système est aussi banal que celui d'un père de famille. Il consiste à dépenser moins et à recevoir plus. La force de M. Magne est dans cette simplicité. Cependant, la nécessité des choses et comme une ironique fatalité, ont fait signer par M. Magne les plus grandes dépenses et les plus grands emprunts de ce temps. Mais plein de l'âpre passion du travail et de l'esprit patriotique le ministre est resté à son poste. Il a fourni à l'empire et aux gouvernements subséquents les meilleurs

moyens de rompre cet équilibre budgétaire dont il rêve.

Il ressemble étonnamment à cet Américain qui, en juin 1848, prenant un fusil des mains d'un insurgé, tua un garde national de l'ordre et dit au Gavroche en lui remettant le fusil : « Voilà comment cela se fait ! mais ce n'est pas mon opinion ! »

*
* *

A vingt ans, M. Magne étonnait par sa maturité, comme il étonne aujourd'hui par sa jeunesse. Il a fait des logarithmes à l'âge où l'on fait des vers ! A l'âge où l'on se marie il était déjà rapporteur du budget. Jamais matière ne fut plus impressionnable à l'œil nu que ce budget. Selon qu'on le regarde, on lui trouve des millions de plus ou de moins. Le budget a été le champ de bataille glorieux de M. Magne. Sa personnalité a grandi avec la dette publique qu'il voulait amoindrir. L'humble expéditionnaire de la préfecture de Périgueux est devenu un des membres du conseil privé, c'est-à-dire est monté au point extrême que pouvait alors atteindre un homme, sans couronne. De même que sous tout gouvernement 4 × 4 font 16, de même M. Magne conserva absolument son identité sous tout gouvernement. Il a pu servir des gouvernements différents sans en trahir aucun. Cependant son œuvre principale appartient à la période impériale.

Malgré son impassibilité voulue, M. Magne a conservé dans le regard je ne sais quoi d'inquiet. Petit et pauvre, il avait dû se garer de tous et de tout. Grand et puissant, il conserve la prudence du cheval qui marche dans un chemin plein d'eau.

D'autre part, quand il passe devant vous, il vous regarde de côté sans détourner la tête, comme le fait

la femme honnête. Enfin, détail qui fait ressortir le caractère d'un homme comme à l'emporte-pièce : M. Magne, qui est certes une des plus grandes expériences financières du monde, craint les critiques des imbéciles ; — comme les chevaux, même de grande race, ont peur des ânes !

*
* *

M. Magne est un très-remarquable orateur. Sa parole limpide ; sa voix *blanche;* sa phrase nette ; son argumentation lumineuse ; son désir manifeste de convaincre plutôt que d'émouvoir, de séduire plutôt que d'étonner — attirent aussitôt l'attention de l'auditoire. M. Magne se met habilement avec son auditoire au même degré de chaleur. Sa parole est dans la tonalité des vibrations ambiantes. Cela explique pourquoi le lecteur ne partage point certaines émotions ressenties par l'auditeur. Cependant il me semble qu'une couleur trop uniformément grise couvre le discours écrit. M. Magne n'est pas un coloriste. Mais de temps en temps, un très-grand effet sort en relief, qui est produit par une opposition d'ombre et de lumière. M. Magne est de l'école oratoire de M. Thiers; mais il a dû prendre aussi quelques leçons des grands orateurs d'autrefois.

*
* *

On peut reprocher à M. Magne d'avoir été, quand il est sorti du budget, plutôt un avocat qu'un homme d'État. Mais il n'avait pas choisi son rôle. Quoique d'esprit très-libéral, ainsi qu'il l'a prouvé en 1870 et en 1872, M. Magne a été surtout un fonctionnaire plutôt qu'un homme d'État. Quand notre époque passera devant les assises de l'avenir, l'histoire — ce juge d'instruction — aura quelque difficulté à trou-

ver des événements qui portent l'empreinte personnelle de M. Magne. Il a été moins le complice que l'instrument du système impérial qui consistait à escompter l'avenir pour les besoins du présent. Système qui, vous le savez, a été le père de M. Haussmann, lequel engendra Paris. Plus tard, sous le gouvernement actuel, il est entré au ministère des finances avec des allures de syndic d'une faillite. Là, il a été insensible à tous les courants de l'opinion publique, — comme l'est aux courants d'air le génie nu de la colonne de Juillet. On a, un jour, rendu M. Magne responsable de certaines lois économiques de l'Empire, entr'autres de la loi des coalitions et des associations ouvrières. On a dit « ces lois ont préparé la Commune et M. Magne en est reponsable ». Cela est une erreur. En tous cas, il y aurait exagération dans la déduction. — On ressemble ici à ceux qui accuseraient la Régie d'avoir incendié une maison, parce que l'incendiaire s'est servi d'allumettes de la Régie!

M. Magne a toujours réparé des situations qu'il n'avait point faites. Sa passion fut l'ordre. Il a voulu que tout fût ordonné dans le gouvernement comme dans sa vie. Il a su d'une façon merveilleuse l'art de vivre. Seul, Montaigne l'a égalé. Aussi bien a-t-il toute la philosophie de Montaigne, comme il en a le château, à Bergerac. On connaît assez Montaigne pour savoir que, là-haut, — il doit être content de voir dans ses souliers un homme qui lui ressemble autant. L'admiration de M. Magne pour Montaigne est absolue. Il a tout conservé, là-bas, du grand penseur. On dirait que Montaigne vient de sortir du cabinet de M. Magne et va y rentrer!

M. Magne a de Montaigne la sérénité et l'habitude du *gnôthi-seauton*. Cependant, il a en moins l'esprit

de curiosité. Il se préoccupe peu « du sens des mouvements de son chat ». Il est plus utilitaire, mais il est autant voluptueux. Le travail est sa volupté. Sur la table de son cabinet, on voit rangés avec symétrie son canif, sa plume, son grattoir, son couteau à papier, etc. Il a pu lui-même être changé de place, mais ces objets sont toujours restés là. Il les range sans cesse. Comme Balzac, il se sert de chandelles et non de bougies. Quand il travaille, il les mouche méthodiquement et lentement, comme pour prendre un repos.

En 1870, pendant la guerre, il travaillait le budget comme si le feu n'était pas au pays. Vous rappelez-vous ce pêcheur à la ligne qu'on vit, auprès du viaduc d'Arcueil, en plein bombardement de 1871 ? Accaparement de l'homme par l'idée fixe ! — Il serait intéressant de savoir si cet homme étonnant a trouvé des poissons encore plus étonnants que lui, qui, par ce tapage infernal, ont osé mordre à l'hameçon !

Il est resté prophète dans son village. Le pays périgourdin est le fief de M. Magne. Il a servi l'Empire. Il l'a aimé. Il a porté son deuil. On a reproché à M. Magne son népotisme. En tous cas, cela vaut mieux de donner des places aux mâles de sa famille — que de les égorger comme jadis, en Turquie. Son fils a donné dernièrement sa démission de receveur général. Aujourd'hui les Périgourdins sont fort heureux. Leur passion a toujours été de faire chez eux des grands hommes. M. Magne est bien leur affaire. Périgueux est la ville de France qui a le plus de statues sur ses promenades. C'est l'ancienne Athènes. Il y a là Fénelon, Montaigne, Bugeaud, Daumesnil, etc., etc. On a déjà songé à la statue de M. Magne. Dès qu'il mourra, les Périgourdins commanderont du même coup son cercueil et sa statue.

Et il méritera cette statue comme tous ceux qui auront servi plus le pays que les partis. La patrie, avant tout. — Voilà la vérité que nous commençons à entrevoir et que nos fils sauront regarder en face. — Car les fils voient quelquefois mieux que les pères ; surtout les fils d'aveugles !

LE DUC DECAZES

Il y a différentes sortes de statues : Les statues qu'un peuple a oublié d'élever : Les statues qu'un peuple oublie de renverser. Dieu me garde de parler de ces dernières. Parmi les autres, il y a la statue du duc de Richelieu. Je parle du Richelieu quasi obscur de 1815. Ministre des affaires étrangères de la Restauration, il se dévoua jusqu'à mettre son grand nom de Richelieu au bas de ce traité où la France abaissait la tête. Il se déclara solidaire d'un gouvernement tombé, après l'avoir attaqué debout. De même MM. Thiers, de Broglie et Decazes eurent le courage d'accepter sans bénéfice d'inventaire la succession de M. Jules Favre. Le ministre des affaires étrangères a une importance sans égale en deux cas : — quand son gouvernement fait la loi en Europe ; — quand il la subit. — Quand il effraie par sa puissance ; — ou par son infortune. Une virgule oubliée dans une circulaire peut mettre le feu à l'Europe. Car selon chacun des deux cas, le ministre est trop fort ou trop faible pour daigner ou pouvoir réparer son oubli. M. Disraëli disait, en 1872, à un diplomate italien de mes amis : « Il y a désormais en Europe deux grandes nations dangereuses : la Prusse parce qu'elle est trop haut ; la France, parce qu'elle est trop bas. »

*
* *

En diplomatie, quand on est fort, il faut l'être comme un chat. — Quand on est faible, il faut l'être comme un lion malade. Là, il est bon d'être prudent; ici, il est nécessaire d'être digne. Nul n'a su ces vérités mieux que le duc Decazes. Parfois il a compris, comme le sanglier, qu'il y a des circonstances où se sauver, c'est la mort; où faire tête, c'est la vie. Il a su résister à des demandes léonines comme si les soldats de France qui sont sous le gazon paradaient encore au Champ-de-Mars. Parfois le duc a reculé, mais il l'a fait, ce me semble, avec la dignité qui convient au représentant d'un formidable vaincu.

Je ne veux voir ici dans le duc que le diplomate et non l'homme politique. Je dis déjà qu'il est aussi habile et plus fin que M. Thiers. C'est le plus sérieux compliment qu'on puisse faire d'un ministre des affaires étrangères. En effet, M. Thiers est aussi bon à l'extérieur qu'il a voulu être médiocre à l'intérieur. Il ressemble à ces maris qui sont maussades à la maison et charmants au dehors. Le duc Decazes a su encore mieux que M. Thiers ce langage spécial de la diplomatie où parfois on dit, comme le docteur Marphurius : « Il semble que je suis venu » au lieu de : « je suis venu ».

*
* *

On a reproché au duc son peu d'ampleur à la tribune. Mais ici l'éloquence est vaine. Elle coûterait trop cher au pays en se trompant de date. M. Decazes est un causeur de l'école oratoire de M. Thiers. Il a moins de brio que son maître, mais il a plus d'élégance. Il est aussi clair, — il est correct davantage. Cette parole pleine de nuances a été applaudie, l'autre jour. Cependant la situation extérieure de la France retombe d'un côté quand on la relève de l'autre,

comme un paysan ivre à cheval. Mais la foule oublie facilement hier. Le patriotisme mal compris est une source intarissable d'inspirations passionnées. C'est un levier qui soulève contre le sang-froid obligatoire des gouvernements les majorités des assemblées. M. Decazes interpellé doit satisfaire aux nécessités parlementaires qui l'obligent à parler, en même temps qu'aux nécessités générales qui l'obligent à se taire. Il ne peut avouer ni nos faiblesses, ni nos forces; ni les secrets de l'Europe, ni ceux de la France. C'est son génie de cacher sous l'aisance de la forme les difficultés de la question. Il ne peut convaincre que les patriotes convaincus d'avance. Mais il doit satisfaire les curiosités patriotiques dans une mesure qui ne déplaise point à l'Europe, laquelle écoute dans la loge qu'on sait. — Voilà le portrait d'un bon ministre des affaires étrangères d'aujourd'hui. Il ressemble étonnamment à celui du duc Decazes.

*
* *

Nul plus que le duc Decazes n'a été à la hauteur ou à la profondeur de la situation. — L'autre jour, il a parlé pendant deux heures, sans que la fierté pas plus que la prudence du pays puissent lui reprocher un seul mot. Vous avez remarqué que, tous les trois mois, l'Europe s'arrête devant une question diplomatique sans savoir ce qu'il en sortira. — De même, sous l'arrêt d'un épagneul, on ne sait s'il sortira d'un buisson une perdrix ou une vipère. Le duc Decazes a déjà battu bien de ces buissons-là. La diplomatie tue ou sauve les empires. L Empire n'est pas tombé sous son système politique. Non. Il est tombé sous une faute diplomatique d'après Sadowa. — Le 4 septembre est de l'année 1866.

*
* *

Le système du duc Decazes consiste à faire relever lentement la France. Vous souvenez-vous de Rachel, courbée tout à coup par la fantaisie du poëte ? comme elle se relevait lentement devant la rampe ! Le danger est divisible. Le danger de l'intérieur regarde le Maréchal de Mac-Mahon. Le duc Decazes ne doit se préoccuper que du danger extérieur. Il est engagé pour jouer seulement son rôle de secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères, devant un parterre de rois. Personne ne connaît mieux que lui ce terrain brûlant et mouvant, comme un versant du Vésuve, où la France ne doit pas se hâter, aujourd'hui. Elle doit y attendre demain. Demain, elle devra y attendre après-demain. Que si on interpelle le duc en lui disant : « Ministre des affaires étrangères, que fait la France sous votre gouvernement ? » — le duc doit répondre « elle vit ». — Et c'est assez ; car, aujourd'hui, c'est tout.

*
* *

Le duc Decazes est de taille moyenne. D'ordinaire, les ministres n'ont pas une très-grande valeur quand ils ont une très-grande taille. Pitt fut une exception. Il eut du génie, quoiqu'il eût le cœur loin des extrémités. Le duc n'a point la beauté de son père, mais il a ses deux grands yeux d'un bleu vif. Son regard tombe sur vous avec une pénétrante intensité de lumière. — On dirait d'un homme qui dirigerait sur vous le feu de deux petites lanternes. De temps en temps le duc cache leur lumière sous un binocle. Sa bouche droite, fine, serrée, un peu sèche, indique le diplomate : son sourire dit le diplomate français. Mais c'est un sourire qui vient quand il faut, et s'en va de même. Ce n'est point le sourire du duc de Broglie, qui parfois reste sur les lèvres, comme s'il y

avait été oublié! Ses sourcils sont épais et donnent une apparence profonde au regard. Son teint est d'une pâleur mate. Ses favoris sont gris. Le haut du crâne est nu comme un œuf d'autruche. De loin, le duc ressemble à quelques-uns, — de près à personne! Il a couvert cet ensemble plastique de ce vernis particulier à l'homme du monde qui enlève un peu de relief par son uniformité. Quand le duc le veut, il éteint à demi ses yeux, et met sur ses lèvres son sourire numéro un. Alors il m'a fait songer au mot de Cavour à ses élèves, MM. le commandeur Nigra et Visconti-Venosta : « Mes enfants, c'est en parlant aux femmes qu'on apprend à parler aux gouvernements ».

*
* *

Le duc Decazes a longtemps porté le titre de duc de Glucksberg. Ce titre, — détail quasi inconnu, — avait été donné à son père par le roi de Danemark, quand le duc, premier du nom, épousa Mlle de Saint-Aulaire, parente par sa mère de la famille royale danoise. Ce titre appartient désormais au fils aîné de la maison Decazes. Sur le quai d'Orsay, il y a encore aujourd'hui un petit duc de Glucksberg. En 1848, le jeune diplomate, âgé de vingt-huit ans, était déjà commandeur de la Légion d'honneur et venait d'être nommé ministre plénipotentiaire à Lisbonne. Tous les Decazes sont diplomates, comme tous les Broglie sont hommes d'Etat et tous les Loyal sont écuyers du Cirque. Or, le ministre de la République de 1870 donna, en 1848, sa démission, pour ne pas servir la République que plus tard il devait gouverner! — C'est assez drôle pour qu'on en parle en passant. Le duc de Glucksberg et le prince de Broglie étaient les secrétaires de M. Bresson pendant la fameuse affaire

des mariages espagnols. Le comte Bresson, dont la mort volontaire a quelque similitude avec celle de M. Beulé, avait écrit, avant de mourir, ces mots : « Ceux qui souffrent sont ceux qui le veulent bien ! » — Cela valait encore la peine d'indiquer ce sceptique, maître de ces deux croyants. Car le duc Decazes est un croyant comme le duc de Broglie.

*
* *

Le duc Decazes est aujourd'hui un rude travailleur. Il ne sort que pour aller à Versailles. Une voiture attelée est, depuis neuf heures du matin, dans la cour de l'hôtel des affaires étrangères. Dès que le duc le peut, il va à Versailles. — Les corbeaux centenaires doivent reconnaître ce va et vient de ministres sur la route de Versailles qu'ils ont vu quand ils avaient vingt ans.

Le duc n'écrit pas ses dépêches. Il dicte comme César. Je n'insiste guère sur ce point de ressemblance. De même on n'est pas César, parce qu'on est chauve comme lui. Le duc n'est pas un grand orateur dans une époque où même M. Jules Favre l'est. Cependant son élégance de parole s'élève parfois jusqu'à la solennité. Sa parole est sans éclat ; mais elle est toujours de haut goût. Enfin l'homme froid qu'on connaît a en lui un homme qu'on ne connaît pas et qui a une nature en dehors et parfois mouvementée. Le cosmopolite contient un Méridional. — On a beau se frotter à tous les tapis, chacun garde à la semelle de ses souliers un peu du sol natal.

*
* *

Voilà bien le duc Decazes. Mon dessein, que j'estime patriotique, serait de le faire connaître davantage. Aucuns lui reprochent trop de prudence à

l'extérieur. Mais il est un pilote plutôt qu'un capitaine de navire. Vous connaissez cette vieille figure du vaisseau de l'Etat. Reprenons-la. Ces vieilles images sont les meilleures, comme le sont les plus anciens impôts. Pendant la nuit, le vaisseau a traversé les écueils avec l'habileté d'un jongleur qui danse au milieu des couteaux. Nous montons sur le pont. Nous voyons un horizon tranquille et une mer d'un beau bleu de blanchisseuse. Et nous reprochons au pilote, le duc Decazes, d'avoir fait prendre des ris aux voiles. Bref, nous croyons que tout écueil qui n'est pas vu n'existe point.

J'étais en Italie, au moment de l'incident de l'*Orénoque*. — On disait hautement que cette question était du Bismark enfariné ! On ne comprenait point comment M. du Temple voulait, en interpellant, entrer dans l'invite des adversaires et jouer la carte forcée. Heureusement la papauté, toujours dévouée à la France, conseilla le silence. Plus tard, j'ai entendu parfois, dans les salons de France, des gens s'écrier : « Le duc Decazes aurait dû répondre vertement au prince de Bismark ». Ces gens appartenaient à la classe dirigeante ! — Vraiment, ce sont des chiens d'aveugles. S'ils paient des contributions, ils peuvent réclamer, — car la loi les exempte !

Je demande ce qu'il adviendrait, si quelque Hugo, sublime et imprudent, entonnait un hymne patriotique ; si le duc Decazes répétait le refrain avec toute la nation ! Ce chant serait notre perte. — Il rappellerait ce verset ardent de l'hymne indien qui consumait tout homme qui le chantait !

*
* *

Quand le duc Decazes, se promenant en long et en large dans son cabinet, allumant sans cesse un

nouveau cigare à l'ancien, dictait une réponse difficile, il ne faisait ni le hâbleur ni le larmoyeur devant les fatalités. Il sait que dans le premier cas, ce serait aboyer contre la mer. Dans le second, ce serait imiter le cerf aux abois qui, dit-on, pleure pour attendrir la meute. Il se contentait d'être habile et digne. Et puis et surtout, le duc Decazes est un diplomate heureux. Vaut mieux pour les peuples un général heureux qu'un grand général. Il a réussi dans toutes les questions principales. — Le duc n'est-il pas le fils d'un illustre séducteur de rois !

Chaque matin, notre réveil a été une sorte de résurrection quotidienne. A chaque matin, le pays se rélève un peu plus grand que celui qui, la veille, s'est couché. L'Europe le voit et ne s'en effraie pas. Elle comprend à merveille que nous sommes plus dangereux dans notre abaissement anormal qu'avec notre grandeur naturelle. On peut diminuer un grand empire ; on ne saurait tuer un grand peuple. Or, le peuple français est resté le premier du monde. Il ne peut disparaître. Donc, il faut le loger selon sa taille. — Voilà la théorie que le duc Decazes développe avec succès au-delà des frontières !

*
* *

J'ai fini. Ce portrait me semblait difficile ; j'allais dire dangereux. Aussi, ne l'ai-je tenté qu'avec hésitation. Certes, il faudrait un grand homme dans l'hôtel du quai d'Orsay. Or, il n'y en a pas. Mais le prince de Bismark lui-même, à qui je ne veux pas marchander l'aune en mesurant sa taille, ne serait pas un grand homme si le maréchal de Mac-Mahon avait eu, de plus, à Frœchswiller, quarante mille soldats. Le duc Decazes n'est qu'un homme supérieur. L'Europe dit sans cesse dans ses journaux

qu'il est un diplomate de premier ordre. Il appartient au pays et non aux partis. Le prince de Bismark l'a jugé, l'autre jour, en disant ces mots dont j'affirme le texte absolument exact : « Le duc est étonnant ; il ressemble à une boule qui tourne ; je ne puis jamais le piquer au même endroit ». Le duc Decazes est une de ces grandes personnalités que façonnent les situations dangereuses en se prolongeant. Il appartient assurément à une espèce qu'on croyait disparue — c'est un homme nécessaire.

LE PRINCE DE BISMARK

Rhin ou RHEIN! cet E remue le monde moderne. Aujourd'hui, c'est RHEIN. Mais cette alternative n'a pas seule préoccupé le prince de Bismark. Il a fait le rêve de tout étudiant de Gœttingue : « l'unité de la patrie allemande ! » Le prince de Bismark rêve pour les Hohenzollern, la souveraineté temporelle et spirituelle de toute terre où on parle allemand. La grammaire serait la seule frontière de cet empire germanique ! Le prince de Metternich, plus sage ou plus habile, ne demandait pour les Hapsbourg qu'un peu plus de mer « cette grande chose du Seigneur ». En effet, la mer est la grande eau bénite, qui manque plus à l'Allemagne qu'à la France ! Ayant ces rêves vieillis d'unité allemande, le prince a-t-il donc trouvé quelques moyens nouveaux ? Non. Le comte Menabrea et le marquis Monticelli doivent se souvenir de ces dîners où, presqu'enfant, j'ai entendu la théorie des unités développée par Cavour, démissionnaire après le traité de Villafranca et furieux contre les Rois. » A la France, la terre française jusqu'au Rhin et aux Alpes — aux Italiens, l'Italie une — à la Prusse, la terre allemande — aux Madgyars les restes de l'Autriche — au Panslavisme sous un Romanoff, la terre où le soleil se lève. »

*
* *

Ce fut là exactement la première pensée de M. de

Bismark. Jusqu'à la veille de Sadowa, il a recherché les alliances russe, française et italienne. — Cavour, c'est le maître. — Bismark, c'est l'élève. Le premier a réussi. Le second échouera. Le génie de Cavour est mort avec Cavour, comme le violon de Paganini est mort avec Paganini! Le prince de Bismark, aujourd'hui le plus grand parmi les vivants, a eu un collaborateur anonyme : Anankè, — qui a déjoué une partie de ses projets en faisant triompher l'autre partie. Le principal auteur du drame franco-allemand est celui qui n'a pas été nommé. Au contraire, Cavour a fait seul les paroles et la musique de son unité italienne!

*
* *

Le comte de Cavour était plus sanguin. Le prince est plus bilieux et nerveux. Cavour, sachant, par le battement plus précipité de l'artère aux tempes, que sa vie sera courte, hâte l'événement plus que ne le fait le prince. Celui-ci est un beau buveur et un beau fumeur. Il n'a pour maladie que sa fameuse sciatique, dite diplomatique. Il voit de loin les coups comme un bon joueur d'échecs. Cavour est plus sympathique; M. de Bismark est plus séduisant. Tous les deux ont dépensé leur foi dans leur œuvre. Ils sont sceptiques quant au reste. Leur volonté, c'est leur étoile. Leur agenda privé est la constitution du pays. Le comte a plus de souplesse. Lui et lui ont la même opiniâtreté. Tous deux auront été des orateurs railleurs et violents. L'italien, chef d'un peuple plus petit, a plus de sous-entendus dans la parole et plus de ruses dans la manière. Le prince copie Cavour. Cavour se regarde dans une glace. Le féodal et le libéral sont également autoritaires. Mais, Cavour est un homme d'aujourd'hui. M. de Bismark est un

homme d'hier. — Il y a du Barbare dans le *chancelier de fer*. Regardez bien son crâne nu. Ce Germain a du Slave. Aussi bien les Brandebourgeois ont-ils du sang slave. L'œuvre de Cavour se complète sur sa tombe. L'œuvre de M. de Bismark diminue, lui vivant.

***

En effet, le principal objectif du prince de Bismark n'a pas été l'écrasement absolu de la France. Le but a été la destruction de l'Autriche et, par contre, l'unité allemande sous la couronne d'un Charlemagne-Hohenzollern. Je demande humblement où est cette unité. L'Autriche est grandie de tout ce que la France est diminuée. — Le prince, sombre génie, éclairé intérieurement, comme une lanterne sourde, a eu deux manières. Avant Sadowa, il a été de la race féline. C'est un des chats de Goëthe qui fait ses ronrons autour de Napoléon III ! Le chat a grossi après Sadowa — il était devenu lion, quand il donna audience au loup édenté, M. Jules Favre. Or, le lion et le chat ne se sont pas nourris des mêmes idées. Le système du prince, avant Sadowa, a été contraire au système d'après Sadowa. Le vrai Bismark date du lendemain de cette bataille. — Il a déjà autour de la tête une auréole menaçante; comme la lune, quand il va pleuvoir.

***

Le prince aura soixante et un ans aux Pâques prochaines. Il est encore très-vert. Sa haute taille vigoureuse a été roidie par le ceinturon. Sa tête a été redressée par le hausse-col. Chacun connaît sa figure énergique. Ce qu'on ne sait pas, c'est la vivacité de son regard. La fameux diplomate a, chose étrange,

une nature en dehors. Depuis qu'il est puissant, il ne se donne plus la peine de cacher ses impressions. Le prince est bon, confiant, gai; — il est jeune. Il est froid, mauvais, sombre; — il est vieux. Tout cela dans la même audience. Sa mère, fort intelligente, grande et belle blonde (son père était petit) lui donna ce mysticisme mêlé de gaietés et de réalités qui caractérise certaines femmes nobles allemandes. Comme sa mère, le prince a de l'esprit. A dix-sept ans, il alla à l'université de Gœttingue, où il fut un *Renard* célèbre — c'est le nom familier des étudiants viveurs en Allemagne. — Ce qu'il a bu de bière, donné ou reçu de coups d'épée, dévoré de Charlottes blondes ou brunes, remplirait une Iliade. Il a deux cicatrices au front et à la joue, qui ont été faites par la pointe ovale des lattes classiques. Sa mère mourut. Son père le fit voyager. — Il vit le monde défiler devant lui avant de défiler seul devant le monde. Rentré dans le Brandebourg, il reprit le cours de ses fredaines. On a de lui des lettres qui indiquent un esprit tourmenté par l'inconnu. On s'étonnait devant son père de cette vie étrange. Celui-ci, plus sensé que le père de Mirabeau, répondait : « Laissez — il ne faut pas moucher la chandelle, de peur de l'éteindre ! »

*
* *

Une jeune fille, Mlle de Bluttmatter, eut le courage d'épouser ce terrible, qui en ce temps, n'était ni comte ni prince. Le Brandebourg fut étonné, comme Paris l'a été, en voyant une actrice entrer chez les lions. Or, le prince fut un mari excellent et un père admirable. Il vécut pendant dix ans à la campagne, comme un gentleman-farmer et — remarquez-le — encore comme Cavour. On rencontra jadis sur la plage de Biarritz un grand Allemand couché entre

un petit garçon blond et un petite fille brune. C'était la famille de l'ambassadeur d'Allemagne qui collectionnait des sèches pour les oiseaux de Mme de Bismark.

Le plus grand défaut de M. de Bismark, aura été d'avoir fait un gros tapage sans atteindre le but qu'il cherchait. Je dis cela avec impartialité, parce que mon devoir est ici de faire ressemblant. — Par le temps qu'il fait, c'est un plus grand péché d'être sans haine que d'être sans amour ! — Mais je ne suis pas de ces niais qui crient « guerre ». Race dangereuse ! On devrait vraiment empêcher ces gens-là de se marier. Reprocher à M. de Bismark le sang français, ce serait imiter un Prussien qui reprocherait à Napoléon Ier le sang prussien versé. Insulter la Prusse serait faire suspendre des journaux, comme le fut l'*Univers*. Mais je le demande en toute vérité : A quoi a servi cette mer de sang franco-allemande ? La Prusse n'est-elle pas comme quelqu'un qui s'est fait arracher une dent et s'aperçoit que cette dent n'est pas la mauvaise.

En effet, ce n'est point la France qui empêchait la Prusse d'avaler l'Allemagne — c'est l'Autriche.

Et la morte de 1866 est vivante. Il y a donc des gens tués par M. de Bismark qui se portent bien.

***

J'en connais d'autres ! Or, écoutez. Lorsque dans l'affaire des duchés, le prince put comparer le soldat prussien à son allié le soldat autrichien, il comprit que ce dernier était le plus faible. — Alors il mit quatre ans pour isoler et écraser l'Autriche. Quand, après Sadowa, il comprit à l'abstention de la France qu'elle était faible, — il mit quatre ans pour isoler et écraser la France. Il a joué la tragédie d'Horace

tuant séparément les Curiaces. Cela est bien. Mais aujourd'hui, il faut reprendre avec un empereur vieilli et un peu las, l'œuvre interrompue de l'unité allemande. Mais il y a deux hommes que le prince n'a pu séduire. C'est le czar. C'est le roi d'Italie. La France est désintéressée en tout cela. Elle a accepté dignement son infortune. Enfin Dieu apporte des tempéraments aux engins de destruction. — Si le requin, ce brochet des Océans, n'était pas obligé de se retourner sur le ventre, les mers seraient dépeuplées. Le prince est obligé, avant de se lancer sur le reste de l'Allemagne, de se retourner chez lui, dans son gouvernement, où chacun sait qu'il n'est guère à l'aise.

***

Pour réaliser le rêve de l'unité allemande et de l'église nationale, le prince a dû soulever contre lui l'esprit catholique. Il trouve dans cette résistance sa force et sa faiblesse. Il a choisi là un de ces remèdes qui tuent ou sauvent. Le pape représente l'Idéal contre le canon Krupp. — J'ose dire que jamais le Droit et la Force n'ont joué une partie plus égale. Quoi qu'il en soit, le prince de Bismark est surtout soutenu par le bras de son impérial maître. Dans l'ordre politique, il a pour amis très-fidèles les vieux catholiques, ces père Hyacinthe de l'endroit. — Nonobstant, le prince pourrait disparaître demain du théâtre européen sans causer autant d'émotion qu'en causerait la sardine en disparaissant de nos côtes. Le prince diminue à vue d'œil. L'esprit de nationalité se ligue contre lui avec l'esprit de liberté allemande. Ses théories sur la force ont encore leur succès ; mais il y a là surtout une question de mesure. — Si une femme montre son mollet, ce n'est pas mal. — Si

elle montre son genou, ce n'est pas bien. De même, il n'est pas adroit de montrer trop aux peuples le dessous de la politique léonine !

Et moi, fourmi, je vois et je comprends cet homme énorme. Je le vois et il ne me voit pas. De même on n'est pas vu par les gens qui sont en ballon ! Or, je dis que le temps n'est plus où le prince montrait en riant à l'empereur, du haut de la terrasse Saint-Germain, le dôme des Invalides et disait : « Il ressemble-à un casque prussien doré ». Ce n'est plus l'heure où le conquérant implacable disait de Paris, incendié par la Commune : « On ne peut brûler Paris, mais on peut le laisser brûler ». Ce n'est plus le matin où sortant de son hôtel de la rue de Provence, à Versailles, sur son gros cheval bai, le prince de Bismark, en petite tenue sombre, battait la mesure avec sa grande cravache à pomme d'acier — accompagnant le bruit régulier du canon qui était alors l'angelus de ces levers du jour....

LE

DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER

Pas plus tard qu'hier, un des amis du duc, son pareil par certains côtés, me disait : « Maintenant si d'Audiffret tombe, il se cassera le cou, car, d'accord avec l'opinion publique, nous l'avons mis bien haut ». Il est petit, mais les petits sont d'ordinaire plus ardents que les grands. — J'imagine qu'il en est ainsi parce que leur cœur est plus rapproché des extrémités ! Le duc est, organiquement parlant, de la famille des Thiers, Louis Blanc, d'Andelarre. Le duc est fils, petit-fils, neveu et petit-neveu de financiers. Il est né sur la couche froide des chiffres. Il a tèté le carré de l'hypoténuse.

Quand le duc Pasquier s'occupe d'affaires, il devient froid comme un 8 ou un 9. Un de ses oncles lui ressemblait sur ce point. Il était receveur général à Nantes en 1845, et on disait de lui qu'il parlait de tout sans entendre ; mais qu'il écoutait parfois sans parler, quand il s'agissait de chiffres. Ce d'Audiffret était un fort joueur de whist comme son neveu ; et, toujours comme son neveu, il était si vif, qu'à moins d'être percepteur, c'est-à-dire son sujet, oncques ne voulait être son partenaire. Et la faveur dont jouit aujourd'hui la partie du mort au whist vient peut-être des d'Audiffret !

Au contraire, son oncle Pasquier, qui lui a donné la couronne toute tréflée, alors qu'il n'en avait qu'une mi-tréflée, ne lui a pas légué son sang-froid légendaire. Le duc tient au grand Pasquier par son goût et son aptitude extraordinaires pour les grandes affaires publiques; mais il est par sa nature chaude, des d'Audiffret, — les anciens d'Audiffredi d'Italie! J'ai lu dans certains journaux que le duc devait à l'Empire une certaine reconnaissance, parce que ses lettres patentes de substitution sont signées par Napoléon III. N'exagérons rien. Il s'agissait, en l'espèce, des conséquences juridiques d'une adoption et le duc ne doit pas être plus reconnaissant à l'empereur que vous, à qui le tribunal aurait donné un moulin à vent « au nom de l'empereur! »

* *
*

Quand le duc monta à la tribune au sujet des fameux marchés, sa renommée commençait déjà entre collègues. Il était coté ainsi : « un qui parle! » En effet, il parle très-bien. S'il avait été seulement avocat-stagiaire en province, il serait un très-grand orateur. Aujourd'hui, il est encore obligé de préparer sa phrase, — quand la passion ne fait pas sortir de ses lèvres ces phrases spontanées qui sont les plus véhémentes. Mais laissez faire! Voici qu'il va parler à toute heure et sur tout et sur tous. Dans deux mois, l'orateur, dont l'exorde et la première partie du discours sont comme embarrassés, aura acquis toute la largeur de son envergure. Or, en ce jour que je dis, le duc entra dans la renommée, comme un couvreur qui tombe, pendant un concert, à travers le vitrage du Palais de l'industrie. Tout le monde se dit alors « quel est donc ce Monsieur qui casse si bien les vitres! » Mais si on peut très-facile-

ment, en France, surprendre la renommée, on ne la détient que par quelques grandes qualités ou grands vices, dominants et permanents. Le duc est un tempérament, plus encore qu'un grand talent.

Nous avons de hautes honnêtetés et de superbes talents, mais un tempérament d'orateur, d'homme d'Etat ou même simplement d'homme ne se trouve point dans le pas d'un cheval. Le duc est une conviction. Par le temps qu'il fait, être sans haine est peut-être un aussi grand péché qu'être sans amour, — or, le duc ne pêche pas sur ce point. Une des manifestations la plus brutale, mais la plus nette de la conviction, c'est la haine — or, le duc semblait haïr bien. La parole vibrante, parfois comme étranglée, avait jeté dans la Chambre et dans la rue des mots qui enfiévrèrent les poitrines. Le ton fut encore plus railleur et mordant que la chanson. Et, chose qu'il faut souligner ! en lisant la phrase chacun entendait la note. Portraitiste, je ne discute pas s'il a bien fait d'agir ainsi ; je dis qu'il l'avait fait bien. Donc le duc Pasquier avait dit : « Sus à l'Empire » — avec une passion chaude, âpre, sifflante, — avec ce frémissement contagieux qu'avait Rachel quand elle disait : « Je te hais ».

*
* *

Le succès de M. d'Audiffret-Pasquier fut immense. En France, il y a moins qu'on ne le croit d'impérialistes, de légitimistes, d'orléanistes et de républicains. D'ordinaire, le Français, surtout le Parisien, ne s'occupe de la politique qu'après sa vie pour qui il bataille, et seulement dans les rapports qu'elle a avec ses intérêts privés. Il lit, chaque jour, un journal ou des journaux et bien souvent sa politique ne dure que ce que dure une demi-tasse. Mais la parole

du duc visait une des fibres les plus sensibles du cœur français, parce que c'est celle qui a le plus souffert. Et puis, c'est dans la chair humaine de faire tomber sa colère contre quelque chose ! Si Dieu jette un malheur dans votre maison, vous brisez une carafe pour conjurer la déveine. Cela est si vrai, que des deux colères que le duc Pasquier a eues, le pays n'en a retenu qu'une. Ce fut celle qui vibra contre l'Empire et non celle qui écrasa la Révolution radicale. La Révolution a fait semblant de ne pas entendre. Cependant M. Gambetta a de bonnes oreilles — mais en politique surtout, il n'y a pas de sourd pire que celui qui ne veut pas entendre.

« La haine coule entre mes doigts », a dit le duc. On peut croire sur parole ces hommes qui, du haut d'un siége de président de la Chambre des députés, font les allocutions crânes qu'on sait. Ils peuvent se tromper, mais non tromper. Le duc disait vrai quant à ce qui regarde ses sentiments d'homme privé. Ce petit, malgré ces deux diamants de Sancy que la nature a mis dans ses yeux, a, je le jurerais, plus aimé que haï ! Mais il y a des paroles publiques qu'on ne peut reprendre et des phrases imprimées si creux qu'on ne peut les effacer ! Cela se fait entendre et reparaît sans cesse dans la vie de l'homme public. Le duc était condamné par l'opinion, s'il avait été chargé du département de l'intérieur, à tuer les quarante-sept préfets ou sous-préfets que le *Siècle* avait mis sur la fameuse liste.

***

Le duc aurait une vraie tête de *moine italien*, s'il n'avait pas de *favoris*. Il devrait les couper, puisqu'il en a si peu. Il n'enlèverait point avec eux ce grand air qu'il a. Je l'ai vu souvent dans le monde.

Déjà j'avais la pensée de faire son portrait! Il va d'un groupe à l'autre. Tantôt il semble écouter, les mains derrière le dos et ouvrant les basques de l'habit, comme devant un foyer imaginaire! mais, le plus souvent, il argumente avec ce geste bien connu de la main droite qui semble sonner une cloche, ou tout à coup avec tous les gestes que peut faire un homme en plein salon, — et vous ne sauriez croire combien il y en a! Puis, quand il avait tout dit et qu'on s'apprêtait à lui répondre, il allait s'accrocher à un autre groupe. Déjà les femmes s'occupaient beaucoup du duc. « M. le duc, par-ci, » « Duc par-là!... » C'est dans les salons que commencent et finissent les renommées d'hommes d'Etat! Lamartine n'apparut plus dans le monde, quand il vit deux femmes causer sans le regarder. Cependant il me semble que le duc a disparu tout à coup du monde des salons. Les femmes auront eu, à ses yeux, cela de mauvais, que lorsqu'elles parlent il faut les écouter!

Avez-vous remarqué que le duc, — cet homme qui parle si bien, — parle peu? M'est avis qu'il a l'ambition de devenir un grand orateur. Et, à coup sûr, il est de la langue dont on les fait! Il ménage ses entrées et ses effets. Je l'ai déjà dit : « Attendez, et vous verrez! » Jamais homme politique ne fut plus franc que lui; et c'est là une des causes de son immense succès. Il semble qu'avec lui, en politique, il y a les trois quarts des choses qu'il faut dire et le reste qu'il ne faut pas taire! Il préside avec un grand calme et une grande sobriété de paroles. Les hommes supérieurs sont avant tout d'excellents assimilateurs. Il est vrai qu'il serait difficile de compter les mouchoirs qu'il déchire *in petto.* Mais il préside en homme d'Etat, après avoir parlé en homme politique. Et la France peut être certaine que, si à la

suite d'un vote — ce serait inattendu — il était obligé de proclamer l'Empire — le président d'Audiffret-Pasquier se couvrirait.

*
* *

Le duc s'est fâché, non contre le Maréchal, ainsi qu'on l'a dit, mais bien contre ses amis qui l'avaient mis en avant et comme lâché. Il disait à un directeur de grand journal centre droit : « Mon cher monsieur, il y a deux choses que je n'aime pas : me ficher des autres et qu'on se fiche de moi; — mais s'il faut choisir, vous comprenez à quoi je donne la préférence ? »

En définitive, il a toujours confessé son amour pour la liberté honnête des grands jours de notre histoire moderne. Il est épris de cette maîtresse qui fit vivre et surtout mourir tant de grands hommes.— Et puis le duc n'a trompé personne. Celui qui a voulu en plein soleil de la monarchie fusionniste, n'a pas dit : « J'aime la République ». Il épouse Jeannette, mais il ne dit point qu'il n'eût pas mieux épousé Marguerite si on l'avait voulu ! — Donc, cet homme est une date, — un tempérament, — une conviction, — une franchise. — Il est aussi une haine. Après son discours sur les marchés, on pouvait dire : « Ça passera, comme une colère ». — Mais froidement, l'autre jour, il a encore parlé de son objectif. C'en est fait ! ça ne passera plus.

*
* *

Aujourd'hui la carrière du duc est entre deux phrases, une ignorée et l'autre connue. « Eh bien, disait-il à MM. de la Rochefoucauld-Bisaccia et Chesnelong, puisque vous ne voulez pas écouter le pays, nous irons jusqu'à la République, — inclusive-

ment. » — « Je puis être votre victime, criait-il aux radicaux, mais je ne serai jamais votre complice. » Les hommes qu'on acclame sont ceux qui donnent la note de l'émotion publique. — Le peuple est l'artiste ; — le grand orateur n'est que l'instrument. Le duc a eu cette rare fortune d'être la chanterelle aiguë sur laquelle des colères patriotiques ont résonné. Mais son talent mâle et âpre le destine manifestement à être une des cordes graves sur lesquelles vibreront les futures fièvres publiques. Il étudie sans cesse sa parole, comme un homme qui se sent destiné à être l'interprète d'un grand pays. La phrase de son allocution présidentielle a déjà un relief sculptural. Sa voix est déjà plus claire — comme sur les hauteurs !

Par dessus trente années, c'est-à-dire bien des bruits et bien des silences, il a tendu la main au grand Pasquier. Et les deux époques se sont reconnues ! Comme en 1824, un Pasquier représente une opinion moyenne qui est entre l'enclume et le marteau. Comme en 1826, il y a un Pasquier qui peut être lassé mais jamais rassasié de la liberté — « *Lassata nunquam satiata* ». — Puis reviendront les mêmes époques d'apaisement ! Tout lasse, tout casse, tout passe et surtout tout repasse. — De même qu'on voit passer plusieurs fois les mêmes figures dans la procession de la *Juive,* on revoit toujours des Pasquier, des Decazes, des de Broglie, des Périer, etc., repasser sur la grande scène publique. Tous différents de langage, mais adorateurs de la même déesse, différents de costume — mais ayant aux genoux la même glorieuse marque de poussière !

LE PRINCE NAPOLÉON

L'isolement apparent de ce nouveau député, qui n'a pas même son Greppo, facilite à merveille le travail du portraitiste. Cependant, j'eusse hésité à dessiner le prince Napoléon, s'il ne m'avait pour ainsi dire forcé la main en s'interposant comme un gros insecte qui tombe dans le champ de la lunette. J'eusse hésité, parce que j'ai cinq respects, — et c'est beaucoup dans un temps où la plupart n'en ont pas un. — Je respecte les blasons, surmontés d'une couronne fermée ; le nom de Napoléon ; le malheur ou l'exil ; le gendre de ce roi qui a été comme la vision violente de ma jeunesse ; le mari d'une femme admirable que j'ai connue presque enfant. Mais j'ai aussi un sixième respect, c'est le respect pour le lecteur, qui est en même temps le respect pour ma longue œuvre. — Je dois et je veux faire ressemblant.

*
* *

Je l'ai vu cent fois. Je le reconnaîtrai dans la vallée de Josaphat. Je ne dessinerai pas ce qui est trop connu dans sa figure. Mon crayon serait banal et ma phrase serait un cliché. On peut tout au plus ajouter aujourd'hui que le prince ressemble au Néron de la Locuste. Le ton de cire qui caractérisait le teint de Napoléon Ier, s'est depuis quelque temps légèrement bitumé sur celui du prince. Mais les traits semblent toujours sculptés par le pouce d'un maître antique. La ligne est pure. Le frottement a peu usé cette mé-

daille. C'est encore le Napoléon de 1812. Il est à remarquer que le prince n'a jamais ressemblé au Bonaparte, à qui M. Sardou ressemble davantage. En définitive, c'est là une belle copie, mais je suis assez artiste pour lui préférer les originaux moins beaux. Aujourd'hui, la partie inférieure de la figure est trop grasse : elle s'avance un peu, et la ligne qui va du front au menton n'a pas la verticalité césarienne. Il y a prédominance de la mâchoire, ce qui annonce l'homme qui aime à jouir de la vie — alors que le front superbe et presque dénudé dit l'homme qui aime à penser. La poitrine est singulièrement rebombée. Il a les épaules hautes et le cou puissant. Le prince a, selon une expression bretonne, le ventre dans les épaules quand il est assis.

A qui voyait de près et pour la première fois le prince Napoléon, cette figure produisait grand effet. C'était comme une évocation du géant. Un de ses amis me disait avoir parfois vu des visiteurs absolument troublés. Surtout les femmes subissaient cet effet, et le prince ne faisait rien pour diminuer cette ressemblance. Puis on s'habituait à cette belle œuvre comme à un beau chant qu'on entend plusieurs fois sur l'orgue de Barbarie. Mais la statue césarienne a le tort de marcher, et elle marche mal : de faire des gestes, et elle est un peu vulgaire. J'ai revu le prince il n'y a pas longtemps — à un jour que je ne veux pas préciser, mais dont je pourrais dire la date et la température, comme le fait un livre de bord.

*
* *

C'était un matin, au parc Monceaux. On sait que le prince y occupe l'entresol d'un des hôtels qui entourent le jardin. Pour la première fois je le trouvai seul. Cet homme qui ne craint pas d'être isolé redoute

d'être solitaire. Il était assis sur un banc. Il fumait une cigarette. Son bras droit était appuyé tout de son long sur le dos de ce banc. Sa figure était éclairée par la lumière molle du matin qui adoucit les traits. Je fus tenté d'aller à lui et de lui dire : « Monseigneur, j'ai eu l'honneur d'être auprès de vous quand vous arrivâtes au point culminant de votre vie ; vous épousiez la fille de la plus vieille maison royale d'Europe après celle des Bourbons. Vous étiez la puissance mûrie de la France et la princesse était l'espérance à peine épanouie de l'Italie. Le poëte Prati avait écrit « lui il ressemble à la France, et elle à l'Italie ». Mais je me contentai de dire tout cela à la cantonade. Quelqu'un parut au coin de l'allée et vint à lui. Le prince lui tira la langue en riant, et se leva. Qu'eut dit le poëte Prati, nommé, l'autre jour, sénateur du royaume ? — J'ai constaté qu'on voyait d'autant mieux un homme qu'il ne vous voyait pas. L'expression d'ordinaire dure de la physionomie a, au repos, un calme marmoréen. Ce n'est pas l'apaisement qui suppose une tempête précédente, c'est le calme d'un lac à l'abri, qui n'a pas connu le vent. Aussi bien ce prince, violent parfois et passionné souvent, a-t-il supporté avec une insensibilité extraordinaire les différents changements de température de sa vie. Il passe du chaud au froid sans frissonner — comme une statue des jardins publics qui reçoit la pluie après le soleil. Après avoir touché au sommet de la Fortune, il est descendu sans émotion apparente jusqu'à ce point où M. Naquet lui est supérieur, car M. Naquet peut dire *Nous,* et M. Naquet ne compromet dans son nouveau rôle aucun bossu de ses ancêtres.

*
* *

Le portraitiste ne doit pas imiter la foule qui

suit aujourd'hui ce prince comme un masque attardé le mercredi des Cendres. Il a une valeur personnelle incontestable. Il vaut mieux que la destinée qu'il s'est faite, s'il vaut moins que celle qui lui avait été faite par Dieu. Ses amis disaient jadis que créé pour être le premier, il serait toujours un mauvais second. — Tout en haut ou tout en bas ! Cette alternative a plu à d'autres qu'au prince. Sa jeunesse a été plus heureuse que celle de ses cousins, plus princière surtout. Cependant, en 1848, il est républicain. Le voilà au Palais-Royal, cette maison d'en face des Tuileries. Il en continue la tradition. M. Paul de Cassagnac lui donne ce surnom qui restera : Jérôme-Egalité. L'empereur dont le côté doux est désormais mis en lumière, tolérait son incontinence de paroles. D'ailleurs le Palais-Royal cessait d'être dangereux en devenant impopulaire. Le prince semblait même être fort insouciant du *que dit-on* des salons et de la rue ; il laissa faire la légende qu'on sait. Les marquises et les gavroches étaient ligués contre lui. En ce temps, il était un individualiste de robuste allure. C'était aussi, lui, un jacobin nanti. De là l'exagération de cette légende faite contre lui. J'imagine qu'il n'a pas plus donné de preuves de lâcheté que de bravoure. Il suffisait de voir comment le prince portait son uniforme de général, pour comprendre que ce n'était pas là un soldat. Mais ce n'est point le poltron qu'on a dit. Malheureusement il y a pour un prince français quelque chose de plus grave que de ne pas être brave, — c'est de n'avoir pas la réputation de l'être. « Plutôt lâcheur que lâche, » a dit un de ses amis. La vérité est là ! En effet, le prince est tyrannique et oublieux en amitiés. — Il faut d'ordinaire se méfier de ces mains d'homme, petites, blanches et grasses !

*
* *

Vous souvient-il de cette figure qui semblait plutôt imberbe que frais rasée, laquelle paraissait de temps en temps dans les cérémonies publiques à côté de la figure toujours mystérieuse de Napoléon III ? Un jour, elle apparut à la tribune du Sénat. Les sénateurs ne furent pas moins effrayés que des poissons, qui voient tout à coup un scaphandre ! Le prince parla comme dans son salon, alors qu'il se chauffe le dos au feu. Sa parole facile, âpre, martelée, traduisait une pensée concise et vigoureuse. C'est à coup sûr un tempérament d'orateur. M. Rouher n'osait trop répondre. Il ressemblait à l'illustre Suisse qui fut obligé de percer une pomme sur la tête de son fils. Il avait peur d'atteindre l'Empire en frappant le prince Napoléon. Cette situation devenait intolérable. L'empereur défendit à son cousin de parler à la tribune. Le prince obéit d'autant plus facilement qu'il n'avait peut-être plus rien à dire.

Puis le 4 septembre vint. Le prince n'y défendit personne ni rien. Mais — c'est le devoir du portraitiste de réagir contre toute exagération — remarquez que personne ni rien ne demandèrent au prince son appui. L'exil arriva ; princier pour lui comme jadis. Puis, un jour, irrité contre M. Rouher et voyant la mère et le fils le regarder avec un effarouchement qui n'étonne personne — il a fait ce qu'il a fait !

*
* *

Vous verrez que le prince Napoléon passera au travers de la Chambre des députés comme une comète. On ne saura pourquoi il vient et où il va. En définitive, figure pleine de relief. J'ai dit ses défauts.

Il a plutôt des forces que des qualités. Mais elles s'annihilent comme des chevaux mal attelés.

Figure pleine d'antithèses violentes. On dirait d'un chapitre de Hugo. Masque superbe et façons vulgaires. Paresseux comme un lézard au soleil, puis ambulant comme Byron ou le Juif-Errant. Dévôt plus qu'aucun en Napoléon Ier, dont il emporte toujours avec lui les souvenirs, le portrait, l'image du tombeau de Sainte-Hélène, — puis tout à coup l'adversaire ou le renégat de Napoléon Ier. Intelligent à un haut degré ; — maladroit à un degré égal. Homme qui parfois a attiré violemment à lui des esprits ou des cœurs, et qui n'en a retenu aucun. La France est destinée à voir passer chez elle des marionnettes étranges. — On dirait que tous les théâtres de l'histoire lui envoient leur stock. Parmi ces figures celle du prince Napoléon est une des plus intéressantes à dessiner, — si elle est des moins agréables à pratiquer et à servir.

*
* *

Le prince Napoléon n'a pas compris son rôle — je rappelle qu'ici je ne suis pas un homme politique, je suis comme un photographe qui indique une pose à son client, quoiqu'il n'ait pas son opinion politique. — Il pouvait jouer les Lucien Bonaparte, avec l'austérité en moins et la puissance d'esprit en plus. Il pouvait se retrancher dans un individualisme amer, superbe et libre-penseur. Il aurait eu à coup sûr dans l'histoire, parmi les Bonaparte, le troisième rang.

Mais il a joué les César déclassés après avoir joué les César en place. Son individualisme est devenu de l'égoïsme. Comme on comprend l'accueil que lui fait aujourd'hui le parti républicain! Ce parti peut nous accepter, nous autres conservateurs libéraux dévoyés,

qui lâchés tour à tour par nos chefs de file tombés à la mer, allons vers lui comme des chiens qu'on fouette, — mais avec une passion ardente pour la liberté honnête et la patrie blessée ! Mais il ne saurait accepter ce démocrate qui est un autocrate, — ce libéral qui est un autoritaire, ce citoyen qui a été un César voluptueux. Enfin la France qui a perdu les sentiments de respect, a du moins conservé ceux de générosité. Cette politique d'un cousin, qui a pour but voulu une attaque personnelle contre une auguste femme et son fils, aura de la peine à être une politique française. On dit en Orient que quand un grand événement se prépare dans la famille de Mahomet, le grand Mahmoud II s'agite dans son sépulcre. A ce compte-là, Napoléon a dû s'agiter dans son lit de porphyre des Invalides.

*
* *

Que d'étonnements dans notre histoire contemporaine ! Que de fleurs d'espérance aujourd'hui tombées à terre et souillées ! On dirait le pavé d'une rue après la procession ! Et dans l'espèce qui nous occupe, que de contrastes puissants et heurtés parmi ces hautes figures dont j'ai fait ici le portrait ! Le duc d'Aumale et le prince de Joinville quittent, avec un grand désintéressement civique, la scène politique — le prince Napoléon y entre ! Le comte de Paris se tait patriotiquement — le prince Napoléon va parler. La grande figure sereine du comte de Chambord reste sur le Sinaï — le prince Napoléon se redresse auprès de la table de la Loi. Que diriez-vous si tout à coup, par suite de la mort du prince impérial — on peut sans mauvais goût faire cette supposition en face de cette charmante figure pleine de vie — le prince Napoléon devenait l'héritier de la dynastie impériale ? Dieu nous

a promenés d'étonnements en telles surprises qu'on peut imaginer cette nouvelle fantaisie divine, sans blesser Dieu que pieusement j'adore et devant qui je m'incline et me couche — comme un caniche que bat son maître et qui ne sait pourquoi. Donc, que diriez-vous, voyant cela ? Moi, je dirais vers le ciel : « Maintenant, ô mon Dieu, je crois que vous n'inventerez rien de plus fort ! »

LE DUC DE CHARTRES

Quand la Révolution emporta le prince hors Paris comme une louve emporte un petit agneau, il était trop petit pour voir de façon à se souvenir bien. On dit qu'il se rappelle surtout son poney bai. Il grandit dans l'exil et ce fut bientôt un des plus intrépides chasseurs de renard. Cette chasse, dont un seigneur allemand disait, après l'avoir courue : « c'est sublime; mais y a-t-il des gens qui la courent deux fois ? » commença à entraîner le jeune homme à la façon anglaise. On sait à quel point l'aristocratie anglaise a la préoccupation de la vigueur physique. Le prince était grand, très-mince, aux cheveux plats et blonds. Sa figure éveillée et fine était éclairée par deux yeux vifs et bleu-clair dont il avait pris le regard parfois rêveur à sa mère, la princesse Hélène. Il y eut de bonne heure chez lui une exubérance de vie qui se traduisait par des emportements que sa mère modérait. Combien de fois la duchesse d'Orléans lui a-t-elle dit : « Regarde ton frère Paris, comme il est sage ! » Etait-ce parce que l'un des deux frères apercevait dans l'avenir une couronne, et que l'autre n'y voyait — spectacle moins sombre — qu'une épée !

La mère mourut. Les enfants se séparèrent pour la première fois. Le comte de Paris étudia tout d'abord la vie dans Plutarque; — le duc de Chartres, dans la rue. En effet, celui-ci partit pour le continent. Il

traversa Paris. Assurément il regarda les Tuileries à travers la grille, avec la curiosité d'un aiglon regardant le nid d'où la tempête l'avait jeté avant qu'il eût des ailes. Quand on est jeune, on porte en soi une foi immense que rien ne saurait diminuer. Aucune voix ne dit au prince que ce nid royal serait brûlé et qu'aucune dynastie n'y viendrait plus couver. Le duc de Chartres entrait à Turin en même temps qu'un humble Français un peu plus âgé que lui. Vous m'eussiez étonné si vous m'aviez dit qu'un jour je ferais le portrait de ce jeune prince vêtu en officier français et assistant à une messe où les chantres entonnaient le « *Domine salvam fac Rempublicam* ».

***

Le vent chasse sur les sommets et dans les abîmes les feuilles tombées, sans s'inquiéter de quel arbre elles proviennent. — De même, le vent classique des révolutions a roulé les enfants de roi dans les mêmes ravins, sans s'inquiéter s'ils étaient de l'appel au peuple, ou du droit divin ou du droit mi-divin. Le duc entra à l'académie militaire de Turin, comme le prince impérial devait entrer plus tard à l'école des cadets anglais. L'histoire semble continuer aujourd'hui les romans d'Alexandre Dumas. Un vétéran de la guerre d'Afrique, le général Trezel, tout petit, à l'œil de verre, avait suivi le prince et s'était dévoué à son instruction. La nuit froide de l'exil n'empêche point de s'épanouir ces jeunes plantes. Elle ne tue que les hommes faits et les vieillards. Le crime le plus abominable de ces temps où on peut choisir, me semble être le long assassinat commis par la Révolution sur le Dauphin; mais il est digne de la logique effroyable de la Convention — L'enfant royal envoyé en exil eût grandi plus que la Révolution jacobine.

Un jour, il l'eût étranglée pour toujours. Et c'eût été vraiment grand dommage!

*
* *

La maison de Savoie reçut à ravir l'enfant de la maison de Bourbon. A certains dîners de famille, les princes Humbert et Amédée et les princesses Clotilde et Pia, regardaient avec étonnement cet étranger qu'on leur avait dit d'appeler mon cousin. Blondins et blondines, ils ne comprenaient pas ce que c'était que perdre une couronne! Le destin devait se charger de l'apprendre bientôt à l'un des princes et à l'une des princesses. La vieille société aristocratique de Turin finit par accepter avec ardeur, après s'être un peu fait tirer l'oreille, le petit-fils de Louis-Philippe. Jamais gentilhomme étranger ne fut mieux vu à la Società dell'Wisth. La guerre éclate. Napoléon III veut bien ne point voir dans l'armée alliée ce jeune sous-lieutenant de Nice-cavalerie. Le duc de Chartres reçoit le baptême militaire au son des canons français, comme il avait reçu le baptême chrétien au bruit du bourdon de Notre-Dame. Le prince prend là sa figure en relief de troupier; — il ne la quittera plus.

Après Solférino, c'est-à-dire la victoire, on voit apparaître par moment au milieu des fêtes de Milan et des fièvres du Carnevalone sa silhouette très-haute et très-svelte. Au milieu des femmes de l'aristocratie de Milan, dans le fond et même parfois sur le bord d'une loge de la Scala, on voit se détacher sa figure lumineuse et vivante. Puis, dès les premières attaques de Cavour contre la papauté temporelle, le duc de Chartres disparaît. On ne peut le revoir qu'en Orient sur un fond à la Decamps — couché au soleil,

comme aiment le faire les chevaux de la grande race de Sétif.

*
* *

Mais voici venir en Amérique de nouvelles journées de poudre. Le prince accourt au bruit du canon, comme les meutes au bruit de la trompe. — C'est sa fantaisie, sa chimère, et son destin que de se battre ! Sera-t-il fédéré ou fédéral ? J'imagine qu'il eût joué la réponse à pile ou face. Mais le comte de Paris, esprit mûr dont Chartres reconnaît la supériorité, a choisi l'armée du Nord. Les deux princes sont reçus à merveille par le président Lincoln, ce géant maigre à grosse tête, glorieux faucheux qui a été assassiné comme s'il avait été un roi. Ils entrent à l'état-major du général Mac-Clellan. Bientôt la différence physique et morale qui existe entre les deux frères s'accentue. Le comte de Paris reste à l'état-major général et voit l'ensemble des grandes batailles qu'il racontera plus tard dans le livre d'un excellent écrivain et d'un penseur de haute allure. Chartres, lui, continue sa chasse au renard des plaines de Claremont.

Il représente dans la famille d'Orléans la cavalerie, comme son oncle le duc de Nemours, — et comme le duc d'Aumale représente l'infanterie et le duc de Montpensier, l'artillerie. Il se bat en fourrageur et il ne sait que trois ou quatre jours après la bataille, par les journaux, si on a été vainqueur ou vaincu. Un jour ou plutôt un soir de bal, il est surpris par l'ennemi. Il monte à cheval sans quitter son habit noir et son gilet à cœur. A la tête de ses cavaliers, il fait huit prisonniers. Il est brave par tempérament, comme souvent on l'est en France. Cette bravoure ne vaut pas mieux qu'une autre, mais elle empoigne davantage la galerie. Il est à Williamsburg ; à Pecks-

houx, à Gaine's Hill, etc. Tout à coup les princes sont rappelés en Angleterre pour cause politique et motifs diplomatiques. Le duc de Chartres prit, pour la troisième fois, le chemin de l'exil. — Il me rappelle ces cygnes qui, dans un lac, ne peuvent se poser sans être ajustés par quelque chasseur et forcés de s'envoler encore.

*
* *

Le duc de Chartres revient en Angleterre et on ne sait ce qu'il devient. Il n'existe plus dès que — pour me servir d'une vieille expression militaire — il n'est plus sous le harnais. Cet esprit enclin aux imprévus de la guerre et ouvert aux chants des cuivres, est aussi inquiet qu'une hirondelle à terre, quand il rentre dans la vie civile.

On le voit jeter sur les hommes et les choses un regard distrait. Et il y a jusqu'à son habitude de porter des chemises de couleur qui rappelle le soldat sous le gentilhomme élégant. Ses cravates sont parfois bizarres; on dirait que le cou ne sait plus comment s'entourer quand il n'a plus le hausse-col. Il est toujours soldat comme son beau-père de Joinville est toujours marin. 1866 arrive. Le prince a senti l'odeur de la poudre et accourt à Turin. On refuse de l'accepter. Le jeune soldat chevronné dut donc voir ses anciens camarades se battre sans lui. — Un cheval blessé et une jeune fille malade n'entendent point avec plus de chagrin la trompe sonner et les violons chanter! Enfin arrivèrent ces journées qui resteront, malgré leur obscurité voulue, les grands jours du duc de Chartres.

*
* *

Mal reçus par le général d'Aurelle de Paladines,

le beau-père et le gendre, le colonel Lutherod et Robert Le Fort se séparèrent devant la tempête. L'un entra dans l'armée du général Chanzy et l'autre, le duc de Chartres, resta dans l'armée du Nord. Plus heureux que le prince de Joinville, le prince réussit à tromper tout le monde. Les généraux Faidherbe, d'Argent, Briant et plus tard Chanzy mettent à l'ordre du jour ou proposent pour un grade supérieur le capitaine Robert Le Fort, sans connaître sa proche parenté avec Louis XIV. Le duc savait, par l'exemple de son beau-père, qu'il reprendrait pour la quatrième fois le chemin de l'exil s'il était reconnu ; aussi on ne s'imagine pas le soin qu'il mettait comme à se grimer. Il cache les fleurs de lys — comme s'il les avait eues sur l'épaule ! M. de L... le reçut dans son château pendant trois jours. Le capitaine s'était dit fils d'un colonel de dragons, retraité à Valence, que M. de L... avait connu autrefois. Et M. de L..., ancien officier, disait de temps en temps au prince : « S....bleu, capitaine, c'est étonnant comme vous ressemblez à ce brave Le Fort votre père ! »

*
* *

Après la guerre, le général Briant s'écriait : « Faut-il que je sois un triple niais de n'avoir pas reconnu le duc de Chartres ; je m'imaginais apparemment que les princes voyageaient toujours comme les princes des féeries du Châtelet, avec une couronne sur la tête ! » Ce qui me frappe surtout dans ces journées de combat, et que j'indique du doigt au lecteur, c'est que, grâce à cet incognito, Robert le Fort jouait à ce jeu non-seulement sa vie, mais sa place dans le tombeau de famille. — Cadavre inconnu laissé sur le champ de bataille, il pouvait être

déchaussé et enterré par le premier Prussien venu. Désormais, la campagne de Robert Le Fort est entrée dans la légende. — A-t-il été le héros dont un peuple a besoin pour le présenter à l'histoire ? Les courtisans diront oui ; et moi, je dirai non. La gloire du jeune soldat, si grande qu'elle soit, n'ira certes point jusqu'à cette apothéose ! Le prince n'a point été ce héros. La France peut encore dire, comme Byron en commençant son poème de don Juan : « I want a hero — j'ai besoin d'un héros ».

***

Le prince, attiré comme toujours par l'appât du danger, entra à Paris pendant les premiers jours de la Commune. — Il y revint quand la baleine expira et qu'il était prudent de se tenir à l'écart de son agonie. Quel beau gibier la Commune a *manqué* là ! Déjà la Commune avait *manqué* le général Chanzy et la Banque. Je ne sais quelle fatalité lui retirait de la gueule les bons morceaux. Le prince fut maintenu sans hésitation par la commission parlementaire dans son grade de chef d'escadron. On doit souligner à ce sujet l'attitude de l'extrême gauche, qui fut courtoise. Nommé chevalier de la Légion d'honneur, il ne se souvint pas qu'il était grand'croix de la Légion d'honneur, — Et la petite croix d'argent ramassée sur les champs de bataille lui parut valoir la grosse croix d'or trouvée dans son berceau.

Il va à Frohsdorff avec son oncle, le duc de Nemours, et il est accueilli avec un empressement particulier par le comte de Chambord. Enfin, il part pour l'Algérie, où il se bat. Il y retrouve à chaque pas les traces de son père. — Il se bat enfin par un beau soleil ! jamais homme ne fut plus heureux. On sait que le duc de Chartres a épousé sa cousine, fille

du prince de Joinville, filleule de la reine Marie-Amélie, dont la beauté et la souveraine distinction sont bien connues. Il a quatre enfants de cinq, sept, neuf et dix ans. Je souhaite au duc de Chartres d'être bientôt général et que ses fleurs de lys ne fassent pas tort à ses étoiles. — Le prince ne m'a jamais fait de mal... Je ne vois donc pas pourquoi je lui souhaiterais d'être roi !

***

En ces temps de France où la royauté, de quelque nom qu'elle s'appelle, est comme une biche aux abois poursuivie par une meute de chiens affamés, c'est un métier difficile que d'être prince et c'est un art encore moins facile que de portraicturer les princes. On dirait vraiment qu'il faut ou les insulter ou les trop louanger, ou baiser leurs genoux ou couper leurs têtes. Je crois que j'ai su et que je saurai éviter également ces deux extrêmes dans mes portraits de prince. Mais je dirai que le duc de Chartres m'apparaît avec un relief étonnant. Sa personnalité séduit et saisit vivement. Elle se dégage de toute préoccupation politique.

C'est avant tout et quasi seulement un soldat. Il a rappelé les anciens chevaliers errants qui couraient monts et vaux avec leur épée. Il me semble que les haines politiques doivent s'arrêter devant cette figure sympathique dont les contours sont si nets. Il est une des personnifications les plus hautes de quelque chose qui, disait-on, n'était en France qu'un cadavre de plus, — je veux dire le patriotisme ! Le duc de Chartres a vu de près toutes les choses farouches et bouffonnes du temps ; — et il n'a pas dû être obligé, comme ses ancêtres, de payer des Triboulets chargés de le faire rire.

M. JULES FAVRE

A l'Assemblée des députés, sous l'Empire, Jules Favre était l'objectif des tribunes. Les conservateurs sont comme les femmes honnêtes qui, lorsque nous les menons aux premières représentations, veulent qu'on leur montre les *dames* célèbres. Quand M. Jules Favre parlait, il se mettait à l'extrémité d'un banc, dans la travée vide. Sa main gauche était appuyée sur le dos du banc et le bras droit restait libre. Grand et fort, il avait le front large et carré. Ses cheveux vigoureux étaient relevés et dépeignés. Ses épaules un peu rondes, mais puissantes. Ses yeux vifs, inquiets, menaçants, cherchaient à lire dans la figure de la foule attentive, y épiant l'émotion ou quelque révolte individuelle. Ses sourcils épais faisaient un angle mobile sur le coin de l'œil. Sa lèvre inférieure était à elle seule un spectacle. Dédaigneuse, ironique, disons le mot : méchante, — avancée comme un défi !

La barbe entourait sa face dure. Mais il montrait sa bouche toute nue, avec la coquetterie d'une femme qui montre ses lèvres roses. Il avait raison. Cette bouche, c'était son talent. Si la haine a besoin de prendre quelque forme savante : voilà son affaire. Cette bouche était l'œuvre de M. Favre autant que de la nature. — On ne savait pas si elle était la cause de la phrase ironique, ou si la phrase l'avait peu à peu façonnée à son usage ! Sa lèvre supérieure,

plus fine que l'autre, rentrée, comme pincée et ayant une ligne plus sévère, disait la force concentrée; on eût dit que dans la lutte ces deux lèvres donnaient rarement ensemble. En pareil cas, l'âpre parleur devenait éloquent.

Et dans cette Assemblée qui est morte, M. Jules Favre avait adopté un geste qu'il n'a plus, et qui produisit tout d'abord un grand effet. Au moment de la péroraison, il se mettait de trois quarts. Pendant que se développait une de ces longues phrases dont il a le secret, il revenait peu à peu de face, et il tenait le bras droit étendu — avec le poing fermé — non pas pour montrer le poing, mais il n'est pas correct en art oratoire d'indiquer un homme avec le doigt, — et ce bras était tendu vers le banc des ministres! Tout à coup, — alors que l'Assemblée et les tribunes avaient les yeux fixés sur ce poing immobile, la phrase étincelante arrivait à la chute et le poing s'ouvrait — quatre doigts allongés, sur le pouce replié, menaçaient le pouvoir! J'espère que tous ceux qui l'ont vu diront : C'est ça!

*
* *

Cela fait bien, deux ou trois fois, mais cela s'use. Quoi qu'il en soit, le talent de M. Favre est le dernier mot du métier. Il n'a ni grandeur ni puissance permanente, ainsi que nous l'allons voir, mais il a parfois une superbe allure. Ce talent a été obtenu par un travail opiniâtre des jours de jeunesse et par une volonté de fer qui a pris pour instruments des défauts de nature. J'estime que M. Favre serait un grand professeur d'éloquence; mais il est aux grands orateurs ce que Mlle Favart est à Rachel. Tout chez lui est préparé et comme répété d'avance. A un an de date, s'il prononce le même discours — cela s'est vu

— il respirera à la même virgule dans la même longue phrase. A coup sûr, il n'est pas de la race des Berryer, des Falloux, Emile Ollivier, Rouher, Gambetta, Audiffret-Pasquier, etc. Je choisis comme au hasard parmi les orateurs politiques à tempérament. Si un homme de tempérament l'avait osé, sa parole eût mangé devant le pays celle de M. Favre! Mais on a peur de cette science oratoire qui connaît tous les poignards. Cependant l'Empire sentait vaguement la possibilité de *tomber* le géant. La fortune de M. Emile Ollivier vient seulement de cette phrase de M. Walewski à l'empereur : « Ollivier pourra lutter contre Favre ». Mais il eût suffi d'oser, comme il suffirait certes aujourd'hui. Il y a, m'a-t-on dit, des jeunes avocats qui ont vaincu à la barre M. Favre avocat : pourquoi n'y aurait-il pas à la tribune des jeunes orateurs qui lutteraient contre ce rhéteur énorme? Chacun sait que les connaissances de M. Favre en économie politique, en droit public et administratif ne constituent pas un lourd bagage. — La phrase de M. Jules Favre, comme certaines femmes du monde, a passé sa vie à s'habiller!

*
* *

J'ai voulu le revoir de très-près, car M. Jules Favre m'attire comme un chef-d'œuvre de mécanique. Entre le Favre de l'Assemblée nationale et l'avocat, je choisis celui-ci, parce qu'il est beaucoup moins connu. D'ailleurs, l'orateur politique de 1875 ressemble à celui de 1866 et 1867; bien diminué cependant. A coup sûr il n'a plus pour lui les tribunes! Donc, voulant m'absorber dans l'étude de mon objectif, j'eus la fortune de voir Jules Favre dans une de ces affaires de séparation de corps, où il est maître. L'huissier me laissa entrer sur les bancs du

prétoire, me prenant pour l'époux. M. Favre défendait la femme. J'étais à deux pas de lui, — un peu en arrière. Quand ce fut à lui de parler, il se leva. Il murmura le « je me présente dans la cause pour Mme X..... et..... » et ôtant sa toque avec un geste arrondi, il se tourna vers son adversaire. C'était un avocat plus fort que lui. Le public ne sait pas ces choses-là! C'était ou M. Allou, cet homme grand, sévère et pourtant pittoresque comme sa phrase, ou M. Nicollet, ce poëte jurisconsulte, ou M. Bétolaud, la doctrine faite homme, ou etc., etc. M. Favre regardant son adversaire, se tenait droit, ayant les deux mains dans les poches de sa robe. Doucement, lentement, comme en cadence, il félicita l'avocat sur son talent. Avec une ironie polie, froide, comme humble, il le plaignit de défendre une cause aussi mauvaise. — Il faut vous dire que la cliente de M. Jules Favre était une sorte de petite grue!

*
* *

L'avocat adverse reçut avec le plus grand sang-froid cette longue phrase sur le dos, comme vous le feriez si on commençait une conversation en vous parlant du beau temps. Ayant dit, M. Favre se tourna du côté du tribunal et exposa à sa façon les faits de la cause. Son profil, vu ainsi de près, est singulièrement vigoureux. Le débraillé de sa barbe, aujourd'hui toute blanche, et ses cheveux presque blancs, que maintenant il coupe très-courts, lui vont bien. Les épaules sont un peu plus rondes qu'autrefois, mais supportent d'autant mieux la robe qu'elles élargissent. Les manches amples vont mieux à ses gestes que les manches étriquées de la redingote politique. Il a une telle habitude de la barre que pas un son ne détonne. Pas un geste ne dépareille l'action. La cause

n'était pas excellente et exerçait d'autant plus le talent de l'orateur. Je puis dire qu'il se donna tout entier et que je touchai du doigt tous ses moyens. Le fameux hoquet de Me Favre était plus prononcé que jamais. Règle générale : quand vous entendez distinctement dans un exorde ou une exposition de M. Jules Favre son grrrrr bien connu, — ça va être drôle ou pas drôle, comme vous l'entendrez !

*
* *

Ce hoquet était tout simplement, dans les débuts de M. Jules Favre, le hoquet qu'on trouve chez les petits garçons et les petites filles qui récitent leur catéchisme et cherchent la fin de la phrase. Ce grrrr arrivait au milieu de la période et cachait une hésitation de la mémoire. Maintenant que M. Jules Favre est maître de sa phrase, le hoquet est resté, malgré l'orateur. M. Favre est comme M. Garnier serait si, l'Opéra étant construit, il n'avait pu enlever quelque échafaudage.

Ce hoquet est fort désagréable, entendu de près. J'ajoute que le célèbre orateur a dû perdre des dents, car si sa phrase siffle parfois avec une vigoureuse énergie, elle crache presque toujours sur ses voisins. Je regrette d'être obligé d'entrer dans ces détails, mais si vous aimez les portraits vus de très-près, en voilà un !

Pendant longtemps, M. Favre écrivit deux ou trois fois des discours avant de les prononcer et de deux ou trois manières différentes. Il obtint ainsi une grande force. Chacune de ses pensées se traduisait dans la forme qui lui venait à l'esprit et qui était travaillée d'avance. Cela imitait à s'y méprendre l'improvisation. Il gagna aussi à cette étude sans trêve cette forme littéraire qui est une de ses plus

grandes séductions. Une de ses phrases est restée dans la légende oratoire. Il plaidait pour le mari d'une femme qui avait voulu rester vierge. La phrase, démesurément longue, mais charmante, restera. Demandez-là à quelque jeune avocat. On ne peut l'écrire dans un journal.

Aujourd'hui M. Favre est plus maître de sa phrase que de son argument. Il commence parfois une période sans savoir où il va, et dans laquelle vous et moi nous perdrions la tête. Mais il la mène savamment, en la grossissant ou en l'aiguisant. Il arrive, avec ce ton d'une monotonie voulue qui lui est particulier, à une chute attendue sur une note juste, sans que la grammaire et la clarté puissent se plaindre. En ce jour dont je parle, il abîma le malheureux époux J'imagine que M. Favre me prenait pour lui, car il semblait m'adresser les invectives. Et l'huissier me regardait d'un air gouailleur. Mais moi je savais bien où était le véritable époux ! Vous n'avez jamais vu pourtant — dans une époque où il y en a tant eu ! — une figure plus étonnée que celle de ce brave homme, quand M. Jules Favre racontait ses crimes contre la petite ange que vous savez.

*
* *

Enfin, l'orateur termina sa plaidoirie. Puis, radoucissant sa voix, qu'il a parfois, après ces rugissements de lion, — douce comme la voix d'une lionne amoureuse, il remit les mains dans les poches de sa robe. Et se tournant vers l'avocat adverse qui, pendant tout ce temps, avait l'air d'un homme qui doit dîner à six heures et qui voit à la pendule six heures moins dix, il lui dit (vous reconnaîtrez son style) : — « Maintenant je suis certain que mon éminent contradicteur regrette les si belles paroles éloquentes

qu'il a prononcées et que, voyant sous son vrai jour la cause, il en sait désormais le résultat; et que, comme moi, il la jugera conforme aux droits de la justice et — si cela peut se dire — à des droits plus sacrés encore, ceux de la famille ». Vous n'avez pas oublié qu'il a trois manières différentes de dire ces phrases. L'éminent contradicteur répliqua et ne me parut pas si convaincu que cela !

Je n'ai pas besoin de dire que le tribunal donna gain de cause à l'époux. Il semblait bien heureux. Quant à moi, qu'on prenait pour lui, tout le monde me regardait en souriant. C'est là un des effets les plus certains de l'éloquence de M. Jules Favre. Il perd ses causes, mais il abîme les deux plaideurs, surtout son client, — qui est le plus mécontent ! C'eût été un superbe Fouquier-Tinville et un excellent procureur général en temps de révolution ; — mais c'est un médiocre défenseur.

Je viens de mettre consciencieusement en lumière toutes ses qualités. J'imagine que j'ai suffisamment établi que tout est artificiel chez lui. Il connaît mieux que personne l'arrangement de cette trinité terrible — le verbe — le substantif — l'adjectif — qui remue le monde, mais il n'a jamais été un grand avocat, encore moins un grand orateur politique. Son impuissance sur les juges et les députés est aujourd'hui aussi incontestée que son beau talent. C'est un chef-d'œuvre mécanique dont on a le secret. — Un jour, un mécanicien anglais célèbre fit un mannequin si bien organisé, que le mannequin courait sans cesse après son auteur en lui disant : « Give me a soul ! (donne-moi une âme) ». Il me semble que le talent de M. Jules Favre, supérieur au point de vue plastique et scolastique, est ce mannequin qui avait tout — excepté une âme.

M. RENAN

En 1863 et 1864, quinze cents brochures ou livres ont été écrits pour et surtout contre M. Renan. Tout le monde a fait le portrait du philosophe, personne n'a fait celui de l'homme. M. Renan, qui est assurément un des écrivains les plus célèbres d'Europe et d'Amérique, s'est toujours dérobé derrière ses livres. Il semble vouloir cacher son nid, comme fait un merle. D'autres ont, là-dessus, l'insouciance des moineaux. M. Renan est fils d'un Breton, capitaine au cabotage. Un jour, le marin fut vaincu par la mer. Ces défaites-là sont sans revanche. La mer, religieuse comme elle l'est souvent, rendit le mort à la famille. Deux petits garçons accompagnèrent le père jusqu'au cimetière. A la maison, la mère et sa petite fille priaient devant un de ces crucifix en os qu'on voit surtout en Bretagne. La petite fille, s'appelait Henriette. Le fils aîné se nommait Alain. Notre héros s'appelle Ernest. La sœur se fit, à Tréguier, institutrice d'une petite école mixte. Et Ernest apprit à lire avec les petites filles du village. Un jour sa mère lui dit : « que veux-tu être ? tu seras tout ce que tout voudras excepté marin ». — Ernest dit : « Mère, moi je veux être prêtre ».

*
* *

Dans ce collége de Tréguier, on reconnut aussitôt l'intelligence d'Ernest Renan. Sa petite tête s'élevait

au-dessus des autres. C'était comme un coucou dans un nid de pinsons. Aussi fut-il bientôt envoyé à Paris, au petit séminaire de Saint-Nicolas. Il fut aussitôt le premier du cours. Au bout de la première année, le supérieur lui annonça qu'on lui accordait une bourse entière et il lui dit : « Nous vous laisserons d'ailleurs toute votre liberté pour l'avenir ! » — « Moi, je veux être prêtre ! redit froidement Ernest Renan. » L'abbé Dupanloup — car le supérieur était celui qui devait bientôt illustrer par ses écrits l'Eglise de France — embrassa le petit Renan. Notre époque est un drame de Shakespeare. Le rire y est à côté des larmes. On n'aura jamais tant pleuré. — On n'aura jamais tant souri.

Il entra au séminaire d'Issy pour faire sa philosophie ; puis au séminaire de Saint-Sulpice, pour sa théologie. L'abbé Renan était petit, frais, déjà laid et grassouillet. Sa conduite était exemplaire. Il reçut la tonsure, préparation aux ordres mineurs. Le vieux professeur d'hébreu l'adorait et disait de lui : « quel rude missionnaire de la religion catholique il fera ! » On a donné méchamment à son départ du séminaire des motifs assez vilains. Cela est absolument faux. La vérité vraie est que M. Renan fut un lévite modèle. Sa vie s'écoulait monotone et pieuse entre les quatre grands murs blancs de la cour de récréation et entre les quatre cloisons de sa cellule. — M. Renan n'entrevoyait alors le dix-neuvième siècle qu'en passant sur la place Saint-Sulpice. Rien n'indiquait au regard le futur philosophe, dans cette longue procession d'abbés en surplis qui défilait, le dimanche. — Ce n'est qu'au vol qu'on reconnaît, entre les autres, les cygnes sauvages !

*
* *

L'abbé Renan avait obtenu de garder, le soir, dans sa chambre, la lumière, plus longtemps que ses condisciples. Il travaillait en dehors des cahiers du cours. Voici qu'un jour il dit au supérieur : « Mon père, j'ai des doutes ». — « Attendez, lui répondit doucement le vieillard, et priez. » Deux mois après, l'abbé Renan redisait : « Mon père j'ai prié et je crois encore moins ». L'abbé Renan quitta le séminaire. Il se trouva seul, à l'air libre, sur la place Saint-Sulpice, sans un sou, sans boussole ! Mais il avait emporté furtivement de la maison un peu de la moelle sacrée. Lamennais fut grand parce qu'il sut prendre le style de l'Evangile. De même M. Renan devait devenir célèbre, parce qu'il a pris à l'Ancien-Testament son relief poétique et au Nouveau-Testament son sentimentalisme profond. — S'il était permis de comparer des choses vulgaires à des choses saintes, je dirais que l'abbé Renan fut comme un ouvrier qui emporte le secret de la fabrique où il a été élevé ! Une fois dehors, il fallut vivre. Il fallait être logé et être habillé. — Il se fit tailler dans ses soutanes une redingote qu'il porte encore et qui, naturellement, garde une odeur d'encens.

*
* *

Ceux qui, comme moi, ont été élèves de l'institution Laville, rue Faubourg-Saint-Jacques, ne se doutent pas que M. Renan a été un de leurs maîtres d'études. Si nous avions su alors, comme nous l'eussions examiné ! Nous avions dix ans ; il en avait vingt-deux Il était laid et pauvre. Vous imaginez bien qu'aucune femme ne le regardait. Alors il se dit à lui-même ce que la courtisane vénitienne disait à J.-J. Rousseau : « lascia le donne e studia la matematica ». Bientôt agrégé de philosophie, il put s'écrier, comme on dit

au café : « Maintenant *donnez-moi de quoi écrire !* »

En effet, sa plume devait être son gagne-pain. La carrière scientifique a, d'autre part, des débouchés que n'a point la carrière littéraire où il y a une brioche pour vingt bouches. Nommé au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale, il fut présenté à l'empereur qui lui confia une mission littéraire en Italie. Chose bien étrange, je devais, quoiqu'âgé de vingt-quatre ans à peine, le remplacer là-bas. Il épousa la fille d'Ary Scheffer. En 1860, chargé d'une mission en Syrie, il emmena avec lui sa femme et sa sœur, l'ancienne institutrice de Tréguier. Cette sœur, nommée Henriette, mourut dans le voyage. M. Renan lui dédia son livre « *la Vie de Jésus* » en cinq ou six phrases qui sont les plus éloquemment désespérantes de toute son œuvre ! Le succès inouï de son livre prouva surtout la force qu'ont des phrases bien faites de critique religieuse dans une société frondeuse et à une époque politique où on pourrait attaquer plus impunément le Christ qu'un préfet.

***

Je ne fais à ce sujet aucun reproche à l'empereur qui protégea l'écrivain et non le livre. Napoléon III chercha à attirer vers lui l'aristocratie de l'intelligence où M. Renan était au moins marquis. Il aimait les écrivains dont il voulait être et j'estime que plus tard, en dehors des questions politiques, les écrivains respecteront sa mémoire. M. Renan fut nommé professeur d'hébreu au Collége de France. L'ouverture de son cours fut comme un bruit qui réveilla l'Europe endormie. C'était dans la salle de gauche, en entrant au Collége de France par la rue Saint-Jacques. L'auditoire était partagé en deux clans. Ceux-ci lui

jetaient ironiquement de gros sous. Ceux-là lui jetaient des couronnes. Un étudiant debout à une fenêtre ouverte qui donnait sur la rue faisait de temps en temps un signal, et des battements de main retentissaient dehors à toutes les fenêtres et sur tous les toits. — La ville entière avait l'air de suivre le discours du professeur! De la salle, ce bruit immense semblait un ouragan de grêle sur les toits de zinc.

On sait que M. Renan fut mis en disponibilité. L'empereur lui fit offrir une place lucrative à la Bibliothèque impériale. Il refusa fièrement en répondant : « Je dirai comme Saint-Paul ; reprenez votre argent ». Si je faisais ici de la discussion, je pourrais faire remarquer que M. Renan pouvait se permettre cet orgueil, très-légitime d'ailleurs, parce que depuis longtemps l'empereur l'avait rendu indépendant en lui faisant donner une de ces places si salariées et si recherchées du *Journal des savants*. Mais j'admets très-volontiers que tous deux ont été dignes, pourvu qu'on me concède que César l'a été davantage.

M. Renan préférait être bien avec César plutôt qu'avec Dieu, car ce n'est pas, j'imagine, Dieu le père qui l'a fait chevalier de la Légion d'honneur!

***

M. Renan, que Sainte-Beuve appelle un grand écrivain, un peu parce qu'ils déjeunaient ensemble le vendredi, continua à faire en français de la philosophie allemande. Son œuvre dans laquelle il recherche surtout les origines du christianisme, est déjà considérable, quoique M. Renan n'ait que cinquante-deux ans. Il s'est présenté aux électeurs parisiens qui ont préféré le laisser à ses livres. Une de ses proclamations était du plus haut goût littéraire. On le croyait impérialiste. Il paraît qu'il ne l'était point.

Son dernier livre, l'*Antechrist*, prouve que M. Renan est dans toute la force de son talent. L'apogée des écrivains de prose est à l'âge de quarante-cinq à cinquante-cinq ans. A cet âge-là, le poète est mort ou devrait être mort ! Ce livre est le tableau de la *Décadence romaine*, par Couture, avec des nudités en plus. Mais la phrase de M. Renan sait marcher dans ces boues de Rome païenne sans se crotter — comme sait le faire dans nos rues une vraie Parisienne. Néron est ce monstre couronné qui a laissé dans l'histoire une odeur de sang et de patchouli. M. Renan a cru le reconnaître dans la bête 666 dont parle l'Apocalypse et qui est l'objectif du fameux livre mystérieux. Ces chiffres représenteraient exactement *César Néro*. Et Néron aurait eu l'habitude de se déguiser dans le cirque en bête fauve à qui on livrait les martyres chrétiennes ! Le long chapitre qui parle de Néron sort du volume comme avec des lettres d'or en relief. Il n'y a pas aujourd'hui en France un autre écrivain qui eût pu faire plus artistement ce tableau.

Vous rappelez-vous l'inoubliable nuit de mai 1871, où du haut des collines de Meudon nous apercevions les monuments de Paris brûler comme d'immenses fours à chaux au fond de la campagne noire ?—Vous souvenez-vous, vers le matin, de toute cette fortune amassée par dix siècles de civilisation qui sembla s'évanouir en flammèches de papier, comme un paquet de vieilles lettres d'amour qu'on brûle dans un foyer ? — Plein des réminiscences classiques, nous cherchions vaguement sur quelque sommet la grande silhouette de Néron, l'incendiaire de Rome. Or, voici que M. Renan établit de la façon la plus claire que Néron n'a pas mis ou fait mettre le feu. Il se contenta de voir avec quelque plaisir Rome brûler. — Seul le

crime parisien reste sans circonstances atténuantes ; et la Commune demeure dans un isolement d'une épouvantable horreur. Ces systèmes philosophiques et historiques, qui aujourd'hui sont la critique pure, produisent de bizarres résultats. Grâce aux fouilles posthumes, les gloires les plus lumineuses s'assombrissent et les illustrations les plus sombres s'éclairent. — Le système contemporain ressemble à une immense paire de ciseaux qui couperait les griffes de nos démons et les ailes de nos anges !

*
* *

Quant à la *Vie de Jésus*, voici le portrait du livre en vingt lignes ; comptez : C'est une philosophie de parfumerie qui fait hausser les épaules des savants, libres-penseurs ou croyants, mais qui est propre à caresser les narines de la foule. Sainte-Beuve a parlé des saletés splendides de Rabelais ; je puis donc parler ici des niaiseries magnifiques de M. Renan. C'est un tableau à la Decamps. Un Fromentin, sans chevaux. D'autre part, il y a là comme une hystérie de la science, des visions translucides mais maladives. — C'est un livre où une plume quasi féminine par l'exaltation de la sensibilité, a été trempée dans l'encre superbe de la Bible ! On y retrouve l'artiste, l'abbé et le savant. — Voici les souvenirs d'une jeunesse virginale et inquiète ! Voilà l'expérience apaisée de l'homme mûr ! C'est fait autant avec des bruits et des couleurs qu'avec des pensées ; — plutôt avec l'oreille et les yeux qu'avec l'esprit. Bref, livre idiot qui ne surnagerait pas, s'il n'avait point à sa tête et à sa queue deux chapitres superbement écrits. — Notre époque a eu là le philosophe qu'elle méritait.

*
* *

M. Littré, à qui l'autre jour ici, moi croyant en l'homme-Dieu, j'ai envoyé dans son portrait l'hommage profondément respectueux qu'on doit à un grand savant, ne croit pas en Dieu et encore moins à la divinité du Christ. Mais c'est sur les sommets les plus inaccessibles et les plus inhabités de la science que M. Littré a fait cette confession. Il a dit « je n'ai pas trouvé Dieu dans les livres », comme Broussais avait dit « je n'ai pas trouvé Dieu dans le cadavre ». Mais jamais l'illustre savant n'a crié sa désillusion sur la place publique. On dirait même qu'il la cache avec soin aux yeux des jeunes gens, des femmes et des enfants. Cela est si vrai que je défie quiconque de me montrer dans l'œuvre de M. Littré une phrase où il dit nettement et clairement : « je ne crois pas ». — Il faut secouer toute l'œuvre immense de Littré pour en faire tomber son fruit « la négation » ! Or, ce que je reproche à M. Renan, c'est l'édition populaire qu'il a faite de son livre et cette préface dans laquelle il adresse cette édition aux « pauvres ; attristés ; déshérités ». On dirait d'une ironie ! Je ne connais en effet rien de plus désespérant avec suavité que le déïsme de M. Renan. M. Littré, sous les jambes de qui M. Renan, si haut qu'il soit, pourrait passer à cheval, a eu une réserve que n'a pas eue l'auteur de la *Vie de Jésus*. — M. Renan, lui, a jeté le poison dans toutes les fontaines Wallace.

Mais, si le livre est petit, l'écrivain est parfois grand. Ce mélange de sensualisme et de religiosité peut produire de puissants effets. Cette fièvre séduisante constitue un état pathologique fort curieux. On entend, dans certain de ses chapitres, comme la progression d'une gamme harmonique. Parfois court

dans les périodes une phrase musicale qui prend différents tons, — comme, dans un orchestre, ces motifs qui vont d'instrument en instrument. Quel livre M. Renan ferait s'il se racontait lui-même, — comme Sainte-Beuve s'est raconté dans *Volupté!* Mais une force lui manque, qui est essentiellement contemporaine — c'est le rire. Les écrivains complets sont rares. Il y en a dont le défaut a été de ne pas savoir pleurer. — Voltaire était de ceux-là — ou dont la faiblesse est de ne pas savoir rire. — M. Renan est de ceux-ci.

M. DE LA ROCHETTE

Quand la République a été votée, deux vieillards, MM. de la Rochette et de Belcastel, parurent l'un après l'autre à la tribune. Ils saluèrent avec une amère ironie l'enfant nouveau-né. J'étais là. Je vous dis que ce fut un moment solennel dans la vie de ce peuple, que des malheurs innommés n'ont pu empêcher de rester gouailleur. A cette heure où les cloches sonnaient à la fois un enterrement et un baptême, l'organe choisi par toute la vieille France monarchique était M. de la Rochette. L'apparition de M. de Belcastel était spontanée. La parole de M. de la Rochette sortait, unifiée par une préparation commune, de deux cents poitrines.

*
* *

M. de la Rochette loge à Versailles, sur la place du château. Chaque matin, l'an dernier, on pouvait voir un monsieur, qui de loin a l'air d'un ancien notaire de chef-lieu, se promener devant la grille. Les soldats qui faisaient l'exercice avaient fini par ne plus pouvoir s'en passer. — Il était là, seul, qui les regardait gravement. Ils ne se doutaient guère qu'ils avaient devant eux le représentant le plus intime de l'homme qui est le premier gentilhomme du monde. Dumanet eût été encore bien plus étonné de savoir que cet honnête bourgeois était l'organe officiel de quelqu'un devant qui le maréchal de Mac-

Mahon et la maréchale se tiendraient debout, tant qu'on ne les aurait pas priés de s'asseoir.

* * *

A l'Assemblée, il est assis — non pas à gauche, vous vous en doutiez. Jamais on ne le voit aller d'un banc à un autre. Son crâne pointu est si chauve, qu'à coup sûr il n'y a jamais eu de cheveux au sommet. Quelques poils gris en guise de favoris. Là-dessous, une figure énergique, sévère, reposée. M. de la Rochette sourit très-souvent, mais on ne l'a jamais vu rire, et on ne le verra jamais — à moins qu'un jour le centre gauche n'étrangle le centre droit. Quand un orateur n'est écouté par personne, il l'est encore par M. de la Rochette. Il veut tout entendre, même les rapports. Plus c'est spécial et ennuyeux, plus cela l'intéresse. Il est toujours là assis. C'est une patience de cordonnier. Jamais homme de haute intelligence n'écouta plus patiemment des gens qui ne lui apprenaient rien.

La question du sel est la passion de M. de la Rochette. C'est en effet un des problèmes économiques les plus importants. « C'est en renversant une salière qu'on peut combler le déficit du budget », me disait en souriant M. Thiers. M. de la Rochette m'a parlé de cette question pendant tout un bal. Il me disait : « L'infériorité de nos sels de l'Ouest a deux causes, 1°... » Un tourbillon passa, de soie et de dentelles. C'était la maîtresse de la maison qui cherchait un danseur pour une délaissée; vous savez qu'en pareil cas, elles ne s'arrêtent devant rien, même pas devant M. Naquet. « — Il me faut un homme! dit-elle. — Ça dépend de ce que vous voulez en faire? fit un député, vieux petit marquis charmant,

de ceux qui écrivaient à Voltaire. — Pour danser. — Là aussi, je suis incompétent; adressez-vous à monsieur », et il me montrait. — « Quel âge avez-vous? dit-elle. — Quarante ans! — Comment! que ça? — Toujours gracieuse, la comtesse », fit le marquis. Et elle m'entraîna vers une petite jaune qu'on eût dit empalée : « Elle n'a pas l'air joli, dit-elle, cependant... » Bref, je dansai. Je parlai à ma danseuse, français, anglais..., elle ne disait rien. J'ai juré de ne point parler allemand, — d'ailleurs je ne le sais pas. Enfin, je ne pus connaître sa nationalité. Pas Chinoise, sans contredit — à voir ses pieds. Pendant tout ce temps — et vous voyez qu'il est long — M. de la Rochette, qui m'avait suivi, était là seul devant nous, et gravement nous regardait danser. J'étais fort intrigué. Quand ce fut fini, il vint à moi et continuant la phrase interrompue par la valse, il me dit : « Parce que : 1° nos moyens de production sont plus coûteux que les vôtres, etc. » Il me tint ainsi jusqu'au moment où il entra dans son fiacre, c'est-à-dire sa part de fiacre, car, selon une habitude parlementaire bien connue, ils s'étaient mis quatre députés pour louer une voiture.

* * *

Presque tous les journaux ont publié, il n'y a pas longtemps, un échange de lettres qui avait eu lieu entre M. de la Rochette et le comte de Falloux. J'ai lu les vingt lettres. C'est une des choses les plus caractéristiques, et par conséquent les plus tristes du temps. C'est une lutte courtoise et de high-life, mais lutte dont le bruit fait mal aux âmes modérées. Duel regrettable entre deux hommes qui appartiennent à notre meilleure France, l'un par son illustration, l'autre par sa très-haute situation politique. Si la

société affolée voulait se sauver quelque part, elle prendrait peut-être le bras de l'un ou de l'autre. Et ils se battent. Comme c'est bien daté et signé par notre époque !

La phrase de M. de la Rochette est moins vigoureuse que celle de M. de Falloux ; mais elle est plus mordante. Le comte, toujours respectueux, est éloquent et passionné ; l'autre est incisif et ironique. Vous savez, cette ironie froide et polie, des hauts vieillards. J'aimerais mieux lire les lettres d'amour de ma lingère : tant cela dit que nous allons à la dérive vers quelque mer inconnue. Quand l'histoire future voudra s'expliquer quelques résultats étonnants, je lui conseille de lire cela.

*
* *

Mais M. de la Rochette reproche à la France de ne pas avoir voulu le roi. Or, on nous a dit, un mardi : « Le roi va venir », et un mercredi : « Le roi ne vient pas ». Voilà à vrai parler tout ce que nous avons su et fait. Dans toute cette affaire, le pays a eu la tête dans un sac. De même nous n'avons pas fait la République ; elle s'est faite toute seule ! J'accepte, je m'incline et je respecte ; surtout parce que c'est affiché et parce que c'est signé Mac-Mahon. Peut-être le comte de Chambord a-t-il trop vu la France et pas assez les Français ! Comment dire toute la vérité à un roi exilé ? On s'arrête effrayé devant cette double majesté, quand on est M. de la Rochette. Il eût tout dit, aux Tuileries ; il n'a pas tout dit, à Frohsdorf. Savez-vous comment beaucoup de députés de la droite ont connu la présence du comte à Versailles ! Les domestiques de la maison avaient vu sortir, de très-bonne heure, M. de la Rochette, cachant sous son pardessus une véritable toilette de bal. Et comme

on ne connaît pas en France un homme ou une femme qui puisse faire prendre à huit heures du matin une cravate blanche à M. de la Rochette, on a dit : « Le roi doit être quelque part ! »

Quand M. de la Rochette, qui est pourtant un esprit supérieur et de très-grande allure, dit : « Le roi le veut », tout est fait. Si vous lui reprochiez de n'avoir pas empêché tel acte ou telle lettre, il serait aussi étonné que vous, si je vous reprochais de ne point avoir empêché le tonnerre de tomber sur ma cheminée. L'homme qui pouvait le mieux parler s'est donc tu : le comte de Chambord est resté seul auprès de l'ange modeste et résigné qui, non plus, n'a pas voulu être reine.

Depuis quatre ans M. de la Rochette suit son idée. Il nous regardait gravement pendant que nous dansions — comme il me regardait au bal — avec une situation qui — comme ma danseuse — n'avait pas l'air joli. Et à certain moment de repos il est venu à nous, poursuivant son idée, toujours comme au bal, son argumentation sur le sel. Et au déjeûner du baptême de la République, il a renversé la salière pour lui porter malheur. — Je confesse qu'il a fait tout cela en plein soleil !

*
* *

Cela nous explique ce défilé à la tribune d'hommes qni ont tous nos respects. Ils avaient l'air de dire le « *morituri te salutant* ». Et M. de la Rochette nous a crié le mot que la loi juive défendait de dire : « Racca ». Je souris vraiment, si on me dit que M. Wallon a, l'autre jour, coupé en deux morceaux la France, comme un gâteau. M. de la Rochette serait du côté de la fève, et nous du côté de la guillotine de 1793 ! C'est là une parole grave. Nous ne vou-

lons pas être abandonnés dans la bataille par les pères, les frères, les oncles des zouaves de 1870, — par les zouaves eux-mêmes, comme M. de Cazenove. Ils avaient réédité les anciennes légendes. A notre déveine insensée, ils avaient répondu par une bravoure insensée. Ils ont eu, non plus la folie de la croix, mais la folie de la mort. Nous tenons à avoir ces hommes ou les pères de ces hommes-là dans nos rangs.

*
* *

Un jour, on vit M. de la Rochette sortir de bon matin. Il traversa la place du château sans regarder les soldats : Il entra chez le Maréchal et lui dit, les larmes aux yeux : « Après des hésitations que vous comprenez, je vous déclare que je voterai pour vous, mais seulement parce que c'est vous et que la société a besoin de votre épée ». C'est textuel. On a assez reproché cela à M. de la Rochette. M. de la Rochette, comme quelques-uns de ceux dont j'ai voulu faire le portrait en crayonnant le sien, semble écouter des voix. On croirait, quand il a le regard fixe, qu'il aperçoit quelqu'un de grand et pur qui lui fait signe de venir ! C'est donc impossible qu'il n'ait pas entendu cette immense voix de la patrie, que nous tous conservateurs nous entendons distinctement. Elle dit à celui qui personnifie la Fortune présente, brisée et fière de notre pays : — « Maréchal, par le temps qu'il fait, il y a peut-être un crime encore plus grand que le crime de voler le pouvoir, c'est celui de le laisser prendre ».

P.-S. — Aujourd'hui, M. de la Rochette est mort. Fidèle à mon système je n'ai rien changé à ce croquis qui avait fait dire à M. de la Rochette « c'est ressem-

blant! ». M. de la Rochette, dont j'ai été le collègue, et qui, à cinq reprises différentes, a voté pour moi (élection du bureau du Conseil général), me regardait comme entaché d'esprit révolutionnaire. Cependant il voulait bien me témoigner une affection toute particulière. Je raconterai plus tard une scène à laquelle j'ai pris part à Versailles et qui est une des notes les plus saisissantes de ce temps. M. de la Rochette y a été d'une grandeur démesurée. Des hommes comme M. de la Rochette et le baron de Lareinty, redonnent à notre Bretagne sa vieille allure chevaleresque.

BULOZ

C'était à l'époque de ma vingtième année. Elle me semble aujourd'hui séparée de moi par une grande gaze blanche, comme un tableau de féerie. L'Italie du Nord était un trottoir où passait toute l'Europe. J'y ai vu une partie des hommes étrangers dont j'ai fait ou je ferai le portrait. J'étais comme Gavroche qui, au premier de l'an, a vu du haut du trottoir de l'Elysée, défiler devant lui les grands de la France officielle! Et à travers cette gaze blanche qui me sépare du passé, j'aperçois la calotte de M. Buloz. Le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* assistait à une représentation de charité, à Aix, en Savoie. Les rôles étaient tenus par une femme dont la beauté célèbre était dans tout son éclat, par le poëte Ponsard et par un ou deux jeunes gens qui sont devenus depuis des écrivains bien connus du lecteur. — Je fus présenté à M. Buloz!

*
* *

J'étais un peu intimidé par ce rude paysan savoyard en qui je voyais le dispensateur de cette renommée littéraire qui est le second rêve de tout jeune homme. L'amour est le premier rêve. — J'ajoute qu'il est le dernier. A ce moment parut dans le *Courrier des Alpes*, journal de la droite piémontaise, dirigé par M. Charles Bertier, qui fut conseiller d'Etat sous

l'Empire, un article railleur contre « *l'effet de calotte* », produit à cette représentation par M. Buloz. Celui-ci, sur qui d'ordinaire rebondissaient les coups comme sur une enclume insensible, fut violemment irrité de se voir persifler devant les enfants de sa Savoie. Il garda de cet article une rancune qui faillit changer l'histoire de France et d'Italie. Voici comment.

Cavour avait échangé verbalement à Plombières, avec l'empereur, la Savoie contre l'indépendance italienne. M. Buloz résista. Il écrivit à Cavour, dans une lettre que j'ai lue : « Je veux que ma tombe soit creusée dans un sol libre ». Mais il y eut au moins un homme plus roué que Buloz, ce fut Cavour. Après avoir usé vis-à-vis de son ami toute son irrésistible séduction ; après l'avoir entouré de ces câlineries presque féminines qu'avait soudainement ce puissant railleur, Cavour employa le dernier moyen. Il dit à Buloz : « Je ne puis lutter contre vous, libéral et Savoisien — soit ! mais vous assumez seul toute la responsabilité de, etc. » Buloz eût préféré lutter contre l'annexion et être vaincu. Il eut peur de « cette responsabilité ». Son amour pour la France, où il avait conquis honneurs et fortune, l'emporta sur toutes les autres considérations. Dans toute cette affaire, il se replia sur lui-même comme sa compatriote la marmotte.

*
* *

M. Buloz avait la tenacité, la rudesse et la finesse du montagnard savoisien. Ni Mgr Dupanloup, cet autre Savoisien dont j'ai fait le portrait, ni Buloz n'ont su reculer. La religion n'a pu contenir la fougue du prêtre. Le frottement continu avec les hommes n'a pu modérer le tempérament du directeur de Revue. Buloz a roulé sans s'arrondir. Il a réussi

par des défauts — car il sut choisir, parmi les défauts, ceux qui ne nuisent pas à un homme d'affaires. La grande fortune que M. Buloz laisse à ses enfants aurait été acquise dans les charbons, si ses débuts dans une imprimerie ne lui avaient point donné l'idée de créer une Revue. Il eût réussi partout ! Ses facultés n'étaient pas spéciales. La pénétration et la concentration de pensée sont des qualités maîtresses et générales.

Peu d'hommes ont *voulu* plus que lui. C'est pourquoi peu d'hommes ont réussi autant. Il ne livra presque rien de sa vie au hasard. Il n'était pas le joueur qui est dans beaucoup d'hommes supérieurs. Vous ne ferez jamais jouer gros jeu à un paysan madré. La *Revue des Deux-Mondes*, tout d'abord destinée, comme l'indique son titre, à être un recueil de voyages, ne devint que progressivement ce qu'elle est aujourd'hui. Comme un chamois de ses montagnes, Buloz qui, lui aussi, côtoya pas mal de précipices, ne mettait un pied... devant — que quand il avait bien assuré son pied... derrière.

*
* *

On sait que 1830 sonna le dîner de la bourgeoisie. Mais pour les esprits de haute culture, 1830 fut plutôt l'*Angelus* d'une nouvelle journée. Buloz avait eu l'habileté d'avoir l'âge de cette génération du matin qui fut éclatante comme une aurore boréale. On dirait que certaines gens ont pu choisir l'époque de leur naissance. Buloz s'était instruit lui-même et seul. Ces travailleurs solitaires ont l'érudition maussade. Il était un classique convaincu. Mais Buloz, ce brutal, fit violence à ses goûts. Le public voulait du romantisme, il vendit du romantisme. En parcourant le recueil de la *Revue des Deux-Mondes*, on voit

manifestement que son directeur ne se sentit pas tout d'abord assez d'autorité pour imposer sa manière aux lecteurs et aux écrivains. On voit parfois, au bas de la page, une petite note de la *rédaction* qui fait ses réserves ; — on dirait sur le papier l'ombre du profil renfrogné du directeur !

Mais Buloz faisait des compromis et non des concessions. Il ne s'assimilait pas. Il ne concédait rien de sa personnalité anguleuse. — Sa peau de penseur était trop dure et trop calleuse pour gagner la contagion des fièvres énormes qui l'entouraient. Plus on avance dans la lecture du recueil, plus on sent l'influence de Buloz. Le jour va venir où il mettra sur chaque page de la revue, non pas tant son ombre que sa griffe — comme ces pattes de chien de chasse qui parfois, en nos jours de jeunesse, laissaient leur empreinte noire sur le livre ouvert et lu devant un soleil de printemps !

*
* *

1838 vient. Les amis de M. Buloz sont au pouvoir. Jusque-là, il avait profité des bénéfices de sa situation d'écrivain dynastique, mais il n'avait pas livré son indépendance ! — De même une carpe expérimentée prend l'amorce sans se prendre à l'hameçon ! Buloz accepta le poste d'administrateur de la Comédie-Française. Sa Revue progressait, mais lentement. Ce connaisseur incomparable de ce que j'appellerai le côté matériel de la langue française, aimait le style grand et pur. Ce « raboteux », comme disait Cavour, rêvait d'être le maître de Racine et de Rachel. Il l'a *voulu*. Il l'a été. Ce montagnard avait souvent la nostalgie des sommets ! Il a gouverné ces femmes de la Comédie-Française, interprètes éloquentes, charmantes — odorantes, dirait le *neveu du Rameau* —

des grands maîtres du cœur humain. Buloz aura été le chef parfois brutal, toujours de mauvaise humeur, de tout ce qu'il y a de plus difficile à conduire — les âmes des femmes artistes et des écrivains. Il a touché à ces sensitives qui ont des colères de tigresses, — sans mettre des gants, sans changer la façon grossière de son paletot, la couleur jaunâtre de son pantalon, la couleur crue du gilet, l'évasement solide des souliers, les plis de sa grosse cravate, le linge dur et d'un blanc douteux de son petit col de chemise! Mais son âme, cachée comme un colimaçon au fond de sa coque, était aimantée à toutes les hautes élégances du génie français. Son flair imitait la sensibilité extrême des cornes oculaires de ce colimaçon. Le public demandait du Hugo. Buloz lui en donna. Dépositaire de l'huile sacrée du Temple, il la rendit intacte en 1848. Cependant il s'en était servi pour faire sa salade! C'était son droit. Marchand et directeur, il sut remplir ce double emploi.

La Révolution le renversa. Il se crut perdu. Il était sauvé! Il allait trouver d'autres comédiens. Il n'y en a pas qu'au théâtre! — On peut même dire que parfois c'est au théâtre qu'il y en a le moins. Il allait revoir certains héros semblables aux lions-cabotins du cirque. Le jour était venu où sa rude silhouette allait se détacher dans le clair-obscur du temps avec toutes les saillies d'une figure faite à coups de hache.

*
* *

On reprochait à Buloz d'avoir fait jouer un acteur dès le lendemain de la mort de son père! « Eh, fit-il, c'était dans une tragédie! » Ce mot n'est pas cruel. Il est d'un homme convaincu. Buloz croyait à la tragédie et à l'art. Un jour, il s'écria dans sa

colère : « J'aimerais mieux conduire à la foire un cochon que de diriger le Théâtre-Français. » Pour qui sait combien le cochon est difficile à mener, cette exclamation du montagnard savoisien n'a rien de grossier.

Il se remet à son œuvre. Il s'y enferme. La tempête était terrible. Il y était difficile de pêcher à la ligne! Buloz comprend que la classe intelligente va réagir. Il appelle à lui des illustrations du parti très-conservateur et clérical. Il suit le sillage des grandes choses catholiques. L'apaisement se fait. Il sent que la France va revenir à son péché comme une Madeleine convalescente. Le voltairien reparaît. Il n'accepte pas l'Empire! Mais un compromis tacite se fait entre l'Empire et lui. De chaque côté on se laissera vivre. On conspire rue Saint-Benoît, mais comme plus tard à la *Fille Angot* — en chantant, ou tout au moins à haute voix! Il s'occupe du mouvement économique. Il dit à un écrivain qui lui apporte un article philosophico-chrétien : « Dieu n'est pas actuel! » Il cherche l'actualité.

Il agrandit considérablement par des articles spéciaux sa clientèle à l'étranger. Aujourd'hui le nombre de ses abonnés de France ne dépasse pas énormément celui des abonnés du *Correspondant*. Mais à l'étranger, quelle puissance ! En ce temps l'Empire était bien fort. — Un paysan normand lui eût prêté de l'argent! En définitive, il ne craignait pas Buloz. Il avait un pied sur M. Veuillot et l'autre sur M. Renan. Cependant le malheur a passé entre ses jambes, comme un vaisseau entre les jambes du colosse de Rhodes ! Buloz n'alla jamais aux Tuileries, comme le faisait Havin. Il était mal élevé et mal léché. On le disait. Il laissait dire. Cela lui permettait de rester indépendant. Il était malotru. — On le disait ! — Cela

lui permettait de maltraiter ses rédacteurs. Il était avare. Cela lui donnait le droit de rogner des liards. — Bref, le Savoisien madré se servait des pierres qu'on lui jetait pour bâtir sa maison.

*
* *

Le siècle a eu en France, jusqu'ici, trois grands journalistes : Bertin, Buloz, de Villemessant. Cela est tellement incontesté que je puis le dire ici sans mauvais goût. M. de Girardin a été aussi un grand créateur, mais il a abandonné son œuvre. En entrant dans le *Petit Journal*, il est entré dans la peau d'un autre. Il y a ceci de commun entre ces créateurs d'énormes machines publiques, que chacun a mis toute sa personnalité dans son œuvre. L'œuvre, c'est lui; plutôt que lui, c'est l'œuvre. Cela est si vrai que si on les frappe eux-mêmes, ils ne sentent rien. Mais si on frappe à une partie quelconque de leur œuvre, ils sentent le coup. Buloz a fait un procès au *Figaro*, à propos d'un article de M. Barbey-d'Aurevilly. Celui-ci avait attaqué la *Revue*.

Les pierres qu'on jette sur la tombe d'un homme célèbre indiquent par leur nombre, comme les pierres qu'on met sur la tombe d'un israélite, combien le défunt a remué d'âmes !

*
* *

Buloz apparaît grand, fort et lourd — j'allais dire — comme l'ancien exécuteur Heindreich — pour faire plaisir là-haut à tant de grandes ombres ! La figure est rasée. La lèvre inférieure est celle d'un boule-dogue. Le crâne est carré. La calotte laisse voir des cheveux d'un roux sale, coupés ras. L'œil qui regarde a une profondeur étrange. Les cils blanchâtres, font l'effet d'une gaze. C'est un regard interne. C'est la pru-

nelle de l'homme réfléchi ou du bœuf qui rumine. Les dents sont séparées comme celle de certains rongeurs. Son teint est parsemé de petits points rougeâtres qui deviennent violets dans l'émotion, comme chez beaucoup de sanguins. Les oreilles sont grandes et écartées comme les vieilles oreillères d'un cheval de fiacre. L'œil qui ne voit plus a les paupières entr'ouvertes. On aperçoit une vague blancheur de vieille faïence. Buloz regarde — il est borgne. On cause avec lui — il est sourd. Sainte-Beuve disait qu'il était boîteux des deux pieds. Mais cette enveloppe est comme le manteau de Rabelais, qui couvre une pensée d'une force concentrée. On éprouvait, en approchant de Buloz, la sensation que donne l'approche d'une puissance masquée. Cette tête de Buloz était en vérité superbe et d'un cachet romain. M. Guillaume, le directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, a fait de Buloz un buste magnifique et saisissant. Peu m'importe que cet homme ait soulevé contre lui tant de haines ! S'il n'a pas été très-aimé par les autres, il a été aimé par les siens. C'était un excellent père de famille. Ne voyons en lui, en terminant, que son œuvre immense qui enferme la moitié du siècle. Il y a plus d'un an, Buloz, du fond plutôt que du bord de la tombe — car il était déjà mortellement atteint — a donné sa Revue à la République. Mais à l'encontre des femmes qui ont des cotillons sales sous leurs fraîches robes, la *Revue des Deux-Mondes* a les dessous d'un brillant d'autrefois. — Elle est, avant tout, parlementariste! Buloz est mort parlementaire. La République est un manteau pendant la pluie ! Enfin Buloz est mort classique. Il a été mené avant-hier dans cette église de Saint-Germain-des-Prés toute emplie de la grande peinture classique. — Le buste de Flandrin, qui est placé entre deux colonnes, regardait le cercueil.

Devant ce trou béant de la mort, jamais rempli comme un tonneau des Danaïdes, où tombent si dru depuis quelque temps les hommes célèbres, j'ai apporté mon papier et mon crayon. Je n'ai ni exagéré ni amoindri Buloz. La foule était énorme pour le conduire. Chacun voulait se donner l'air d'avoir été de ceux que ce puissant et aujourd'hui illustre journaliste a mordus. — La marque des dents de Buloz est désormais une cicatrice glorieuse.

LE ROI ALPHONSE XII

En 1859, le roi Alphonse était un beau petit prince rose de deux ans, qui buvait, à pleine bouche, sur les seins superbes de sa nourrice, une fille des Asturies — ce pays du plus beau lait d'Espagne. On fit alors son premier portrait, que j'ai vu. En 1860, le petit prince donna sa grande robe blanche brodée d'enfant à la Vierge d'Atocha, et il prit les culottes. J'ai encore vu son portrait de ce temps. Il est vêtu en Catalan. Son bonnet d'un rouge d'or semble sorti d'un portrait de la vieille école espagnole. Puis, on coupa court les cheveux de l'Infant. On l'habilla en grenadier. Il était caporal de la 1re compagnie du 1er régiment de grenadiers. Cette imitation française et contemporaine, faite sous le soleil d'Espagne, choquait un peu comme un anachronisme. — On eût dit d'un repeint fait par Vernet sur un tableau de Velasquez.

*
* *

Un jour, près de Saint-Sébastien, on donna tout à coup au prince des Asturies un vêtement sombre et bourgeois — comme au petit dauphin, fils de Louis XVI, avant de partir pour le voyage de Varennes. Le petit dauphin demanda si c'était pour une comédie! Peut-être l'enfant héritier de ce trône d'Espagne, qui venait de s'écrouler, fit-il la même question naïve. On aurait pu lui répondre : « Oui, c'est

pour une tragédie plus vieille que celles d'Eschyle, et qui est toujours sur l'affiche des siècles. Les petits princes y jouent parfois les plus grands rôles. »

La reine Isabelle et le roi don François d'Assises passèrent la frontière, avec le prince et les infantes. A la gare de Biarritz, l'empereur et l'impératrice vinrent embrasser les réfugiés. Je ne m'arrête pas. Si on s'arrêtait à tous les étonnants contrastes de ce temps, on n'arriverait jamais! Un de mes amis vit alors le prince des Asturies dans la gare de Bayonne. Les glaces du wagon étaient baissées. Le petit exilé, sortant sa tête, regardait avec de grands yeux curieux!

Dans le portrait du comte de Chambord, j'ai raconté qu'un officier de la maison du roi, galopant à côté de la grosse berline, qui, au sortir de Rambouillet, emportait les rois de France en exil — avait remarqué que toujours le duc de Bordeaux passait la tête par la portière!

Cette remarque, faite par mon père, me saisit vivement, alors que je la refais dans la plupart des fuites d'enfants royaux. — De même, les petits aiglons passent obstinément leur cou à travers les barreaux de la cage, quand on les emporte!

*
* *

La reine Isabelle descendit ici au *Pavillon de Rohan*. Bientôt elle acheta l'hôtel Basilewski. Le premier séjour de Paris parut gai au prince des Asturies. L'enfant ne connaît pas les douleurs morales. Et notre Paris est une si belle lanterne magique! Le prince Alphonse allait aux Tuileries voir le prince impérial. Ce dernier regarda tout d'abord avec curiosité son petit camarade. Il se souvenait de certaine réponse de son père. En revenant d'embrasser la reine à Biarritz, l'empereur et l'impératrice avaient

parlé de la triste entrevue, devant le prince impérial. Il fit tout à coup à son père : « Où vont-ils ? — Qui ? — Les rois que vous avez vus ? — Louis, ils vont en exil ! — Où c'est l'exil ? » Celui qui me raconte cette conversation, ajoute que Napoléon III fit, en souriant, la phrase banale qu'on dit aux enfants : « On t'expliquera cela quand tu seras plus grand ». L'empereur ne croyait pas si bien dire !

*
* *

Le prince Alphonse alla comme externe au collége Stanislas. Paris est un grand distrait. Il doit cependant se souvenir de l'avoir vu dans ses rues. Par ce temps troublé, on ne regarde pas au loin. L'événement énorme et fréquent cache l'horizon — comme la grosse vague d'une mer agitée ! Mais on voit d'autant mieux ce qui est rapproché de nous : le prince Alphonse nous apparaissait souvent au Bois de Boulogne, etc. Je le dessinerais encore, sur mon papier, conduisant ses deux petits *poneys !*

La reine Isabelle comprenait avec bonheur que cet exil, qui lui enlevait la couronne, la rapprochait du front de son fils. Le roi don François d'Assises est un esprit très-remarquable et un caractère très-libéral. Ces deux préoccupations combinées du roi et de la reine estimèrent qu'il était utile pour son instruction que le prince allât à Vienne, au collége *Theresianaw.*

Ce fut pour lui un exil plus dur que le premier. Le tout petit prince qui quitte le trône, ne pleure pas s'il emporte ses joujoux et son cheval de bois. Le prince Alphonse n'emportait rien en Autriche. Il laissait sa mère, son père, ses petites sœurs, les infantes Pilar, Paz, Eulalia — il laissait sa petite cousine Mercédès ! Il raconte que, pour la première fois, son cœur se serra à en pleurer longtemps. Il pleurait donc indi-

rectement la France. C'est peut-être par là qu'il a pris son amour pour notre pays !

Dans chaque portrait d'un roi étranger, je mets, pour le sonder, ma main sur son cœur quand on prononce devant lui le nom de France. — Si nous étions déjà revenus aux époques flamboyantes de notre histoire militaire, je ne prendrais pas ce soin !

*
* *

Deux ans après, le comte Morphy, instituteur du prince et aujourd'hui son secrétaire particulier, emmena son royal élève en Angleterre. Alphonse XII y trouva le Prince impérial. Une amitié se forma entre ces deux enfants découronnés. Le climat anglais rendit malade le prince Alphonse. Il éprouva les souffrances de l'oranger exposé au brouillard !

Puis il revint à sa nature toute ensoleillée en dedans. Pendant ce temps, l'Espagne croyait sans cesse être arrivée à un port. Elle jetait l'ancre pour le mouillage. Mais l'ancre *chassait !* — Et l'Espagne était obligée de rentrer dans la tempête !

Une grande vérité se dégage à la vue de l'écrivain qui a pris pour sa sévère compagne l'Histoire : — Il n'y a pas de catastrophes finales pour les dynasties qui ne sont pas éteintes ! Tout à coup, le jeune collégien envoya à l'Espagne un manifeste qui prit le nom de son collége de Sandhurst. M. Canovas del Castillo y faisait, avec une habileté incomparable, marier par les mains de l'enfant, le principe d'autorité et la liberté. L'Espagne était aux écoutes ! Voici le *pronunciamiento* de Martinez Campos. L'heure s'approche. Le prince Alphonse vient à Paris. Là un télégramme lui annonce qu'il est roi. Joyeux, il fait sauter en l'air sa casquette. Nous ne sommes plus au temps où le petit Louis XIII disait : « Je ne veux pas

être roi ; qu'on fasse roi mon frère ! » On dirait qu'à mesure que la royauté devenait un danger, les princes l'ont plus âprement désirée ! Je me souviens de cet avénement royal. C'était le soir du fameux verglas. Le lendemain eut lieu l'ouverture de gala de l'Opéra. Le roi était dans une loge de face. Cette apparition inattendue rappelait aux légitimistes le duc de Bordeaux — aux impérialistes, le prince impérial — aux orléanistes, le comte de Paris de 1848.

A nous autres écrivains qu'aucun parti ne lie, cette charmante vision nous rappelait la formidable histoire. Les révolutionnaires eux-mêmes songeaient. Il y a deux hommes qu'un passant de bonne compagnie salue toujours : un mort et un roi. Et la foule de high-life qui était là, saluait avec d'autant plus de plaisir un enfant-roi qui buvait son premier verre d'enivrement royal. — On dirait vraiment que nous avons proclamé le nouveau roi d'Espagne, dans le Nouvel-Opéra de Paris !

*
* *

On part pour l'Espagne par Marseille. En mer, il s'amuse à déclamer en allemand des morceaux de Schiller. Voici Barcelone. Le roi a quitté son *mac farlane* gris et son petit chapeau rond. Il a revêtu l'uniforme de capitaine-général ; mais le chapeau manque. Le roi met en riant sa casquette de collégien de Sandhurst. Les cloches sonnent. — Il faut se méfier des cloches. Comme les âmes de notre époque, elles sont changeantes. Elles sonnent avec le même timbre les Noëls et le toscin ! Alphonse XII est à cheval. Il monte à ravir ! — si bien que c'eût été grand péché qu'il ne fût pas roi.

On part pour Madrid. Des soldats carlistes tirent au hasard sur le train royal — épuisant leurs der-

nières cartouches. Le marquis de Molins, ambassadeur d'Espagne en France, qui a suivi étape par étape la vie du prince et qui a joué le plus grand rôle dans cette restauration — a gardé une des balles qui avait pénétré dans un wagon. — De même on conserve un bouquet en souvenir d'une grande fête !

Voici Madrid. « Qu'il est gentil ! qu'il a bonne mine ! » crie avec enthousiasme le peuple — ce descendant de l'ancien chœur tragique. Portrait étrange que celui-ci ! Il est en partie dessiné sur un fond d'exil ! Je l'ai voulu ainsi — l'exil fut la principale source de la force actuelle de ce jeune roi. Comme le nid des grands oiseaux de race royale, son nid a été exposé aux vents. Il a eu dans l'air froid de l'exil l'éducation sévère qu'il n'aurait pas eue dans les effluves chaudes du vieux palais espagnol.

L'exil explique le caractère étonnamment mûri de ce jeune homme. Son esprit est amplement approvisionné. Son cœur a été nourri d'idées libérales. Il sait déjà admirablement son rôle de roi. Il l'a répété à Paris, à Vienne, en Angleterre, en trois langues différentes ! — Les années d'exil comptent triples pour les rois, vieux et jeunes. Elles mènent vite les premiers à la tombe — et les seconds à la maturité !

*
* *

Tous les jours, Alphonse XII se lève de bonne heure. Cela étonne ces vieux palais où on dormait si longtemps. Il a terminé ses études militaires avec la garnison de Madrid. Il va dans les casernes. C'est un soldat. Tous les jours il va à cheval ou en voiture à la *Casa de Campo*, ou bien *al Pardo* — deux sortes différentes de Chantilly. Au conseil des ministres, il écoute. Souvent il interroge. Cependant, l'autre jour, il a parlé longuement. Grâce à sa rare

facilité de parole, il sait dire toute sa pensée. Cette pensée est nette. Elle est réfléchie. Parfois elle est très-grave. Alphonse XII est déjà un complet instrument humain. Il a toutes les cordes de la pensée, il a la chanterelle et la corde sourde d'argent ! Je ne suis pas un élogiste. Je dis ce qui est. Nous n'étions ni pour les carlistes, ni pour les alphonsistes. Nous avons bien assez des affaires embrouillées de chez nous ! Je fais le premier portrait de celui que l'Espagne a choisi pour son roi. Dans ce temps, il faut aux rois des qualités supérieures. — Alphonse XII est déjà de son temps !

*
* *

Mince, svelte, agile, très-vigoureux, il est étonnamment apte à tous les exercices du corps. Il s'amuse à *derivar los toros* (piquer à cheval les taureaux) à Casa del Campo. Ses yeux sont les yeux bruns d'Espagne — *pardos*. Le teint est mat. On y voit comme une ombre flottante. La bouche est très-vivante. Mais elle est de ces bouches qui deviennent ironiques. La petite moustache est soyeuse comme les moustaches jeunes. Sur tout cela est comme une vague et imperceptible couche de bistre des anciens tableaux ! Les cheveux sont presque noirs. Il les porte à la façon des jeunes gens d'aujourd'hui.

Le nez a un peu le trait aquilin des Bourbons. La ligne du visage est ovale. Les dents sont très-blanches. L'aspect général est vif, hardi, élégant. Alphonse XII est d'autant plus séduisant qu'il est lui-même séduit par la vie.

Le comte de Miranda, qui l'a vu de près, a écrit excellemment d'Alphonse XII « surtout il est un homme ». J'ajoute qu'il a de l'homme un léger scepticisme. Sa nature, tout en dehors et prime-sautière,

est cependant tempérée par un peu de défiance. — Voilà l'homme!

Il est franc et ardemment honnête. — Voilà l'enfant!

Il a dit l'autre jour à qui me l'a répété : *Yo no soy de los reyes que se van. De muerte natural o violenta moriré sobre el trono.* « Je ne suis pas de ceux qui s'en vont. Je mourrai sur le trône, de mort naturelle ou violente. » — Voilà le roi!

*
* *

Alphonse XII n'est pas seul là-bas. Il a près de lui sa sœur aînée, la princesse des Asturies. C'est une jeune femme de la plus suave distinction. Grande, mince, douce, digne — toute jeune, et pourtant toute grave, comme une ancêtre espagnole!

Son âme a déjà été blessée à l'aile. Elle reporte tout son amour sur son frère le roi, qui, en naissant, lui a enlevé son titre de *princesse des Asturies* et le lui a rendu en montant sur le trône! Couple d'un charme pénétrant! — on dirait vraiment que l'Espagne, ayant encore peur de la révolution, lui avait mis devant les dents ces deux êtres jeunes et charmants — comme cette mère qui jeta son enfant devant un lion. — Et le lion attendri lécha l'enfant!

*
* *

Un tiers adorable va venir, mi-français et mi-espagnol, qui s'appelle la princesse Mercédès. C'est un camée d'un Joli absolu, que la royauté va faire statue. — Mon collaborateur Adrien Marx part pour raconter, avec sa verve ordinaire, les fêtes du mariage. C'est là un roman d'amour! Tel était ce roman que je racontais, l'autre mois, dans mon portrait de la reine Victoria. La princesse Mercédès est

une blonde légèrement brune. Ses cheveux apparaissent châtain-clair. Je préfère dire qu'ils sont blonds avec des reflets sombres. Physiquement, elle rappelle étonnamment le type espagnol de sa mère — la duchesse de Montpensier — à dix-huit ans. Le teint est mat. Les yeux sont bruns, comme ceux du roi Alphonse. La bouche est un composé d'expressions différentes, comme certaines bouches des Vierges de Murillo. L'âge y soulignera davantage la qualité maîtresse, qui me semble être l'énergie !

Cette gracieuse et cette adorable, qui sera tout à l'heure une Auguste, est d'une vivacité extraordinaire. L'autre mois, à Randan, elle a presque fatigué au jeu du crocket le duc de Baños, qui est cependant des plus agiles. Bref, la princesse Mercédès, très-intelligente et très-instruite, personnifie l'idéal que les royalistes les plus enthousiastes se font d'une jeune reine. — Certes, la nouvelle Espagne va regretter d'avoir aboli le *baise-main* royal ! !

C'est là un roman d'amour ! — Je serai discret et n'en retiendrai que ceci. Sur la route de Tolède, auprès du palais d'Aranjuez, ils allaient, elle et lui, accompagnés de l'infante Christine, du duc de Sesto et des dames d'honneur. Le roi arrêta une voiture qui passait, conduite par des mules. Il y fit monter la princesse Mercédès et sa dame d'honneur. Alphonse XII mit les mules au galop. — Tout à coup, il dit en allemand à la princesse Mercedès : « Laisse tout dire et tout faire ; tu seras ma femme. Mais garde le secret ». La princesse mit à plat son index sur sa petite bouche et prit l'attitude de la statue du silence — qui ferait un serment ! Elle tint sa promesse. On la questionna fort sur cette promenade et sur cette conversation en allemand. Pour ne pas trahir son secret, elle avait pris le parti de ne plus

parler. — On peut dire qu'elle a gardé son secret d'amour comme un secret d'État!

*
* *

Tout est bien, ici-bas. Il s'agit, pour le voir, de s'asseoir sur une pierre solide et de regarder le monde tourner. Un sage de génie sera tôt ou tard le Newton du monde moral où tout revient à son heure. Hier, l'Espagne effrayait l'Europe par la division de ses esprits. Aujourd'hui Alphonse XII, sous la tutelle d'un grand esprit, M. Canovas del Castillo, est un objectif lumineux qui réunit les regards. Pie IX bénit le mourant qu'il avait condamné. Il va bénir le roi Alphonse, son filleul, qu'il a toujours chéri. Victor-Emmanuel mort traverse l'Italie, qui pleure comme une veuve. — Alphonse XII va passer au milieu de la population madrilène, qui l'aime avec les premières ardeurs d'une femme aimée. La France était ce qu'on sait — jadis — elle sera ce qu'on saura — demain. Puissions-nous n'avoir pas pris le rôle de l'Espagne d'hier!

Qu'importe! et c'est ici une observation profonde!

Notre génération est une condamnée. Nous ne croyons plus en elle. Elle a vu tout le sublime et son revers — le grotesque! Si Dieu nous frappe encore — du moins nous ne pleurerons et nous ne rirons pas plus que nous ne l'avons fait! Et le soleil dore déjà le front de la génération qui monte. Espérer pour elle est dans la logique mathématique des peuples.— On a remarqué que les bandes de corbeaux vont, de pays en pays, en suivant les guerres — de même feront les fatalités!

*
* *

Alphonse XII vient à une belle heure! En Espagne

la Révolution descend. C'est le moment d'y écrire des lois libérales et conservatrices. Chez nous la Révolution monte! — Je ne crois pas plus à la durée de quelques-unes de nos nouvelles lois, qu'à la durée des mots écrits sur le sable de la grève, — quand la marée monte! Tout petit, Alphonse XII a été hissé sur les événements, comme un enfant sur un grand fauteuil. Le voici bientôt à leur taille! — Que Dieu vous garde, ô Roi! — Le dieu de nos races latines! le Dieu à face double et tournante dont je viens de parler! Une de ses faces, tournée vers la France, est aujourd'hui encore assombrie — l'autre face divine, sire, est déjà souriante du côté de votre Espagne!

LE PÈRE MONSABRÉ

Une heure sonne à la montre de Notre-Dame, suspendue au-dessus des grandes orgues. On entend les hallebardes des suisses frapper les dalles. Mgr Richard, le coadjuteur, et Mgr Mermillod, évêque de Genève, apparaissent au banc d'œuvre, qui, agrandi pour la solennité, contient deux cents places. Six mille hommes, tête nue, se lèvent. Dans l'immense chaire en bois sculpté apparaît, blanc et noir, le P. Monsabré. Cette chaire, hexagone au pan coupé, rappelle un minaret. — Le moine apparu ressemble au muezzin qui va crier la prière ! Le trône doré de l'archevêque Guibert reste vide. Je regrette l'absence de la figure la plus marmoréenne de ce temps. Mgr Richard bénit le moine, qui est seul à genoux. Cette bénédiction, qui semble monter de la terre vers le ciel, est saisissante. Nous sommes huit mille, debout, y compris les femmes cachées derrière les piliers ou placées dans les tribunes. Le grand voile du temple semble être tombé entre elles et nous. On se croirait dans une mosquée où seuls les hommes peuvent prier. Aujourd'hui, j'essaie plus que jamais un décalque de scène grandiose, dans lequel parlera avec son geste et sa voix l'illustre orateur chrétien. Faire revivre un homme sur le papier comme dans une galerie de cire, de telle façon que le lecteur touche plus qu'il ne lise, est le grand secret

que cherche tout écrivain. Le moine s'est relevé. Il a dit : « Messeigneurs, Messieurs ».

*
* *

Il est petit, rond, épais et robuste. Debout sur un banc que le bedeau a tout à l'heure placé sans mystère, il a ses deux mains appuyées sur le bord de la chaire. Les bras sont tendus et un peu écartés. Il embrasse d'un long regard l'énorme nef que sa voix doit remplir. Il abaisse ses regards sur les flots humains : à ce moment immobiles comme la mer avant la tempête — quand les marins disent de la mer qu'elle écoute. Le ventre fait un peu bomber la large étole. Le manteau noir fait ressortir la blancheur laineuse de la robe. Les manches larges dégagent un bras vigoureux. Un cou puissant se détache à l'aise sur le fond noir du capuchon. A coup sûr, l'habit du dominicain appartient à la statuaire. L'art oratoire doit se vêtir ainsi quand il s'habille. Il y avait dans Lacordaire deux grands hommes : le chrétien et l'artiste. L'un s'est fait prêtre. — L'autre s'est fait dominicain !

Le père Monsabré a l'air d'un homme de cinquante ans. La couronne de cheveux semble toute noire. L'œil est vif, inquiet, mobile. La bouche large a les coins abaissés par deux plis ironiques. La figure est ronde. Les joues sont surabondamment pleines. Le nez semble petit, — sur cette large face ! L'expression générale est un mélange de force et de bonne humeur. Le père Monsabré a un aspect léonin. C'est le lion bon enfant qui est au repos. Mais si le moine a l'un des côtés du lion, il n'en a pas la suprême majesté. Son profil appartient plutôt à un moine du moyen-âge qu'à un moine contemporain. Si l'organe est de haute venue, et si la phrase est de haute naissance,

la coupe du visage est un peu commune. — C'est une figure puissante, joviale, lumineuse et cordiale.

*
* *

Le père Monsabré a une voix juste et claire. Elle emplit sans effort apparent les espaces de Notre-Dame. La chaire de Notre-Dame brise les voix, comme une trop large salle d'opéra. Un prédicateur ordinaire, préoccupé de se faire entendre, diminue par cet effort physique l'énergie de sa pensée. Cela explique l'insuccès des meilleurs esprits. Mais le père Monsabré est habitué à ces vastes voûtes. Sa forte poitrine contient la note qu'il faut. Il la maintient aussi élevée et aussi pleine, pendant plus d'une heure. De là une certaine monotonie de tonalité que l'orateur rompt par des abaissements subits de la voix. Cependant sa parole, dont l'accent est personnel, prend parfois progressivement une intonation nouvelle. Cela tient du rire et des larmes, de l'amour et de la colère. Je l'ai vu pendant cette conférence monter trois fois jusqu'au sommet de l'échelle mystérieuse de l'éloquence. On le sent gravir. — Il s'arrête à la fin de son grand souffle — sur le dernier échelon. Et l'orateur retombe épuisé. Aucun orateur n'a sa longue haleine. Nul, même dans le superbe passé, n'a su maintenir plus longtemps une plus haute tonalité avec une voix d'apparence faible. On peut dire que Notre-Dame, aux jours des conférences, attire la foule par un jeu supérieur à tous les jeux des grandes orgues — le jeu divin de la voix humaine.

Il s'est assis. Il trempe ses lèvres dans un verre d'eau. L'auditoire, qui jusqu'alors a été silencieux et immobile, comme un unique auditeur, tousse, parle à voix basse et se remue. L'orateur reparaît droit. Il

reprend sa symphonie où presque rien ne détonne. Aussi bien le père Monsabré est-il un musicien de talent. Il a composé une messe fort estimable.

Cependant le rhythme est trop précipité. L'orateur connaît trop bien son discours avec lequel il vit depuis dix mois. Mais il faut une oreille comme est la mienne, habituée aux orateurs, pour ne pas croire à une improvisation. Parfois il se trompe d'épithètes et se reprend. Cette erreur est peut-être voulue. L'habile maître en art oratoire veut simuler l'improvisation, défendue sur cette redoutable chaire de Notre-Dame, — où une erreur de mot peut être un faux pas dangereux à cette hauteur. Les *r* vibrent dans sa parole. Il cadence les finales. Il fait trop sonner les désinences muettes. Mais quelle puissance d'haleine dans le développement de la phrase! Avec quelle netteté ressort chaque mot, chaque voyelle, et même chaque consonne. Pendant une heure, le père Monsabré n'a pas fait un accroc aux longues draperies de ses phrases. M. Jules Favre a seul cette faculté à semblable degré. Je vous entends dire : « Le père Monsabré a cet avantage qu'il ne parle que six fois par an ». C'est vrai.

*
* *

Je ne dirai rien de sa vie. Il n'en a pas. En descendant, à Pâques, de la chaire de Notre-Dame, il rentre dans sa tombe du Havre. Là il prépare les discours de l'année suivante. On dirait de ces moines qui écrivaient dans le désert, et avaient une tête de mort comme presse-papier. Trois semaines avant le Carême, il vient à Paris dans le couvent de la rue de Saint-Jean de Beauvais. Là, sa cellule est ouverte. On y entre. Il en sort. Je l'ai rencontré, l'autre jour, regardant, à l'Ecole des beaux-arts, le buste d'Henri

Regnault. Il devient l'homme de Térence. A soixante mètres de sa cellule, dans le même pâté de maisons et donnant sur la rue des Ecoles, est la mansarde où un mari tua sa femme à coups de couteau et d'où l'amant se sauva par les toits. Pendant la nuit, il peut entendre les jeunes gens des écoles chanter dans la rue avec accompagnement de voix féminines. Le Palais de Justice, l'Hôtel-Dieu, la Morgue, la préfecture de police, les différentes écoles, la Conciergerie, la Seine où le suicidé se jette — grenouille sinistre — entourent sa cellule. L'aigle venu des plus hauts sommets de la métaphysique chrétienne, a choisi, pour se poser sur terre, les points où les jeunes et nobles passions remuent le plus, et où le vice grouille dans la vase la plus intense. Imprégné par cette âpre atmosphère, il revoit ses conférences. Il leur donne une empreinte de modernité. Voilà son procédé qui a, certes, une grandeur inusitée dans ce siècle. La Fabrique de Notre-Dame paie quinze cents francs ses six conférences. Cela met chacune d'elles à un prix moins élevé que certains articles de journaux ou certaines romances.

*
* *

Et le solitaire apparaît devant la foule. Il dit moins ce qu'il a vu dans la rue, que ce qu'il a vu dans son livre. Il est l'homme d'un seul livre : la *Somme,* de saint Thomas. Il s'adresse plutôt à la raison qu'au cœur. — Lui, du moins, ne dit pas à la raison ce qu'Othello disait à Desdemone : « Fi donc, prostituée ! » Il chasse les femmes du Temple. C'est la tradition des conférences. Le père de Ravignan disait un jour, du haut de la chaire de Notre-Dame, à une femme qui s'était égarée dans l'auditoire : « J'invite la curieuse à faire cesser un scandale qu'elle cause consciemment ? » Pourtant, le père Monsabré parle sou-

vent de la terrible et charmante absente. Il n'entre pas dans la tempête actuelle. Il plane au-dessus d'elle. Il saurait pourtant nager dans la mer où nous nous noyons. Les ailes servent parfois de voiles aux cygnes. Il étouffe en lui cette puissance de bonne humeur, qui est dans son tempérament. On ne reconnaît plus l'homme qui, l'autre jour, disait à un de ses intimes amis, en parlant de l'école positiviste : « Ils auront beau secouer leur arbre de vérité — ils en feront tomber moins de fruits que de hannetons ! » Il aurait pu être un Bridaine. — Le temps avait peut-être besoin de Bridaine !

Cependant, l'humoriste apparaît parfois malgré lui. Dimanche dernier, il nous a fait une fois rire, et sourire les évêques. Mais d'ordinaire, il a peur d'être hardi, alors qu'il serait peut-être sublime. J'imagine que quelque chose le gêne dans la chaire. — Il y a là un cadavre. Un cadavre vêtu comme lui. — Celui du père Hyacinthe, mort d'*odor di femina !*

Cependant auprès de la chaire, en dehors de l'enceinte réservée aux hommes, des silhouettes de femmes apparaissent, debout sur des chaises. Elles écoutent sans beaucoup comprendre. Mais elles sont-là, comme on est auprès du grand bruit religieux de la mer ! Lacordaire lui, parlait aux femmes. Jamais Lacordaire mort ne m'a paru aussi haut que dimanche. — La mort le hausse. Lacordaire couché, grandit. Endormi, il parle plus éloquemment que jamais J'entendais le premier de ses disciples qui est un grand orateur. Et quelle distance entre lui et son maître ! — Je sais combien je fais plaisir au père Monsabré.

Non loin, parle, à Saint-Roch, le père Didon, un autre disciple de Lacordaire. Plus jeune, il semble avoir davantage la manière du maître. Il a la figure

énergique et montre ses dents blanches. Très-beau talent personnel qui se lève. Il a presque l'envergure du père Monsabré. Il sait parler éloquemment à la femme qui a encore les dents agacées par le fruit où mordit Eve. Il pourrait, un jour, planer sur la chaire de Notre-Dame où soufflent les grands vents.

Le père Monsabré ne s'attaque pas à la chair d'aujourd'hui. Il parle du péché originel. C'est bien loin. Il veut seulement démontrer. Il dédaigne d'être humain. Alors que Lacordaire faisait courir des houles dans son auditoire comme le vent fait dans les blés ; le père Monsabré a une ambition autre. Il veut allumer une à une chaque intelligence de son auditoire, — comme on allume les cierges un à un. Dimanche, il s'est écrié triomphalement « Maintenant vous comprenez tout ! » Non, mon père. Mais je ne cherche pas à comprendre tout. Je lis dans le livre où lisait ma mère. Je m'agenouille où elle s'agenouillait, c'est-à-dire devant tout ce que vous adorez. Ce n'est pas nécessaire de lire saint Thomas pour savoir entonner un cantique — les rossignols aux yeux crevés sont ceux qui chantent le mieux !

*
* *

Et cependant l'auditoire semble tout comprendre. Ces phrases dont la lecture est, le lendemain, si difficile dans la *Semaine religieuse* prennent un éclat surprenant, soutenues par le geste et la parole de l'orateur. Les fronts semblent être éclairés. Cette conférence grandit peu à peu comme un soleil levant, — étonnant effet de l'éloquence unie à ce sublime milieu décoratif ! On ne s'aperçoit pas que ces phrases sont parfois des laves refroidies. On n'entend que le verbe ardemment convaincu et on oublie que l'ora-

teur manque peut-être de lèvres humaines. Si vous lisez ce discours, vous direz : « C'est trop haut, et c'est inutile pour la foule comme une inscription sur le mont Blanc! » Vous vous tromperez. Tout cet auditoire semble lire couramment, en suivant le doigt qui souligne du haut de la chaire le livre de saint Thomas. Voyant ce discours imprimé d'où l'orateur a chassé les fleurs qui peuvent cacher des serpents, vous croirez parfois regarder un encensoir sans odeur, comme les encensoirs de marbre des statues de l'église de la Magdeleine — vous vous tromperez. Un encens mystérieux semble doucement griser cet auditoire !

*
* *

Deux heures et demie sonnent à la montre de Notre-Dame. Le Père Monsabré a fini. De la sacristie il monte dans le *cabinet du prédicateur*, par un escalier en tire-bouchon. Epuisé, il se couche sur un canapé. Presque toujours son médecin vient le voir. Bientôt il se relève. Souvent il revient à lui par un rire. Son tempérament humoristique l'a quitté et repris au pied de la chaire. Un ami lui offre de le conduire en fiacre rue Saint-Jean-de-Beauvais. Il accepte toujours, car l'orateur de la chaire la plus haute du monde chrétien n'a jamais plus de dix sous dans sa poche. — C'est la règle de Saint-Dominique.

Voilà l'homme qui contient et retient en lui un être encore plus puissant que celui dont je viens de faire le portrait. Mais les grandes audaces fiévreuses des Lacordaire et des Montalembert sont parties, je ne sais où, comme les hirondelles ; — comme les hirondelles elles reviendront ! Les grandes voix se sont tues, mais les grandes poitrines existent encore. De même les magnifiques gargouilles de Notre-Dame

sont bouchées, mais ne sont pas brisées! En sortant, je vois de toute part des femmes. Elles sortent de derrière les piliers et comme de dessous les dalles — on dirait de la scène de l'évocation de Bertram dans l'opéra de Meyerbeer! Cette réminiscence dit bien que ce portrait est l'œuvre d'un croyant profane. On a dit que l'image de Bossuet parlant se reflétait dans le ciel. — Ce portrait du Père Monsabré est l'image d'un grand orateur chrétien reflétée dans les vitres de la place publique!

———

PRINCE DE JOINVILLE

Le prince de Joinville est un député du centre droit qu'il faut surveiller de près pour qu'il ne vote point parfois d'une façon étonnante. Il a présentement une idée fixe. Rien ne se pourrait imaginer de plus comique, s'il ne s'agissait point de la chose unique, peut-être, qui, exagérée et insensée, ne fasse jamais rire — l'amour du pays. Le prince a une tendance marquée à chercher dans chaque question politique ce qui intéresse son séjour en France, à lui prince de sang royal. Encore plus que ses frères il a souffert de l'exil. Plus que tout autre, il s'était établi en Angleterre avec esprit de retour. Quand on lui a ouvert la France, il s'y est précipité — comme, à Rome, le cheval du Corso quand on lui ouvre la barre. Il a revu avec passion les coins et les recoins de son Paris que M. Haussmann lui avait peut-être gâtés en les embellissant. — De même qu'Henri IV aimait mieux une paysanne sentant son cru qu'attifée à la dernière mode, le prince aimait Paris, avec toutes ses verrues. Il a donc humé à pleins poumons l'air de nos boulevards. Que lui parliez-vous d'un tabouret auprès du trône, ou, ce qui est mieux, d'une dignité d'amiral de France! tout cela tendrait à lui faire quitter la France, tôt ou tard. Il aime mieux voir la frégate en carton du quai d'Orsay que tous les trois-ponts de cet empire du Brésil où il a une seconde famille. Un

jour, on lui a offert la députation du département de la Haute-Marne. Il a accepté avec empressement, parce qu'il a cru que le suffrage universel l'attacherait plus solidement à notre sol que son titre de prince français. J'imagine que c'est être bien poli pour le suffrage universel!

La première fois que je le vis, il y a de cela longtemps, c'était à Neuilly, où venait de périr si douloureusement le duc d'Orléans. Il descendait la Seine sur une grande yole, suivie à quinze pas d'une autre barque montée par douze marins. Pour répondre aux saluts, le prince souleva un immense chapeau de paille, orné d'un crêpe, et découvrit ainsi dans toute leur splendeur de beaux cheveux noirs qui retombaient sur ses épaules comme une crinière de lion. Il m'apparut superbe.

*
* *

J'eus quelque peine à le reconnaître quand je le rencontrai à Versailles, il y a quatre ans.

L'avez-vous vu passer avec sa tête chauve, sa barbe grisonnante qu'il porte tout entière, ses épaules carrées? Il a ce regard profond où se sont reflétées toutes les immensités : — les révolutions, la mer, l'exil! De loin, avec son paletot cossu, mais peu à la dernière mode, son chapeau parfois ébouriffé, il a l'air d'un gentilhomme du bas Poitou qui vient amener une chienne de race aux chiens étalons du Jardin d'acclimatation. De près, il ressemble à un de ces voyageurs de haute lignée, comme on en voit surtout en Angleterre, qui reviennent de bien loin et qui ont vu tous les soleils et toutes les pluies. Ils gardent pour eux seuls le secret de la vie que tant de courses leur ont enfin dévoilé. Ils préfèrent le silence et le coin du feu à toutes les aventures et à tous les bruits.

— Après avoir tourné autour du monde, ils regardent le monde tourner autour d'eux!

Le prince de Joinville est assurément un des Français qui aiment le plus la France, sous tous les drapeaux, sous toutes les guenilles, — la France pour elle-même. Sa voix n'a retenti qu'une fois du fond de cet exil de vingt-deux ans. C'était pour protester contre la loi de l'Assemblée constituante qui interdisait l'entrée du pays aux siens et à lui. Il aime de cette façon la liberté, quoiqu'elle coûte bien cher, — mais il n'est pas comme ces gens qui aiment le champagne, surtout à la table du voisin qui les invite — il l'aime pour son gouvernement, ainsi qu'en 1847 et 1848 il l'a prouvé en faisant de l'opposition à M. Guizot.

*
* *

Le temps n'est plus où, à travers Paris en fête, le brillant officier de marine ramenait les cendres de l'Empereur. Ceux qui ont mon âge se souviennent encore de sa popularité. Il était populaire, quoiqu'il ne fût pas ce voisin de toute royauté qui cherche à plaire aux foules : le prince du Palais-Royal; — le prétendant d'en face! Et quand un journaliste voulait placer un mot de français gai et brave, il choisissait ses jeunes lèvres. L'ancienne marine le regardait comme le premier des matelots. Aujourd'hui, trente ans se sont écoulés; trois fois l'âge d'un vieux gouvernement! L'ombre monte sur lui et sur ses anciens officiers. Il n'est plus qu'à l'état de légende dans les batteries ou les carrés. L'autre an, il disait à un vice-amiral qu'il avait connu enseigne : Mon cher ami, je ne dirai pas que j'ai *vécu* pendant l'Empire, j'ai vieilli. — Mais voici les beaux jours qui reviennent pour Votre Altesse royale? — Tant mieux donc! car

ma vieille coque ne pourrait pas supporter la grosse mer. » Il n'avait pas encore cinquante-six ans!

Quand il parut à l'armée de la Loire, sous le nom de colonel Lutherod, il fut à peine reconnu par le général Jaureguiberry, son ancien officier de choix sur je ne sais quel bâtiment. Le général en chef, Chanzy, avait servi comme volontaire sur l'escadre de la Méditerranée, — Tanger, Magador, etc. La situation du prince était peu définie. Elle ne dura que cinq semaines. Il servait en volontaire, comme le vieux marquis de Croislin chez les zouaves. Son costume, un peu américain, était sombre. On sentait aussitôt qu'on était en présence d'un mystère et ont chercha bien vite à le deviner. Quelqu'un voulut savoir enfin s'il était, comme on l'en soupçonnait, — le prince de Joinville. Après un dîner dans je ne sais quel château, on passa entre officiers un de ces gros albums de province, où toutes les célébrités sont réunies, quel que soit leur genre ou leur couleur. Le prince se sentit surveillé. Il alla droit au danger. Prenant l'album, il le feuilleta. Devant Napoléon III, il s'arrêta, mais avec indifférence. Devant l'impératrice, il fit un « C'est bien là le profil de Winterhalter! » Voici le roi Louis-Philippe. Il le regarda avec une insouciance tellement réussie que mon ami dit : « Ce n'est pas le prince de Joinville ». Et le prince regarda une autre page... il eut un mouvement indéfinissable et tourna vivement le feuillet. Mon ami se dit : « C'est lui! » — Le prince avait vu sa mère, la reine Marie-Amélie.

*
* *

Il n'aime point raconter ces journées où il se cachait pour mourir, — comme d'autres le font pour ne pas mourir. L'avocat, M. Gambetta, a-t-il bien fait de

briser l'épée du soldat ? L'histoire verra cela. En aura-t-elle à voir, mon Dieu ! Il y a cependant à l'actif de la Révolution qu'elle n'a pas trop crié quand on a conservé au duc de Chartres les galons qu'il avait ramassés un à un sous le feu.

Cependant le prince de Joinville raconte qu'un jour, on attendait dans une plaine, comme toujours, des ordres qui ne venaient pas. Et, comme toujours, c'étaient les obus anonymes qui venaient — et, cette fois-là, des balles en grêle ! Il était à côté d'une batterie d'artillerie, muette. — Souvent, en ce temps, on ne savait ni d'où ça venait ni où tirer ! Il était coude à coude avec un jeune mobile de Chartres.

Le jeune homme n'était point pâle, mais parfois il faisait des saluts profonds aux rafales aiguës.

« — Tu voudrais bien avoir ta tête dans ta poche ! fit le prince. — Dame, je n'en ai qu'une ! — Regarde donc ce cheval, il ne la baisse pas, lui. — Il sait bien qu'elle ne vaut pas la mienne. — Eh bien, mon petit, et moi ? regarde ; je ne salue pas ; et ta tête ne vau pas plus que la mienne. » Le mobile jeta un regard sur le prince et fit — « La mienne est plus neuve ! »

*
* *

Si le prince de Joinville lit ce croquis, cela le rajeunira, car cela lui rappellera les heures où nos pères et nos mères racontaient tant d'anecdotes dont il était le héros. Et ici, il sait que je raconte toujours et n'invente pas. Ma prétention n'est point de faire des grands portraits, mais d'indiquer, à une heure donnée, la lumière ou l'ombre que fait un homme en passant sur le tableau contemporain.

Voilà le Joinville d'aujourd'hui. — Vieux, dit-il et dirons-nous aussi en le comparant à celui de la légende marine. L'enveloppe est usée et percée par l'âme, qui

seule a grandi. Le prince travaille beaucoup. Il sait beaucoup. Nous lui avons donné le temps d'apprendre. Ses articles de la *Revue des Deux-Mondes*, moins fouillés que ceux du comte de Paris, sont aussi remarquables et resteront, parce qu'ils ont une griffe princière et qu'ils sont très-lisibles. Le style a même un caractère de personnalité. Le prince s'occupe activement de son département. Son secrétaire va souvent dans les ministères. D'autres princes sont plus réservés. — Il me semble que c'est le prince de Joinville qui a raison. D'ailleurs, il vous le dira lui-même : Avant tout, il est citoyen français.

La France est aujourd'hui trop occupée pour regarder ceux qui se tiennent à l'écart, comme le prince de Joinville. Un jour viendra peut-être où, sur un horizon apaisé et dans les premières et vagues lueurs d'un matin, se détacheront quelques grandes silhouettes d'hommes reposés. — Le prince de Joinville sera de celles-là !

LES ROTHSCHILD

Mayer de Rothschild, de Francfort-sur-le-Mein, reçoit un riche dépôt de Guillaume Ier, électeur de Hesse, fuyant devant Napoléon. Il le fait fructifier. Je trouve là cet heureux hasard qu'aux hommes qui doivent arriver le Destin remet — comme un laissez-passer.

Mayer Rothschild resta immobile au milieu de l'ébranlement de l'Europe. En 1810, il était déjà un banquier considérable. Il avait soumissionné, entr'autres, deux emprunts pour le Danemark. Ils étaient de vingt millions chacun. A ce temps, ils semblaient énormes. Aujourd'hui, ils ne dépasseraient pas un emprunt de grande maison de nouveautés. Mayer Rothschild avait su, en pleine époque si périlleuse, convertir les fatalités en florins! En 1812, il se sentit mourir. Il appela auprès de lui ses cinq fils. Il leur dit : « Jurez-moi de rester toujours unis dans la même œuvre! » Nathan, Salomon, Anselme, Karl-Mayer, James, — jurèrent. Le père mourut tranquille.

*
* *

Les cinq fils Rothschild se partagèrent l'Europe. Ils s'établirent à Paris, à Londres, à Francfort, à Vienne, à Naples. Chaque Rothschild participait à l'œuvre générale, tout en traitant ses affaires particu-

lières. Il n'y avait pas de maison-mère et pas de succursales. C'étaient cinq maisons différentes qui, en certains cas, n'en faisaient qu'une.

L'empereur d'Autriche anoblit les Rothschild. Puis, il les fait barons. Chacun est baron, comme si chacun était l'aîné. C'est l'usage autrichien. Leurs armes sont cinq flèches d'or. En 1855, Nathan Mayer, l'aîné, Salomon et Karl-Mayer, meurent. Un écrivain ancien eût dit qu'en cette année 1855, le nautonnier funèbre Caron a dû faire une bonne recette. A chaque mort d'un des chefs de la maison le monde des affaires espère connaître enfin le secret de cette énorme maison de banque. Vain espoir! On n'a pas le temps de lire dans le grand livre échappé des mains du mort. Aussitôt un autre Rothschild le prend. Cette *raison sociale* est une dynastie! On sait seulement d'elle qu'elle a le secret de faire grand.

*
* *

Nathan de Rothschild, banquier de Londres et citoyen anglais, avait suivi de près, en 1815, Napoléon — comme s'il eût pressenti la chute prochaine du géant. Dès la nuit de Waterloo, il part pour Londres : Il achète du *Consolidé* anglais alors en baisse. Londres apprend la grande nouvelle. Le *Consolidé* monte. Nathan de Rothschild vend.

J'indique du doigt ce fait d'un Rothschild anglais, parce que je veux le montrer déjà comme une caractéristique de la manière Rothschild. L'*alea* y est supprimé autant qu'il peut l'être dans une entreprise humaine. La conception de ces grands coups d'affaires est nette. Elle est simple, quoique vaste. Seul, l'accomplissement en est difficile, parce qu'il demande un coup-d'œil rapide et de grands moyens. C'est

bien la note du génie des affaires! Il y a, dans la plupart de ces premières grandes opérations, comme le fameux œuf de Christophe Colomb. — Les écus ont besoin, comme les soldats, pour gagner une victoire, d'être jetés tout à coup, en masse, sur un point choisi. — Les Rothschild furent, en cette matière, les plus grands capitaines du siècle.

*
* *

Ils ont compris le siècle dès qu'il eut parlé un langage d'affaires — c'est-à-dire dès 1814. Les anciennes sources de la fortune publique étaient à jamais bouchées, comme les fontaines des vieux palais. Le *capital* remplaçait l'homme dans le monde économique. Autrefois l'homme était ou producteur, ou négociant; ou prêteur, ou emprunteur. Désormais, par son remplaçant, le *capital*, il joue tous ces rôles à la fois. Les Rothschild sont industriels en Belgique et en Espagne, par le charbon et par le mercure. Ils sont voituriers par leurs chemins de fer, etc. ! Aujourd'hui ils sont les plus grands vendeurs en Europe. Demain, ils seront les plus grands acheteurs. La spéculation était née — cette fée du dix-neuvième siècle! Les Rothschild en sont les filleuls!

Mais on dit que lorsque Dieu crée une médaille, Satan en grave aussitôt le revers. Le revers était l'agiotage effréné! C'était la charlatanerie macairienne! Les Rothschild furent de ceux qui ne se servirent que de la belle face de la médaille. Ils en firent la monnaie nouvelle d'une civilisation inférieure par certains côtés — mais étonnante en résultats. Par elle la vie contemporaine fut triplée — un homme de notre temps, qui meurt à quarante ans, a certes plus vécu que les centenaires du dix-huitième siècle!

*
* *

Malheureusement, l'argent cessa d'avoir une patrie; il n'eut plus d'opinion politique. A la veille du 18 brumaire, le tiers consolidé est à 11 francs. Le lendemain, il est à 22 francs. Puis cet argent lâcha Napoléon. La chute de Napoléon, en 1814, amène une hausse de deux francs sur la rente. L'argent devient cosmopolite. Les Rothschild prètent à la Belgique et à la Hollande, ces deux sœurs ennemies; à l'Autriche et à l'Italie; à la France et à la Russie; à Cavour et à Antonelli! La maison Rothschild reste impassible au milieu des chocs d'empires. Elle paie pour faire la guerre. — Elle paie pour faire la paix. Le vainqueur lui doit le prix de ses fusils — le vaincu lui doit le prix de sa rançon!

Cependant deux maisons Rothschild se combattent dans la question italienne. L'argent du Rothschild de Paris est contre l'argent du Rothschild de Naples. Le baron Adolphe de Rothschild enlève sa maison de la ville de Naples qui n'est plus capitale! Il demande la liquidation de sa part dans la grande maison commune — 75 millions! Pour la première fois la division va entrer dans la maison Rothschild. Le monde jaloux des affaires sourit — mais apparaît sans doute la figure de l'ancêtre mourant, à qui les pères ont juré l'union perpétuelle, au nom des fils!

Tout s'arrange. Les différents Rothschild continuent dans l'époque confuse et troublée à dire la même parole claire par-dessus les frontières — de même dans la nuit des grandes villes, les horloges, réglées par la même main, sonnent en même temps les heures!

*
* *

Quand apparurent la vapeur et l'électricité, les grands coups de spéculation d'autrefois ne devinrent plus possibles. Mais il est de l'essence du génie des affaires — de précéder son temps. Le baron James, le Rothschild de Paris, va se servir de l'instrument qui, disait-on, devait le tuer — comme d'un nouveau levier. Il est le principal créateur du chemin de fer français. Il pleure de joie en envoyant le premier télégramme à San-Francisco. Il a calculé la différence d'heure qui existe entre Paris et San-Francisco. Il sait que la réponse viendra dans la journée. Il l'attend dans un fiévreux silence. Elle vient, à l'heure qu'il avait calculée.

Le baron James de Rothschild semblait être créé tout exprès pour la société, fille de 1830. En effet, le baron règne — et il gouverne son royaume spécial. Ce roi très-expérimenté, ce banquier très-habile et cette classe active, nouvellement investie des avantages sociaux, se comprennent à merveille! Le rôle du baron James est si considérable que son nom passe aussi souvent dans l'histoire de ce temps que celui d'un grand homme d'Etat. Mais le bail de toute royauté nouvelle en France ne dépasse guère dix-huit ans! Voici qu'on est arrivé à la dix-septième année. Voici 1847. Le trône de Juillet chancelle. La « fatalité de bonheur » des Rothschild semble disparue. Les actions du chemin de fer du Nord baissent. De là des ruines et des colères! Les pamphlets pleuvent. La disette des blés irrite la foule. La maison Rothschild crut tomber en 1848 avec le trône. Le peuple brûle le château de Suresnes. Mais le baron James fait tête à l'orage. Caussidière et Changarnier le soutiennent, chacun à sa manière. La maison ne suspend pas ses paiements. La Révolution de 1848 peut envahir l'Europe — les diffé-

rents Rothschild résistent à la même tempête, sans être sur le même navire.

*
* *

Voici l'Empire! Tout d'abord la situation du baron James de Rothschild semble diminuée. Désormais l'Etat s'adresse directement à la bourse de tout le monde. L'emprunt devient une souscription nationale. C'est la solidarité établie entre la Révolution et le gouvernement — entre la hache et le billot. Si heureuse que soit cette trouvaille, elle n'a pas retardé d'un quart d'heure le 1870 fatidique. Pendant l'Empire, des adversaires, l'un criard, et les autres habiles, Mirès et MM. Péreire, s'élevèrent contre la maison Rothschild. Le baron James resta stoïque.

D'autre part, le résultat prochain apparaissait à qui comparait la petite badine tournoyante de Mirès avec la canne grave du baron de Rothschild, quand l'un et l'autre se promenaient sur le boulevard. A aucune époque, le baron James ne parla moins. Et on sait que d'ordinaire il ne parlait guère. Ce silence fut sa force. Un de ses anciens amis me raconte qu'ayant dit au baron : « Prenez garde de rester trop isolé; songez au *Great-Eastern* qui, dans une tempête, vient d'être sauvé par un petit brick; ces hommes-là me semblent plus que des bricks, ils m'apparaissent très-forts ». Le baron se contenta de faire le geste de la main droite qui veut dire un *à peu près* du beau mot de la comédie de Dumas : « Attendez! vous n'avez pas regardé assez longtemps! »

*
* *

On se rappelle les noyades de ce temps. Elles ne compromettent en rien le grand courant de spécula-

tion qui charriait de l'or à travers la France — comme un ruisseau en Californie. Le sublime Paris contemporain a été créé par un de ces courants. Qu'importe certaines catastrophes ! Vingt bateaux de charbons qui sombrent ne noircissent pas toute la Seine.

Le baron James de Rothschild était une figure d'un grand relief. S'il vivait encore, comme j'eusse fait avec curiosité son portrait ! Il avait au plus haut degré la clarté méthodique de l'esprit. Il était généreux. Il avait surtout une rare sagacité prophétique, dont il gardait pour lui seul les inspirations.

En 1867, il eut comme le pressentiment de sa mort prochaine. Il parla davantage. Certaines de ses paroles qui ont été retenues sont énigmatiques. Il sentait que l'époque dont il avait été un des maîtres touchait à son déclin. Il disait : « On s'est moqué de Greffulhe quand il affirmait qu'au-delà d'un intérêt de 3 o/o tout placement était compromis — il avait peut-être raison ! » Il disait priser surtout dans son œuvre sa création immobilière du quartier du Nord. Il raillait peut-être ! Mais un jour, excité par un sentiment contraire de confiance, il jetait cette phrase que relevait singulièrement son accent germanique : « Ma maison a échappé au passé, au présent — à l'avenir ! » C'était vraiment le superbe *futura effugisse* de l'ancien : « Ils ont échappé à l'avenir ! » Il mourut en 1868, léguant son secret à ses fils, s'il avait vraiment un secret autre que ces mots d'ordre : « Union, discrétion et prudence » . Nul n'a su mieux que le bon sens est le génie des grandes forces, si l'audace est le génie des petites. Il me semble que le baron James a fait école. Toutes celles des maisons financières françaises, dont l'Europe connaît l'esprit

de prudence, sont peut-être ses disciples inconscients ou voulus.

Ce portrait complexe de la maison Rothschild n'a jamais été fait. J'ai voulu le dessiner à larges traits. Cette maison est si riche que seule, en France, est plus riche qu'elle le *tout le monde* qui était aussi plus spirituel que Voltaire. Elle a fait nos affaires en même temps que les siennes, en jetant sur l'Europe son épervier à cinq grandes mailles d'or. Elle a été associée à nos grands jours. Elle a payé beaucoup de nos quarts d'heure de Rabelais. C'est grâce aux Rothschild que Villèle a pu réaliser sa sublime idée de la conversion en 3 o/o. C'était payer le milliard des émigrés ! C'était réconcilier le présent avec le passé. — C'était *consolider* la France du dix-neuvième siècle.

*
* *

Aujourd'hui, la foule continue à dire : « M. de Rothschild » alors qu'elle devrait dire « MM. de Rothschild ». Le baron James a laissé une fortune qu'il est impossible d'estimer. Je ne donne ici que des choses absolument exactes. Je ne donnerai pas même un chiffre approximatif. Il a laissé trois fils et deux petits-fils qui sont aujourd'hui les chefs de la maison — les barons : Alphonse (de la rue Saint-Florentin) — Gustave (de l'avenue Marigny) — Edmond (de l'hôtel Pontalba) — James (de l'avenue Friedland) — Arthur, qui demeure avec la baronne douairière dans l'hôtel du faubourg Saint-Honoré. On connaît les détails de high-life de la maison Rothschild. Les journaux en parlent sans cesse, quoique les Rothschild vivent avec une discrétion très-caractéristique.

*
* *

Les fils du baron James se sont fait naturaliser français à leur majorité. Les petits-fils ont opté en 1870 pour la nationalité française. Les Rothschild d'aujourd'hui sont avocats, ou érudits, ou même écrivains spéciaux. Ils ont été gardes mobiles... — ce sont bien là des français !

La baronne douairière, cette belle figure d'autrefois, et toutes les femmes de la famille sont charitables, avec des douceurs infinies. — Ce sont bien là des françaises !

Les Rothschild travaillent comme des petits banquiers. Ils sont les prisonniers de leur œuvre quotidienne. Le matin, les différents agents de change viennent prendre leurs ordres. Puis, les Rothschild vont à la maison de banque de la rue Laffitte. On peut y voir les fils du baron James, entrer et sortir à des heures réglées, comme celles d'un petit commis.

Tout cela est connu. Mais ce qui ne l'est pas assez, c'est l'attitude, en 1870, des Rothschild. Ils ont oublié la tradition prudente de leur maison ! Ils se sont compromis pour la France. Puis ils ont garanti les deux cents millions — prix de la rançon de Paris. Enfin ils ont garanti les deux derniers emprunts de deux milliards faits sous la présidence de M. Thiers. Veux-je dire mon admiration pour ces actes ! non. Si nous n'avons pas fait comme les Rothschild — on en devine le motif ! Les Rothschild n'ont accompli que leur devoir de Français — mais ils l'ont fait avec une grandeur simple que je devais retenir dans leur portrait !

***

Certaine légende populaire prête aux Rothschild l'idée de réaliser le rêve d'Ezéchiel — la reconstruction du temple et de la cité Juive de Jérusalem ! Certes

ils sont juifs convaincus. Ils l'ont prouvé en se séparant de Rome après l'affaire de Mortara. Mais les Rothschild sont trop expérimentés pour ne pas savoir qu'ils cesseraient d'être invulnérables — en devenant rois !

Leur rôle est suffisant. Voici qu'un canon de 80 tonnes coûte 80,000 francs. Ce canon peut manger cinq mille francs par jour de bataille ! Les Rothschild sont donc appelés à jouer un grand rôle dans la guerre. — C'est-à-dire, hélas ! dans la civilisation contemporaine.

Si je n'avais pas vu dans ces barons modernes autre chose que l'apothéose de l'or, je n'eusse pas fait leur portrait. Les Rothschild n'eussent pas été des nôtres. Nous sommes les penseurs ou les artistes. La foule banale les envie. Cependant, son attitude a été très-sympathique, devant les pompes du mariage de la fille du baron Alphonse. Etait-elle reconnaissante de la charité des Rothschild ? Comprenait-elle le *système des compensations?* Parfois les places les plus mauvaises sont celles qui sont exposées au soleil comme dans les anciens cirques romains ! Le bonheur est relatif. Il est en soi et non en dehors. Ce qui relève surtout les Rothschild, aujourd'hui grands seigneurs vivant au milieu de la vieille aristocratie, — c'est le travail et c'est l'idée ! Arrivée à cette hauteur, cette pyramide d'or mystérieuse, où l'on voit, aux encoignures, des sphinx assis, — est le *témoin* d'une grande époque !

*
* *

L'autre jour, nous étions allés au cimetière du Père-Lachaise. La pensée nous vint de voir le tombeau de Rachel, dans le cimetière juif. Nous songions là qu'elle était morte tout entière — cette pâle

inspirée! C'est l'âpre destinée des éloquents, comme elle et comme Berryer! Nous sommes les plus jeunes de ceux qui l'ont vue de près — et déjà nos cheveux grisonnent. Quand nous serons morts, nous autres, il ne restera plus rien du souvenir vivant de Rachel.

Presque en face de la tombe de Rachel est la tombe des barons James de Rothschild. Un R est écrit en relief sur la pierre blanche du fronton d'une toute modeste et petite chapelle funéraire. Le marbre du petit parvis est semé de cailloux. Tout juif qui visite un tombeau y laisse une pierre.

Nous nous disions que si le baron James de Rothschild avait été un vulgaire homme d'argent, il serait là, mort tout entier — comme l'habitant obscur de ce magnifique tombeau en pain de sucre qui domine le cimetière du Père La Chaise!

Mais le baron James de Rothschild a touché à beaucoup des grandes idées de notre temps. — Il les a pour ainsi dire concrétées! Il a laissé à ses fils une œuvre sociale dans laquelle il revit. Voilà pourquoi — étonnante pensée! — le baron James de Rothschild est là, moins mort que Rachel n'est morte. Oui! Des financiers, hommes de travail et d'intégrité, ont pu trouver, à bon droit, cette éternité relative — au fond d'une bourse! Mais c'est l'immortalité absolue que les grands écrivains ont trouvée — au fond d'un encrier!

LE TZAR ALEXANDRE II

C'était après la grande revue passée, à Longchamp, en l'honneur d'Alexandre et de Guillaume; un escadron de cent-gardes, sabre au poing, descendait au galop l'avenue des Champs-Elysées. Il précédait une calèche, attelée à la daumont, dans laquelle se trouvaient le tzar, Napoléon III, le tzarewitch et son frère. Tous quatre étaient immobiles et muets comme des statues de pierre. Je sentis vaguement qu'un drame passait devant moi. Car, d'ordinaire, tout souverain sourit en public, ou plutôt au public. En effet, la marche du cortége avaït été si rapide qu'elle avait précédé le bruit, qui pourtant va bien vite dans les foules, d'un coup de pistolet tiré sur un empereur. — Berezowski venait de tirer sur le tzar! Le tzar avait été manqué, mais la France avait été atteinte. J'avais surtout regardé Alexandre. A qui sait regarder, huit secondes suffisent. Sa tête sur passait celle de Napoléon III. Le teint de sa figure était d'une blancheur mate. Plusieurs dames agitèrent leurs mouchoirs. Il fit le salut militaire. — Nous remarquâmes qu'il avait retiré sa main de celle du tzarewitch, placé en face de lui. Je vois encore cela devant moi. Chaque homme a, ici-bas, sa faculté

particulière. — La mienne est d'avoir, sous les sourcils, deux lentilles qui retiennent l'image.

*
* *

On a su, depuis, que le tzarewitch avait dit au tzar : « Mon père, retournons chez nous ». L'entourage croyait à un complot polonais. Mais Alexandre resta. Il crut le devoir à la France, — à Paris, — il obéissait ainsi à un des côtés caractéristiques de sa nature ; le tzar n'a pas le courage sanguin, plein de fougue et d'entrain ; il possède, au suprême degré, la bravoure passive et froide. Un jour il avait, à la chasse, déchargé les deux coups de son fusil sur un ours qui, légèrement blessé, se dressa sur ses pieds de derrière en faisant voler autour de lui un brouillard de neige. L'empereur était assis sur le pliant dont il se sert dans la chasse à l'affût. Les deux hommes qui accompagnaient le tzar et les chasseurs plus éloignés s'attendaient à le voir se rejeter en arrière, car il était absolument désarmé. Mais non. L'ours était déjà à un mètre d'Alexandre que celui-ci n'avait pas fait un mouvement pour fuir. Il fut sauvé par Pétroff, qui l'attira violemment en arrière. Voilà déjà une note de son tempérament. — Il ne sait pas reculer ! Il ne songe pas à fuir devant la destinée. On sait que la race slave a des résistances d'une grandeur farouche.

*
* *

Je revis deux fois Alexandre. Au bal, je le vis mal. Dans cette foule bariolée et cette lumière trop crue, la tête d'un homme se détache mal, comme sur un fond trop criard. J'ai pu davantage saisir sa silhouette encadrée dans une des grandes fenêtres de la galerie de Versailles. L'empereur, le roi de Prusse,

l'impératrice et le tzar visitaient le Palais. On ouvrit deux des fenêtres qui donnent sur le jardin. L'impératrice et Alexandre parurent à l'une d'elles. Napoléon et Guillaume se montrèrent à l'autre. En bas, la foule était énorme. Bien des témoins — car le *chancelier de fer* n'a pas tué tous ceux qui étaient là — pourront contrôler mes souvenirs. L'empereur de Russie avait une redingote noire, serrée à la taille, et le chapeau sur la tête. Ce chapeau était assez mal placé — trop droit et comme sans aplomb. Des familiers du tzar m'ont dit depuis qu'Alexandre, habitué par son père à porter sans cesse l'uniforme, était fort mal à l'aise dans un costume bourgeois. Il n'a jamais pu apprendre et probablement n'apprendra jamais la vraie manière de porter le chapeau cosmopolite. L'impératrice était vêtue d'une robe sombre, qu'elle portait avec la grâce suprême qu'on sait. Elle était appuyée sur le bras du tzar. La foule cria : « Vive le Tzar! » On voulait protester contre le véritable sacrilége commis. Alexandre était l'hôte sacré de la France. Tout d'abord, le tzar n'ôta point son chapeau et se contenta de s'incliner légèrement. Le soldat est là. Il a l'habitude d'avoir sur la tête le casque qu'on n'ôte point! Je ne jurerais pas que l'impératrice n'avertit pas le tzar de sa distraction, car il ôta tout à coup son chapeau et salua avec lui la foule qui continuait à crier. On regardait à peine l'autre fenêtre, où Napoléon III et Guillaume, ces futurs personnages du drame inénarrable, étaient immobiles — comme deux principaux acteurs qui causent dans la coulisse avant d'entrer sur la scène. L'auteur du drame, qui n'était pas encore nommé, M. de Bismark, se promenait dans la galerie.

***

Le tzar n'a pas la taille magnifique de son père, le tzar Nicolas, qui embrassait d'un coup d'œil la foule immense, sur la place du palais d'hiver, quand il se promenait à pied au milieu d'elle. Mais Alexandre a une grande taille. Aujourd'hui, elle est un peu épaissie ou étoffée. Longtemps elle a été mince et élancée. Elle est encore souple. Le nez a une ligne droite sévère et un peu grecque. Les narines sont mi-ouvertes et frémissantes. La moustache, épaisse sous le nez, est très-fine aux extrémités. Les favoris sont taillés à la façon russe qu'on connaît. Le tzar tient plus de sa mère, la Hohenzollern, sœur du roi Guillaume, que de son père Nicolas. Ses frères, les grands-ducs Michel et surtout Nicolas, ont plus de leur père. J'ai vu, à Nice, la tzarine, mère du tzar actuel. Nice est la ville où vont en avant-dernier voyage les princes de la famille impériale russe — comme ces grands oiseaux d'Amérique qui cherchent un endroit bien empli de soleil pour y mourir. La femme du tzar Nicolas était fort belle. J'ai vu peu de femmes d'une aussi grande allure. Cependant, elle était brisée. Depuis le jour où elle avait vu son mari affronter seul la révolution, elle avait un tremblement que rappelle le tempérament essentiellement nerveux de son fils. Il était impossible de ne point parler de la mère en faisant le portrait du fils. — Alexandre adorait le tzar Nicolas; mais il aimait davantage sa mère qui, détail rare chez les princes, l'avait nourri de son lait. Alexandre se rattache aux Romanoff par l'expression vague du regard. L'œil est d'un bleu pâle comme un ciel d'hiver. Presque toujours ces yeux sont distraits. Parfois ils sont un peu hagards. — On dirait alors que Pierre-le-Grand regarde par les yeux de cet empereur moderne.

*
* *

Lorsque Nicolas, en 1855, se sentit mourir d'être vaincu, — il indiqua à son successeur une nouvelle politique impériale ou nationale, — là-bas, c'est tout un, — et qui était contraire à celle qu'il avait suivie. Cela explique comment ce fils, si dévot envers le souvenir de son père, détruisit une partie de l'œuvre paternelle. Il ouvrit les portes de l'Empire qui donnaient sur l'Europe, et on put entrer en Russie, de même qu'on put en sortir. Il ouvrit des fenêtres ; et cet Empire, qui ressemblait à une maison orientale aux grands murs sans regard, devint une maison européenne d'où on pouvait voir et être vu.

Il limite le pouvoir impérial que Nicolas avait fait sans bornes. Il donne quarante-huit millions d'âmes à quarante-huit millions de serfs. — Il fait ainsi naître plus d'hommes que jamais conquérant n'en a tué ! Il fait entrer dans son palais la liberté publique qui n'était tolérée dans la rue que comme une fille en carte. Il crée la lumière dans cette immensité russe demi-sombre, par un seul décret, — comme on augmente la clarté d'une salle par un seul tour de vis à gaz. Il entre en communication directe et constante avec son peuple qui, jusqu'alors, regardait les tzars comme à travers le rideau de l'ancien temple biblique. Il fait enjamber à la Russie deux ou trois siècles et la met de niveau avec nous. Il épargne à son peuple les ennuis, le sang et les frais d'une révolution populaire ! Il va droit devant lui, malgré les résistances de son entourage, avec la fixité du somnambule. Pendant que le siècle déraille, la Russie se recueille — selon le mot fameux. Tant que son œuvre quasi-fatidique n'est pas achevée, Alexandre visite son

peuple, alors que Nicolas ne faisait que passer des revues. Cela fait que, dans l'histoire de Russie, Nicolas aura une plus grande silhouette et Alexandre une plus grande œuvre.

***

A l'extérieur, l'œuvre d'Alexandre est moins une. Il la partage d'ailleurs avec le prince Gortchakoff. Ce qui domine en elle, c'est une sensation, — c'est la colère contre l'Autriche. Il faut savoir ceci : un jour, le vieil empereur d'Autriche, François Ier, confiait au tzar Nicolas ses craintes sur l'avenir de la maison de Hapsbourg, qui allait passer à des mains malades ou trop faibles. Le tzar, ému, jura qu'il défendrait cette maison. Alors le vieillard, pleurant, étendit ses mains sur la tête du jeune tzar, qui s'agenouilla. Et il le bénit. En 1848, Nicolas fut fidèle à sa parole; — il sauva l'Autriche. Or, en 1853, l'Autriche abandonna la Russie, à son tour gravement menacée. Une impression ineffaçable était restée au cœur du tzar et à son peuple. L'Autriche, c'était « L'INGRATE ». Il faut lire les journaux russes pendant la dernière entrevue de Berlin ! Pourtant, j'imagine que l'Autriche ne pouvait faire autrement qu'elle n'a fait. Ce sentiment — je dis mieux — cette sensation, explique les erreurs, semblables aux nôtres, de la politique étrangère de la Russie en 1866. Otez cette colère contre « L'INGRATE », et vous supprimez le prince de Bismark.

***

Pendant la guerre franco-prussienne, M. de Beust voyant le calme des grandes nations neutres, s'écriait : « Je ne vois pas l'Europe ». Heureusement on vit enfin le tzar ! Il voulut la paix et il était arrivé à ce

point de puissance que vouloir la paix c'était la faire. On sait le drame diplomatique qui a eu lieu, l'an dernier, à la cantonade. — Combien y a-t-il aujourd'hui en Prusse et en France d'hommes qui doivent au tzar de revoir le soleil du printemps ? Le tzar est peut-être plus Allemand que son peuple, — que le tzarewitch, — que cette princesse Marie, si belle, aujourd'hui morte ; — que la princesse Dagmar, encore plus belle, aujourd'hui vivante, — mais le tzar a toujours obéi à cette opinion publique que lui-même avait émancipée. De même qu'il épousait la colère de son peuple contre l'Autriche, de même il se laissa toujours aller à l'entraînement mystérieux de la nation russe vers la race française. En définitive nous sommes destinés eux et nous à être alliés, puisque nous ne sommes pas voisins. Le géant russe peut étendre ses bras sans nous rencontrer. En Asie, il rencontre l'Angleterre et, en Europe, la Prusse. Quand le peuple russe se regarda pour la première fois dans son miroir, la *Gazette de Mouscou*, — il fut aussi étonné qu'un chien des montagnes qui se voit tout à coup dans une glace. Puis il se trouva laid, quoique grand ! Et depuis ce temps il se civilise à notre mode. Aujourd'hui combien de Russes sont de vrais Parisiens ! Bref, il aime la France, et le tzar a sacrifié en deux circonstances ses sentiments d'affection pour son oncle d'Allemagne aux sentiments contraires de son grand enfant le peuple russe. Voilà Alexandre II. Alexandre est surtout un homme. Nicolas était surtout un tzar. L'histoire donnera certainement à Alexandre une plus grande statue qu'à Nicolas !

*
* *

J'ai trouvé le mot : le tzar est un homme. Bon mari, excellent père, frère dévoué... Quand il est à

Saint-Pétersbourg, il passe la soirée avec les siens, ou va avec l'un d'eux au théâtre Michel. Il aime à faire sa partie de gueralach (sorte de wisth sans atout.) Il se couche à onze heures et demie. Presque chaque matin, à sept heures et demie, il descend par le petit escalier qui donne sur le quai; et il se promène seul avec son grand levrier Milord, — le sifflant sans cesse, car ce chien aime courir au loin. Le tzar est vêtu de la capote sombre militaire. Les passants s'écartent à peine et saluent sans s'arrêter. Il jouit de cet âpre plaisir d'être seul dont s'énamourent peu à peu tous ces souverains de quatre-vingt millions d'hommes. C'est un rêveur. Beaucoup de princes de la famille Romanoff ont des tendances à l'idéalisme vague. Ils sont sobres et doux; alors que beaucoup de leurs ancêtres ne l'étaient guère. L'autre Alexandre, qui se montra en 1813 si poli, quand il entra à Paris, qu'il sembla nous faire seulement une visite de courtoisie, était aussi, lui, mélancolique — et mystique davantage. On est tout surpris de trouver chez ces Romanoff, dont le côté grandiosement farouche fut mis si souvent en relief, ce grand-duc Constantin, frère de Nicolas, qui préféra à la couronne de Russie l'amour d'une femme ; et cette grande figure du czar d'aujourd'hui qui, dans notre époque brutale, si violemment tourmentée, représente l'apaisement quasi-philosophique et le désintéressement presque surnaturel de ce qui passionne les rois et les peuples.

*
* *

Le tzar Nicolas avait la prétention, justifiée à coup sûr, d'avoir quand il le voulait un regard terrible. Sa fille, la préférée, la grande-duchesse Marie, pouvait seule l'affronter, car elle s'amusait souvent à l'imiter; ce qui amusait fort le tzar. Des gens qui ont pu

comparer les deux regards disent que celui du tzar Alexandre est parfois aussi difficile à supporter. Il n'étincelle pas comme celui de Nicolas. — Il devient immobile. Et cette fixité hautaine a une puissance étrange. Mais d'ordinaire ce regard est distrait ou devient interne. Pendant une conversation avec le tzar, il y a quelquefois de longs silences. Au dix-septième siècle on eût dit de lui comme de ses ancêtres qu'il entendait des voix! Aujourd'hui on sait où il va prendre parfois des conseils. En apprenant la défaite de Sedan, l'empereur taciturne avait dit seulement « choudnoïe délo » — *c'est étonnant!* mais craignant peut-être l'ambition de M. de Bismark et des frères allemands, puis une conflagration générale, il alla à la forteresse de Saint-Paul et Saint-Pierre — prier sur la tombe de sa mère et de son fils aîné! Le tzar a des inquiétudes et des résignations soudaines. Il étonne tour à tour par son sang-froid et son agitation. Aujourd'hui c'est une surface froide de neige où l'on pressent des précipices cachés. Demain, ce sera une nature chaude, tout en dehors, confiante et impressionnable. Voici que j'ai assez fouillé ce portrait pour que vous reconnaissiez sur les boulevards Alexandre II s'il vient incognito d'Ems à Paris, quoique M. Floquet soit encore du conseil municipal. Vous reconnaîtrez sa parole française, elle est lente et un peu grasseyante. Il marche à grands pas en appuyant fortement sur le talon. Vous reconnaîtrez son grand air et la majesté absolument personnelle de son allure. Je sais que vous le saluerez. — Si non, qui saluez-vous donc?

J'imagine que le demi-divin Shakespeare eût aimé copier ce grand profil mélancolique pour en faire une de ces sublimes figures à qui il a donné une immortelle vie!

M. DUMAS

Celui qui, le 4 juin dernier, a été traité « en roi de la science » par l'Académie française, ne pouvait manquer à cette galerie. A soixante-trois ans, M. Dumas était grand'croix de la Légion d'honneur, comme un maréchal de France. Il était ancien ministre, membre de l'Académie de médecine, sénateur et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences. Mais il n'était pas de l'Académie française. On a réparé cet oubli d'une façon éclatante. — Il a été jugé digne de remplacer M. Guizot! Pour bien voir le grand savant, il ne fallait pas le regarder, au mois de juin dernier, sous la coupole de l'Institut. On a remarqué que les nouveaux immortels, grands ou médiocres, entraient dans la même uniformité de langage, comme les nouveaux docteurs en droit entrent, au jour de la thèse publique, dans la même grande robe banale. Pour connaître l'allure personnelle de M. Dumas, il faut aller le surprendre, le lundi, dans la salle de l'Académie des sciences, où il pontifie.

*
* *

La salle est dans la nuit, dès trois heures de l'après-midi. On met sur neuf ou dix pupitres des bougies avec abat-jour. — En 1869, c'était encore des chandelles avec une paire de mouchettes. Il a fallu une révolution pour les faire disparaître. L'Académie

des sciences a bien entendu parler du gaz; mais elle conserve les anciennes traditions. Tout d'abord, on se dirait, la nuit, dans une salle d'hôpital. C'est le même silence. C'est la même lumière vacillante. Par moment, on croit entendre une toux. — C'est un académicien qui parle. Mais M. Dumas a la parole. Il dépouille la correspondance. Personne ne sait mieux reconnaître, dans une lettre, un fou d'un savant. Il salue l'un et l'autre avec la même phrase polie, mais non pas avec le même ton. Le monde entier envoie là des mémoires. Il faut avoir un génie universel comme Cuvier pour en faire l'analyse succincte. M. Dumas parle lentement, en détachant de la phrase chaque mot. — Sa mâchoire semble le marteler. Sa voix se fait quasi-voilée, pour faire honneur au lieu sacré. Il a la coquetterie de ne point porter de lunettes; cela fait qu'il lit avec un binocle, en levant le nez. Sa parole porte avec elle son acte de naissance, daté du Midi le plus méridional. Elle est claire, précise et sobre. — Cependant, elle a comme un air endimanché. La caractéristique du secrétaire perpétuel est le tact et l'autorité. Quand il a fini — d'ordinaire le demi-silence reprend. Puis on renvoie les profanes, parce que l'Académie va se former en comité *secret!* Cela étonne, car on n'imagine guère que la tombe qui soit plus secrète que ce qu'on a déjà vu. Pourtant, de terribles orages éclatent parfois. La tempête y est terrible, comme sur les grands lacs d'Amérique, où l'eau est d'ordinaire endormie. Pourtant, ce sont là des hommes de l'intelligence la plus vivante. — Ce sont les ambassadeurs de l'avenir. Mais ils ne piaffent pas sous eux comme les assemblées politiques. M. Dumas a dit que « la science ne recule jamais ». Chaque pas qu'elle fait est retenu comme dans l'engrenage d'un cric.

*
* *

J'ai revu M. Dumas dans les salons d'un monde quasi-officiel. Comme tous les hommes supérieurs, M. Dumas aime à causer avec les femmes. — On sait d'ailleurs que c'est à ces hommes-là que les femmes font le plus de coquetterie. M. Dumas aime, comme M. Thiers, avoir le dos à la cheminée. Son grand cordon rouge, qui passe sur le gilet et qui donnerait à un meunier l'air d'un prince, — enlève à sa silhouette un peu épaisse ce qu'elle a de vulgaire. Cependant, on raconte qu'un jour le savant, distrait, parut avec le cordon rouge sur sa redingote noire. Il ressemblait à un vieux compagnon couvreur, dans une cérémonie. M. Dumas est plus court que long. Il a, quoique d'Alais, près de Nîmes, la tête carrée et forte du Breton. Ses cheveux sont longs et bouclés, si ce n'est frisés. Ils sont rejetés en arrière, sur l'oreille, et séparés par une raie, comme des cheveux de jeune homme. Ce semble que M. Dumas, dont la figure est entièrement rasée, se rase trop près des tempes. Cela donnait jadis à ses cheveux, moins gris, un faux air de perruque. La face est plantureuse. L'âge n'a pu faire tomber les joues. — Le ventre appartient à l'espèce solennelle. Ses épaules sont larges. On sent que la poitrine est bien aérée. Tout cela respire la santé et dénote la puissance. Celui qui a été le grand lutteur contre les secrets divins n'est pas lassé. C'est un superbe tempérament, fait de force et d'habileté. Il a la pesanteur des pieds de l'éléphant, mais il a la finesse de sa trompe. Voilà le roi de la chimie.

Même l'Allemagne s'incline encore devant sa royauté. Là-bas, on nie Austerlitz et on ne nie pas Dumas. Cependant, M. Dumas a, de loin, l'air d'un

roi parvenu. Il faut voir de près ses yeux pour y trouver, derrière, un grand esprit. — Comme il faut s'approcher de certaines fenêtres pour voir un grand intérieur de palais. Ses yeux sont remarquables par la mobilité d'expression. On dit d'eux qu'ils changent de couleur. Sa bouche indique aussi des appétits supérieurs. Elle a un léger tic qui souligne parfois, d'une façon ironique, sa phrase courtoise. Cet homme est, en effet, un aristocrate de goût, si ce n'est de naissance. Il aime le beau idéal. Quoique savant, il voudrait pratiquer le grand style. Il cherche manifestement la phrase. Parfois, il la trouve redondante et sonore. — Il l'assouplit avec un geste arrondi, et il l'accentue avec sa note méridionale.

Cet illustre savant, dont le travail a été sans repos comme la prière d'un chartreux, a la réputation d'être habile. Alors que d'autres savants étaient sans cesse du côté de la Révolution, il s'est toujours mis du côté de César. — Il estimait sans doute que c'était là son rôle de prince de la science. Mais pour très-habile, il l'a été. Il a choisi comme levier la grande force contemporaine : la chimie. Avec elle, il a dominé la science. Grâce à la science, il a maintenu constamment sa vie à un haut niveau. Enfin, il a choisi, pour naître, le meilleur temps — le commencement du siècle où furent semés les grands crus de l'intelligence humaine !

* * *

Son père était un sous-lieutenant de l'Empire, qui était tout juste assez savant pour pouvoir écrire son nom sur les pyramides, comme les écoliers écrivent leurs noms sur les pupitres. A dix-sept ans, M. Dumas était élève en pharmacie. A trente-cinq ans, il était arrivé à l'apogée de sa gloire. Sa vie semblait

remplie comme un agenda à la fin de l'année. Il avait tout embrassé dans l'ampleur de son génie scientifique. Physiologiste autant que chimiste, il avait fait de la chimie la science maîtresse. Il l'avait adaptée à l'utilité commune du pays. Il était surtout un savant heureux, comme il y a des généraux heureux. Jadis il racontait que le sucre avait joué un grand rôle dans sa fortune. Après un dîner aux Tuileries, avec M. Guizot, ministre de l'instruction publique, qu'il devait plus tard remplacer à l'Académie française — Louis-Philippe lui dit : « Monsieur Dumas ! » — « Sire ! » — « Regardez ce morceau de sucre que je mets sur le haut de ma tasse. C'est une des preuves de l'existence de Dieu — voyez : le café y monte lentement — c'est la loi de la capillarité — mais expliquez cette loi — la science doit s'incliner devant cet inconnu ! » Et le roi, qui était un magnifique causeur, parla longtemps sur ce thème philosophique. M. Dumas s'inclinait en approuvant, sans dire mot. Dans la soirée, Louis-Philippe, content de lui-même, fit, en prenant le bras de son ministre : « Mon cher Guizot, votre M. Dumas est décidément un homme remarquable ! » Plus tard, M. Dumas fut nommé, par le département du Nord, député, pour défendre le sucre de betterave contre le sucre colonial. Il devint ministre en 1851. Puis sénateur. Puis directeur de la Monnaie. Son grand aspect fut à l'amphithéâtre de la Sorbonne ou de l'Ecole de médecine. Il y avait mille auditeurs pressés avec une gêne que des sardines n'accepteraient pas. Tout d'abord, M. Dumas parlait presque bas pour obtenir un profond silence. Puis sa parole vibrait. Il ne démontrait pas. — Il montrait. Ce n'était pas un professeur. — C'était un prophète !

*
* *

On a déjà vu que Sainte-Beuve n'aimait pas son collègue au Sénat. Un jour il disait : « Monsieur Dumas prétend que, jeune, il a eu faim comme nous autres — il n'a jamais eu que de l'appétit ». Aussi bien M. Dumas n'a-t-il jamais paru dans cette petite chambre d'entre-sol intérieur où le grand écrivain disait quand on le quittait : « Prenez garde à l'escalier ». Derniers mots que j'ai entendus de notre maître à tous ! Cependant, il faut reconnaître que M. Dumas s'est dévoué à la science. Il aurait pu, comme le chimiste qui a remplacé le bleu d'outre-mer, gagner des millions. Je ne suis pas plus sensible à une autre accusation portée contre lui : On l'a accusé d'avoir été un véritable tyran de la science. Nul ne pouvait être quelque chose en dehors de son domaine ! Il donnait les places et les miettes de la gloire, seulement à ses fidèles ! Enfin, nul mieux que lui n'a su réveiller les échos autour de chacune de ses découvertes ! Je ne suis pas de la paroisse et ne m'émeus pas de ces défauts outre mesure. — C'est là l'égoïsme du génie ! C'est la naïveté superbe de Balzac ! Entre temps, M. Dumas n'étouffait point M. Wurtz. Il n'a pas non plus étouffé M. Berthelot. On ne peut faire un pas dans la science sans voir la grande silhouette de Dumas à l'horizon — comme dans la campagne parisienne le Mont-Valérien.

M. Dumas, ce chrétien, aurait-il donc enfanté un monde païen ? Je ne sais ce qu'il en pense. Il est prudent. — Il respecte en l'avenir une sorte de César avec qui doit compter sa mémoire. Il aura perfectionné les armes nouvelles : l'habitude d'analyse et la puissance de certitude ! Il ne les emportera pas dans la tombe. Voici que, grâce à lui, on pèse tout avec

des balances, même l'infini. M. Dumas se contente de répéter bien haut : « Au-dessus de toutes les lois, il y a Dieu ». On lui reproche de ne pas être aussi net, par sa confession spiritualiste, dans ses salons de Bellevue et de la rue Saint-Dominique, que jadis il l'était dans son salon de l'hôtel de la Monnaie. Au lieu de lutter, avec un retentissement qui n'aurait pas d'égal, contre le matérialisme, le grand croyant se contente de lutter contre le phylloxera!! — On nous avait bien dit qu'il était habile. Une nouvelle méthode scientifique est créée, dans laquelle M. Dumas perdrait tôt ou tard sa royauté — aussi s'en va-t-il; car l'homme, heureux jusqu'à la fin, a soixante-seize ans!

*
* *

Eh bien! laissez-moi terminer comme par un coup de fusain, c'est-à-dire par un trait sombre, le portrait de ce grand savant français qui a le génie et les défauts de Humboldt. Je regretterai sa mort et suivrai son cercueil. Car, à partir du jour où il aura cessé de peser sur la science contemporaine, un torrent se précipitera sur les générations. M. Dumas est la dernière pierre de la digue spiritualiste. Je m'écrierais : « *Caveant consules!* » si les consuls n'avaient pas eux-mêmes assez à faire pour se tenir debout.

J'ai dessiné ici avec sincérité la figure de M. Littré. J'ai le droit d'avoir peur. L'autre jour, un évêque, en ouvrant les cours d'une faculté libre, a manifesté un grand espoir dans l'avenir. Cet évêque a raison de paraître confiant; — il aurait tort de l'être. La génération, à laquelle j'appartiens, a été stérile. — Je souhaiterais vraiment que la génération qui vient le fût aussi. Car les hommes et les temps ont semé en elle plus d'ivraie que de froment. Nous autres, nous

avons cru, et nous croyons encore. Sortis nus de tant de catastrophes et de désillusions, nous avons du moins rapporté la croyance en Dieu, — comme ce capitaine de navire naufragé qui se sauva tout nu, n'ayant dans la main qu'une boussole.

Mais je demande ce que feront nos jeunes frères. La génération future est divisée en deux parts, qui luttent déjà comme les deux enfants dans le sein de Rebecca. — Qui l'emportera ? Voici que les hauts croyants comme M. Dumas s'apprêtent à mourir, en n'ayant d'autre souci que de conserver grande leur mémoire. — Ils ensevelissent leur œuvre dans une belle forme française, comme dans un parfum qui protége des vers ! Bref, ils croient encore en Dieu : mais ils ont l'air de ne plus croire à ceux qui croiront ! Ils s'en vont après avoir jeté les bases du temple nouveau de la science. Et peu leur importe — ainsi qu'il apparaît manifestement pour M. Dumas — qu'on adore plus tard dans ce temple, l'idole scientifique de M. Littré : ou bien le Dieu vivant !

LE PRINCE GORTCHAKOFF

Il est de grande taille, étoffé et d'aspect assez vigoureux, quoiqu'aujourd'hui brisé par de violents accès de goutte ératique. D'ordinaire sa tête se penche comme un épi mûr et chargé, sur une longue tige. — C'est que jamais cerveau fut plus largement approvisionné. Mais parfois une pensée vive redresse cette tête. De même un coup de vent relève cet épi. Sa figure n'a aucun accent particulier. C'est une face ouverte qui est éclairée de façon régulière, mais qui n'a pas de relief. Elle n'a pas conservé l'empreinte de tant de graves événements. — On dirait que seul l'œil a bu toute cette énorme vision. Ce n'est pas l'eau transparente du lac Léman ; c'est une eau profonde qui enferme sans reflets les rayons de soleil, — comme les cailloux qu'on lui jette.

Mais il y a deux sortes de races d'hommes politiques. Il y a ceux qui ont l'habitude d'être regardés, et ceux qui ont l'habitude de regarder. Chaque race, surtout la première dont sont les princes, a son attitude particulière. Le chancelier russe appartient à ces deux races. De là deux attitudes distinctes que je vais examiner avec soin dans son portrait de si vive actualité. Officiellement, il est impassible, ainsi que nous l'avons vu à Paris. Vêtu de noir, cravaté de blanc, haut, correct, toujours fraîchement et entièrement rasé, — il a un grand air. L'œil a une vivacité

pénétrante, mais l'ensemble de l'expression est plein d'apaisement. Aussi bien ce ministre de l'Etat n'a-t-il eu qu'une forte passion : le relèvement progressif de son pays ! Ces hommes d'une seule idée sont comme les hommes d'une seule femme, c'est-à-dire qui n'en ont aimé qu'une. Si l'objet aimé, idée ou femme, est d'une sereine beauté, — ces hommes sont calmes. Voilà le prince au repos de grande cérémonie !

*
* *

Mais quand le prince Gortchakoff quitte son uniforme, il devient comme un cheval de race qui cesse d'être enrêné. La face s'anime ! Le regard s'allume ! Ce vieillard de soixante-dix-huit ans est un causeur de brillante allure. Cependant, malgré l'apparent abandon du parleur, le ministre ne se livre jamais. Quoiqu'il ne soit pas aussi « renard » que l'ancien comte de Nesselrode, il a au plus haut degré cette finesse particulière à la race slave. Un de ses prédécesseurs, le chancelier Bestoujeff, fit pendant vingt ans le bègue et le sourd pour ne pas être surpris par ce premier mouvement que craignait Talleyrand. Ce semble que le prince Gortchakoff est plus habile que Bestoujeff, car il parle avec abondance sans jamais se compromettre. Dieu l'a assurément créé pour être diplomate dans quelque décisive affaire, aujourd'hui encore impénétrable au regard humain. Dieu n'est pas comme les auteurs dramatiques qui créent des rôles pour certaine acteurs — il crée les acteurs pour les rôles.

*
* *

Il y a un homme qui demeure sur les tours de Notre-Dame de Paris, à côté du bourdon. Parfois dans la nuit on aperçoit sa lumière. Impassible, il

voit d'en haut les incendies. Cet homme me rappelle la première manière politique du prince Gortchakoff. Quand, après la catastrophe de Sébastopol, le tzar le chargea des affaires compromises de cette Russie qui, à l'encontre de l'Autriche, semblait être « un état plus qu'un gouvernement », le prince Gortchakoff avait cinquante-six ans. En ce temps, le cardinal Antonelli avait cinquante ans. Cavour, quarante-six ans. Palmerston, soixante-douze. Napoléon III, cinquante-quatre. Le prince Gortchakoff ne prit point part à la grande partie de whist qui se fit entre ces joueurs. Il prononça la phrase fameuse qui devint son programme : « LA RUSSIE SE RECUEILLE ». Œuvre surprenante de relèvement national qui restera dans l'histoire avec cette signature « *par ordre du tzar*, le prince Michel Gortchakoff. »

*
* *

Cavour mourut. — M. de Bismark prit son jeu. Chacun crut l'avoir pour partner secret. Mais il gagna tout le monde, — même ceux qui regardaient seulement jouer, comme le prince Gortchakoff. En effet, M. de Bismark, se servant des sentiments d'affection du tzar pour son oncle Guillaume, et de la colère du prince Gortchakoff contre l'Autriche « cette ingrate » avait obtenu de la Russie, en 1866, une neutralité, bienveillante jusqu'à être une complicité morale. Quel joueur que ce prince de Bismark ! On regrette vraiment que Dieu ne l'ait pas fait jouer contre Cavour. Leur partie eût été aussi intéressante que l'est, dans un Casino, une partie jouée entre deux grecs. Je me hâte de dire que ce mot ne veut avoir rien de blessant dans ma pensée. Notre Mazarin fut aussi, lui, un grand tricheur ! En diplomatie, il est permis de tricher, comme dans la guerre il l'est de tuer. J'imagine que

Cavour eût finalement gagné M. de Bismark. Cavour n'aimait pas beaucoup le prince Gortchakoff. Il l'avait portraicturé ainsi : « discret comme un majordome de grande maison ». Mais il le tenait en grande estime. Le prince Gortchakoff rendait à Cavour ces sentiments d'estime et d'antipathie. Chacun sait que le chancelier russe et la Révolution ne sont pas de la même ventrée.

Bref, Cavour et M. de Bismark ont gagné les parties que séparément ils ont jouées. Mais l'Italien que j'ai vu pendant longtemps de si près, a été plus heureux que l'Allemand. — Il a quitté le jeu pendant qu'il gagnait! La mort lui a fait faire charlemagne!!! Bientôt, au contraire, le prince de Bismark échoua devant le chancelier russe. La déveine se fit sentir tout d'abord par ce petit détail : enivré par tant de succès, le chancelier allemand écrivit aux gouvernements d'Europe en langue allemande, alors que la langue française est depuis longtemps la langue officielle de la diplomatie. Le prince Gortchakoff, avec cette ironie de haut goût qui est un de ses traits principaux, répondit à M. de Bismark — en langue russe! Celui-ci dut mordre sa grosse moustache. La seconde manière du prince Gortchakoff commençait. La Russie sortait la tête de dessous son immense carapace europeo-asiatique.

***

Le chancelier russe a beaucoup pratiqué M. de Bismark. Il avait été séduit par ce merveilleux faux-bourru dont j'ai fait ici le portrait. Ces deux hommes d'Etat, de nature si opposée, s'étaient aimés comme s'aiment une blonde et une brune. Mais le prince Gortchakoff sut résister, l'année dernière, au prince de Bismark qui lui demandait de permettre la guerre,

comme il résista, en 1870, à son autre ami, M. Thiers, qui lui demandait d'imposer la paix. M. Thiers doit bien souffrir en voyant aller et venir sans lui la navette diplomatique — comme souffrait Beethoven devenu sourd en voyant s'agiter les archets d'un grand orchestre ! Aussi entretient-il toujours une correspondance avec le prince Gortchakoff. Ces illustres hommes d'Etat se visitaient dès qu'ils le pouvaient. On se demande comment causaient entre eux ces deux esprits habitués à parler seuls aux autres. Il n'y a pas dans un tête-à-tête, comme dans une correspondance, un des deux qui écoute à son tour. Ces deux amis ont d'ailleurs de nombreux points de ressemblance. Si le prince Gortchakoff est supérieur à M. Thiers par l'éducation et inférieur par l'instruction, tous les deux sont également lettrés et énamourés des choses de l'art. Leur *modus vivendi* particulier, bien équilibré et hygiénique, était tellement identique qu'on se demande qui a copié l'autre. Mais le prince l'emporte, par sa haute expérience, sur M. Thiers. La prodigieuse activité de l'esprit de celui-ci l'empêchait d'acquérir de l'expérience. Le prince, en vieillissant, s'est complété. — M. Thiers s'est compliqué !

***

Moins que M. Thiers, le prince Gortchakoff cherche, en parlant, à imposer sa pensée. C'est peut-être que, ministre d'un souverain autocrate, il n'a pas acquis dans les luttes de la tribune cette allure violente d'autorité qui caractérise certains hommes d'Etat des gouvernements parlementaires. Il a dû peu à peu assimiler sa pensée à celle du tzar Alexandre II, de telle façon qu'on ne pût reconnaître l'une de l'autre. Alors qu'un ministre constitutionnel se sert parfois,

comme d'une tyrannie contre le pays, de la majorité parlementaire que son génie a soumise, un ministre tel que le prince Gortchakoff doit compter sans cesse avec l'impressionnabilité d'un homme qui reste son maître. On sait que le tzar est le chef de la religion. Il a une grande action sur son peuple, à qui il parle directement. — Il n'y a point, entre les paroles de ce roi et ses sujets, le roulement des tambours de Santerre qui semble continuer ailleurs. Bref, quelle que soit la hauteur de la situation du chancelier, il est un serviteur. Cela explique certaines hésitations de sa politique. En revanche, le chancelier gagne à ce rôle une force incomparable. En Russie, le secret d'Etat peut n'appartenir qu'à deux hommes ; ailleurs il appartient à la tribune et à la presse.— Le chancelier peut donc voir le jeu des autres gouvernements en cachant le sien. Et voilà comment cet empereur, dont j'ai dessiné ici le grand profil et son ministre, ont pu ensemble traverser sains et saufs une infernale époque — comme Dante et Virgile !

*
* *

Aussi bien le prince Gortchakoff a-t-il quelque chose de Virgile. — Il y a en ce ministre un poëte endormi. Il fut l'ami de Pouschkine, qui lui donna son élégance de paroles, et de Gogol qui lui laissa le côté le moins amer de son ironie. Aujourd'hui il entretient une correspondance suivie avec les femmes, — ces poëtes par tempérament. Il adore les arts, — cette autre forme de la poésie. Enfin, il aime à vivre avec les grands morts de la Grèce et de Rome dont il sait la langue. L'Europe sera peut-être un jour bien étonnée si la publicité donnée à la correspondance du prince Gortchakoff et de M. Thiers apprend que ces deux hommes d'Etat traitaient surtout entre

eux d'art et de littérature. Cependant, on affirme que ces femmes d'un haut et délicat esprit, avec lesquelles il correspond, s'occupent surtout de politique. Je n'y veux pas contredire. Mais j'estime que le prince veut surtout, par ce commerce d'esprit, garder fraîche son imagination, comme Auber croyait conserver toujours frais son cœur sous une couche sans cesse renouvelée de fleurs féminines. Peut-être le prince a-t-il eu aussi cette fantaisie de parler politique à ces femmes et bibelot à M. Thiers.

*
* *

Chaque an, le prince Gortchakoff va à Vevey. Il aime l'eau tranquille du lac Léman. Le haut vieillard aime à voir à l'horizon le Mont-Blanc. — Sa vie aura eu ce qui manque le plus à notre époque : la sérénité. Il loge à l'hôtel des Trois-Couronnes, avec son secrétaire, son médecin et deux domestiques. Il se fait le plus petit possible, pour qu'on ne le voie pas. Chaque matin, il expédie les affaires de l'Etat avec une rapidité qui est due, dit-on, en partie, à un système de vingt-quatre petits tiroirs indiqués par une lettre de l'alphabet. On lui serait reconnaissant de donner ce procédé à notre Parlement. Il est encore à Vevey la borne miliaire du forum romain d'où partaient toutes les routes. Si vous allez le voir, il vous reçoit avec une excessive bienveillance. Tout d'abord il vous questionne et il vous écoute, en dessinant avec un crayon des petites maisons, des arbres et des moulins sur un coin de papier ou le bout de la table. Puis, il vous parle sans désemparer jusqu'au moment où il vous congédie. Quand il se promenait, l'autre an, dans le jardin de l'hôtel, il s'appuyait sur votre bras. Il faisait ainsi à son voisin d'Ouchy, M. Thiers, quand celui-ci venait le visiter : — l'un se

haussait et l'autre se baissait comme quelqu'un qui s'appuie sur la moitié d'une canne. Un jour, il montra à M. Thiers — qui l'a raconté — une fleur peu connue et lui dit son nom.—« Mais mon cher prince, fit M. Thiers, vous avez donc appris depuis peu la botanique ? » — « Non, répondit le chancelier ; mais j'ai voulu savoir le nom des plus jolies fleurs que je vois... comme on aime à connaître le nom des jolies femmes qu'on rencontre. » — « O poëte ! » fit M. Thiers, avec cette voix flûtée dont lui seul a le secret.

*
* *

Voilà l'homme privé. L'homme d'Etat n'est ni artiste ni poëte. C'est un homme d'Etat honnête, mais cette qualité n'a pas, en l'espèce, une énorme valeur. — Parfois un honnête ministre perd son pays et un ministre moins honnête le sauve. Il me semble être, en politique étrangère, de l'école de l'ancien prince de Metternich. Mais il est plus libéral et plus de son siècle. A partir du jour où le tzar créa en Russie plus de 35,000,000 d'âmes, il y eut une opinion publique. Le prince sut diriger, en la respectant, la nouvellement-née. Or, les peuples ont, — surtout à leur aurore, — des instincts mystérieux. Le Russe préfère la France à l'Allemagne. On peut dire que ce même instinct nous pousse vers la Russie. Nul ne le voit aussi bien — quoi qu'il ait un glorieux bandeau noir sur un œil, — que ce superbe caractère et cet esprit élevé qui s'appellent le comte Orloff, ambassadeur de Russie en France. Je ne crois pas que le prince Gortchakoff songe à faire — lui vivant — de la Turquie d'Europe la serre chaude du froid empire russe, mais je sais qu'il appartient à ce monumental vieillard de terminer sa carrière en léguant

à l'avenir l'alliance indissoluble de ces deux grands peuples : le français et le russe. Il y a, dans La Fontaine, une fable où un lion rend service à un rat et où le rat se souvient plus tard. — Ici il s'agit d'un lion qui peut semer pour lui et ses fils la reconnaissance d'un autre lion blessé — qui guérira. En attendant, notre patrie doit s'approprier la devise du prince Gortchakoff : « La France se recueille ».

La France d'aujourd'hui me rappelle un spectacle que parfois Dieu m'a donné gratis sur les côtes de ma Bretagne. Après une journée de tempête, le soleil se couche à l'horizon sur un fond couleur de sang. — Il semble se noyer dans l'Océan. Quand son front d'or rouge arrive au-dessus de l'eau immense, il paraît hésiter. Puis il s'enfonce brusquement dans la mer. — Mais voyant cela, je sais bien que le soleil n'est pas noyé, et qu'après des heures de nuit, il reparaîtra brillant comme avant !

LE CARDINAL ANTONELLI

Il me dit avec un gracieux sourire : « Dans un moment je suis à vous! » Je m'assis sur un canapé de couleur sombre. Il apposait sa signature sur des papiers que lui présentait un petit jeune homme à peu près vêtu comme ces demi-abbés de Paris qui inscrivent les messes pour les morts. Je ne sais quelle grande fleur rouge, — une primeur d'hiver, — était sur sa table. J'avais vingt-quatre ans. Depuis, il a beaucoup plu! Et le cardinal pro-secrétaire d'Etat, ayant enfin pris ma lettre, l'ouvrit lentement avec un énorme couteau d'ivoire, la lut non plus vite; et ce faisant, il me disait : « Comment va cet excellent marquis Costa de Beauregard? — M. Menabrea vient de faire un beau discours — pourquoi M. de Revel ne parle-t-il pas davantage? Voilà trois hommes que nous aimons beaucoup. » Toutes ces questions n'ayant pas l'air d'attendre une réponse, je ne leur en fis pas. Enfin, il termina sa lecture; et sans me regarder, mais en me voyant de côté avec ses superbes yeux noirs, il me dit : « Comment va le comte? »

Pour comprendre combien je fus étonné, il faut savoir deux choses : — le ministre désignait là Cavour par son appellation turinoise : Le Comte, — analogue à la désignation romaine d'Antonelli : Le Cardinal. Or, j'étais chargé par les principaux per-

sonnages de la droite piémontaise, dont plusieurs vivent encore, d'une petite mission officieuse. On la disait surtout faite à l'insu de Cavour. La vérité était que Cavour la connaissait, et qu'on m'en avait chargé, d'accord avec le prince de la Tour-d'Auvergne, parce que j'étais honoré de la bienveillance des deux grands adversaires Cavour et Costa. D'autre part, le nom de ma grand'mère Patris de Culey était bien connu du cardinal. — Je fis le niais, et je dis : « Le comte... quel comte, Votre Eminence? » — « Mais le comte de Cavour! Vous l'avez vu avant votre départ? » — « Non, Eminence ». — Je mentais comme un ambassadeur! Mais j'espère que Dieu me pardonnera ce mensonge, quand il sera obligé d'excuser les mensonges diplomatiques du Cardinal.

*
* *

Alors, le cardinal me couvrit de ce regard qui est une de ses caractéristiques. Sa prunelle s'agrandit; elle devient douce, caressante, voilée, disons mieux, câline; et cependant le regard reste ironique. La prunelle cache un gros rire, comme une petite pensionnaire en cache parfois à l'église. Cependant, les lèvres du cardinal ne font que sourire. Ses mains pressent parfois vos mains. Elles se mettent sur vos épaules. Mais ce doute rieur vous couvre et vous fait froid. Voilée par une excessive courtoisie italienne, cette ironie ne s'avoue pas elle-même. Vous n'avez pas le droit de lui dire : « Je te sens », car le cardinal protesterait à bon droit et verrait en vous un pointilleux mal élevé. La plupart des gens ne s'aperçoivent pas de ce regard d'une douceur circulaire, mais d'une ironie fixe, — et, enchantées du cardinal, s'en vont se disant : « Quel homme charmant! Comme il m'a reçu, comme il m'a compris! » Mais.

moi, je suis comme les chiens qui regardent toujours dans les yeux ceux qui leur parlent.

Le cardinal ne me fit pas même les questions que j'attendais. Il se contenta d'écrire à Turin. Ce fut le dernier détail de la tentative d'un *connubio* de Cavour avec la droite. Le cardinal eut le tort de m'irriter vivement. J'avais, certes, à vingt ans, d'autres soucis que des soucis politiques. Enchanté, comme l'est un petit garçon habillé en général, de remplir une mission de forme grave, j'eusse désiré être reçu en audience particulière par le pape et faire bénir un chapelet pour ma mère. Le cardinal ne comprit pas que je me moquais bien des projets de Cavour, quand je n'étais pas dans les alentours où cet homme inouï fascinait les hommes et même les événements! Le cardinal m'empêcha d'avoir une audience particulière. Je vis le pape, moi, vingtième!! et même, femmes comprises!! Je conservai de ce une vraie colère. Mais à vingt ans, les colères passent comme les amours, — moins vite, mais elles passent!!

*
* *

Pie IX a eu deux manières politiques : la manière Rossi — la manière Antonelli. Rossi fut l'homme de la passion moderne, avec le stoïcisme antique. Antonelli est l'homme du stoïcisme catholique avec la passion moderne. Le Pie de 1848, à qui la grande voix libérale de Balbo avait crié : « Courage, Saint-Père! » avait montré l'homme moderne sous les habits du moyen âge de la papauté. Rossi avait été le ministre de cette grande aventure catholique qui ne se termina qu'à sa mort violente. Le cardinal Antonelli sortit de cette tombe. Lui aussi avait eu ce qu'il appelait la mal'aria de 1848. Président de la Consulte, il avait dit solennellement au Saint-Père

ces paroles absolument authentiques : « Que Votre Sainteté fasse *camminare d'accordo il progresso civile del secolo coi principii della cattolica religione; mirabile unione*, etc. Nous n'avons jamais été, ici, plus libéraux. — Heureusement pour le cardinal, les condamnations du *Syllabus* n'ont pas d'effet rétroactif. Quand la République française eut ramené d'exil Pie IX, il trouva la maison saccagée. Les souvenirs religieux qui en sont comme le mobilier étaient brisés. — Alors, Antonelli brûla solennellement le système de Rossi, non point avec colère, mais avec tristesse et en lui rendant des honneurs. Et on coucha avec lui, comme sur le bûcher funéraire d'un roi des Scythes, sa grande veuve, — la Liberté.

*
* *

Soudainement Cavour et Antonelli se détestèrent parce qu'ils se comprirent aussitôt. Cependant, tout d'abord, ils eurent l'air de se flairer, comme deux grands buffles de la campagne de Rome, avant le combat. Mais un jour, Cavour s'aperçut dans un scrutin qu'il lui manquait vingt voix de députés sur lesquelles il comptait. Et il dit : « c'est Antonelli ! » Il connaissait bien le cardinal ! Une des forces du cardinal est sa façon d'attaquer ses adversaires chez eux. Quand il fut manifeste que Napoléon III ne pouvait ou ne voulait pas sauver le patrimoine de Saint-Pierre, le clergé français chanta moins haut le *Domine salvum*, etc. Quand le cardinal se sentait trop faible pour se défendre, il attaquait. Un jour Cavour mourut. « Pauvre comte Camille ! » fit le cardinal. Et il se crut le maître. — Mais le roi naquit de Cavour !

Voici un trait qui caractérise le cardinal. Celui qui

est le doyen des ministres du monde entier n'a pas eu de portraitiste. Je ne parle pas des caricatures violentes qui ont été faites. C'est qu'il a une figure insaisissable comme une grande figure aux lignes changeantes. Jadis ce masque quasi de mulâtre, à la bouche large et aux lèvres sanguines produisait un singulier effet au-dessus de la robe rouge. C'était la silhouette robuste et mouvementée d'un homme passionné. Pourtant sa manière était douce, souple et calme. Aujourd'hui les traits se sont un peu effacés comme les lignes d'une photographie trop exposée à l'air. Le grand front s'est encore élargi en se dépouillant. Il y a là de l'apaisement. Vous voyez les antithèses! Comment dessiner cela ? Le cardinal est grand seigneur. Mais il est loin d'être prodigue. Voilà une autre antithèse !

Les Italiens n'ont pas contre le cardinal la haine qu'on suppose. Ils savent qu'avant tout le cardinal est Italien. Il n'y a guère qu'en France où on croit à l'amour d'Antonelli pour la France. Il n'aime que l'église de Rome. Il est poli pour un roi ou un peuple si sa grande cause en a besoin, puis il les abandonne comme un vieux parapluie qui ne peut plus lui servir. Le cardinal a reçu dans son cabinet du Vatican tous les grands et toutes les grandes de la moitié du siècle. Les empereurs et les rois lui ont fait la première visite. Après avoir vu le pape, ils ont monté les vingt-quatre marches qui mènent chez lui. Nonobstant, le cardinal simule à ravir les admirations naïves, lui qui n'admire que Saint-Pierre de Rome et les bijoux dont il raffolle. Il questionne les visiteurs comme s'il avait encore quelque chose à apprendre. Mais, soyez-en certains, ce grand seigneur de haute allure dédaigne, plus qu'il ne le dit, l'homme; comme il le dit, les peuples; et comme il

ne le dit point, les rois. Cet homme d'une politesse excessive envers tous est un profond sceptique. Il n'est respectueux que d'une chose — la cause sainte qu'il sert ; et que d'un homme — le pape qu'il aime !

*
* *

Nul n'a plus que lui le sens de l'esprit moderne, s'il n'en a pas le goût. Nul n'a pu l'arrêter dans ses projets; nul ne pourrait davantage l'empêcher de s'arrêter comme une femme devant une devanture de joaillier. Il aime Saint-Pierre et les pierreries. Quand, assis dans un salon d'ambassadeur, le cardinal causait jadis, il avait le tic d'étendre un peu son mollet dessiné par le bas rouge et de le regarder comme s'il l'admirait. En effet le cardinal avait une des plus belles jambes de l'Italie. Il en était très-fier ! Aujourd'hui ce cœur qui fut ardent et faible lutte contre la fatigue de son œuvre mi-séculaire. Les trois quarts de ses cheveux sont tombés. Les cheveux tombent à moins. Le masque s'est allongé et a comme blémi. Mais l'œil demeure noir comme celui de Pie IX; tour à tour, selon les impressions de l'âme, d'un noir mat ou brillant. Sa prunelle a, dit-on, l'élasticité de celles qui regardent brusquement le soleil et la nuit. En effet il a vu tour à tour les apothéoses et les cataclysmes. Quel grand philosophe il serait s'il n'aimait pas tant tout ce qui est beau sur la terre !

*
* *

Mais ce qui est beau entre tout, ce fut le commencement de son œuvre. Il dut établir un système de politique absolue dans ce temps de politique relative

où les hommes et les choses n'avaient pas encore pris leur vrai nom. Il pressentit l'orage comme un albatros. Fils d'une famille pauvre, il eut bien vite, avec sa belle taille souple, un grand air de patricien. — Tous ces Romains ont été le lait d'une même louve de grande race ! Il se plia devant les faits et les individus pour se relever mieux quand ils ont passé. Il va au but en zig zag, comme une parallèle de siége. Il ne se livre jamais, tout en simulant l'abandon. Il fait sans cesse des réserves et pose des jalons pour l'avenir. Il a sans cesse joué contre la série, mais sans augmenter son enjeu. Sa grande préoccupation est de rester toujours au jeu. L'éternité parle pour lui, dit-il. Bref, le cardinal a au suprême degré la qualité qui manque aux hommes d'Etat du dix-neuvième siècle : il est patient. Presque tous ceux qui ont joué contre lui sont morts. Il aime à en faire la remarque. L'autre jour, quand il fut malade, il disait avec son air de douceur latine : « Cela m'étonnerait pourtant de mourir avant le prince de Bismark ! »

*
* * *

Il pardonne rarement et se souvient toujours des services et des injures. Il n'attaque pas tout d'abord de front. On sent ses coups avant d'en avoir entendu le bruit. Il a un côté divin dans son but; il n'a que des côtés très-humains dans ses moyens. Alors que le pape semble une figure surnaturelle, le grand cardinal a une chair trop humaine. Il a notre masque et il a nos veines. Il a des parfums dans son mouchoir. Il a des fleurs dans sa chambre. Il a eu des péchés comme les nôtres !! C'est l'homme de Térence. J'ajouterai même que sa nature a des côtés féminins, s'ils n'étaient précisément les côtés de l'Italie, de cette

Italie dont il est plus qu'aucun autre Italien. Il n'est pas prêtre. Cette face demi-laïque lui conserve une individualité à côté de la personnalité quasi-céleste de Pie. C'est un habile homme à côté d'un saint. Quoique très-profane, il a gardé de cette approche une senteur religieuse — comme un chandelier d'or que nous prêtons pour la Fête-Dieu, et qui nous revient avec une odeur d'encens.

*
* *

En définitive, le cardinal-diacre n'est pas aussi vaincu qu'on se plaît à le dire. Tant que le pape sera à Rome, la question du pouvoir temporel sera ouverte. Le roi semble être à Rome chez Pie IX comme un soldat qui a pris un billet de logement chez un curé. L'idée catholique n'a eu, en Italie, qu'un adversaire acharné, c'est Garibaldi, messie qui a manqué son entrée. La langue italienne semble toujours être la langue des cantiques. Les décors n'ont pas changé, puisque Saint-Pierre de Rome est toujours à l'horizon comme la chapelle de la papauté.

Si le roi Victor-Emmanuel meurt, Pie IX sera chassé de Rome. Il sait comment on s'en va de Rome et comment on y revient. Le pape peut mourir, quoiqu'il ait l'attitude de l'immortalité — de même qu'on ne s'imagine pas debout le Moïse que Michel-Ange a fait assis, de même on ne comprend pas couchée cette statue, si longtemps debout pendant la tempête, — alors le cardinal n'aura plus de rôle. — Antonelli seul votera pour Antonelli dans le Conclave. Cependant Dieu et les hommes ont fait, dans ce siècle, des choses si étranges ! Aujourd'hui le bizarre est possible ! L'imprévu est peut-être papabile ! Le cardinal Antonelli, devenu pape, se souviendrait peut-être du mal qu'il m'a fait en m'empêchant

de faire bénir, en audience particulière, par le Saint-Père, un chapelet pour ma mère ; — j'ose espérer qu'il m'en bénirait un... mais maintenant, hélas! — pour qui?

GARIBALDI

On a fait de Garibaldi un aigle ou un dindon. Il n'est ni l'un ni l'autre. Il est un médiocre à qui la Fortune a confié un rôle retentissant. C'est bien là un homme de notre temps, chez qui il y a une grosse disproportion entre la capacité et la destinée. Garibaldi a été acclamé par la quasi-unanimité de ses compatriotes. — C'est là un phénomène digne d'examen dans une époque où l'on n'a pu être applaudi par la moitié du parterre qu'à la condition d'être sifflé par l'autre moitié. Grotesque ou sublime, il ne peut être effacé de cette histoire sombre comme on efface avec un torchon une figure tracée avec de la craie sur un tableau noir. Un jour, j'ai eu l'honneur de montrer à M. Thiers, président, qui me les demandait, mes notes sur l'Italie contemporaine. J'y disais du Garibaldi d'aujourd'hui : « Il n'est plus qu'un gêneur : il est encore debout, mais comme un arbre mort ».

*
* *

L'Italie contemporaine s'incarne en six hommes : Pie IX, Cavour, Antonelli, Mazzini, le roi, Garibaldi. Chez nous, l'histoire va de frissons dantesques à des épanouissements rabelaisiens. Elle est une pièce signée : Shakespeare. En Italie, l'histoire semble un opéra où les décors jouent un rôle considérable. La vie de Garibaldi est un livret d'opéra-comique. Mais, quasi-bouffon sur nos boulevards parisiens, où il ferait la grande joie de Gavroche. —

il l'est bien moins en Italie, où tout est théâtral et où les peuples semblent marcher sur les planches. L'Italie a aimé Garibaldi, comme l'ancienne matrone romaine aimait le principal histrion. Otez à Garibaldi sa blouse rouge, son fouet et sa calotte brodée qui en faisaient un grand homme, vous ne trouverez pas même un homme; je veux dire un homme dans le sens politique. Il y a, en effet, deux êtres en Garibaldi : l'halluciné que chacun connaît et l'instrument inconscient qu'on ne connaît pas. Il a été tour à tour comme le pantin dont Mazzini, Cavour et le roi ont tiré les ficelles. Et là son œuvre est considérable. Autant qu'aucun il signe la création de l'Italie une. Cette unité est la cause efficiente de tout ce que nous voyons depuis quinze ans autour de nous et chez nous. Je suis de ceux qui eussent préféré, comme Thiers, pour notre grande voisine et pour nous et pour toute l'Europe, cette Italie indépendante, catholique, libérale et fédérative que rêva le comte Balbo; Italie sans capitale, mais sublime quoique incomplète, — comme la cathédrale de Strasbourg!

* * *

Garibaldi a quelque chose de l'Arabe d'Afrique. Il est né sur la rive de Nice, où poussent l'aloës, le cactus et les lauriers-roses. On la croirait un fragment arraché violemment par la mer à la terre africaine. Garibaldi a parfois ressemblé à ces hommes que les Arabes croient divins parce qu'ils ont l'imagination troublée. Je n'estime pas qu'il soit fou, mais j'imagine que quiconque l'a vu de près le comparera volontiers à un somnambule qui marche sur un toit. Il en a parfois la fixité de l'œil. Il en a toujours la pensée distraite des objets qui l'entourent. — Comme le somnambule, il tomberait s'il se réveillait.

Malade de la souffrance commune, il avait quitté cette patrie italienne enveloppée alors de silence comme d'une atmosphère de plomb et où les âmes les plus hardies rasaient la terre comme les hirondelles avant l'orage. Entre temps, le Piémont parla pour la première fois de liberté et d'indépendance, par la voix de Gioberti, de Balbo et d'Azeglio. Garibaldi salua avec enthousiasme en Charles-Albert la Royauté. Bientôt il acclamait les premières paroles du nouveau pape Pie IX. Garibaldi était, — cela est indéniable, — royaliste, fédéraliste et catholique. Alors passa dans sa vie un homme qui lui dit : « Viens ! » et vers qui il alla — Mazzini !

*
* *

En ce temps la Révolution radicale aux immenses replis n'avait qu'une tête, comme un ténia. Cette tête était Mazzini. Elle fascinait autour d'elle comme la tête d'un boa. Il faut lire les mémoires d'Orsini pour comprendre la puissance magnétique de Mazzini. Garibaldi devint à Rome la chose du triumvir. Il se mit à haïr les rois, le pape et la France, parce que Mazzini les haïssait. Après la prise de Rome par nos troupes, Mazzini rentra, sans disparaître, dans sa nuit et Garibaldi disparut vers les pays du soleil. Mais sa légende était faite. Quand plus tard il revint en Piémont, Cavour conseilla au roi de lui parler. Le résultat était certain, de cette entrevue entre un des hommes les plus habiles qui soient et le plus naïf. — Garibaldi, entré républicain dans le palais, en sortit royaliste-opportuniste. On put bientôt le faire combattre à côté de la France et de l'empereur qu'il haïssait. On put donner à la France le nid de cet aigle, sans qu'il criât plus qu'un moineau. Cavour fit plus. Il se servit de cet homme qui lui avait juré une

haine mortelle, comme d'un instrument pour ses desseins. Garibaldi s'étonnait de trouver tout ouvertes les portes des Deux-Siciles, quand il se présentait en armes devant elles. — Cavour en avait acheté les clefs ! Sur ces entrefaites, Alexandre Dumas débarqua de sa goëlette, l'*Emilie*, sur les quais de Naples. Il s'enthousiasma aussitôt de Garibaldi, comme d'un personnage de ses romans de cape et d'épée. Chaque romancier entre plus ou moins dans la peau de ses personnages. Il vint un moment qu'on pourrait encore désigner du doigt, où Dumas se crut Garibaldi, comme il s'était cru d'Artagnan. Garibaldi laissait faire, car il était empoigné vivement par cette grande nature si puissamment expansive. — Il en a toujours gardé quelque empreinte dans le style et dans les allures.

*
* *

Le peuple italien a trop d'intelligence pour n'avoir pas reconnu bientôt que Garibaldi n'en avait pas assez pour être un grand homme. Mais il faut avoir quelque chose à se faire pardonner par la foule pour être acclamé par elle. Alors Cavour voulut légaliser le passé, ne pouvant peut-être pas le légitimer. Il songea à enlever à l'armée son caractère garibaldien. Garibaldi sortit furieux de son île. — On se sauvai de sa colère comme d'un bœuf qu'on a manqué à l'abattoir ! Il annonça que, de son siége de député, il demanderait la mise en accusation de Cavour. Ceux qui ont vu de près Cavour, à ce moment, se souviennent que, pour la première fois, ce grand rieur n'a pas ri d'une menace. Chacun comprenait qu'en se heurtant, une de ces deux extraordinaires fortunes allait briser l'autre. Cavour prit une résolution que jusqu'à ce jour personne n'a révélée. — Il fit ses

préparatifs pour faire arrêter par des bersaglieri, au sortir de la séance, Garibaldi, si le révolutionnaire avait le dessus. Mais, au lieu d'improviser, Garibaldi lut tout d'abord son discours. Il ne sut pas lire. Il fut détestable. Même ses anciens lieutenants, déjà disposés à étouffer la révolution, maintenant qu'ils étaient casés, abandonnèrent Garibaldi. Les révolutionnaires aiment la révolution, comme le loup aimait le petit Chaperon Rouge — pour le manger ! L'Assembla acclama le discours chargé de passion contenue que prononça Cavour. La fortune de Garibaldi était atteinte mortellement. Quand elle mourut plus tard, on put voir sur elle l'arme de Cavour, comme on voit le harpon du navire sur la baleine qui est échouée. Si Garibaldi avait triomphé devant l'Assemblée, il brisait les liens que lui réservait Cavour — comme un Samson qui n'est pas encore tondu ; l'histoire d'Italie était changée. L'histoire de notre France n'était plus la même. — On peut dire, hélas, qu'elle ne pouvait y perdre.

*
* *

Et puis mourut le grand homme italien à qui, en définitive, nous devons l'occasion de la victoire — Magenta et Solférino ! Garibaldi ne s'en porta pas mieux. M. Rattazzi, avait pu faire tirer sur Garibaldi et le blesser au pied, sans que l'Italie remuât. Il fut un temps — je m'en souviens — où on ne pouvait sourire en voyant passer Garibaldi, sans avoir au moins un duel. Ce temps n'était plus. Garibaldi était devenu un gêneur pour le roi et pour l'Italie libérale. Alors, le fameux révolutionnaire devenu impuissant employa toute sa verve contre Rome. Pie IX semblait n'y point prendre garde. — C'était là cette lutte banale que Rome connaît depuis des siècles. Elle

trouvait contre elle, aujourd'hui comme il y a mille ans, le même homme. De même le rocher retrouve toujours contre lui la même vague! Aussi bien Garibaldi n'a-t-il rien de nos révolutionnaires athées. Plusieurs de ses lettres fameuses sont matérialistes. Mais ce semble qu'il les a écrites sans les lire. En effet, Garibaldi est un croyant. C'est une sorte de *vieux-catholique*. Il a eu un aumônier. — C'est vrai de dire que celui-ci ne croyait qu'au diable! Aujourd'hui, la révolution ultra-cosmopolite se sert encore de son nom. Mais ici, comme dans toute sa vie, Garibaldi est un instrument. Brisé et infirme, avec son air de christ en vieux bois vermoulu, Garibaldi n'a de son passé que sa blouse rouge. — Quand demain il mourra, la royauté italienne pourra faire de cette blouse la doublure du velours de son trône. En effet, c'est par elle que le roi et Cavour ont fait la grande nation qu'on voit au-delà du Mont-Cenis.

*
* *

Ici il faut clouer deux clichés faux, comme on cloue les pièces fausses. La couleur rouge de la blouse de Garibaldi n'a point le sens politique de la couleur rouge française. — Autant faudrait-il dire que les Italiennes qui servent de modèle et qu'on voit passer dans nos rues de Paris avec leur tablier rouge, sont des tricoteuses. Enfin, le rôle que Garibaldi a joué dans la guerre de 1870 n'est point aussi insignifiant qu'on l'a dit. Je m'explique. Avec ses revendications de Nice, sa terre natale, Garibaldi pouvait entraîner l'Italie vers la Prusse. A partir du jour où il a mis le pied en France, ce danger a disparu. Garibaldi ne pouvait retirer sa parole donnée, pas plus qu'on ne retire une lettre jetée à la poste. Je sais bien que lui

et ses garibaldiens ont plutôt paradé que fait la guerre. En nous quittant, ils ont laissé plus de dettes que de cadavres. Mais Garibaldi avait été joué par le roi. Il n'était plus un gêneur en Italie !

*
* *

Ce serait puéril que de s'appesantir sur le dépérissement de Garibaldi, aujourd'hui quasi-homme d'affaires, et qui accepte tout après avoir tout refusé. Il diminue à vue d'œil comme un passant qui s'en va à l'horizon. — Il faut mieux dire en terminant que ce révolutionnaire n'a rien des nôtres. Sa blouse ne sent pas le pétrole. Il a été doux. Cette douceur naïve fut sa force. S'il a voulu certainement le mal, on s'est heureusement joué de lui en lui faisant faire quelque bien. Aujourd'hui le génie italien se retire de Garibaldi. Jadis ce génie, affolé devant l'espace immense qui s'ouvrait tout à coup devant lui, ne savait où se poser, comme un oiseau qu'on lâche en pleine mer. Il sait maintenant où il va. Peut-être va-t-il, avec la liberté politique, à la réconciliation avec la papauté.

On a raconté que Garibaldi s'était fait voiturer sur la place de Saint-Pierre et que là il a regardé fixement et longtemps le Vatican. On se demande qui est le plus tombé de ces deux hommes rapprochés ainsi l'un de l'autre : de l'homme en robe blanche ou de l'homme en blouse rouge ? On répond que c'est Garibaldi. Ce que protégeait le pape dans l'ordre matériel a été frappé par la foudre ! Mais, de même que la foudre respecte parfois le chêne et tue ceux qui s'étaient mis à son abri, de même la papauté spirituelle est intacte. — La foudre qui devait brûler Saint-Pierre de Rome n'y a peut-être allumé que quelques cierges de plus !

LE

FELD-MARÉCHAL DE MOLTKE

J'ai fait ici un portrait encore plus difficile pour un crayon français — le portrait du prince de Bismark. J'étudierai d'aussi près le feld-maréchal. M. de Moltke est né dans le Mecklembourg. Il a l'âge du siècle. Il apparaît devoir vivre autant que lui. Le penseur vit deux existences d'artiste. Le cœur de celui-ci se brise. Le cerveau de celui-là se bronze. D'origine danoise, le feld-maréchal a été un des principaux instruments de l'écrasement du Danemark. Il entra en 1824 au service de la Prusse. Sans fortune et, quoique gentilhomme, sans attache avec la haute aristocratie militaire du pays, il passa de longues années dans les grades inférieurs. Mais il commença aussitôt son œuvre d'observation qui l'amena à élever, par un éclectisme absolu, avec des matériaux et dans des styles de chaque pays, l'énorme édifice militaire prussien. La publication récente des travaux du grand état-major et des lettres privées du feld-maréchal donne enfin à l'œuvre de M. de Moltke, un peu surfaite, sa juste mesure — comme les nouvelles percées ont donné à la silhouette du Nouvel-Opéra son définitif profil.

Envoyé en Orient pour y organiser l'armée turque, il adressa à sa sœur mariée à un Anglais, M. Bute, des lettres dont la publication a eu un grand succès. Cependant il m'est avis qu'elles ont de nombreux repeints. Le feld-maréchal a sans aucun doute revu et corrigé l'œuvre du capitaine. Mais on reconnaît néanmoins dans ces lettres la netteté froide du regard et la sobriété vigoureuse de la manière. Après avoir vu ses premières batailles éclairées par la violente crudité de la lumière d'Orient, M. de Moltke revint se reposer dans le Holstein, auprès de sa sœur. Il trouva là une jeune fille de quinze ans et demi, enfant du premier lit de M. Bute, mari de sa sœur. Elle aimait déjà à l'aveuglée, et de loin — comme à la grande régalade disent les Espagnols — ce soldat qui envoyait de l'Orient des lettres si intéressantes. M. de Moltke n'avait vu jusqu'alors dans la femme qu'un être qui dérange la vie méthodique d'un travailleur. Mais quand un homme de plus de quarante ans est aimé par une jeune fille de seize ans, il finit par aimer. Quand il aime, il est perdu. — M. de Moltke aima et ne fut point perdu ! On peut dire de lui qu'il a été l'homme d'une seule femme, comme il a été l'homme d'une seule œuvre. Quand la comtesse de Moltke, née Mary Bute, mourut en 1868, le feld-maréchal put dire que sa vie, à lui, était aussi finie. Seul, le soldat resta debout. C'est celui que nous avons vu en France, deux ans après, sombre, dur, amer, froid, taciturne. Il a fait enterrer sa femme dans son grand parc en Silésie. Sur le marbre blanc est écrite en lettres noires cette sentence du Livre : « L'amour est l'accomplissement de la loi ». Ce mot amour résonne, à la fin de cette vie militaire — comme, au soir, une voix de rossignol retentit sur un champ de bataille.

*
* *

M. de Moltke accompagna le prince royal de Prusse aux fêtes du couronnement de l'empereur Alexandre. On vient, pendant ces dernières semaines, de publier en allemand et de traduire en français des lettres que M. de Moltke écrivit de Russie à sa femme. Ici point de repeints. On reconnaît l'homme aux idées autoritaires ; — et libéral comme un sabre. Il ne voit que la personne de l'empereur — si grande qu'elle lui cache la Russie. La publication de toutes ces lettres d'hommes d'Etat ou de chefs d'armée donne la note nouvelle de notre temps. Désormais, tout homme un peu haut a des taches d'encre aux doigts. On écrit, matin et soir, sur le sommet de la société européenne. Jadis on n'y écrivait pas plus qu'on n'écrit sur le mont Blanc.

M. de Moltke est nommé, en 1857, chef de l'état-major de l'armée. Voilà donc vingt ans qu'il pétrit le soldat prussien. Pendant pareil laps de temps, le soldat français a eu plus de ministres dirigeants qu'un fils de famille n'a eu de tailleurs ! M. de Moltke écoute comme à la cantonade; pendant que les grandes nations de l'Europe jouent un grand drame de guerre où la Prusse n'a aucun rôle. Il prend des notes et après chaque bataille il fait avancer d'un cran l'organisme militaire de la Prusse. Enfin le voici à son tour sur la scène. Dans la guerre de Danemark, il étudie autant le jeu de son partner, que celui de son adversaire. Il dit pendant le *Te Deum* chanté par la Prusse et par l'Autriche. « Mon cher de Bismark, une armée autrichienne ne pourrait pas soutenir le choc d'une armée prussienne — si nous avions la guerre ! » — « Nous l'aurons, répond M. de Bismark ». En effet, vient 1866. Après

Sadowa, M. de Bismark conseille à son compagnon de regarder du côté de la France. Alors M. de Moltke changea froidement d'objectif — comme un avoué qui change de dossier.

* * *

Aussi bien a-t-il un peu la figure sèche et toute rasée d'un notaire de la Comédie-Française. Je l'ai vu — un jour de grandes eaux dans le parc de Versailles, pendant l'Exposition universelle. Sa voiture suivait au pas celle du prince de Bismark et du prince Gortschakoff. Il était assis à côté du général de Failly ! On a su, depuis, que ce qui a intéressé le plus M. de Moltke devant le plus beau spectacle de l'art que l'homme ait créé, — c'est la machine de Marly modernisée. Un architecte de la préfecture de Versailles a dû lui donner le chiffre exact des seaux d'eau que cette machine débitait à la minute. Au contraire, l'empereur Alexandre, plus artiste, s'étonna surtout de ce grand escalier qu'aucun roi ne pourrait aujourd'hui monter ou descendre et qui donne la mesure de la royauté d'alors ; — comme l'armure du Musée d'artillerie donne la mesure de François Ier. M. de Moltke, qui aime à se promener seul, parcourut les environs de Paris. Il ne pouvait passer devant des canons sans s'arrêter, comme une femme devant un bijou. Il visita le Mont-Valérien. — Il prenait notre mesure ! Il faisait bien. C'était nous qui faisions mal en ne songeant pas aux lendemains. Le maréchal déposait à chaque moment une note dans son cerveau — comme le Petit-Poucet jetait de temps en temps une pierre pour retrouver plus tard son chemin. Quant à nous, nous étions alors aveuglés par le soleil, comme plus tard nous le fûmes par la foudre.

*
* *

Quand la guerre éclata entre lui et nous, M. de Moltke était prêt depuis deux ans. Cependant, il n'était pas l'homme certain de la victoire qu'on avait vu en 1866. Il avait visité à pied ce qu'il croyait être le futur champ de bataille. C'était — sur le terrain prussien ! Il estimait que l'armée française, peu équilibrée, marcherait rapidement. — De même un homme court quand il n'est pas assez solide pour marcher. Il comptait sur ce fameux système qui consiste à renouveler deux fois la bataille. Il disait : « L'armée française n'a pas assez d'haleine pour nous battre trois fois dans une journée ! » Tout cela résulte de conversations qu'il eut alors avec un homme d'Etat anglais qui me l'a raconté. Enfin, il manœuvra tout d'abord derrière un rideau qui rappelle ces tapisseries de harem d'où les femmes voient sans être vues. Il se préoccupait surtout du premier effet moral. Contre tout principe militaire, le grand stratége voulait faire *donner* tout d'abord la garde. Le roi Guillaume s'y opposa. Cela est absolument inédit. Il fallait à Moltke la première victoire. En effet, tout était là. Si nous avions gagné la première bataille, — nous eussions aussi gagné la dernière.

*
* *

Mais on eût dit que notre armée ne savait plus marcher depuis qu'elle n'avait plus de musiques militaires ! Alors la France entra dans un vrai courant de Maëlstrom. Mais quel nom de vainqueur va signer ces victoires ? M. de Moltke ? non ! il n'est que le gérant d'une grande maison de guerre. Le vainqueur de la France est un être collectif et impersonnel. Il a la taille du roi Guillaume, la poitrine de

M. de Bismark, les bras du prince impérial et du prince Frédéric-Charles, la tête de M. de Moltke. Cette époque où la mort — *donna ignuda chi manda l'uomo sotto terra* — appela tant des nôtres, — ne se résumera dans aucun nom allemand. M. de Moltke ne peut signer seul aucune victoire, — comme Napoléon signa Austerlitz. Même le prince de Bismark ne peut signer l'œuvre prussienne — comme Corneille signa *le Cid.*

***

Certes, nul plus que moi n'a reçu la blessure commune. — Elle s'ouvre encore toutes les fois que des tambours passent sous mes fenêtres. Cependant, je croirais faire œuvre de mauvais goût, si je diminuais M. de Moltke, parce qu'il fut notre vainqueur. Il faut porter haut son cœur brisé par les grandes douleurs patriotiques, comme on porte haut un étendard déchiqueté. J'estime être dans la mesure la plus exacte, en disant que le feld-maréchal rappelle moins César qu'il ne rappelle Labourdonnays, qui jouait cinq parties d'échecs à la fois, sans voir l'échiquier. Il n'a pas le coup d'œil du champ de bataille. Ce n'est pas un improvisateur de guerre. La lenteur de ses derniers succès étonnera encore plus l'histoire que la rapidité des premiers. Le siége de Paris ne fait pas plus d'honneur à lui qu'à la ville, mal dirigée, qui conserva intact son génie national. — Messaline s'est battue en Jeanne d'Arc ! Le roi Victor Emmanuel a raison, qui a dit de M. de Moltke : — « C'est un topographe de génie ! » J'ajoute qu'il est supérieur à M. de Bismark, par la pondération de son tempérament. Jamais observateur plus sagace n'a réuni plus étroitement la force de la synthèse à la puissance d'analyse. Mais M. de Moltke n'est pas

« de la race divine des grands généraux » dont Bossuet a parlé. Le colossal canon Krupp a eu un artilleur à sa taille en M. de Moltke — voilà la vérité.

***

Cependant la figure du Feld-Maréchal me rappelle la face d'un grand général — le roi Frédéric de Prusse. Il en a le masque maigre et étiré. Comme le roi, il prise du tabac. Mais il n'aime pas Voltaire. Il a dit souvent que ce qu'il détestait le plus en France était Voltaire. La face sèche de M. de Moltke a le ton du vieil ivoire. La peau a les plis de la figue. La bouche est merveilleuse. Taillée en coup de canif, elle est la bouche fermée de l'homme hautain qui ne parle pas. L'oreille longue et musculeuse est bien l'oreille de l'homme qui écoute. Des sillons profonds, aux coins des lèvres, semblent les marques d'une habituelle amertume quasi-corrosive. Le nez est fort et large. Le Feld-Maréchal a les qualités et les défauts de certains oiseaux de haute race, à gros bec. Comme leur cou, son cou a l'épaisse peau flasque. Sur son front, un peu fuyant, à leur mode, on voit trois profondes rides parallèles et superposées. — On dirait de ces lignes de nuages qui raient le ciel après une journée d'orage !

Le regard est, tour à tour, distrait ou scrutateur — en dehors ou en dedans. Tantôt il semble une fenêtre allumée dans une vieille masure. Tantôt la prunelle noire rappelle une lucarne sur laquelle la paupière retombe comme un vieux rideau déchiré. Ce n'est plus là le masque puissant du reître de Blücher, l'autre grand soldat prussien. C'est le masque soucieux du soldat moderne, qui combat comme on chiffre. M. de Moltke ne rit jamais. Jadis, sa femme, charmante et très-gaie, savait le dérider. — Aujour-

d'hui, le sourire du Feld-Maréchal est enterré, avec sa femme, dans son grand parc de Silésie.

*
* *

On le voyait, à Berlin, pendant ce dernier hiver, arpenter seul, long et courbé, Unterdenlinden. Vêtu d'une grande capote militaire, au très-haut col redressé bien au-dessus des oreilles, et les mains jointes derrière le dos, il étonnait les étrangers qui voyaient les officiers et soldats s'arrêter, en saluant cet étrange passant. On eût dit de ce héros de féerie, dont le regard changeait les gens en bois. Le matin, il donne audience chez lui à son armée, dont, comme César, il sait les noms Au Reichstag, il écoute. Si on attaque l'armée ou la discipline, il parle. Alors sa voix, sourde et martelante, enfonce avec une âpre monotonie, dans les oreilles de l'auditoire, — comme un mouton de fer enfonce les poteaux, — les aphorismes les plus lourds de la logique contemporaine : la Force. Pendant l'été, il devient le gentleman-farmer qu'était Cavour. Son *modus vivendi* privé est identique à celui du prince Gortchakoff, de M. Thiers et de dix autres hommes d'Etat dont j'ai fait ici le portrait. On se demande vraiment s'il ne suffit pas, pour devenir un grand homme de notre temps, de se lever matin, de travailler douze heures par jour, de coucher dans un petit lit de fer, etc. Propret; bien boutonné dans son uniforme, qui ne le quitte jamais; aimant les chevaux, qu'il a superbes et qu'il visite, chaque matin, dans leur grande écurie! soldat avant tout, M. de Moltke ressemble cependant plus à un homme d'Etat qu'à un soldat. Le prince de Bismark apparaît un soldat plutôt qu'un homme d'Etat. La figure du chancelier de fer frappe le regard de l'ob-

servateur. — Celle du mystique Feld-Maréchal le retient davantage.

M. de Moltke a conservé un grief contre la France. Portraitiste, j'ai le devoir d'expliquer ce grief. Le Feld-Maréchal avait choisi, pour regarder Paris, un observatoire dont personne n'a parlé. C'était à Montretout, auprès de l'emplacement de la batterie, et à la jonction de la grande route avec un petit chemin creux descendant sur Versailles. Ce lieu, qui est sous les feux du Mont-Valérien, était abandonné par les deux partis. Le Feld-Maréchal y vint souvent. — Il regardait longuement la ville étendue dans la buée! Derrière lui, à gauche, était le Mont-Valérien, ce paratonnerre de Paris. En bas, la coupole des Invalides, qui ressemble, — disait M. de Bismark, — à un casque doré de Prussien. Au loin, quelques rares coups de canon répercutés sourdement par l'écho, — comme des aboiements d'énorme chien qui rêve! De même Meyerbeer choisissait, aux troisièmes loges du vieil Opéra, un fauteuil où il écoutait le bruit de son œuvre.

C'était aussi Moïse regardant, du haut de la montagne, la terre promise. M. de Moltke ne devait pas y entrer. Il devait arrêter son cheval à l'obélisque de Luxor, qui apparait comme une haute borne de craie. M. de Moltke n'a pas pardonné à sa Fortune de ne lui avoir pas donné, pendant une journée, la radieuse ville dont, à Montretout, il avait épié si souvent le lever et le coucher.

*
* *

Voilà le portrait de l'homme de guerre qui fut notre principal ennemi. Malgré tant de difficultés que comprend le lecteur, je me suis senti à l'aise

pour le faire dignement. M. de Moltke n'a pas pu couper la tête de la France. — Il ne lui a coupé que les cheveux. C'est un honneur qui lui restera. — Ce sont des cheveux qui repousseront !

M. LEVERRIER

La récente maladie de l'illustre astronome donne de l'actualité à son portrait. Le célèbre savant piémontais, le commandeur Cibrario, me disait : « Vous » avez en France l'homme de génie scientifique le » moins contesté dans le monde savant : Leverrier ». Les éminents astronomes, Airay, de Greenwich ; Adam, de Cambridge ; Newcomb, de Washington, lui disent : maître. Ce fait surprendra tous ceux qui savent que les astronomes sont jaloux, les uns des autres, comme des chanteuses de café-concert. D'autre part, un des membres les plus illustres de l'Académie des sciences me confiait ceci : « Leverrier, qui n'a » pas le génie d'invention de Newton, est un calcu- » lateur encore plus étonnant que lui. — Mais Lever- » rier est le confrère le plus désagréable qu'il y ait » eu dans l'histoire de la science ». Ce puissant contraste éveille la curiosité. — L'homme est un être fait de nuit et de jour. J'ai donc étudié de très-près M. Leverrier.

Il est né à Saint-Lô, (le 11 mars 1811). Cela explique déjà un peu pourquoi ses ennemis l'ont appelé — le Tibère bas-normand. On a comme d'ordinaire trouvé rétrospectivement dans l'enfant les prodrômes du génie. N'en croyez rien. M. Leverrier était seulement un peu plus laid que les enfants de son âge. On eût dit d'un albinos. Sorti un des

premiers de l'Ecole polytechnique, il choisit pour champ de travail la chimie. Là, un soleil nouveau se levait. M. Leverrier a toujours aimé le soleil, — au réel et au figuré. Il s'est sans cesse tourné vers lui, comme la grande marguerite jaune qu'on sait. Nul plus que lui n'a étudié le soleil. Il a compté ses taches. Il a pesé cet astre immense qui est, dans le monde céleste, — moins que dans Notre-Dame est la petite lampe du chœur.

* * *

Mais en étudiant la chimie, M. Leverrier rencontra le chiffre. Il s'éprit pour lui d'une passion sans partage. Jamais calculateur n'a mené aussi haut les opérations infinitésimales. Il a comme escaladé le ciel avec des colonnes de chiffres. Sa pénétration analytique est prodigieuse. Jamais cerveau d'homme ne donna un plus intense effort. Arago a dit de lui : « C'est un 7 ! » En effet, maigre, long et penché, il avait l'air d'un 7 avec sa tête aplatie par une chevelure de filasse. Ses travaux l'amenèrent bientôt à l'Académie des sciences. C'était déjà un géomètre d'un grand instinct. Son œuvre avait la rigoureuse exactitude du mécanicien céleste. On racontait de lui qu'il s'était fait le suivant de la planète Uranus. Il avait fait sur elle un calcul qui remplissait mille six cents pages in-quarto. Il maniait pour elle des nombres composés de quinze chiffres. Un jour, il se trompa d'un trillionième. — Il lui fallut refaire un travail de six mois. En ce temps, Leverrier était taciturne. Il écoutait ses collègues de l'Académie. Tout à coup, le 14 juin 1846, il demanda la parole, avec cette voix aigre et traînante, qui devait devenir si fameuse.

***

Il parla pendant deux heures. Voici le résumé de son discours : « Depuis deux ans, j'étudie la marche de la planète Uranus. J'ai constaté ses perturbations. Je les attribue à la présence d'une autre planète inconnue, et dont j'ai été amené, par mes calculs, à faire le portrait ». Et M. Leverrier décrivit la forme, le poids spécifique et la situation de cette planète qu'il n'avait jamais vue! Il termina en disant : « A tel jour et à telle heure, cette planète devra se trouver à tel endroit du ciel ». Beaucoup d'astronomes se mirent aussitôt à la recherche de l'inconnue dont M. Leverrier venait de donner le signalement. Un observateur allemand, M. Gall, la trouva sur un des chemins de la voûte céleste, — tout auprès de l'endroit que l'astronome français avait indiqué. Il y eut dans tout le monde civilisé un formidable hourrah. Leverrier venait comme de créer une planète 85 fois plus grande que la terre.

Depuis ce temps d'autres planètes ont été découvertes, mais infiniment plus petites. Elles ne l'ont été que par l'observation et non par le calcul. Ces découvertes n'ont demandé aucun génie à l'inventeur. Le champ de son télescope est braqué sur une partie de la voûte céleste, dont le plan géographique est placé à côté de lui sur une table. Ce champ est traversé par des cheveux, qui servent de jalons au regard. Si l'astronome aperçoit un point qui n'est pas sur la carte, il le met « en surveillance », selon le langage spécial. Si le point bouge, c'est une planète. Après avoir trouvé trois de ses positions, l'observateur a toute la marche de la planète. Ces astronomes ordinaires sont comme des lévriers qui chassent à vue. — M. Leverrier a été, au contraire, le chien qui

suit les traces. Son génie a été comme un odorat! Il est arrivé peu à peu et merveilleusement sur l'énorme bête céleste — étonnée d'être découverte par un homme; sous son enveloppe de l'Infini!!!

*
* *

Quand Arago, directeur de l'Observatoire, mourut en 1853, M. Leverrier fut indiqué par tous comme son successeur. Il bouleversa l'établissement. Il renversa le fameux *bureau des longitudes* où étaient assis MM. Laugier, Liouville et Faye. Cœur toujours inapaisé, esprit en proie aux tumultes d'humeurs, M. Leverrier devint un despote fantaisiste. Il se fit partout des ennemis. On ne pouvait nier sa planète, mais on lui enleva le nom de Leverrier. On l'appela Neptune. J'ai entendu dire que, grâce aux tracasseries de M. Leverrier, Mathieu s'était tué et Chacornac était devenu fou. Il y a là une très-grande exagération. Mais comme ce paysan accusé d'avoir fait un enfant à une fille, et qui s'en défendait fort, tout en avouant qu'il n'y avait pas nui, — M. Leverrier n'a pas nui à ces tristes événements, s'il n'en est pas l'auteur.

D'autre part, sénateur, il afficha des opinions très-gouvernementales. Enfin il se dit hautement spiritualiste et même catholique. — La science frondeuse et sceptique s'effaroucha. Cet astronome sentait que ce qui est au-dessus de nous est au-dessous de Dieu! On me pardonnera de dire que Dieu a écrit partout son nom, — comme fait un collégien! Il l'a écrit dans les infiniment petits comme dans les infiniment grands! Voici que le microscope ouvre un livre dont les pages ne sont pas encore coupées. Mais le télescope a tout lu dans l'autre livre. Et M. Leverrier a lu distinctement, sur la voûte céleste, ce mot : Jehovah!

Cela explique la révolte, contre Leverrier, d'une science arrivée à la période de critique et d'analyse. M. Leverrier a donc été le savant le plus attaqué. Nul n'attaqua davantage. Il aura traversé le monde des savants, comme un loup traverse une meute, — mordant et mordu.

*
* *

M. Villarceau dut quitter l'Observatoire. Foucault, dont la mort prématurée fut un grand deuil pour la science, ne trouva pas grâce devant l'homme jaune. Ainsi l'appelaient ses ennemis, à cause de ses cheveux. Un jour, j'ai vu Foucault, blême et maigre, se promener en chancelant, avec sa mère, dans le jardin du Luxembourg. Le merveilleux inventeur de tant de choses, dont une a été surtout retenue par la foule, — la preuve de la rotation de la terre sur elle-même, obtenue par le grand balancier, — Foucault, « avait en horreur » M. Leverrier. M. Marié-Davy, aujourd'hui directeur de l'Observatoire de Montsouris, se vit refuser, par Leverrier, du feu pendant l'hiver. Il prit l'habitude de venir à l'Observatoire couvert d'un long manteau. — Il portait sous chaque bras une bûche.

Enfin, en 1868, les treize fonctionnaires de l'Observatoire donnèrent en masse leur démission. L'affaire vint en conseil des ministres. M. Duruy exposa que, grâce aux tracasseries du directeur, le personnel de l'Observatoire avait dû être changé quatre fois. L'empereur aimait, dans Leverrier, l'homme et une gloire nationale. Il hésitait. « Qu'en pensez-vous, maréchal? dit-il au maréchal Vaillant. — Sire, l'Observatoire est impossible avec Leverrier; il est impossible sans Leverrier! »

Une enquête fut ordonnée. M. Leverrier, sénateur,

déposa sur le bureau du Sénat une demande d'interpellation contre cette ordonnance d'enquête. C'en était trop. On demanda à M. Leverrier sa démission. Il répondit : « J'aime mieux être jeté par la fenêtre que descendre par l'escalier ». Il fut *relevé de ses fonctions.*

*
* *

Un des adversaires du grand savant, M. Delaunay, fut nommé directeur de l'Observatoire. Delaunay était non moins violent. — On dirait vraiment que ces astronomes sont plus excités que calmés par la sérénité des nuits! Ils sont tourmentés comme les rossignols, ces autres travailleurs nocturnes! 1870 arriva. Leverrier se montra excellent patriote. En 1871, j'ai trouvé l'illustre mathématicien à Versailles. Il se promenait, souvent seul, sur la place d'Armes pleine de canons. Les mains étaient croisées derrière le dos. Le buste était penché, comme d'un homme qui monte une colline. Son œil était ombragé par des cils blanchâtres. La marche était lente et en dehors, comme toute marche d'homme à pied plat. Chaque jambe avait l'air de traîner l'autre. Le corps se balançait. La face glabre faisait détourner le passant. Les habits larges flottaient. Le vent s'engouffrait dans la chemise, à travers le gilet demi-boutonné. Il semblait tout regarder et ne voyait rien. Je lui fus présenté. Comme toujours, il sembla se réveiller en sursaut. On va voir que personne n'admire plus que moi cet homme, qui peut — chose rare en ces temps — être appelé grand. Mais, véridique avant tout, je dois dire que M. Leverrier ressemblait à une énorme chauve-souris blessée.

*
* *

Je le revis dans le parc. Il était assis sur un banc. Tout à coup, il tira de sa poche un carnet. Puis il chercha quelque chose. Je supposai qu'il voulait un crayon. Je le saluai et lui en offris un. Il le prit. Longtemps il écrivit. Certes, lui seul, là, n'entendait pas le roulement du canon à l'horizon. Il partit en emportant mon crayon. Qui j'étais? Peu lui importait! Il ne se soucie que des planètes. Cet homme impose l'attention, comme le voyageur qui a fait l'ascension du mont Blanc. Il fut intimement lié avec M. Thiers, quoiqu'il ne partageât pas ses idées politiques. On disait à M. Leverrier, qui aime à parler et le fait abondamment : « Cela doit vous ennuyer d'écouter si longtemps M. Thiers? — Je n'écoute pas. Je ne dis rien. Voilà tout. »

Delaunay, directeur de l'Observatoire, se noie dans la rade de Cherbourg. C'est impossible de ne pas renommer Leverrier. Le voici donc chez lui. Sous l'Empire, il donnait des fêtes à l'Observatoire, où présidait Mme Leverrier avec une grâce un peu hautaine. Aujourd'hui, la solitude, augmentée par d'âpres deuils de famille, règne dans ces salles voûtées, longues et froides. On dirait d'une énorme carapace de pierre et de fer. Leverrier reçoit presque toujours couché par terre, avec la tête appuyée sur un coussin. Cette position horizontale diminue ses terribles douleurs d'estomac. Il est toujours un monstre de travail. Ses trois chefs de service, MM. Wolf, des équatoriaux; Lœvy, de la méridienne; Villarceau, de la géodésie, ont à peine le droit de travailler. Il veut jeter — seul — la sonde dans les profondeurs d'en-haut!

*
* *

Il a créé la science météorologique. Avec elle, du

haut de l'Observatoire, il annonce d'avance les tempêtes et il diminue ainsi les naufrages. Il a placé le grand télescope dans le jardin. M. Martin a été chargé de faire le miroir argenté, selon les formules de Foucault. On sait que ce miroir est un réflecteur. L'observateur tourne le dos au ciel. Il voit la lune comme dans un seau d'eau. M. Martin a livré mardi dernier cette œuvre immense, qui a demandé trois ans de travail et a dû être remaniée. M. Leverrier lui a dit froidement : « Ce n'est pas trop tôt! » Mais l'avenir pardonnera cet étrange tempérament au grand savant. Leverrier a aimé la science. Il n'a aimé qu'elle. Certes, ce grand-officier de la Légion d'honneur, qui a tous les grands cordons des ordres du monde civilisé, — cumule les plus hautes places. Mais, de par la loi du cumul, il ne touche en tout que le maximum : 20,000 francs. Il a empli de son œuvre propre dix volumes in-quarto, sur quatorze des *Annales de l'Observatoire*. Ses tables des planètes seront l'admiration éternelle du monde scientifique. Mathématicien, il n'a aucun égal dans le présent, et aucun supérieur dans le passé. Mais à l'encontre de l'autre illustre savant, M. Dumas, dont j'ai fait le portrait, Leverrier n'a voulu former aucun élève. Son successeur présumé, qui sera ou M. Faye, ou M. Puiseux, ou M. Tisserand, ne sera ni son collègue, ni son élève. Il mourra en faisant froidement une corne à la page de son œuvre interrompue.

*
* *

On dit que, dans ses nuits d'insomnie, l'illustre astronome se lève. Il va sur les tours de l'Observatoire, le plus haut qu'il peut. Vêtu d'une grande houppelande grise, il se couche sur le sol, — les yeux vers le ciel. — Au-dessus de lui, les planètes font leurs

grands ronds, comme des aigles apocalyptiques! Il écoute le tic-tac, entendu par lui seul, du chronomètre céleste! Il voit ces astres qui s'enflamment, au frottement, comme des allumettes! Il a sans doute l'extase sublime d'Ezéchiel. Il tient ses regards fixés sur ce prodigieux tableau noir de l'infini, où il semble avoir écrit avec quelque crayon de craie, — énorme comme l'obélisque de Louqsor! Mozart avait fait son *Requiem*. Leverrier a fait son tombeau. Quand il mourra, il montera vers la voûte qu'il a mesurée; comme le Dante mort monta dans le ciel qu'il avait chanté!

LE PRINCE MILAN

Il était, en 1867, élève externe du collége Louis-le-Grand. Sa mère, la princesse Marie, dont la grande beauté fut célèbre, l'avait confié aux soins d'un précepteur français. Milan Obrenowitch avait treize ans. Comme aujourd'hui, il semblait plus âgé qu'il ne l'était; grand, un peu gros, peu rieur, déjà froid. Esprit plus pénétrant que vif; — à bien observer de près, déjà un petit quelqu'un! Mais ses camarades le remarquaient à peine. En ce temps, on voyait en France passer, dans la rue, des princes étrangers, « à tout touche », comme on dit. Ce fut au collége Louis-le-Grand, dans ce pignon mansardé du vieux Paris, que cet aiglon du Danube changea son duvet en plumes. Un jour, le professeur de quatrième constata l'absence de l'externe Milan Obrenowitch. L'enfant était parti en toute hâte, la veille au soir, pour Belgrade. Le prince régnant de Serbie venait d'être assassiné. Milan, son neveu à la mode de Bretagne, étant petit-fils d'Ephrem, frère du fameux Milosch, héritait du petit trône de Serbie. Mais, à Belgrade, il y a, comme ailleurs, une dynastie rivale — les Karageorgewitch — et une démagogie menaçante. Donc, Milan ne savait pas si, à Belgrade, il serait couronné ou fusillé.

*
* *

Le jeune prince entrait dans la vie publique par

cet âpre sentiment de crainte et d'espoir qui est particulier à ceux qui gravissent les hauts sommets à côté des abîmes. L'alea royal commençait pour lui ! Tout portrait de prince devrait avoir dans la main un cornet à dés, et pour fond de tableau le tapis vert du jeu ! Beaucoup de nous ont mis, un jour ou l'autre, leurs meilleurs espoirs dans la partie d'un de ces augustes joueurs. Milan fut bien reçu à Belgrade. Les Karageorgewitch avaient été pris la main dans le complot. Un d'eux était arrêté. Le prince Michel avait été assassiné en plein jour, aux côtés de Mme Anka et sa fille. Celle-ci, enfant de seize ans, devait, disait-on, épouser le prince Michel, décidé à répudier sa femme, la princesse Julie, Hongroise, qui avait le plus grand défaut que puisse avoir une princesse — elle était stérile ! Mme Anka s'était jetée entre le prince et les assassins. Elle avait été tuée. La jeune fille avait été atteinte, mais sauvée. (Depuis elle s'est mariée. Elle demeure en face du Konak (palais) du prince Milan.) On voit que l'élève de quatrième du collége Louis-le-Grand montait sur le trône à la fin d'un cinquième acte de tragédie.

*
* *

La clarté subite qui s'est faite sur la Serbie comme par un rayon de soleil projeté sur elle par un miroir, a fait reparaître ce sang à demi-effacé ! Nous verrons là une des causes secrètes de la guerre actuelle. Le prince Michel avait apporté des idées modernes à ce peuple qui était en plein âge de fer. De là, de sourdes colères. — D'autre part, les Serbes ont la nostalgie des grands sommets que leurs pères ont occupés dans l'histoire. Ils voient dans le prince de Serbie l'ancien tzar des Serbes, qui commandait à des millions d'hommes de même race. Ils en sont toujours en

1469, au lendemain de la grande bataille de Kassovo, où un sultan, Mourad, vainqueur, et leur tzar, Lazare, vaincu, tombèrent sur le champ de bataille. Or, le prince Michel semblait ne chercher que les voies pacifiques pour agrandir l'indépendance. Il ne songeait qu'à la Serbie, et non pas aux Serbes. Alors une voix dit à chacun des quatorze conjurés le si tristement régicide vers de Victor Hugo : « Tu peux tuer cet homme avec tranquillité ». Cette pression occulte et farouche explique déjà pourquoi le prince Milan, fermant l'oreille aux conseils, quitte tout à coup sa jeune femme enceinte, à laquelle il est uni depuis huit mois, et part vers l'Inconnu sans se retourner ?

*
* *

Quand le prince Milan avait été investi kniatz par l'Assemblée (Skuptchina), il avait dit à haute voix devant le peuple réuni : « Mes frères, je jure que je serai fidèle à la patrie serbe ». Et chacun, hommes et femmes, même les jeunes filles à la tête nue et aux cheveux courts dont l'aspect est si étrange et gracieux, avait compris ce que voulait dire ce serment. La patrie serbe est dix fois plus grande que la Serbie! Peut-être l'enfant-prince avait-il eu, en prononçant ces paroles sacramentelles, un léger accent français ? Il grasseye en parlant. Mais il portait déjà si bien son petit uniforme de colonel d'artillerie ! Et il avait si bien la tournure d'un Serbe ! Un conseil de régence fut nommé. Le prince continua ses études, au milieu d'une bande d'oiseaux et de chiens qui furent ses premiers amis. Les régents se préoccupaient peu de lui, dit-on. A-t-il eu une instruction parfaite ? Le peuple serbe ne s'en inquiétait guère. Il savait que son jeune Kniatz était déjà un vigoureux compagnon. Et quand l'enfant passait dans une calèche, aux côtés de

sa vieille grand'mère, le peuple criait déjà : « Vive le tzar des Serbes. »

*
* *

Et l'Omladina, association politique, où se trouvent des Slaves du Sud, Bosniaques, Herzégoviniens, Bulgares, et même Croates, veillait à ce que ne s'éteignît pas comme un feu mal entretenu, dans le cœur de Milan, la haine sans merci contre l'ennemi héréditaire — le Turc. — En ces pays serbes, toute arme qui a tué un Ottoman devient à l'instant sacrée! Son propriétaire ne peut plus la vendre. Il ne peut que la donner. Ce peuple vit dans le monde spectral de la période héroïque. On a de la peine à voir où est dans leurs annales la ligne de démarcation entre la légende et l'histoire. Les Serbes voyaient dans le prince Milan un jeune homme qui pouvait déjà soulever le lourd yatagan du Roland serbe Marko, que célèbrent les Pesmas. Enfin, Milan fut émancipé. Alors, il épousa Mlle Nathalie de Kestko, nièce du prince Moroussi. La nouvelle princesse de Serbie était adorablement jolie. Toute la Serbie fut en joie. Deux ou trois jours après les noces, on vit passer dans les rues de Belgrade la princesse Nathalie, en costume national serbe. Ce fut un délire! On cria : « Vive la tzarine des Serbes ». Depuis, la princesse Nathalie aime à revêtir ce costume si charmant. Est-ce coquetterie de femme? est-ce ambition de princesse? Il n'y a malheureusement qu'aux princesses qu'un écrivain ait le droit de dire la vérité, puisqu'il ne peut parler des autres femmes — je réponds : C'était peut-être ambition.

*
* *

A vrai dire, la figure de cette jeune princesse sor-

tira avec un relief saisissant sur le fond sombre des événements d'aujourd'hui. Belle et jolie. Les traits sont réguliers et pourtant expressifs. Grands yeux orientaux. Nez légèrement aquilin. La princesse Nathalie a un magnifique diadème composé de trois torsades lourdes et noires de cheveux. Le ton des chairs est mat et un peu ombré. Elle est un radieux type de la Slave. Avant son mariage, elle avait le tort de porter ses cheveux légèrement frisés, très-bas sur le front. Très-intelligente, très-instruite, elle saura tenir sa place sur les sommets les plus élevés du bonheur et du malheur. J'ai dit qu'elle était ambitieuse; j'aurais pu me contenter de dire qu'elle était Slave. Lorsque, précédée d'un piquet de cavalerie et accompagnée de son mari, elle allait presque chaque jour de Belgrade à Topchidéré (où fut tué le prince Michel), elle savait sourire au peuple — comme une impératrice. Maintenant, elle reste dans sa petite chambre, dont les fauteuils sont couverts d'une soie *bleue*, — fantaisie de blonde qu'a une brune! — Son mari en partant a dit : « O mes frères, je vous confie la princesse ». Mais aucun homme ne restera bientôt à Belgrade. Milan eût mieux fait de dire : « O filles slaves, je vous confie ma femme ».

*
* *

J'ai omis un détail, vous direz qu'il est inutile aujourd'hui, mais il ne faut rien oublier, comme on n'omet rien d'un costume d'une princesse serbe, quand on la met au tombeau. La princesse Nathalie danse à ravir. Elle valse, j'allais dire, comme une Allemande, — elle ne me l'eût jamais pardonné! — mais comme une Russe. La princesse adore la Russie. Le tzar n'a-t-il pas été le parrain de son mari,

à leur mariage, selon la mode serbe. On s'étonnera de quelques notes lugubres dans ce portrait. Mais la princesse Nathalie n'a point peur; une Tsigane lui a, d'ailleurs, prédit une grande destinée. Et au moment où les popes bénissaient son mari, avant le départ pour le combat comme on bénit une victime pour le sacrifice, — si vous lui aviez dit que Milan a parfois le regard fixe et noyé des hommes qui meurent jeunes, elle eût répondu que la même prophétesse avait promis de longs jours à son mari. Seul l'événement complétera le portrait de cette figure adorablement jolie qui apparaît tout à coup dans l'aurore enflammée de là-bas.

*
* *

Elle aura du moins été bien heureuse. L'Omladina semblait permettre au prince d'oublier sa destinée épique. Le prince et la princesse, ces deux enfants de vingt ans et de même race, avaient trop de chose à se dire pour entendre au loin le cri des Bulgares, Herzégoviniens, Bosniens, etc., — déchirant comme un cri d'appel de cheval effrayé. Le modeste et charmant Konak était en fête. Le prince Milan était devenu moins réservé et moins froid. Le côté un peu sceptique de son caractère qu'il exagère, comme aiment à le faire les jeunes gens, disparaissait peu à peu. Son profil qui a quelque chose du prince Napoléon, jeune, — mais avec le menton fuyant — semblait devenir moins sévère. Son front carré s'éclairait...

Il n'aime pas le cheval. Ce qui étonnerait chez un prince de chez nous ne surprend pas chez ces princes montagnards. Il préfère les longues marches à pied comme un Kabyle. C'est un grand chasseur à tir. Quand il est venu à Paris, il passa des longues heures, dont il se souvient toujours, dans la forêt de

Rambouillet, avec le duc de la Trémouille, etc. Donc, ce jeune couple vivait comme on vit quand on est jeune et deux. La grand'mère, dont on ne sait plus l'âge, était auprès d'eux. Leur oncle Germani tenait la maison. Nicolitch, le ministre de la guerre, était l'ami intime du mari. M. Zach, le général vaincu de l'autre jour, ancien réfugié à Paris, qui dîna longtemps dans une petite table d'hôte de la rue Jacob, venait souvent au Konak. Alors, l'ancien régent, M. Ristich, devint principal ministre. L'événement s'approchait. Les trois insurrections serbes étaient trois roulements de tambour. On allait faire feu sur la Turquie. Alors, le prince Milan quitta sa maison peut-être pour toujours. En effet, s'il est vainqueur, — il sera trop grand pour y rentrer debout. S'il est vaincu, la Turquie fera de la Serbie un pachalik sous les ordres d'un Karageorgewitch. Le peuple serbe joue donc moins gros jeu que son prince régnant. Ce peuple, aux costumes bariolés comme dans un opéra-comique, se remettra à lire, en chantant, son poème épique. Le prince Milan, dont la pénétration d'esprit est la note dominante, savait tout cela. Voilà pourquoi il n'a pas hésité. Il caressa un peu plus nerveusement que d'habitude sa moustache — c'est son geste ordinaire — et il marcha vers l'abîme ou l'apothéose !

*
* *

Demain qui fera parler les muets d'aujourd'hui expliquera pourquoi ce jeune prince entra un jour, tout botté, comme Louis XIV au Parlement, dans la Skuptchina pour empêcher une déclaration de guerre; et pourquoi plus tard il a mis tout à coup le feu à l'Orient. Il n'a pas choisi son rôle. Déjà M. de Bismark avait dit : « La Serbie est une allumette au

milieu d'une charrette de foin ». Les Slaves du Sud attendent depuis longtemps un Messie-soldat. La race serbe a toujours eu cette idée de jeter dans le Bosphore, comme une sultane coupable, la race turque enfermée dans un sac. Milan ne pouvait reculer. Tout était prêt pour la bataille. On n'attendait que lui! Des bandes de corbeaux volaient déjà dans les campagnes serbes. A chaque fleuve son tour! Hier, c'était celui du Rhin, de la Seine, de la Loire! Aujourd'hui, c'est le tour du Danube! Ces pays ressemblaient, il y a deux ans, à une fourmilière pendant la pluie. C'est aujourd'hui une fourmilière agitée où on a jeté un tison. L'ambassadeur d'Angleterre disait en 1862 : « Je ne vois pas sur la carte le pays Serbe ». Milan rêve d'y tracer l'Empire des Serbes. Mais un seul homme au monde, le tzar des slaves du Nord, eût pu réaliser ce rêve, en l'agrandissant démesurément; c'est l'empereur Alexandre II. L'empereur mystique et doux n'a pas voulu être le Charlemagne d'Orient.

*
* *

Où va l'Europe? Dieu le sait à peine. Disons plus gravement : Dieu le sait! Il sait aussi quel rôle s'impose à notre patrie. Comme un cheval de guerre blessé qui entend la trompette et qui ne peut que hennir, la France doit rester immobile. Elle ne peut que souhaiter le succès à la bonne cause. Cause difficile à reconnaître par autre que par Dieu. Le prince Milan n'a pas été très-heureux dans les premiers combats. Mais ces Serbes sont d'autant plus terribles qu'ils sont vaincus. Et puis les guerres de race s'étendent comme une tache d'huile. On efface une tache de sang; — on n'efface pas une tache d'huile. Certes, je sais que l'Autriche, cette mosaïque de

peuples, est menacée. Je sais aussi qu'elle est notre alliée. Je reconnais que cette guerre ne peut pas être appelée la *guerre sainte*. On dirait même que pour ne pas effrayer une partie de ceux qu'il regarde comme ses futurs sujets, le prince Milan cache avec quelque soin la croix. Mais il y a nonobstant sur tout le tableau serbe la grande ombre de cette croix qui est en dehors du cadre. Bref, ce petit peuple enfant d'une grande race nous séduit par son amour farouche et épique pour la gloire militaire. On dirait que les Serbes ne peuvent vivre que sur des feuilles de laurier, comme les vers à soie sur les feuilles de mûrier ! Enfin le feu qui s'allume là-bas à l'Orient, ne peut pas être plus étouffé que celui d'un soleil levant. Quant à nous, regardons, sans bouger, combattre ces peuples d'Orient, — comme ils nous ont regardés en 1870 !

LE PRINCE CHARLES III

Là-bas, sur le bord de la Méditerranée, auprès de Nice et dans la buée bleue, est une fenêtre qui ouvre sur le moyen-âge. De Maistre eut aimé ce petit roi et ce grand baron féodal : le prince de Monaco. Cette minuscule machine gouvernementale eût été pour lui un étonnant sujet d'observations. Joseph de Maistre avait horreur des temps nouveaux, et il s'écriait : « Quelle chienne d'époque! » Excité par la même colère, il ajoutait ironiquement : « La terre! fi donc! trois mille lieues de tour! une orange! » J'estime qu'il eût moins dédaigné ce gouvernement, qui semble sorti de son cerveau autoritaire et théocratique.

*
* *

Le prince régnant de Monaco est Charles III. La famille des Grimaldi remonte au dixième siècle. On peut certes dire que Charles III est un gentilhomme de plus vieille maison que certains rois de ce temps. Ses ancêtres ont cousiné avec les plus hauts souverains d'autrefois. Il a commencé ses études à l'institution Cournand, de Fontenay-aux-Roses. Il les a achevées au collége Henri IV. De 1840 à 1860, il a mené à Paris la haute vie du gentilhomme millionnaire. A la mort de Florestan Ier, il devint prince régnant de la principauté de Monaco. A coup sûr, cette principauté n'a pas d'analogue. Les décors sont superbes. La rampe de la scène est éclairée par le

soleil. Rarement j'ai rencontré, plus que dans cet horizon, la gamme des couleurs. Elle fait autant de plaisir que la gamme des notes. En 1854, le prince Charles III se trouva en face d'une révolution. Cette révolution était la plus terrible de toutes : celle qui est soudoyée par l'étranger. Dieu en garde mon pays !

Charles III perd Menton et Roquebrune. Son rocher-capitale lui reste seul, qui manifestement appartient au sol d'Afrique, un jour inondé par la mer. En 1864, sa femme, la si gracieuse princesse Antoinette, meurt et le laisse seul avec un fils âgé de quatorze ans. En 1860, il perd complétement la vue. Assurément, le prince Charles pouvait répéter ce vers de Lamartine :

Frappe encore, ô douleur, si tu trouves la place !

En ce temps, la France semblait avoir au-dessus des autres nations tout une hauteur de tête. Charles III s'isolait certes du choc des empires. Mais il aimait la France. Tout d'abord il voulut garer son pays de l'esprit moderne, comme d'un courant d'air. Il aimait le passé, et en enveloppa sa principauté comme d'un manteau de lierre !

*
* *

Alors que les grands empires donnaient le style nouveau à leurs constitutions, Charles III, grand seigneur inféodé aux idées absolues, adopta dans l'ordre politique le gothique, — ce gothique flamboyant où l'ogive rappelle les mains jointes pour la prière. Il dessina son rocher à son image.

La Révolution de 1793, qui broya les chênes, fut si forte, qu'elle brisa même les roseaux. Monaco faillit disparaître. Le palais magnifique des princes était

placé comme une posada entre l'Italie et la France, sur le passage des artistes qui venaient de Rome. Les princes de Monaco, dont Saint-Simon a célébré la magnificence, donnaient à ces artistes une élégante et superbe hospitalité. Les artistes payaient leur écot en tableaux et en objets d'art ciselés par eux. 1793 n'a pas brisé de vieux bijou plus prodigieux que ce palais. Charles III l'a restauré. Il en fait encore les honneurs aux princes qui passent, aidé par sa vénérable mère, la princesse Caroline, si chère aux Monégasques, et par sa sœur, la belle princesse Florestine, aux cheveux et aux yeux noirs. Elle est veuve du duc de Wurtemberg-d'Urach, cousin du roi. Avant sa maladie, qui le retient désormais dans ses appartements, Charles III, aveugle, parcourait seul ce grand palais, dont il connaissait tous les détours. On le voyait passer, la tête droite, et n'ayant point le geste incertain et incorrect de l'aveugle. L'œil est resté presque beau. — Le regard s'est figé, comme l'eau, en opale.

*
* *

L'esprit du prince Charles III continue seul à regarder. Ce regard est souvent plus perspicace chez l'aveugle que chez le voyant, parce qu'il est moins distrait. Il gouverne de très-près son peuple de six mille âmes. Le gouverneur-général, sorte d'aide-de-camp politique du vrai gouverneur, Charles III, est le baron de Boyer de Sainte-Suzanne. Il est bien connu en France, où, sous l'Empire, il a été un des préfets les plus distingués. Le gouverneur-général est en même temps ministre de l'intérieur. Le département de la justice appartient à un conseil dit de révision. La cour d'appel, appelée ici tribunal supérieur, est présidée et vice-présidée par deux anciens présidents de

tribunaux d'arrondissement de France. La cour d'assises est remplacée par ce tribunal, auquel s'adjoignent des conseillers municipaux de Monaco. Le ministère public est exercé par un avocat-général. Il y a quatre avocats. Les affaires minimes sont jugées, comme chez nous, par un juge de paix. Le ministère des travaux publics est exercé par une commission que préside le gouverneur-général. L'instruction publique est aux mains d'un comité présidé par le chef du parquet.

On voit l'effet que produirait à Paris le cumul de la place de ministre de l'instruction publique avec celle de procureur général. Un conseil maritime tient lieu de ministère de la marine. Il y a un capitaine de port qui est l'état-major général. Le yacht du prince héréditaire, monté par trente hommes d'équipage, est commandé par un ancien officier de la marine française. La police appartient à un directeur qui a sous ses ordres trois commissaires de police. Le ministre des finances est en même temps trésorier-général du prince Charles III. C'est, en définitive, le caissier du prince! Je vous avais bien dit que nous étions en plein moyen-âge. Il n'y a ni conscription ni impositions d'aucune sorte. C'est une vraie féerie.

*
* *

Le souverain agit directement sur les affaires extérieures de son petit Etat. Il a des consuls partout, mais il n'a que quatre chargés d'affaires. On pourrait les appeler comme autrefois les « ambassadeurs auprès des pays de famille ». En effet, ils sont tous accrédités auprès des nations latines, — la France, l'Espagne, l'Italie. Près du Saint-Père, le souverain de Monaco, a un envoyé extraordinaire et ministre

plénipotentiaire. Rien d'aussi étrange que ce petit pays qui envoie ses rayons au loin — comme une petite lanterne!

Un fait domine constamment toute cette organisation : la volonté du prince. L'irresponsabilité des fonctionnaires devant le pays est absolue. Seul, Charles III est responsable, mais il ne l'est que devant Dieu, selon la grande école Louis XIV.

Charles III a, d'autre part, sur son peuple, une grande influence personnelle. Alors qu'il était un des plus brillants cavaliers de Paris, il a beaucoup vu. Il a revu dans sa nuit. Esprit grave, très-net, extraordinairement propre aux affaires, Charles III domine son peuple par les splendeurs des traditions de sa famille, par l'organisme gouvernemental où la royauté est tout, et par sa supériorité personnelle. Aujourd'hui, il n'y a pas un souverain qui plus vraiment que lui peut dire : « Je règne et gouverne ». L'ancienne royauté se retrouve dans le palais de Monaco, comme un vieux missel. Aujourd'hui, accablé par la maladie, le prince de Monaco sort à peine de ses appartements. De là, il gouverne son tout petit peuple avec l'autorité absolue du timonier des très-grands navires qui est à la barre et ne voit ni le pont ni la mer. Comme ce timonier, Charles III regarde seulement la boussole. — Sa boussole, c'est le *Syllabus!...*

*
* *

Cependant Charles III n'est pas, économiquement et politiquement, isolé sur son rocher. Il a quelques points d'attache avec la France. Dans la principauté de Monaco, toute peine à plus d'un mois de prison exile momentanément le condamné. Celui-ci fait le temps de sa peine dans une prison française. Si un homme du pays — un Monégasque — était condamné

à mort, Charles III l'expédierait à *Monsieur de Paris.*

Enfin la Cour de cassation de la principauté siége à Paris. Elle se compose de cinq jurisconsultes parisiens des plus distingués. Les affaires leur sont envoyées de Monaco par l'avocat-général. En droit, la Cour de cassation ne donne qu'un avis au prince! Je n'imagine pas une plus parfaite image de la royauté absolue et de la théocratie! Mais, en fait, Charles III contresigne toujours les arrêts de cette Cour de cassation. Cependant ce petit peuple ne songe pas à se révolter. Il est incontestablement le peuple le plus heureux de l'univers. — Ce rocher avancé sur la mer apparaît comme un navire appuyé au rivage par une large passerelle. C'est en effet un peuple d'anciens marins que ce peuple monégasque; aujourd'hui il vit de l'étranger, comme un guide de Rome. Un ancien exergue est celui-ci :

Sono Monaco soprà un scolio. — Non semino e non raccoglio e pur mangiar voglio.

« Je suis Monaco — sur un rocher. Je ne sème ni ne récolte et pourtant je veux manger. »

Aujourd'hui plus que jamais ce petit peuple est riche de l'étranger. D'autre part, Charles III a une fortune personnelle de 800,000 livres de rente. — Cela explique comment ce petit peuple ne paie pas plus de contributions qu'un essaim d'abeilles suspendu à un rocher couvert de fleurs!

*
* *

Charles III a une garde composée de soixante-dix hommes. Elle est commandée par un ancien colonel français, défenseur de Belfort — le colonel Jaquenet. Rien n'est plus coquet que ce costume bleu-clair, avec les aiguillettes aux couleurs du prince, rouge et blanc. Le service de sûreté est fait par trente carabiniers.

Voilà le côté de l'épée. Voici le côté de la couronne. Le prince a un grand aumônier, Mgr Theuret. Le service militaire et le service civil de la cour — chambellans et aides de camp — est aussi nombreux qu'à la cour d'un roi constitutionnel d'un grand pays. L'étiquette la plus rigoureuse règne dans la maison du prince. Charles III communique ordinairement avec ses fonctionnaires par son secrétaire des commandements. Je vous l'ai dit : c'est tout le grand passé en miniature. Je fais ici comme une étude archéologique. — C'est, au milieu de l'Europe moderne, la vieille tour de Saint-Jacques dans le Paris nouveau!

*
* *

Charles III a une haute taille. Les épaules sont puissantes. Les très-longues moustaches descendent très-bas, plutôt à la façon du maréchal Lebœuf que du roi Victor-Emmanuel. La barbiche est longue. La bouche est étrangement vivante. L'abord est haut. Les façons sont d'une dignité princière. Jadis l'esprit était très-gai. On peut dire du prince qu'il est un esprit brillant et pourtant pratique. C'est un Parisien greffé d'un Florentin. Immédiatement au-dessous de Charles III est le prince héréditaire le plus soumis qui fût. Il a vingt-neuf ans. Sa moustache est petite. Une mouche très-large couvre tout le menton, à la façon américaine. Grand, mince, très-élégant, brun — au masque énergique et à l'expression mélancolique. Il est marié à la princesse Marie Hamilton, dont la mère est une princesse de Bade. Il a trois amours : la France, la chasse et la mer!

En 1870, il est entré, pour se battre avec nous, dans la marine française. Je l'ai vu, pour la première fois, en uniforme de lieutenant de vaisseau. Il a été décoré de la croix de chevalier de la Légion d'hon-

neur, comme officier au service de la France. Décoré de sept à huit grands cordons étrangers. Quand il sera prince régnant il sera maître du grand ordre monégasque de Charles III. Il sera grand croix de la Légion d'honneur comme son père. — Or, le prince Albert de Monaco *affecte* de porter seulement à la boutonnière de sa redingote le simple ruban de chevalier de la Légion d'honneur. Il était impossible à un écrivain français de ne pas souligner cette affectation, si gracieuse pour nous.

***

Charles III a son château de *Marchais,* dans l'Aisne, où il va parfois. C'est un immense domaine. Il descend à Paris dans son hôtel de la rue Saint-Guillaume. Mais de partout il s'occupe du corporel, de l'intellectuel et du spirituel de son petit peuple. Dans la principauté, la religion catholique est non-seulement la religion de l'Etat, elle est encore comme la religion indispensable. L'instruction est gratuite et ecclésiastique. On dirait d'un gouvernement théocratique. La devise du prince Charles est justement « *Deo juvante* ». Par l'antiquité de sa maison, le prince représente d'autre part le principe de légitimité et d'aristocratie. Plus on regarde de près cet organisme gouvernemental, plus on est surpris. Tout y est à l'inverse de nos statuts politiques modernes — comme l'image réfléchie d'un paysage qui apparaît renversée dans l'eau.

***

Cette étude n'est pas puérile ; elle est grave. Il était impossible de passer devant un semblable gouvernement sans s'arrêter. Le lecteur me connaît trop pour ne pas comprendre que ces idées absolues ne sont pas

les miennes. J'aime encore mieux vivre dans notre Paris avec des citoyens désagréables comme M. Bonnet-Duverdier, et dans des transes publiques perpétuelles, que vivre citoyen de ce petit peuple si tranquille. Mais qu'il est tranquille, ô mon Dieu! Il n'est pas tiré à quatre opinions politiques comme à quatre chevaux. Il n'a pas la perspective d'une révolution sociale. La lumière qu'il a en lui-même ne pourrait pas éclairer les sommets et les abîmes de la vie d'un grand peuple. Elle suffit à éclairer le chemin bien macadamisé de ce petit peuple.

Il n'a pas de Constitution, donc pas de Sénat et encore moins de Chambre des députés? Rien de plus curieux que l'air d'un Monégasque lisant nos journaux. Lui, il n'a qu'un journal qui est l'*Officiel*. Sa vie publique a toujours la même représentation. C'est toujours la même affiche, comme pour les pièces à succès. Ce peuple a grand'peur de la Révolution. Il n'en parle jamais tout haut, de peur de la réveiller. Son bonheur est absolu comme son gouvernement En effet, le bonheur — surtout chez un peuple — résulte du rapport du rêve avec la réalité. Le peuple Monégasque ne rêve rien de plus que ce qu'il a. Il aime son prince, comme il aime la mer. Il les a toujours vus et ne peut s'imaginer qu'il peut ne les plus voir. Ce bonheur est garanti par les traités de 1815. Cette garantie a été renouvelée en 1870. Ce bonheur peut durer des siècles.

On sait combien vivent vieux les orangers!

*
* *

Mais je m'étonne que sur la place principale de Monaco, le prince Charles III n'ait pas fait élever une statue à Joseph de Maistre. Regardez ce petit peuple avec une lentille grossissante, vous aurez un

grand peuple semblable à celui dont rêvent en France quelques esprits qu'on connaît... A tout prendre, ce sceptre de Charles III est comme l'ancien bâton pastoral. Il est doux, quoique celui qui le porte soit un entier et haut caractère de prince. Rien de plus virile assurément que cette protestation d'un tout petit contre le grand siècle d'à présent! Elle jette fièrement une pierre pour arrêter le cours des temps, troublés comme des eaux d'orage...

Mais je reconnais que Charles III est, en dehors de l'ordre politique, un des princes les plus cultivés et les plus ouverts à tous les progrès humains. Je félicite donc le peuple qui éprouve ce bonheur particulier de l'homme qui regarde à travers les vitres une tempête de neige! Si la tourmente européenne finit par atteindre Monaco, le prince Charles III frètera trois grands steamers; — il emmènera son peuple sur la mer où ses ancêtres sont nés!

LE ROI VICTOR-EMMANUEL

C'était à la dernière heure de la bataille de Novare. Le roi Charles-Albert éprouva un tel effroi à mettre son épée au fourreau qu'il voulut mourir avec son pays. Ceux qui l'ont vu en ce moment et n'en sont pas morts, vous diront que le roi, père de Victor-Emmanuel, s'avança dans un espace resserré entre un mur et une haie. — On entendait dans la campagne comme un râle immense !

Le cheval du roi se cabra. Il n'y avait aucune émotion sur la figure du vieux roi. Figure osseuse, sombre, grande et sévère. Charles-Albert voulait être tué — voilà tout. Et il attendait les boulets. Ses aides de camp tombaient — il attendait toujours. Enfin il comprit que la mort ne voulait pas de lui. Il quitta lentement le champ de bataille, retenant son cheval épouvanté, comme pour laisser à la mort le temps de changer d'avis.

Deux heures après la bataille, un jeune homme moins grand mais plus fort, ayant une de ces physionomies fières et martiales qui font détourner les peuples, surtout les peuples de soldats, — un officier dont les aiguillettes étaient brisées, les bottes poudreuses et les broderies déchirées, comme s'il fût sorti d'une lutte corps à corps, se présenta, tête nue, devant le feld-maréchal Radetzki. L'illustre général

se leva, découvrit ses cheveux blancs, pencha bien bas son front et dit :

« Sire, c'est au vieux soldat de l'Autriche de se découvrir devant le roi de Sardaigne. »

La victoire a effacé tout cela. Nous sommes loin du jour où ce nouveau roi, qui avait ramassé la couronne brisée de son père sur le champ de bataille, disait à sir James Hudson, ministre d'Angleterre : « Je ferai à l'Autriche *the war to the knife*, la guerre au couteau ». Les motifs de cette haine sainte n'existent plus. L'Italie est enfin libre jusqu'à l'Adriatique. Il faut dire que c'est grâce à nous! Aujourd'hui Victor-Emmanuel peut serrer la main de l'Autriche et l'aimer comme il aima tant sa femme l'Autrichienne, cette reine si douce et si gracieuse qui est à Superga, à côté de Charles-Albert. Mais la France manque à ce rendez-vous sur le Grand-Canal de Venise.... Passons!

*
* *

C'est ici une vision passée que je reproduis, froide comme la plaque d'un daguerréotype. Malheureusement, je n'ai pas suivi le roi de très-près dans des circonstances historiques. Je ne l'ai pas vu sur le champ de bataille. C'est là, comme on dit au théâtre, le rôle *où il est le mieux*. En ce cas, le roi *brûle les planches*.

C'était pendant l'hiver; avant les apothéoses. Je me trouvais dans le salon d'une femme qui était, à ce moment, dans tout l'éclat de la beauté et de l'esprit. Le valet de chambre entra effaré : — « M. Crespi demande à voir madame... » « — M. Crespi! je ne connais pas ça! Mais qu'avez-vous donc? » En effet, le brave Piémontais avait des yeux gros comme des boules de loto. Alors, s'adressant à moi, Mme X...

me dit : « Voyez donc, cher ami, ce que c'est ! » Je sortis, mais à peine entré dans la salle à manger qui précédait le salon, je vis un homme venir rapidement sur moi. Je n'eus que le temps de rentrer dans le salon et de dire : — « *Il re !* »

Elle se leva, comme poussée par un ressort, droite et immobile devant son fauteuil, blanche comme sa robe blanche. Pietro, le domestique, restait sur place. Le roi alla à elle, et, lui prenant les deux mains, il la fit asseoir. Mme X... avait repris — c'est la faculté maîtresse des femmes — tout son sang-froid. Se relevant, elle approcha du roi un fauteuil. Elle remercia avec une phrase qu'on eût dite préparée depuis huit jours. Les femmes sont de grandes improvisatrices ! Mme X... me présenta au roi. Je lui avais déjà été présenté deux fois, mais j'affirme sur mon âme qu'il ne me reconnaissait pas plus que si je n'avais jamais quitté mon village.

Je fis signe à Pietro, toujours immobile, de s'en aller. Il obéit en trébuchant. C'était un Piémontais, et c'est tout vous dire. Imaginez un bedeau de Saint-Eustache qui voit tout à coup entrer dans son église Saint-Eustache lui-même.

*
* *

Le roi resta là quarante minutes. Ce fut la conversation d'un galantuomo ou d'un gentleman avec une femme. Assis, les jambes un peu étendues, il frappait parfois avec la paume de la main droite le bras du fauteuil. Il parla peu. De temps en temps, il relevait légèrement, en signe d'assentiment, sa tête un peu renversée en arrière. Sa main gauche lissait ou tordait l'extrémité de ses moustaches encore plus longues qu'aujourd'hui. On a dit qu'il a une figure de kalmouck. Cela est vrai, vu de loin. Mais c'est, en

tous cas, une figure de roi tartare. D'autre part, on s'imagine Pierre-le-Grand avec cette tête-là.

Vu de près, surtout quand il parle à une femme, le roi semble être de race très-fine. L'expression de sa physionomie devient douce, quoique restant toujours impassible et fière. C'est bien là le descendant de la famille royale la plus vieille après les Bourbons. Je dis plus : L'homme, sans doute en procédant par contraste, a une séduction *sui generis* qui est celle d'un lion faisant le chat. Il a fasciné bien des gens, même de vilaines gens, comme Garibaldi. Mais il a un défaut. Il n'a pas assez l'air d'écouter ce qu'on lui dit. Son œil est plein de finesse, mais se rendort souvent dans une sorte d'ennui.

Gros plutôt par l'estomac que par le ventre. Le cou serré par une petite cravate microscopique. La taille prise dans sorte de capote brune. Pantalon large. Gant blanc de soldat; ce détail me frappa. Victor-Emmanuel n'était pas habillé comme on l'a vu et comme on le voit. C'est le costume militaire et brillant qui lui va.

Quand, sur son demi-sang vigoureux et étoffé, à la crinière flottante et à l'encolure recourbée, comme les anciens chevaux de Victor Adam, le roi passe au galop cadencé devant les bataillons italiens, il a assurément une belle tête de roi. Il faut qu'un roi sache monter à cheval. Cela était surtout vrai, en 1859 ou 1860, d'un prince de la maison de Savoie. Dans l'harmonie des cuivres jouant quelque marche de Verdi, au bruit des acclamations, dans la poussière blanche, soulevée par les escadrons et qui l'entoure comme une fumée d'encens militaire, vous voyez le Victor-Emmanuel que chacun connaît. Moi, je vous raconte celui qu'on ne connaît pas.

***

Le roi est un objectif : il personnifiait en lui la liberté, l'indépendance, la patrie; le poète piémontais, Brofferio, médiocre homme politique, me l'a dit : « Le roi est depuis dix ans dans la prunelle de l'Italie ! » Aujourd'hui il y a deux Italies, sans compter l'insensée ; — le pape et le roi. Adversaires, mais non ennemis. Le geôlier vénérant le prisonnier, et le prisonnier aimant l'homme dans le geôlier. Aujourd'hui Victor-Emmanuel a enfin l'âcre bonheur de défendre contre Berlin celui à qui il a fait du mal. Le vieillard vêtu de blanc à qui le grand Balbo criait : « Courage, » est la menace radieuse, formidable et sérieuse de l'idéal contre la réalité brutale. Je me me souviens de l'époque préparative — 1858. Toute l'Europe princière et diplomatique passait sur les chemins d'Italie, comme sur un trottoir de boulevard parisien. Temps enivrant où on se battait en duel si souvent, mais presque toujours sans se faire du mal, comme dans les opéras-comiques !

....Enfin le roi se leva pour partir et prit la main de Mme X... Elle se leva. Moi, je ne me levai point — parce que je ne m'étais pas assis.

***

C'était en 1860, après la victoire, à Milan, à l'époque du carnevalone. Au théâtre de la Scala, à minuit ; grand bal masqué de gala ; comme c'est bien italien ! Dans la loge à droite de la scène (et non au fond de la salle, comme d'ordinaire en Italie), Cavour ; Rattazzi, figure intelligente et aiguisée, grand, mince ; général de La Marmora, moustaches épaisses et noires, grand et maigre ; maréchal Vaillant, gros et

pourtant fin; baron de Talleyrand, ministre de France, petit, tout jeune, svelte, avec un cordon plus large que lui — et le roi. Quand il était entré, ce fut un cri tel que je n'en ai jamais entendu de pareil. Pourtant, on a rudement crié dans notre époque!

Il avait salué froidement et s'était assis. Il ne souriait ni ne parlait; la main sur la poignée du sabre, la tête rejetée en arrière, le regard ailleurs; on eût dit d'un lion dans une cage qui rêve à la montagne — où l'on chasse!

Quant à moi, perdu comme toujours dans la foule, je n'étais pas aussi vieux que je le suis aujourd'hui, car j'étais déguisé en Suissesse. Partout un air embrasé. L'Italie était folle. Et nous qui représentions la France avec ces beaux et jeunes officiers de Magenta qui, hélas! ne liront pas tous ceci, nous avions gagné la contagion de cette foule. Et puis, au-dessus de tout ça — les effluves lascives qui caractérisent l'Italie!

*
* *

Quand le roi sortit — vous dire quel bruit! la foudre fût tombée qu'on ne se fût pas plus dérangé que sous un verre de lampe qui casse. J'étais rapproché du roi. Je criai plus fort que les autres : « Viva il re! » Victor-Emmanuel me regarda. Cavour lui dit un mot. Le roi sourit. A chacun son œuvre! Moi, j'étais heureux comme un ange d'avoir fait enfin sourire l'homme sombre. Je vois tout cela aussi distinctement que je vois ma plume et mon papier.

Sautons quelques mois plus loin. C'était six semaines avant la mort de Cavour. Je déjeunais, rue de l'Archevêché, chez M. de Cavour. Comme d'ha-

bitude, il avait auprès de lui, sur la table, une bouteille d'eau minérale à laquelle il ne touchait jamais. Il disait : « Je *vois* à chaque repas une bouteille ordonnée par le docteur Farini, et je m'en trouve bien ! »

Pauvre et excellent grand homme! Son incessante et dévorante activité le rongeait. Il avait le pressentiment de mourir avant la réalisation de son rêve et il avait voulu activer artificiellement la naissance des événements, sous la pression des atmosphères triplées. Les attaques réitérées de son sang vers le cerveau étaient des avertissements. Il entendait venir la mort et il voulut lutter de vitesse avec elle. Il lui fallait un an de vie! C'était, malgré l'avis des médecins, saignées sur saignées ! Mais si vous saviez combien gouailleur, bon, confiant dans la vie privée! Après dessert, il me dit : « Le roi connaît le nom de votre grand'mère qui a servi la maison de Savoie. Rendez-moi le service d'aller à Montcalieri, où est en ce moment le roi, lui porter cette lettre, et vous répondrez à ses questions, s'il vous en fait. » Ce n'était pas précisément politique; il s'agissait d'une question mixte, de géographie et de droit international.

*
* *

Je descendis à la station de Montcaleiri. Le château est à gauche, comme une fabrique monumentale. Un landau avec la livrée rouge amenait les quatre enfants du roi, qui rentraient, selon leur habitude quotidienne, de Turin. Ils étaient placés ainsi : elle, cette emme sympathique et modeste, que nous avons tous respectée — au fond, à droite; à gauche, cette petite figure si éveillée et déjà sérieuse de la filleule du pape : Pia. Devant, le prince Amédée, déjà charmant

comme l'était son oncle, le duc de Gênes ; et le prince Humbert, figure vivante et fière, copie du père. A cette heure, tout ce petit monde riait — nid d'aiglons qui gazouillait comme un nid de chardonnerets !

Le roi me reçut dans un petit cabinet du rez-de-chaussée qui donne sur le jardin. Victor-Emmanuel habitait rarement Montcalieri. Le roi, qui revenait de la chasse, était habillé quasi en bersagliere. — Large ceinture de cuir. Il ouvrit la lettre sans me regarder. Puis il me dit : « Asseyez-vous là et écrivez ». Il me dicta la réponse, la ferma, me la remit ; et bonjour ! Heureusement, je trouvai dans le salon d'à côté, le comte Robilante, officier d'ordonnance, — celui qui, aujourd'hui, est ambassadeur du roi près de l'empereur d'Autriche.

En ce temps, long, svelte, figure osseuse, grand air, jeune, le poignet droit coupé, la figure sillonnée à droite par des traces blanches de coupure. Signalement : ressemblance physique avec Charles-Albert. A Novare, il avait eu le poignet brisé et était tombé de cheval. Son pied ayant été retenu par l'étrier, il avait été traîné pendant quelque temps par le cheval sur le champ de bataille de Novare. Il comprit que je devais avoir faim ; et il me mena auprès d'un pâté.

Je faisais honneur à un perdreau truffé, peut-être tué par le roi, quand Victor-Emmanuel entra. Il me dit en riant : « Pourquoi n'êtes-vous pas venu en Suissesse ? » « Ah ! maëstà ! » Le comte Robilante, qui riait derrière, lui avait tout raconté. Il me fit rasseoir et pendant que, selon son habitude bien connue, il se promenait en long et en large dans la salle, il me forçait à continuer mon pâté. Il me fallut aussi et surtout lui parler de Milan, de Turin, des hommes et beaucoup des femmes. Et de tout cela à

ma manière de France ! Le roi aime la France et les Français. Il l'a dit vingt fois et montré encore plus souvent. Et le roi riait de ce bon et gros rire qu'avait Cavour. Mais vous savez que tout dans la vie a une fin, même les pâtés !

Quand je remis la réponse au comte, il me dit : « Hein ! qu'en dites-vous ? » — « Dam, Excellence, j'étais si troublé que j'ai écrit, comme un greffier, sans comprendre. » — « Tant pis ; et sachez bien ce dont le public ne se doute pas : le roi est plus fin que moi. » — Plus tard, j'ai rapporté cette conversation à M. Thiers, président de la République, qui, par l'entremise de M. Barthélemy Saint-Hilaire, m'avait fait appeler pour avoir des renseignements sur l'Italie.

LE CARDINAL GUIBERT

Hier matin, une voiture, sorte de demi-fortune, attelée d'un seul cheval et conduite par un gros cocher sans livrée, était arrêtée, rue du Bac, en face de l'hôtel des *Missions étrangères*. Elle était vide. Le cardinal sortit de l'hôtel. Grand, maigre, penché, en six pas vigoureux il fut auprès de sa voiture, dans laquelle il monta lestement en relevant sa longue robe rouge. Mais le cocher était descendu de son siége pour acheter le *Petit Journal*. Un jeune prêtre, qu'on me dit être le secrétaire du cardinal, alla au-devant de l'homme qui accourait et lui dit : « Allons, Pezet, au Palais! » Les gens qui avaient accompagné le cardinal s'inclinèrent ; le jeune prêtre monta dans la voiture. Le cocher fit : « Allez, *Coco* ». La voiture partit; bourgeoise comme je n'en sais pas une. Seule, l'embonpoint du cocher a un cachet aristocratique. Je m'étonnai et demandai comment était faite la voiture de gala. — « Oh! plus belle, et elle a deux chevaux. — Ah! — Mais le cardinal ne s'en sert que dans les plus grandes et les plus rares occasions ; vous pouvez d'ailleurs la voir de près en la louant pour 30 francs, de midi à minuit. — La louer? — Mais oui! puisque c'est une voiture de remise. — Ah! — Que dites-vous? — Je dis : ah! »

Il me semble que déjà le lecteur voit l'homme dont je vais faire le portrait.

*
* *

Il faut rendre cette justice à M. Thiers qu'il nous a donné l'archevêque actuel de Paris, s'il nous a procuré des hommes et surtout des choses qui valent moins. Ce fut à Tours, en 1870, que l'illustre homme d'Etat vit de près Mgr Guibert. Après une conversation de deux heures, il déclara son admiration profonde pour le prélat. Or, M. Thiers n'était point prodigue d'admiration, en dehors de celle qu'il s'adjugeait. C'était une sorte de petit bonze en contemplation devant son nombril.

Mgr Guibert, à qui le mot de M. Thiers fut rapporté, dit, avec un de ces sourires du coin des lèvres qu'il a : — « Cela ne m'étonne point que M. Thiers m'ait admiré : il a parlé pendant tout le temps de notre conversation ! » Cependant, un indiscret m'a rapporté un lambeau de cette conversation, brillante comme tout ce qui vient de la maison de la place Saint-Georges. M. Thiers disait : — « Hélas ! Monseigneur, je puis dire que, moi aussi, j'ai été prophète ! — Prophète, non pas, fit doucement le prélat ; vous avez été un grand clairvoyant, et les prophètes n'étaient parfois que des esprits peu éclairés, mais à qui Dieu a tout à coup parlé. — Cela est vrai, Monseigneur, dit M. Thiers en pinçant davantage ses lèvres pincées, Dieu ne m'a point parlé ; cependant, je persiste à dire que j'ai été un prophète, car le mot prophète vient de *pro* et de *phêmi ;* or, j'ai *dit* aussi, moi, *avant tous les autres*. — Je crois que vous êtes dans l'erreur, répondit en riant Mgr Guibert ; *pro* veut dire, en l'espèce, non *avant la foule*, mais *avant la parole de Dieu*. Le prophète était comme un précurseur du Christ. » — M. Thiers fit cette grimace qui lui était propre. Il ressemblait parfois à une

chouette qui regarde dans le plein jour. Mais M. Thiers n'en voulut pas au prélat. M. Thiers connaissait admirablement, quand il le cherchait, les hommes et les choses. M. Thiers, qui était un des plus grands esprits du temps, avait compris celui qui en est un des plus grands cœurs!

*
* *

Mgr Guibert n'accepta peut-être le siége de Paris que sur cette parole de M. Thiers : « Le siége de Paris est couvert de sang, et il y a autant de danger que d'honneur à s'y asseoir. » En effet, je ne sache pas qu'il y ait, dans le siècle ou en Europe, une liste plus ensanglantée que la liste des derniers archevêques de Paris. La sacristie de Notre-Dame, où l'on montre les soutanes des archevêques trouées par les balles ou par le poignard, m'a produit l'effet d'une Morgue sublime où les vêtements des assassinés seraient éclairés par un reflet divin. Mgr Affre tombe sur la barricade et dit : « Que mon sang soit le dernier versé! » Assurément, jamais vœu plus noble de victime plus pure fut moins exaucé. Mgr Sibour portait le Saint-Sacrement, dans une procession, à Saint-Etienne-du-Mont. Un homme vêtu de noir se précipite et, mettant la main gauche sur l'épaule du prélat, pour mieux fixer son coup, il lui plonge dans la poitrine, jusqu'à la garde, cette chose abominable — le poignard d'un prêtre. Déjà les chroniques racontent que la dalle de Saint-Etienne-du-Mont, si bien lavée fût-elle, redevient rouge à certaines fêtes de l'année. Mgr Darboy, adossé au mur intérieur de la grande Roquette, bénit les bêtes féroces qui le tuent...

J'estime qu'un Romain, superstitieux comme ils l'étaient, eût hésité à s'asseoir sur le siége de ces

hommes-là. Mais on peut dire, au contraire, que, sans ces précédents effrayants, Mgr Guibert eût persisté à refuser l'archevêché de Paris.

*
* *

J'ai vu Mgr Guibert à une des dernières fêtes solennelles de Notre-Dame, où éclatait la pompe épiscopale et cardinalice. Assis sur son siége élevé et sous le baldaquin de pourpre, immobile, le regard perdu dans l'infini, il ressemble à l'extase marmoréifiée. La pâleur des traits ressort sur le fond d'or. Sa figure maigre, allongée, osseuse, fine, sévère, attire et retient violemment nos regards. — Ses cheveux blancs, longs, rares, palpitent sous cette brise *sui generis* qui souffle mystérieusement dans les grandes et froides basiliques. Son œil est ombragé par les cils, par la prédominance de l'os temporal et par des sourcils durs, touffus et gris. Le sourcil gauche est mi-baissé sur le regard et accentue la physionomie. Le nez a une ligne droite et grecque. La bouche est extraordinairement fine. C'est bien là l'homme qui passe une partie de sa vie à converser avec le Seigneur, comme l'interlocuteur du Christ dans l'*Imitation*. Parfois ses lèvres tressaillent comme sous un murmure nerveux. On me dit que le cardinal égrène son chapelet caché sous les vêtements d'or. C'est, en effet, un *oblat*, quelque chose comme un moine voué à Marie, celle que vous savez, la plus suave incarnation de la religion catholique, et qui —on me pardonnera cette confession d'un homme qui n'est point dévot — ferait rêver d'être catholique, si on ne l'était pas.

J'ai, dans ma vie, regardé de près bien des têtes d'hommes, laides ou belles. Je n'en ai vu aucune qui fût plus en harmonie avec le rôle qu'elle est appelée

à jouer. Dieu eût façonné exprès cette physionomie pour la dignité désormais redoutable d'archevêque de Paris, que — je l'en assure — il n'eût pas mieux réussi!

*
* *

L'expression dominante de la figure du cardinal n'est point la douceur, c'est la sérénité. Si cet homme n'était pas un saint, cette expression eût été seulement hautaine et sévère. Mais la douceur de la vie a comme arrondi les angles de cette face énergique, sans pouvoir cependant réussir à enlever cet air de fierté que donne le sentiment, même inconscient, de la supériorité morale. Habillez le cardinal Guibert comme vous et moi, et mettez-le en face d'un artiste. — Cet artiste dira : « Cet homme doit avoir une volonté de fer, une intelligence supérieure et quelque grand chagrin ». Or, les chagrins de Mgr Guibert ne sont point personnels. Il n'y a, dans sa maison, ni oiseau ni chien dont il puisse regretter la perte. Il a souffert et il souffre pour son maître qui est là-haut, son maître qui est là-bas, pour l'Eglise, pour la France. D'autre part, cette figure exprime — je dirais un sentiment de fatalité orientale, s'il ne s'agissait pas d'un prêtre. En effet, il a remis depuis longtemps à un autre l'aujourd'hui et le demain de sa vie. Rien ne peut l'étonner des hommes et des choses. On sent si bien qu'il mourrait aussi calme que les autres archevêques de Paris, qui furent non moins bons que lui, mais — ce me semble — moins plastiquement beaux!

*
* *

La cérémonie continuait. Le chœur de Notre-Dame semble être séparé de nous par une immense gaze. Un petit choriste, habillé tout en rouge, comme

Mgr Guibert, seul au milieu du chœur, chante les soli auxquels répond la voix formidable des grandes orgues. Cette voix d'enfant qui emplit la nef, comme celle d'un petit oiseau emplit la montagne ou la forêt, a un je ne sais quoi d'émouvant que ne donne pas le soprano aigu de la femme. C'est parfois comme une sorte de contr'alto; en effet, elle a déjà un timbre grave. — On comprend que bientôt cette voix va mourir, atteinte par la puberté. L'enfant a treize ans. C'était son dernier cri. Le petit cardinal chantait à tue-tête du Palestrina et répondait tout seul à ces voix parfois si navrantes qui sortent des grandes orgues. Les mains dans les poches de sa petite robe rouge; les cheveux blonds frisés flottant à droite et à gauche; la tête renversée en arrière, il chantait, rossignol divin, comme je n'ai jamais entendu chanter. — Revenu à sa place, le petit cardinal tira la langue derrière le cher frère, directeur de la maîtrise!

*
* *

La cérémonie se termina. J'étais derrière la grille dorée du chœur. — Le grand et le petit cardinal repassèrent devant moi! Quel âge a Mgr Guibert? l'âge des évêques de Raphaël. Peu à peu la cathédrale se vide. Je demeure; l'odeur de l'encens grise vraiment. L'ombre descend. Les lueurs bleues et jaunes qui tombent des grands vitraux flottent dans l'espace. On dirait que les mélodies continuent, comme les vibrations d'une cloche après qu'elle s'est arrêtée. Il y a, dans l'ombre froide, comme les dernières effluves du *Laudate Dominum*. — Quand un bruit de chaises ou de pas résonne, cela s'arrête, comme le frémissement d'un verre quand on y pose le doigt! Puis cela reprend plus vaguement.

On m'avait dit que les salles d'opéra s'emplissent

peu à peu de l'harmonie, jusque dans les boiseries; on ne m'avait pas menti. La cathédrale de Notre-Dame est toute pleine des grandes voix du plain-chant. On peut croire que, toute seule, elle chanterait un *Miserere*.

La nuit vient, et enveloppe la chaire. Je revois là par la pensée ces grands prédicateurs, plus puissants que les grands orateurs politiques, car non-seulement ils disent « mes frères », mais ils disent aussi « mes sœurs ». Tout à coup le chapeau de Mgr Darboy, pendu à la voûte du chœur, étincelle sous un rayon rouge... — « Monsieur, on va fermer! » me dit un général, c'est-à-dire le suisse. Je sors. — Je retrouve la rue — notre rue d'où j'écris.

***

Mgr Guibert n'a jamais été un évêque de polémique. Il n'a combattu que le grand combat dont ne parlent point les journaux. Plusieurs de ses mandements sont des chefs-d'œuvre. Cependant, à la marée matérialiste, il a opposé moins des phrases que des œuvres. Sa vie aura été son meilleur traité spiritualiste. Il faut le voir chez lui, à l'Archevêché, pour le mieux comprendre. Mgr Guibert me rappelle ces princes italiens qui se retirent dans le grenier de leur palais. Il s'est mis à l'étroit dans l'immense Archevêché. — Il a fait de la salle à manger une chapelle!

C'est assez dire qu'on ne dîne pas chez le cardinal aussi bien que jadis chez Cambacérès. On y vit au jour le jour. Aucune provision n'est achetée d'avance. A chaque premier du mois, l'archevêque donne une petite somme à sa cuisinière, avec laquelle la brave femme nourrit son maître et l'unique commensal, M. Reulet, secrétaire de l'Archevêché. Une fois par an, après les prédications du Carême, le père Mont-

sabré s'assied à cette table. Au dessert, on boit un verre de chartreuse. Quelquefois un évêque de passage est invité. Ce jour-là, il y a un extra — dont on mange les restes pendant deux ou trois jours!

C'est que Mgr Guibert mène la vie d'un moine. C'est un membre de l'ordre des Oblats, dont le supérieur général, M. Fabre, demeure à Paris. Parfois il se promène dans son jardin, où tout le monde va — excepté un jardinier. Presque à toute heure vous pouvez être reçu par lui, lecteur ou lectrice, si vous avez quelque grande misère morale à lui confier. Le concierge, Charles, vous examinera un peu — cette prudence est nécessaire, car on ne se doute pas de la haine que ces saints-là excitent chez des idiots ou des féroces. Charles fera sonner un timbre. Et au premier étage, après avoir attendu dans un salon remarquable par sa nudité et par la crosse de l'archevêque, placée entre deux fenêtres, vous vous trouvez en face du prélat. Marseillais, il parle avec les gestes, la véhémence et un peu l'accent de Marseille. Enfin, l'homme rouge se lèvera pour vous conduire jusqu'à la porte du salon.

M. Lagarde, premier grand-vicaire, un otage, ne demeure point à l'Archevêché. Non plus M. d'Hulst le jeune, troisième grand-vicaire. Il n'y a là que M. Caron, deuxième grand-vicaire, ancien curé de Saint-Denis, et le chef du cabinet de l'Archevêque, M. Reulet, et enfin M. Petit, secrétaire général, un otage. Puis, il y a le cheval, l'unique cheval.

Le cardinal passe ses soirées au milieu de ces prêtres, qui tous sont remarquables par leur haute intelligence. — On peut choisir bien parmi cette grande armée de prêtres! Il doit faire de grandes économies. Cependant, il n'a jamais le sou. Vous devinez pour-

quoi. Il a dit : « Mon métier a cela de bon que je ne suis pas forcé de me préoccuper de mon enterrement, ça regarde l'Etat! » En effet, c'est bien heureux ! Mais il aura fait son église du Sacré-Cœur, élevée quasi à l'endroit où la Révolution contemporaine a, pour la première fois, goûté du sang d'un prêtre!

*
* *

Ce portrait-ci déplaira au cardinal Guibert. Il dira : — « Qu'ai-je fait à cet écrivain qui vient jeter ma vie dans une des plus grandes publicités du jour ? Je ne demande que le silence sur moi, pourquoi s'est-il détourné de son chemin pour venir dans le mien? » — Je répondrai que l'on peut marcher dans des chemins différents et arriver au même endroit. Qui sait si nous ne nous retrouverons pas dans les mêmes cellules, à la même Roquette et au même quart d'heure de Rabelais ? Qui sait si je ne me confesserai pas alors à lui, comme les autres l'ont fait à Mgr Darboy; et ma confession serait celle de bien de mes lecteurs et d'une notable part de ma génération, — des péchés, beaucoup de péchés, Monseigneur! mais jamais de lâchetés! — Nous n'avons jamais lâché vous et les vôtres, quoique les vôtres, — jamais vous, — ayez été un peu sévères pour nous, au temps des prospérités!

J'ai fait le portrait de S. E. le cardinal-archevêque de Paris parce qu'il y a des hommes qui sont de vivantes preuves de l'existence de Dieu, — et que, par le temps qu'il fait, il est bon de faire le portrait de ces gens-là !

LE GÉNÉRAL DE CHARETTE

Le général de Charette était en 1843-1844, élève d'un collége breton qu'on nommait le collége Saint-Stanislas. C'était un gros, vigoureux et beau garçon de onze ans. Blond, frisé, il avait un teint d'une blancheur éclatante. Breton par son père, Anglais par sa grand'mère, son sang venait de tous côtés de la grande source des Celtes. J'arrivai dans ce collége. Mon grand-père avait été un lieutenant du célèbre général vendéen, grand-oncle d'Athanase de Charette. Au moment où Charette tombait fusillé à Nantes, sur la place Viarmes, mon grand-père tenait encore la campagne avec son millier d'hommes. Athanase de Charette aimait beaucoup le jeu des chevaux. Une longue ficelle attachait par le bras et accouplait un de nos condisciples et moi. Athanase de Charette tenait cette sorte de rênes. Il était le cocher. Nous étions les chevaux. Et hue! Mais nous nous fatiguâmes d'être toujours cheval et jamais cocher. Nous réclamâmes notre tour. Il ne voulut rien entendre. Les deux chevaux sautèrent sur lui. Il était un peu plus âgé que nous. Mais nous avions pour nous le nombre. La lutte fut acharnée. Les maîtres d'études accoururent. — On mit à la fourrière de l'endroit, chevaux et cocher.

*
* *

Il nous quitta bientôt. Nous apprîmes qu'il était page du grand-duc de Toscane. Puis il termina ses

études à la cour de Modène. On le traitait là, un peu comme un enfant de la famille. Le baron de Charette est, en effet, fils d'une de ces deux petites Anglaises, l'une brune et l'autre blonde, que le duc de Berry, mourant du poignard de Louvel, présenta à la duchesse de Berry. L'Italie d'alors n'avait pas la gloire militaire de l'Italie d'aujourd'hui. Mais la gloire est peut-être pour les peuples, comme pour les femmes — le deuil du bonheur. Jamais peuples n'ont été plus heureux que tous ces petits gouvernements italiens et allemands depuis dévorés par les deux fameux ogres : le comte de Cavour et le prince de Bismark. En 1859, le général de Charette était capitaine avec son frère Louis, au service du duc de Modène. Cavour venait de déchirer l'évangile fédéraliste des comtes Balbo, Cantu, d'Azeglio, etc. Il créait la religion nouvelle des grandes unités nationales. — C'est d'après ce rite nouveau qu'on a chanté tant de *Te deum* et de *De profundis!* Le duc de Modène combattait avec l'Autriche. — Le capitaine de Charette donna sa démission.

*
* *

Il n'y a point plus amère souffrance. N'avoir qu'un rêve — un rêve de guerre ! — et quitter le sol où le canon va appeler de toutes parts les hommes avec sa grosse voix de bourdon ! Sa jeune fortune militaire était échouée entre ces deux grandes armées, comme un navire qui, toutes voiles au vent, est pris entre deux écueils. Le baron de Charette était alors un grand et svelte jeune homme, aux favoris blonds et à la tournure militaire autrichienne. Un portrait de ce temps, qui est au château de la Contrie, ne ressemble guère au général d'aujourd'hui qui est devenu un des types les plus français du soldat. Après le traité de

Villafranca, le baron de Charette partit pour Rome. Rome commençait d'être la seconde patrie de tous les hommes du vieux droit. Pendant quelques ans, elle fit l'office du *Caveau provisoire* des vaincus, morts en exil. La papauté songea à organiser sa défense. Un petit corps de zouaves fut créé. Le baron y entra comme capitaine. Un Suisse, M. Alet, fut plus tard nommé chef de ce corps agrandi. M. de Charette devint chef de bataillon. Le voici lieutenant-colonel. — Enfin il est le colonel. — Il est le général. Voilà en quatre lignes ses états de services. Il n'y manque que les blessures, les combats et les batailles. Vraiment un trouvère pourrait seul les bien raconter.

*
* *

Après Villafranca, la situation générale était grosse d'une tempête plus terrible que l'orage qui venait de s'apaiser. Dans la pesante atmosphère, des éclairs lointains illuminaient tout l'horizon. On eut dit d'une immense rampe de théâtre qui se levait lentement. La représentation terrible eut lieu. Garibaldi était l'acteur. Cavour était le souffleur. Je vis alors le commandant de Charette. Sa nature était à son aise dans ce drame. Il a les défauts et les qualités sonores de la race latine. Jeune, brillant, brave, beau, il semblait, comme les autres, marcher sur les planches. Tout ce monde, excepté Pie IX dont le front sublime semblait déjà ne pas appartenir à notre terre, avait l'air d'une troupe d'opéra. — J'ai gardé de ce temps mon âme émerveillée, comme par une représentation fantastique. Le général de Charette a retenu à coup sûr de ces premiers jours de sa vie de soldat, la grande allure en dehors qui le caractérise.

Les écrivains impartiaux, comme je le suis, peuvent dire aujourd'hui que l'empereur voulut sincère-

ment sauver la Rome pontificale. Mais il fut trompé par Cavour et par Antonelli, par LE COMTE et par LE CARDINAL. Les torches funéraires qui ont entouré dernièrement Antonelli viennent d'éclairer singulièrement l'histoire. Il ne s'agissait plus, dès 1861, que de mener fièrement les funérailles de la papauté temporelle. Le général de Charette semblait le pressentir. Il eut de bonne heure la claire vue de l'avenir. Certaines de ses allocutions à ses zouaves rappelèrent la phrase de son grand-oncle Charette. « Il ne s'agit plus, pour nous, messieurs, que de mourir. Tâchons de le faire bien. » Maintenant qu'on lit mieux dans le passé, on s'étonne qu'il soit revenu un seul de ces jeunes gens gais et braves, que tant de familles envoyaient à la papauté — comme l'ancienne offrande biblique d'un agneau. Ils apportaient du moins à Rome ces deux armes françaises, brisées depuis : le rire et la baïonnette.

*
* *

Le baron de Charette personnifiait à merveille cet élément français. Grand parleur, il aimait le bruit et le mouvement. Comme son grand-oncle, il aimait tout ce qui est beau ou belle. Nul mieux que lui n'a représenté la France parmi la mauve, l'ortie et les figuiers de la vieille Rome païenne et dans les salons des rouges cardinaux de la Rome catholique. Le pape aimait beaucoup le général de Charette. Il le recevait souvent. Un jour, il lui dit : « — Mon cher colonel, j'ai appris que vous juriez quelquefois ! — Hélas ! Votre Sainteté. — C'est une très-vilaine habitude ; choisissez quelque mot sonore et point coupable ! — Oui, Saint-Père, je vous le promets. »

Je regrette d'avoir oublié le mot que le baron de Charette avait choisi. Malheureusement, il l'entourait

de petits jurons. Il dut l'abandonner. Un brillant soldat, le baron de Castella, commandant un bataillon des Suisses, depuis général au service de Don Carlos, rencontre sur le champ de bataille de Mentana le général de Charette dont le cheval gambadait. « — Qu'as-tu donc à danser ainsi ? — Ne m'en parle pas, mon clampin de cheval a peur du canon. — Parbleu ! fit le baron de Castella, il a la queue emportée par un obus ! — Ah ! mon pauvre vieux, dit Charette à son cheval, en sautant à terre et en l'embrassant, moi qui te croyais un poltron. » A Castelfidardo, il resta en arrière, au milieu d'une grêle de balles, avec une compagnie de zouaves, pour attirer sur lui, dans la retraite, l'attention de l'ennemi — comme une perdrix qui fait la blessée pour sauver ses petits !

*
* *

Il a été pendant assez longtemps en garnison à Viterbe. Là il faisait la guerre aux brigands. Il raconte avec plaisir ces excursions, comme on aime à raconter de belles chasses. A Rome, il redevenait homme du monde. On peut dire de lui qu'il tient autant de place dans un salon que sur le champ de bataille. J'ai remarqué que, dans tout soldat de bonne race il y a un artiste. — J'entends un amoureux de l'art. Il fréquentait les peintres de l'école de Rome. Dans son palazzetto, sur la place qui est près de Saint-Louis-des-Français, il donnait des soirées charmantes, où certain chanteur de la chapelle Sixtine qui avait une fort belle voix de soprano, chanta avec grand succès des airs populaires italiens. Il allait souvent chez la princesse d'Arsoli, fille de la duchesse de Berry et chez la princesse de Roccagorga, etc., où on faisait de la musique. L'intendant du colonel, qui

était en même temps son ordonnance, était un certain Cormaux. Il était fort laid. Il voulut se marier. « — Je ne t'en donnerai jamais la permission, fit le baron de Charette, tu es trop laid pour te reproduire! » Tout Rome parla du désespoir du pauvre Cormaux. On riait. On dansait comme une noce napolitaine sur les versants du Vésuve. Mais Charette savait — et c'est là sa note particulière — où on allait. Ce monde charmant rappelait ces marins qui chantent sur l'avant d'un navire entraîné par le courant invisible du Maëlstrom.

*
* *

Il avait épousé Mlle Elisabeth de Fitz-James, sœur du duc actuel. Le baron de Charette était absolument heureux et il le disait à tout venant. Il y a un enfant dans cet homme à l'allure si virile. Il a toutes les tendresses natives d'une âme d'élite. Sa femme était un doux être gracieux, charmant et très-intelligent. Un jour, elle sortait de chez elle en voiture. Sous le porche, un cri se fait entendre. Elle regarde. Un zouave était tombé sous les pieds des chevaux. La baronne était dans sa deuxième grossesse. — Elle mourut de cet effroi. Charette resta longtemps atterré. Son âme, qui flottait joyeuse aux vents, se replia comme un drapeau sur sa hampe. C'en était fait. Le général de Charette ne devait pas être l'homme heureux que tout présageait. Sa vie devait toujours avoir des portes magnifiques, mais sans un endroit où s'asseoir — comme l'arc-de-triomphe de l'Etoile.

*
* *

En 1870, les zouaves furent rapatriés par le gouvernement italien. M. Gambetta autorise le baron à conserver son régiment. La légende commence. On

la connaît. Je ne retiens d'elle que la journée de Patay. Il y a là une longue plaine couverte de neige. En avant et à gauche des volontaires de l'Ouest, il y a un bois. Les troupes engagées ont reculé. Le général de Sonis dit aux zouaves : « A vous, messieurs! » Charette s'écrie : « A moi, mes zouaves! » Et il va au pas de son cheval blanc, à côté du général de Sonis. La plaine est découverte comme un champ de tir. Au loin sont les batteries prussiennes — ces aboyeuses invisibles, comme les chiennes de la ballade.

Les zouaves marchent comme à la parade. Une mélopée intime qu'eux seuls entendent semble scander leurs pas. Ils étaient étranges. Leurs mains sont noires de poudre. Les narines sont palpitantes. Les regards brillent. Et cependant l'allure a une correction parfaite et comme un cadencement. — On dirait qu'ils font vis-à-vis dans quelque menuet prodigieux et solennel. Charette leur montre, avec l'épée, l'horizon qui apparaît pareil à un vomissement de forge, plein de fumée et de feu!

Dans les rangs, le silence est absolu. On n'entend que la neige qui craque sous les pas. Les obus trouent cette masse. Parfois un mort reste pendant quelque temps debout, tant les coudes sont pressés. Charette commande : « Tout le monde couché! » Ils se couchent au milieu des cadavres de leurs camarades. On les dirait tous morts ou tous vivants. « Maintenant, en avant! » dit Charette. Ils s'espacèrent. Ils s'*égayèrent*, comme disaient les anciens Vendéens. Cazenove de Pradines tombe. Alors eut lieu la scène inoubliable des de Bouillé, père et fils. — Le mourant prit l'étendard des mains du mort!

Alors moururent des hommes encore plus grands que ceux-là, si c'est possible; je veux dire : les héros

anonymes. Les zouaves des dernières compagnies n'avaient pas encore donné. Ils se tenaient à genoux, derrière les autres, pareils aux hommes qui assistent à une messe, sans voir le prêtre à l'autel. Tout à coup ils furent à découvert. Les obus avaient tout balayé devant eux. Alors ils tombèrent comme les autres. Le général de Charette, blessé à la hanche, se traîna dans un fossé, à côté de son frère Ferdinand, blessé au ventre. Un peuple peut disparaître, et cette grande aventure militaire reste toujours. — Un siècle s'efface et ces journées demeurent !

*
* *

Les Prussiens crurent l'avoir pris, en prenant son frère Ferdinand — un vrai chevalier d'autrefois, qui n'a jamais voulu être que simple zouave. Le général de Charette fut nommé officier de la Légion d'honneur — le même jour que Garibaldi! Il guérit. M. Gambetta lui confia un grand commandement. C'était trop tard! Voici la défaite du Mans. Le général de Charette réunit pour la dernière fois ses zouaves, à Rennes, pendant la Commune. — Puis la légende finit.

Les zouaves de Charette ont-ils été plus braves que tout autre Français ? Non. Ils ont été braves autrement. Il y avait chez eux un esprit de corps assurément incomparable. Aussitôt qu'un jeune homme, fût-il un simple paysan, avait revêtu ce coquet uniforme gris — il était un héros. Le cadre faisait de chaque figure un chef-d'œuvre. Le général de Charette donnait son souffle à tous ces jeunes gens. Les zouaves sont lui. Lui, c'est les zouaves. Tant qu'il vivra, ils vivront. S'il meurt demain, il n'y a plus de zouaves.

*
* *

Aujourd'hui, le général de Charette est toujours sur la grand'route. Il ne reste pas plus de huit jours *d'affilée* — comme on dit en Bretagne — chez sa mère, la châtelaine de la contrée, petite femme à l'allure majestueuse et aux lèvres fortes des Bourbons. Pourtant, la mère des cinq de Charette a fait bâtir, pour son aîné, une aile nouvelle. Le général a placé là tous ses souvenirs de Rome. Puis, on y voit, en guise de trophée, une porte en chêne percée de trous. C'est la porte devant laquelle le général vendéen Charette a été fusillé — place Viarmes. A Paris, le général demeure dans l'hôtel de sa belle-mère, la duchesse de Fitz-James. Sa chambre à coucher a tout le désordre de celle d'un artiste. Au-dessus de la tête du lit est un portrait, à l'huile, de sa femme. Ici sont les portraits du comte de Chambord, de son fils, aujourd'hui au collége de Vannes, et de son adorable petite fille, etc. Je n'eusse pas fait cette visite domiciliaire, qui n'est pas dans mes habitudes, si je n'avais dû trouver une grande photographie représentant la charge des cuirassiers. Tout Charette est là. Il ne jalouse point la gloire des autres. Il a raison. Patay, Châteaudun, Reichshoffen — je pourrais citer jusqu'à sept noms — sont, dans la nuit de 1870-71, comme les sept lampes d'or suspendues dans les grandes nécropoles !

*
* *

J'ai revu, l'autre soir, mon glorieux camarade d'enfance — quoique je sois grand et fort, j'estime qu'il me battrait encore comme à Saint-Stanislas ! — Il avait son sac de voyage, comme toujours. Il a un peu grossi. Mais il est toujours, dans sa haute taille, un magnifique soldat. Sa longue moustache et sa grosse barbiche sont toujours blondes. Les

cheveux sont encore blonds, mais s'en vont bon train. Son œil bleu a une force de pénétration étonnante. C'est un œil fait pour la guerre, comme l'œil du méharis pour le désert. Je suis certain que le général de Charette serait un excellent tacticien. Sa conversation est brusque. Elle est décousue. C'est un distrait. Pense-t-il à son passé ou à son avenir? Beau parleur, il ne tient pas cependant à ses phrases. Il vous laisse les finir et pense à autre chose. Mais je le répète. A quoi? Il n'a pas voulu être député. J'imagine que les amis du général de Charette assistent à l'enfantement d'un nouvel homme. Si cet homme vaut l'ancien, je lui en fais mon compliment.

Bien des zouaves s'étonneront que je n'aie pas encore plus fait ressortir le caractère original et si français de leur général. On ferait un poëme charmant de sa vie, tout en dehors. Je pourrais exécuter ici des modulations intéressantes sur la chanterelle. J'ai préféré la corde grave d'argent. Je ne veux pas sourire dans cette histoire majestueuse que je rappelle et qui semble une chambre de morts. Il y a des choses que je respecte ; il y en a beaucoup que je ne respecte pas. Parmi les premières, il y a tout ce qui porte le grand nom d'amour — l'amour de l'art — l'amour de la science — l'amour sans autre qualificatif — et l'amour de la patrie. Or, le général de Charette est un des hommes de ce temps qui personnifient l'amour de la patrie française!

———

L'ABBÉ CROZES

Je vous dis que cette figure de prêtre est une trouvaille pour un portraitiste.

L'aumônier de la grande Roquette a fait son séminaire à Saint-Sulpice. C'était, en 1844, un petit abbé, vif, fluet, aux gestes et à l'accent méridionaux. Bientôt nommé vicaire à Saint-Roch, puis à la Madeleine, il était de ceux qui sont prédestinés aux bas violets. Mais une passion le perdit. Il eut, comme Saint-Vincent de Paul et d'autres saints, la passion des plaies humaines. Il aimait à descendre l'échelle mystérieuse qui s'appuie à la vase humaine, pour y pêcher des âmes. Après être entré comme aumônier à la prison de la petite Roquette (jeunes détenus), il descendit plus au fond du crime et entra à la grande Roquette. — Là, il lui était impossible d'aller plus bas ! C'est pourquoi il y resta. Sa vie s'est écoulée autour de cette place de la Roquette et en face de l'*Abbaye de Saint-Pierre*. C'est ainsi qu'en argot on appelait l'ancienne guillotine, dont les *cinq poteaux*, enfoncés en cinq trous, étaient recouverts, quand elle n'était plus là, par *cinq grosses pierres* de granit fort distinctes — vous comprenez maintenant : L'*Abbaye de cinq pierres !*

***

L'abbé Crozes dit qu'il est aujourd'hui le doyen des prisons. Un plus ancien que lui, vieux brigand

de grande route, est mort, l'an dernier, au bagne. Vous voyez déjà une note de ce tempérament. Elle est gaie. Son esprit a conservé une sérénité enjouée. Plus qu'aucun homme de notre temps, il a plongé au fond des abîmes. — Il est remonté avec un sourire. C'est qu'il revient aussi avec des âmes accrochées à sa soutane. Vous avez souvent rencontré dans la rue ce petit abbé décoré. Il va à pied par tout Paris visiter les familles de ses clients. Souvent, il tient à la main un mouchoir de couleur plié en forme de sac. Il y met les petits objets qu'une mère, une femme ou une sœur envoient au criminel qu'elles seules peuvent encore aimer ; et dont un seul homme au monde veut bien être le commissionnaire. Depuis vingt ans, l'abbé Crozes est à la grande Roquette. Comptez sur vos doigts le nombre des criminels qu'il a accompagnés jusqu'à l'échafaud. Il est resté pendant de longues heures en tête-à-tête avec plus de deux cents condamnés à mort, en comptant les graciés. Cependant il ne faut point s'étonner que personne n'ait fait son portrait. Le plus petit bruit de publicité l'effarouche et le fait enfuir. C'est difficile que de faire au vol le portrait d'une hirondelle. Il a fallu vraiment, pour le dessiner, jeter sur lui comme un filet.

*
* *

Dès qu'un condamné à mort arrive à la grande Roquette, l'abbé Crozes va le voir. Sa vue cause tout d'abord au criminel un frisson très-visible. C'est là l'impression que fait à un mourant l'entrée d'un prêtre dans sa chambre. Mais bientôt le condamné accueille l'abbé Crozes. Seul, Avinain le boucher, qui, comme Billoir, avait découpé une femme, repoussa l'aumônier avec une sorte de violence — « Vous perdez votre temps ; je ne crois pas à vos

simagrées ». — Bravo, mon *cher* Avinain, fit doucement l'abbé, je vois que vous avez la plus grande qualité, la franchise. Elle fait excuser bien des *défauts* ! » Avinain lança un regard terrible que le sourire du prêtre reçut sans s'éteindre. Pendant vingt jours, le petit abbé enlaça peu à peu le colosse. Il finit par le terrasser; mais seulement un quart-d'heure avant l'échafaud. Il lui fit ployer les genoux. Le monstre demanda pardon à Dieu. « Pauvre Avinain! » fait aujourd'hui l'abbé Crozes.

*
* *

Voilà en effet le second trait du caractère de l'aumônier de la Grande-Roquette. Il ne voit dans le criminel qu'une âme souillée. Et après l'avoir lavée, il la trouve d'autant plus belle qu'elle était auparavant plus sale. Cette disposition d'esprit se retrouve dans un livre que l'abbé Crozes a publié. L'abbé y raconte son arrestation comme otage.

Jamais récit plus sombre ne fut fait avec une humeur plus française. Nul n'a mieux vu que lui, — parce que c'étaient, en définitive, ses anciens clients des deux Roquettes qui étaient au pouvoir!

Il était allé demander à Raoul Rigault l'autorisation de voir le curé Blondeau, qui avait été arrêté. Raoult Rigault est ce drôle sinistre qui aurait eu bientôt les faveurs de la foule, s'il n'avait pas été fusillé. La foule, comme la *fille*, aime plus bas qu'elle! Rigault écouta l'abbé Crozes : « Planton, fit-il, conduisez l'abbé à la Conciergerie ». L'abbé Crozes crut qu'on lui permettait de voir le curé Blondeau : « Mille mercis, monsieur, dit-il, ce n'est pas la peine de déranger quelqu'un; je connais le chemin ». Rigault ricana. L'abbé Crozes écrit : « Je compris alors que j'étais pris ». Ce petit livre est écrit

de bonne encre. Le tour piquant abonde. Tous ces détails minutieux seront retenus. Pour bien voir la Commune, il faudra la voir au microscope — comme un pou.

En prison, l'abbé Crozes se sent chez lui. A Mazas, il retrouve dans les directeurs et les gardiens, des anciens clients. — « Quel plaisir de vous voir, monsieur l'abbé ! Nous allons vous donner le numéro 8 de la sixième ». — Merci, mes enfants, — répond l'abbé, qui sait que le numéro 8 de la sixième est la plus belle cellule de Mazas.

Un directeur de prisons me disait qu'on reconnaissait un récidiviste à sa façon d'entrer dans sa cellule. Certes, l'abbé Crozes avait l'air d'un récidiviste. Ce livre est un sourire de vieux gentilhomme enfermé dans les prisons de 1793. C'est aussi l'aisance de l'homme du métier qui se retrouve dans sa boutique, avec un langage et des figures qu'il connaît. Sa mansuétude agace même un peu le lecteur. Puis, de temps en temps, la note s'assombrit. Elle devient grave et éloquente. C'est que le prêtre parle de son évêque et de ses confrères enfermés avec lui. Alors sa phrase, d'ordinaire très-nette, semble embrouillée sur le papier, — comme si une larme était tombée sur elle !

* *
*

Voici qu'un beau matin, il entend un bruit inusité de pas dans les corridors de Mazas. Le directeur Garreau apparaît accompagné du greffier, du brigadier et des deux gardiens — « absolument, dit l'abbé Crozes, comme à la Roquette, quand nous allons annoncer à un condamné à mort que sa dernière heure est venue ». Aussi fait-il aussitôt au directeur : « Je connais cela ». Mais un de ses anciens

clients de la Roquette, le capitaine fédéré Revol, réussit à le sauver. L'abbé Crozes ne partit pas avec les autres otages pour la grande Roquette. Il resta à Mazas. L'agonie de la Commune commence. Elle est terrible comme celle de la baleine mourante, dont la queue est encore redoutable. On parle d'un massacre de prisonniers, à la 93. L'abbé Crozes se déguise en maçon. Un peu plus tard, il se travestit en cuisinier de Mazas. C'est un vrai Vidocq! La porte de la cuisine est enfoncée. L'abbé refait « pour la centième fois » son acte de contrition. — C'était beaucoup vraiment pour bien peu de péchés! Mais quelle joie! A travers la porte brisée, entre un jeune capitaine de chasseurs à pied, — un Versaillais, comme on disait, — qui, le revolver au poing, dit à notre petit cuisinier : « Comment vous appelez-vous? — Mon capitaine, je suis l'abbé Crozes, chanoine et aumônier de la Grande-Roquette ». — J'imagine que le jeune officier ne s'attendait pas à cette réponse.

***

L'abbé Crozes est fluet et nerveux. Ses cheveux sont longs et recourbés. Ils sont d'un gris blanc. Le front haut, dénudé, est une belle boîte à cerveau. La bouche est très-vivante. Elle semble avoir vingt ans de moins que le reste de la figure. Le teint est légèrement bistré par l'âge sur la pommette des joues. L'expression générale est la finesse encore plus que la douceur. La parole s'anime. Le geste devient alerte. Les yeux ont cela de bizarre que tour à tour ils s'allument et ils s'éteignent pendant la conversation. L'abbé se tient très-droit. Ses pas sont petits, mais solides. C'est un vieillard et point un homme usé. Une lumière chaude éclaire sa face pâlie. Avec sa houppelande usée, où apparaît le ruban de la Légion

d'honneur, qui, l'autre jour, a failli devenir une rosette, — l'abbé Crozes a vraiment un air d'avant 89. Ces messieurs de la Grande Roquette peuvent dire qu'ils ont un aumônier de grande maison.

*
* *

Après la Commune, l'abbé Crozes reprend son œuvre interrompue. Beaucoup manquent parmi les vieilles branches et les jeunes pousses du crime. Mais le vide se comble bientôt. Le sol de Paris est fertile! L'abbé Crozes est un criminaliste remarquable. C'est un observateur profond et judicieux. En définitive, son métier ne lui paraîtrait pas rude, s'il n'y avait pas cette guillotine! Ce saint homme a vu en riant, pendant la Commune, la mort s'approcher de lui, et à coup sûr, s'il s'agissait de lui, il dirait aujourd'hui à M. Roch : « Laissez, monsieur l'exécuteur, ça me connaît. J'irai bien tout seul! » Mais il est ému aujourd'hui à la soixantième exécution, comme il l'était à la première. Et ce qui le fatigue le plus n'est point le dernier quart-d'heure. Pendant vingt ou vingt-cinq jours, il a passé de longues heures, seul avec le condamné à mort, — âmes et haleines mêlées! Parfois cette tête, qui se penche sur lui, produit une bizarre hallucination. Elle lui semble branlante comme certaines têtes de statuettes en plâtre.

*
* *

Mais, d'autre part, ce prêtre a des joies sublimes. L'*homme* a bientôt en lui une entière confiance. Alors que tout l'échafaudage social écrase l'homme, et qu'autour de lui les autres voix humaines, même les plus douces, lui parlent de mort, l'abbé Crozes lui tend la main et lui parle de vie future. Alors que l'homme est, dans sa cellule, entouré d'êtres qui es-

pionnent ses moindres pensées, il cause enfin avec quelqu'un qui lui parle de pardon, et non avec un *mouton*. Et comme ce vieillard sait bien prendre le criminel! A Lemaire, bête fauve qui avait cette particularité de regarder toujours son interlocuteur dans les yeux, comme un loup acculé, l'abbé Crozes parle de sa mère; à Avinain et à Momble il parle de leur sœur, etc. Un cœur d'homme n'est jamais si ossifié qu'il n'y ait pas un point d'où, en pressant comme sur le bouton d'un piston, on ne fasse monter à l'œil des larmes.

Enfin, c'est l'abbé Crozes qui partage avec le condamné la joie que donne la commutation de peine. L'abbé Crozes m'a dit que le *jour de la grâce* était, quelle que fût l'existence passée du condamné, « le plus beau jour de la vie du condamné ». On sait que je suis partisan attristé, mais décidé, de la peine de mort. J'indique à la société ce puissant détail. Quelle peine terrible est donc la peine de mort! Et combien la société doit la conserver comme son principal outil de défense!

***

Dieu me garde de refaire le portrait de l'échafaud que j'ai déjà fait pendant la nuit. Il vous souvient de Gervais. Je veux seulement briser quelques faux clichés. L'abbé Crozes ne s'emploie jamais à obtenir la grâce d'un condamné à mort. Par exception, il a fait grâcier Firon en profitant de la présence de l'empereur et de l'impératrice dans la paroisse dont fait partie la Grande-Roquette. Il s'agissait d'une bénédiction de cloches. Le vénérable aumônier a rappelé en deux lignes à l'empereur les usages de l'ancienne monarchie. La grâce fut signée le soir même. On sait que l'abbé Crozes accompagne au cimetière les restes

du criminel. Je l'ai vu à travers la cloison disjointe du *Champ de Navets*, agenouillé seul sur la tombe de Billoir. Mais voici quelle est la dernière et absorbante préoccupation de l'abbé Crozes. Après avoir comme allumé dans la cellule l'âme du criminel, il a peur que quelque accès de colère ou quelque dernière révolte de la bête ne l'éteigne dans le trajet de la cellule à l'échafaud. Et il se tient avec inquiétude à côté d'elle — comme on protége contre le vent, avec la main, une lumière vacillante !

*
* *

J'ai voulu revoir chez lui l'abbé Crozes. Il demeure à l'extrémité de la rue de la Roquette, non loin du cimetière du Père-Lachaise, et au milieu des marbriers funéraires et des marchands de fleurs sombres. Sa toute petite chambre est au rez-de-chaussée, à l'extrémité d'une cour. Elle donne sur un jardin grand comme une concession à perpétuité. C'est un vrai jardin du Père-Lachaise. Aussi bien l'abbé Crozes n'a-t-il aimé et cueilli dans sa vie que les fleurs sans parfums, mais immortelles, comme les jaunes *immortelles*. Le mobilier de la chambre vaut bien soixante francs. Sur la cheminée, à la place d'une pendule, est un petit crucifix. C'est le crucifix qu'ont embrassé à la dernière heure tant de criminels. Sur le petit secrétaire est une grosse montre d'argent avec petite chaîne d'acier. C'est la montre qui compte les minutes du dernier sursis accordé, avant la toilette, au condamné, pour causer avec l'abbé Crozes. Dans un coin, est un meuble bizarre à six tiroirs marqués d'énormes chiffres. Le peuple l'appelle « le reliquaire des condamnés à mort ». L'abbé a eu leur dernier souvenir, comme il a eu leur dernier baiser. L'abbé Crozes me parla des grandes thèses sociales éter

nelles. Il parla longuement. Je le regardai étonné et charmé. Tout à coup, je me rappelai une phrase bizarre d'une grosse tragédie moderne italienne.

Le héros y dit à sa femme coupable, qui avait eu beaucoup d'amours : « O femme, c'est bien heureux que tous les baisers qui ont mouillé tes joues ne reparaissent pas sur ta face ! » On pourrait dire la même chose au saint aumônier de la Grande-Roquette !

***

Il parlait toujours. J'eus une véritable hallucination, quasi volontaire, et qui me causait une âpre émotion. Cette cellule : ce nom d'abbé Crozes ; ces objets et ces thèses qui, depuis deux heures, étaient devant mon esprit ; ce mot de Dieu qui revenait sans cesse dans la parole du vénérable vieillard, penché sur moi, me firent rêver que j'étais en cellule et que ma dernière heure était arrivée. — Vous savez ces rêves qu'on continue tout éveillé, en n'ignorant pas que ce sont des rêves ! Quand la porte s'ouvrit tout à coup, je n'eusse pas été étonné de voir Raoul Rigault dire : « C'est assez causer ; voici l'heure ». Mais c'était la femme de ménage qui avertissait l'abbé Crozes que son dîner arrivait. Je me levai. Alors, il me montra son petit lit de sangle, au coin de la chambre. « On dit que je couche sur une paillasse, parce que j'ai vendu mon matelas pour les pauvres. Regardez. » Et il me montra, ma foi, un matelas. Mais le matelas est si maigre que je préférerais une bonne paillasse. — « Monsieur l'aumônier, j'ai vu, vous le savez, la chambre d'un bon nombre de princes et de rois. Eh bien ! parmi eux, c'est comme une nouvelle mode, ils ont presque tous un petit lit comme cela. Vous êtes couché comme le czar ! » L'abbé

Crozes sourit et me serra la main. Mais n'ai-je pas bien fait, lecteur, de dessiner la figure attentive de ce saint homme, dans une époque bruyamment violente, où parfois Dieu lui-même a semblé distrait?

CHAIX-D'EST-ANGE

Quelle grande silhouette la mort vient de mettre devant moi! Celui qui vient de quitter notre siècle est de ceux qui y ont apporté, par leur parole, le plus d'éclat. Le nom de Chaix-d'Est-Ange restera à jamais des grands jours de la barre. Il est né au commencement du siècle — époque où, je l'ai dit, furent semés les grands crûs. Chaix-d'Est-Ange, Paillet, Berryer, Odilon-Barrot, Marie, furent les fruits du même espalier. Chaix vint de Reims à Paris avant d'avoir vingt ans. Il avait entendu le rappel mystérieux qui battit de 1815 à 1825, et appelait à Paris tous ceux qui sentaient « quelqu'un » en eux. Il était fils d'une famille ruinée. On peut dire que Chaix-d'Est-Ange eut grand froid dans les commencements de sa vie. Mais ce froid, quand il ne va pas jusqu'à la geler, rend plus féconde la vigne d'automne. Chaix-d'Est-Ange vivait, avec sa mère et sa sœur, dans les deux chambres étroites d'un troisième étage de la rue Saint-Jacques. Il a depuis raconté que, tous les mois, il se consacrait cinq francs pour « une vraie ripaille ». Il était ainsi le disciple de Plutarque, qui conseille l'ivresse une fois par mois. — Chaix-d'Est-Ange ne dînait que mensuellement.

*
* *

En 1818, la toile allait se lever sur la pièce lyrique

qui restera une des plus intéressantes de la comédie française politique. On était au moment où les violons s'accordent à l'orchestre. Chaix avait choisi une carrière où les jeunes hommes se noient aussi facilement qu'une portée de petits chats qu'on jette à l'eau. Cependant, chaque carrière dite libérale était moins obstruée qu'aujourd'hui. Le Forum, moins rempli de mille échos médiocres, pouvait plus facilement retenir un nom. Il y avait alors peu d'hommes de quarante à soixante ans. — Tel qui avait pu échapper à la guillotine n'avait pas échappé au canon! Chaix-d'Est-Ange put gagner la vie quotidienne de trois personnes. Cela serait, aujourd'hui, absolument impossible à un avocat de moins de trente ans. — Il put, entre temps, aiguiser son talent sur la barre, comme un sanglier aiguise ses défenses contre un chêne. Chaix-d'Est-Ange se promenait en robe, à partir de onze heures, dans la salle des pas-perdus, pour appeler, par une sorte de conjuration, la renommée. — De même les jeunes filles serbes mettent sur leur oreiller, à côté d'elles, un bonnet d'homme, pour appeler un mari. Chaix-d'Est-Ange gagnait du moins, à cette promenade (qu'il me racontait l'année dernière), l'habitude de cette robe, qui est, surtout aux manches, un moyen oratoire. Je sais un orateur des plus élevés qui a pris tard la robe, et dont le geste demeure incertain et incorrect comme le geste d'un aveugle. Au contraire, Chaix posséda à un rare degré le rhythme des gestes. Il parlait dans les petites affaires correctionnelles comme s'il eût parlé devant la cour royale, en audience solennelle. On dit que le destin — ange qui passe en volant — appelle par son nom chaque homme, au moins une fois! Chaix-d'Est-Ange, qui était tout oreille, l'entendit dans le procès des sergents de La Rochelle.

— Il dit à sa sœur : « Maintenant, je suis sûr d'arriver ».

*
* *

Je ne me contente pas de photographier la figure du mort, — je veux reconstituer le masque jeune de Chaix. Il croyait alors que la montre du gouvernement n'était pas à l'heure de celle du pays. Celui dont le tempérament devait devenir essentiellement gouvernemental était de l'opposition. La parole politique qui, jusqu'en 1815, avait été le bouc émissaire, s'était faite le lion. Chaque époque de la vie nationale, comme chaque âge de la vie d'homme, a son langage. On parla de 1815 à 1830, à la tribune comme à la barre, le plus beau langage français. 1830 vint. On casse toujours quelque chose dans un déménagement — il semble que la langue fut touchée. Chaix s'en ressentit. Mais sa parole, en devenant moins ample, devint plus simple et plus forte. Ce fut cette simplicité qui l'empêcha d'être écrasé par Berryer, dans la fameuse affaire de La Roncière accusé d'avoir tenté de violer la fille de son général. Quel rêve, lutter d'égal à égal contre Berryer! C'était la lutte de Jacob contre l'ange. — Dès le lendemain du procès, Chaix-d'Est-Ange était le premier avocat d'assises.

Il était svelte, pâle et souriant. La tête était penchée en avant, comme une tige trop chargée de graines. Les lèvres, un peu fortes et mi-ouvertes, avaient tour à tour des airs de défi ou d'appétit. Le haut du crâne était déjà un peu dépouillé. L'œil, d'un bleu clair, avait parfois, dans l'emportement de la plaidoirie, des reflets de vitre frappée par le soleil! Le front qui, plus tard, devait être un front sombre et railleur, à la Shakespeare, appartenait

alors à l'espèce des fronts de Raphaël, éclairés par une lumière douce et blanche. Aussi bien Flandrin, ce disciple du Sanzio, l'a-t-il admirablement reproduit dans un portrait, chef-d'œuvre fort peu connu.

*
* *

Les succès de Chaix, au civil, ont été retentissants. Mais là, il avait des égaux et même des maîtres comme Berryer. Sa parole était tour à tour caline ou sifflante, âpre ou tonnante, toujours verveuse. Il allait au haut plutôt qu'au fond des idées. Son esprit était « bien élevé » et très-élevé. Un de ses confrères a dit de lui : « Il riait dans le ciel ». Dans les affaires de séparation de corps, il excellait et n'avait qu'un rival, « M. Léon Duval ». Pendant plus de vingt ans, aucune séparation de corps, dans le *high life*, ne s'est faite ou n'a été tentée sans Chaix et Duval. Chaix préférait parler pour la femme et M. Léon Duval pour le mari. M. Léon Duval a dit un jour à un jeune vicaire de Saint-Roch : « Jeune homme, ne faites pas tant le malin, j'ai rompu plus de mariages que vous n'en avez béni ». Les luttes de ces deux hommes ont passionné les époux même les plus fidèles. A force de s'attaquer constamment à la barre, Chaix et Duval, qui étaient amis, avaient fini par se détester — comme si Néron se brouillait avec Britannicus après quelques représentations au Théâtre-Français! Cela donnait certaine saveur de haut et âcre goût à leurs plaidoieries. Dans les affaires littéraires ou artistiques, Chaix-d'Est-Ange montait parfois jusqu'au premier échelon du sublime. Mais il n'a gravi toute l'échelle sacrée qu'à la Cour d'assises.

* *
*

La création du jury avait ouvert un nouvel horizon à l'éloquence judiciaire. L'avocat se trouvait, non plus en présence de juristes, mais d'hommes. On peut dire que là, l'avocat quittait le droit pour entrer dans la passion et le prétoire pour entrer dans la rue. — L'orateur est un violon, et l'art oratoire est un solfége. C'était, aux assises, les cordes moyennes ou médiales qui résonnaient en Chaix-d'Est-Ange. Au contraire, à la barre de la chambre civile, c'était la chanterelle aiguë ou la corde grave d'argent qui vibrait dans sa parole. A la barre criminelle, il commençait d'une voix calme, lente — on pourrait dire : à voix pieuse! Il éclairait tout d'abord les débats avec une lumière brillante, mais non violente. Le premier, il imagina de regarder un des jurés et de suivre dans ses yeux les progrès de la lutte. Il vint à suivre (c'est le mot dont il se servait) quatre jurés à la fois! Chaix-d'Est-Ange s'adressait aux fibres les plus douces du cœur. Il recherchait l'émotion pénétrante. Il mettait sur son masque trop vivant un voile qui en adoucissait l'arête un peu narquoise. Il faisait pleurer; pas trop, mais un peu. Il voulait seulement la larme qui coule, solitaire et comme anonyme, au long de la joue. Il craignait les pleurs qu'on est obligé d'essuyer. Dans ce cas, l'amour-propre du juré peut réagir. Lui-même se faisait pleurer — comme un violon fait pleurer l'artiste. Il lisait, comme on n'a jamais lu. — Il faisait dire à une lettre ce qu'il voulait qu'elle dît. Il entrait peu à peu dans la confiance du juré; sans tapage, à pieds déchaussés, comme un voleur. — Lorsqu'à la fin l'orateur sublime éclatait ou vibrait, le juré voyait trop tard à quel géant de la parole il avait affaire. L'ennemi était dans la place. Chaix-d'Est-Ange était au cœur du jury.

*
* *

Ce portrait, pris sur le vif, va briser certains faux clichés. On a confondu en Chaix deux orateurs absolument distincts : l'avocat au civil, l'avocat au criminel. Mettez derrière la méthode que je viens d'exposer la figure que j'ai détachée plus haut de l'œuvre de Flandrin. Supposez un son de voix tel que le joueur de flûte des Gracques semblait l'accompagner. Imaginez un charme poignant dans des tableaux intimes — un art, que nul n'a égalé, de parler à demi-mot et de suspendre la phrase avec la respiration de l'auditoire. Ajoutez à tout cela un tact qui allait jusqu'à la divination — une étonnante puissance de nuancement dans la pensée, comme dans le verbe et comme dans le geste. Vous aurez un séducteur comme Faust. Il ne violait pas la conscience des jurés comme certains grands talents d'assises l'ont fait, il l'enlaçait peu à peu comme Faust faisait de Marguerite. Et la conscience du juré se donnait à Chaix-d'Est-Ange, par l'éclat de l'éloquence, comme par celui des diamants Marguerite se livra à Faust. D'autre part, ce n'est pas avec des ongles de fer qu'il a arraché, dans la fameuse affaire Benoit, de la poitrine d'un assassin l'aveu du crime. — Il l'a amené peu à peu aux lèvres du misérable, avec l'habileté et la douceur d'un habile chirurgien. Jamais homme n'a été plus maître d'autres hommes par des moyens qui semblent très-simples. Chaix a créé là une immortelle école. Malheureusement, il est périlleux d'être son élève. — Vouloir imiter la simplicité, c'est vouloir imiter le sublime. Une femme, qui produit le plus grand effet dans un costume simple, sera imitée par d'autres femmes qui, avec la même toilette, ressembleront à des cuisinières. Il leur manquera peut-

être ce qui est le genre de la femme — la grâce. Pour imiter Chaix, il faut avoir le génie. Certes, le mot génie est gros, et je ne l'emploie guère par le temps qu'il fait. Cependant, il est de mise dans le portrait de ce grand avocat d'assises.

*
* *

Un jour Chaix-d'Est-Ange quitta le barreau. — Il laissa M. Lachaud prendre au criminel la première place qu'il occupe aujourd'hui. Il accepta d'être procureur général. Sous la simarre, il ressemblait à Louis XI. Là, les admirables qualités de l'avocat pouvaient être les défauts du procureur général. Chaix le savait et s'en garait. Aussi bien ne fut-il que raide, alors qu'il voulait être solennel. Dans le procès Orsini, le cadre du tableau était à coup sûr solennel et la peine de mort y ajoutait comme la majesté d'une grande draperie rouge. Or, M. Chaix-d'Est-Ange fut terne. Il ne restera de cette fugue dans la haute magistrature que ce mot rieur et profond de Chaix à quelqu'un qui me l'a redit : « Eh, que voulez-vous ! j'aurai parcouru toute l'humanité — j'aurai été assassin et gendarme ! »

A ce moment, l'Empire voulait redonner à la France la parole. Il donnait, sans le savoir, la musique à un régiment de marche. Il choisit nécessairement Chaix-d'Est-Ange, qui fut commissaire du gouvernement dans les Chambres. Chaix-d'Est-Ange fut inférieur à M. Magne et à Billaut. De cette équipée il ne reste aussi qu'un mot absolument authentique : « Pourquoi, lui disait-on, avoir abandonné les régions de l'art et du droit où vous régniez, pour entrer dans le dévergondage de la politique ? » Il répondit en demi-riant : « Eh ! eh ! si je n'avais point parlé le langage de la politique, on eût dit que

je me sentais incapable de le faire — comme on dit d'une femme qui ne se décollete pas, qu'elle est bossue ». Chaix devait échouer, avec sa force trop uniquement humaine, là où l'auditoire est comme pétrifié par les nécessités et les compétitions des partis. — Autant valait essayer prendre à la ligne les grenouilles en airain des grandes eaux de Saint-Cloud !

* * *

Pendant ces stériles essais, le Chaix-d'Est-Ange de Flandrin avait vieilli. Mais il était toujours le merveilleux causeur. Personne n'a jamais su mieux parler devant douze femmes assises comme des jurés dans un salon. La tête avait pris un masque presque sarcastique. Les lèvres avaient grossi et étaient devenues gouailleuses. L'œil s'était replié sous l'os temporal avec des airs de guet-apens. Le haut du masque était celui de Socrate. Le bas du masque rappelait, sans lui ressembler, le Voltaire d'Houdon. Le dos était voûté. Le regard semblait inquiet et s'agitait de droite à gauche, sans que le cou remuât. Et cependant un bon sourire éclairait souvent tout cela comme un beau soleil couchant illumine une campagne dévastée. Ses lèvres prenaient tout à coup les plis d'autrefois. Une voix qui rappelait les éloquentes mélodies de jadis sortait de sa gorge. Puis il rentrait plus silencieux dans son amour pour les arts, cette passion des grands vieillards. Chaix-d'Est-Ange fut avec une salive amère et avec un masque railleur, un homme et un avocat honnêtes et doux. C'est qu'il avait par dessus tout un grand cœur. Aujourd'hui, si on prenait ce cœur pour le mettre dans l'urne antique — on serait étonné de son poids.

Chaix-d'Est-Ange a dû voir sans crainte, vendredi

dernier, la figure de Dieu — comme de quelqu'un dont on a toujours éloquemment parlé.

Puis sa mémoire, si glorieuse qu'elle soit, disparaîtra, comme la statue de neige dressée en 1870 par les artistes du quatrième bastion. C'est la destinée des grands orateurs. Leurs plaidoieries imprimées ressemblent à des momies.

L'ancienne salle d'assises de Paris vibrait, dit-on, pendant la nuit, comme Notre-Dame redit toute seule dans l'ombre les chants de l'orgue. On sait que les boiseries d'une salle d'opéra s'imprègnent peu à peu de l'harmonie quotidienne. A coup sûr, cette vieille salle d'assises devait, la nuit, répéter vaguement, comme dans un rêve, les intonations de celui qui fut son grand virtuose. Mais c'est bien vrai que Chaix-d'Est-Ange est mort!

LE DUC DE BROGLIE (1)

Vous connaissez ce cliché : « La France est partagée entre les conservateurs et les révolutionnaires ». Cela n'est pas exact. Des distinctions aussi nettes n'existent pas entre les partis politiques, qui ne sont que les restes des gouvernements tombés. Nous avons beaucoup de partis politiques, parce que nous avons eu pas mal de gouvernements. Ce qu'il est vrai de dire, c'est ceci : La plupart des Français ont en eux deux hommes, un conservateur et un révolutionnaire. Une des têtes sourit et l'autre grimace à la Révolution. — M. de Broglie est un de ces bicéphales.

Il est impopulaire, — c'est un défaut, par le temps qu'il fait. Mais ce défaut ne saurait être mortel dans un pays qui procède par réaction et par soubresaut. La France est rassasiée de tant de personnalités populaires.

Il est libéral. — Pour le coup, c'est un vice aux yeux d'un peuple las de la liberté. Mais le duc n'aime pas toutes les libertés. Pour les aimer, il ne leur demande pas si elles sont saines ou nécessaires, mais si elles sont de bonne maison, nées, en Angleterre, d'un lord ou d'un Gladstone, et en France, d'un

(1) Ce portrait est le premier que l'auteur ait publié. Toute la partie d'exposition générale est supprimée.

doctrinaire ou d'un académicien. Bref, M. de Broglie combat, j'imagine, non pour les libertés de tout dire et de tout écrire, mais pour les libertés de bien dire et de bien écrire.

*
* *

Le duc de Broglie n'a pas de principes absolus. — En a-t-il qui ne sont pas absolus ? On l'ignore. On sait, du moins, ce qu'il ne veut pas. Il ne veut pas de l'Absolu du droit divin et de la révolution démocratique. Et on ne sait pas ce qu'il veut. Cela suffit.

Voilà comment et pourquoi le duc de Broglie impose sa personnalité. Des clients nombreux, pris dans la race la plus lettrée et la plus impatiente, mi-bourgeoise et mi-aristocratique, attendent impatiemment son retour au pouvoir. Le duc croit en lui-même. Tout ce monde est de l'avis du duc. Moins on croit aux principes, plus on croit aux hommes. Où sont ces croyants ? Partout ! en province et à Paris. Ne se connaissant pas les uns les autres et quelques-uns n'ayant jamais vu M. de Broglie. Tous ces esprits inquiets s'attachent instinctivement à l'ambition d'un homme d'Etat, comme jadis les âmes se suspendaient au patriotisme d'un écrivain ou d'un orateur. — Cette éclatante impopularité, d'une part, et cette silencieuse popularité, de l'autre part, constituent assurément une personnalité de haut goût.

*
* *

On sait que le duc appartient à l'école du parlementarisme. Pouvait-il en être autrement ! Il est de cette maison ou plutôt de ce théâtre. C'est dans ces coulisses qu'il a appris à parler et à marcher. La fa-

mille de Broglie est là, comme est au cirque la famille Loyal. Alors qu'il avait vingt ans, le prince de Broglie préludait déjà devant ses camarades et déjà il était écouté, non pas tant pour ce qu'il disait que pour ce qu'il dirait. La nature semblait l'avoir peu disposé pour la tribune. A quoi bon ? Cette insouciance de la nature a eu plus tard sa justification. Cette voix qui ne semblait pas être assez forte pour le forum, devait se faire entendre, grâce au silence qu'elle commandait et à l'attention qu'elle imposait. Cette parole qui semblait trop grêle, même pour la coupole de l'Institut, devait prononcer un des plus beaux discours de la tribune française. La phrase a conservé la grande allure de la tribune d'autrefois. La forme a grand air. La pensée est de haute race parlementaire.

En ce temps, le prince de Broglie parlait sans cesse de Mme de Staël dont il portait, au petit doigt, le portrait sur camée ; aujourd'hui le duc de Broglie ne parle que de lui. En ec temps, le prince était *cassant*; le duc l'est encore. Mais avec que lart il se sert de ce défaut de forme, comme d'un moyen inattendu de séduction ! Il est devenu, au fond, souple comme un gant, s'il est resté, à la surface, roide comme un gantelet. On sort d'une entrevue avec lui, enchanté et flatté d'avoir convaincu un homme aussi personnel et aussi nerveux. En effet, que lui fait votre opinion ? C'est de la sienne dont il a uniquement souci. Il la garde pour lui et vous emprunte gracieusement la vôtre.

Et déjà en ce temps, M. de Broglie était un homme pratique, en digne enfant de la doctrine qu'il est malgré lui. Il s'adaptait merveilleusement aux hommes et aux choses ; avant d'entreprendre quoi que ce

soit, il mettait sa montre à l'heure de l'horloge de la ville, sans s'occuper si c'était l'heure réelle, l'heure du soleil, l'heure absolue... Certes, un homme aussi doué était destiné tout au moins à tomber de très haut.

*
* *

Le duc de Broglie a attendu son heure pendant bien longtemps. L'empire semblait vouloir se mettre entre le soleil et le petit-fils, comme il s'était mis entre le soleil et la grand'mère. Mais, quand il entra au pouvoir, on vit bien, à la façon dont il y monta et en descendit, qu'il connaissait le terrain. Le duc est fait pour le public, — pour être vu et pour être écouté. Il est de ces gens qui regardent les hommes moins comme des frères que comme des auditeurs, et pour qui la patrie est moins une mère qu'il faut aimer qu'une critique qu'il faut séduire. Voyez-le, quand, l'été, il se promène seul dans les jardins de Versailles, au fond d'une allée déserte, où il sait qu'aucun regard ne le suit. Il a, nonobstant, l'attitude d'un homme qui se sent vu, tant le pli est pris. Il porte haut et secoue la tête comme un cheval arabe de Sétif, quand on le regarde. Aussi, en le voyant passer, jadis, alors qu'il était encore inconnu de la foule, que de gens disaient : « Quel est cet homme ? » et que de gens répondaient : « Je ne sais qui il est ; mais, à coup sûr, il est QUELQU'UN ». — Et maintenant qu'on le connaît mieux, c'est encore la phrase la plus vraie qu'on puisse écrire au bas de la statuette du duc de Broglie.

*
* *

C'était un spectacle curieux — sous l'Empire — que de les voir ensemble traverser le jardin du Luxembourg, eux, de Montalembert, Cochin et de Broglie.

Ils allaient à la cure de Saint-Jacques-du-Haut-Pas où descendait Mgr Dupanloup dans ses visites fréquentes à Paris. Cheveux au vent, tête rejetée en arrière, chapeau enfoncé sur l'occiput, bras *ballants*, ils causaient haut et fort. Le passant se détournait et les regardait. Il les prenait pour des professeurs démocrates. Seul, de Broglie inquiétait. M. de Broglie n'avait pas l'air républicain. Sa redingote était plus à la mode; son chapeau était plus brillant; sa figure était plus expressive; il semblait être de condition supérieure à celle de ses compagnons. Cependant il leur était inférieur par certains côtés de l'esprit. — C'est vrai de dire cependant qu'il eut plus d'habileté qu'eux contre la mort.

Qui leur eût annoncé alors qu'ils seraient, lui, Cochin, préfet de Versailles et lui, de Broglie, président du conseil des ministres sous un gouvernement républicain..... ne les eût pas étonnés!

*
* *

Il m'a été donné de voir, tout jeune, rassemblée cette petite église qui a tant fait parler d'elle — un soir — chez une femme de haute distinction, qui demeurait rue de Varennes. Il s'agissait d'une fête de famille, patriarcale, quasi-religieuse. Etaient là : Montalembert, Lacordaire, Dupanloup, Cochin, de Broglie, etc. Celui-ci demeura silencieux et distrait. Il prêtait à ce qu'on disait une attention polie et banale. Parfois son sourire nerveux et sans cause demeurait sur ses lèvres, comme si le duc avait oublié qu'il y fût. Ce tic lui est resté.

Cochin fut celui qui parla le plus. En effet, il avait peut-être la plus brillante parole. La fatalité voulut qu'il ne pût pas s'en servir dans les grandes assemblées politiques. Pourtant, bourgeois de Paris, il

avait conservé, malgré les alliances avec la noblesse, les allures et les passions de la bourgeoisie parisienne, qui l'eût acclamé tôt ou tard si, comme Cochin le disait, il n'y avait pas eu entre elle et lui — Dieu ! En effet, la bourgeoisie était demeurée voltairienne et M. Cochin était devenu clérical.

Un invité, étranger sans doute, maladroit à coup sûr, fit allusion à Lamennais ; il y eut un silence *sui generis*. On voyait bien que ces hommes qui s'étaient inclinés avec respect devant la foudre partie du Vatican aimaient encore le foudroyé. Tous ceux qui ont *servi* — comme ils disaient — Lamennais, le père *Feli* (comme ils l'appelaient) ont conservé de cette approche je ne sais quelle fièvre inguérissable. Ils l'ont à demi-étouffée dans les cloîtres ou dans les livres et dans les œuvres ascétiques ; mais elle reparaissait au premier rayon chaud de soleil. Le duc de Broglie, trop jeune pour avoir *servi* Lamennais, avait cependant traversé, non pas sain et sauf, cette mal'aria mystique qui résista au Saint-Siége comme celle des marais pontins.

*
* *

Il y avait dans ce salon l'abbé Pereyve, mort depuis, à 33 ans, le tendrement aimé de Lacordaire. Orateur de talent, poëte, tête charmante, douce, fine. On a publié des lettres de Lacordaire à l'abbé Pereyve, pleines de cette affection paternelle et quasi-passionnée qui rappellent celles que Mme de Staël écrivait à Mme Récamier. — Et, montrant le duc de Broglie au jeune abbé, je lui dis en riant : « Il est mal à son aise, ici ; car il ne fait pas partie, que je sache, de votre tribu de Lévi ». — « Lui, fit l'abbé en souriant, il est de la famille de David ; c'est lui qui nous commandera tous, tôt ou tard ».

L'abbé a-t-il dit vrai? Toujours est-il que dans une heure solennelle comme celle qui vient de sonner sur notre pays, alors que beaucoup veulent obéir et que personne ne sait ou ne veut commander, un homme qui veut commander — ne le saurait-il pas — n'est pas un homme sans valeur.

M. de Broglie, cet individualiste, est autoritaire, autant que libéral. Je lui ai entendu dire que l'autorité était un moyen, alors que la liberté est le but; tandis que chez le parti radical, la liberté est le moyen, la dictature est l'objectif. A-t-il été sincère? On ne sait jamais s'ils disent vrai, ces hommes d'Etat, comme on ne sait pas si certaines femmes mentent — quand ces hommes et ces femmes disent « j'aime » ou « je n'aime pas ».

LE GÉNÉRAL CHANZY

Fils d'un capitaine de cuirassiers du premier Empire, le jeune Chanzy s'était engagé, à quinze ans, dans la marine militaire. Il fut embarqué sur le *Neptune,* où se trouvait, comme enseigne de vaisseau, l'amiral Roze. Il passa, l'année suivante, sur la *Marne.* — Un coup de mistral le jeta, avec la frégate, sur les côtes de Stora (Algérie). La moitié de l'équipage fut engloutie. Un jeune marin, svelte comme une anguille, aborda à la nage la côte, où il se secoua comme un barbet. C'était la première fois que le général Chanzy mettait le pied sur la terre algérienne, qu'il devait gouverner. Celui qui a eu un des premiers rôles dans la plus grande tragédie de ce siècle entrait dans la vie comme dans un roman de Dumas. Sa vie militaire fut une longue journée de poudre. Il sort de Saint-Cyr pour entrer aux zouaves. Il ne quitte l'Algérie que pour la campagne d'Italie, puis pour celles de Syrie et de Rome. C'était donc un soldat parfaitement entraîné quand il se présenta à Tours, appelé d'Algérie par M. Gambetta. Inconnu en France, il avait, comme laissez-passer, deux prophéties : Abd-el-Kader lui avait dit, en Syrie : « Tu es de la race des grands hommes de guerre; je lis cela dans ton œil aussi facilement qu'on lit, dans celui d'un cheval de Setif, le nom de sa famille. » Le maréchal de Mac-Mahon, prisonnier, avait écrit plus

simplement ceci : « Le général Chanzy est le meilleur manœuvrier parmi les généraux qui, aujourd'hui (en 1870), peuvent servir le pays. »

*
* *

Le commandant du 16e corps d'armée avait quarante-huit ans. Il était grand, mince, élancé, souple, vigoureux. Avec son pantalon rouge à bande, collé sur la cuisse, ses grandes bottes molles, sa croix de commandeur au cou, ses trois étoiles d'argent sur les manches, son képi aux fleurs de chêne d'or légèrement incliné, sa moustache effilée et ses yeux d'une douceur étrange; avec l'ensemble élégant de sa tournure et la jeunesse de sa démarche, le général Chanzy parut comme l'évocation soudaine de notre brillant passé militaire. Il devait conserver cette silhouette crâne, si française, pendant toute la campagne. Cependant, vers la fin, son képi s'inclina un peu moins sur l'oreille. Tout d'abord, il fit des ordres du jour aussi corrects que dans les grandes manœuvres du camp de Saint-Maur. Il parut ne voir ni le désordre des troupes, ni connaître la défaite passée, ni supposer la défaite à venir. Avec cette force de concentration de pensée et cette puissance sur lui-même qui vont jusqu'à la dissimulation, et sont les caractéristiques de son tempérament, le général Chanzy eut l'air de n'avoir rien vu et entendu de nos malheurs. On crut qu'il venait de sortir de la bataille de Solférino. Une seule chose lui arracha une exclamation. — Ce fut la vue de ces pauvres chevaux sales, maigres et à long poil!

*
* *

Il sembla tout d'abord que la victoire voulût être complice de cette illusion voulue. Le général fut un

des vainqueurs de Coulmiers. Coulmiers, c'est une feuille de laurier dans cette histoire sombre — comme une de ces fleurs que les écoliers enferment entre les pages de leur livre. Mais bientôt il fallut reculer. Nommé commandant de la deuxième armée, Chanzy va désormais porter la principale part de notre fortune militaire. Il voudrait une marche en avant. M. Gambetta préfère une retraite momentanée de la deuxième armée, parce qu'il prépare, avec Bourbaki, la diversion sur l'Est. Le général Chanzy insiste. M. Gambetta ordonne. Et la deuxième armée recule lentement dans les plaines de neige, comme un immense serpent qui se replie en arrière et dont les yeux ne quittent pas l'ennemi. — Ces yeux étaient ceux du général Chanzy, qui ne quittait jamais l'arrière-garde. Entouré d'une escorte de chasseurs et de gendarmes, séparé de l'armée prussienne par une ligne de tirailleurs et par une ligne de cavaliers, il fait tête avec son armée, tout en marchant. Il se bat à chaque pas; tantôt vainqueur, tantôt vaincu, mais chaque jour épuisé davantage, quoique toujours impassible. Le sang-froid est la caractéristique du général. Chaque étape est un soir de bataille. Il faut lire son livre, écrit sans coloris et sans chaleur, comme un manuel d'état-major. Ce livre est divisé en 38 chapitres — 38 combats. A chaque alinéa, il y a des Français et des Prussiens qui tombent. — Parfois cela devient grand, tant cela demeure calme!

*
* *

Le soldat français était démoralisé par ce recul. Chaque soir, cette armée se couchait si fatiguée que son réveil du matin était comme une résurrection quotidienne. Le ciel était bas. On marchait dans une nuée froide. Le soleil, quand il se montrait, semblait

un feu rouge de forge qu'on entrevoit à travers une fenêtre d'usine. Chacun de nous, Parisien ou provincial, a encore dans la prunelle l'horizon de neige de l'hiver 1871. Le général passait souvent dans les rangs de ses soldats, suivi de ses officiers, MM. Villemot, de Boideffre, les capitaines Marois, Chabrillat, etc. Son grand cheval gris-blanc, qui allait au *galop rassemblé,* est aujourd'hui dans les souvenirs de bien des paysans de France. Son passage laissait toujours comme un rayonnement de chaleur. tant il semblait confiant dans le lendemain. Nul général d'armée n'a mieux su cacher son impuissance. Ancien chef de bureaux arabes, il avait contracté, dans cette approche du feu de Mahomet, une partie de son tempérament. Si troublé qu'il fût, il demeurait calme à la surface. Le général Chanzy luttait, avec la sérénité du fanatisme oriental, contre ses quatre adversaires : — l'armée prussienne, — le ministère de la guerre de Tours, — le climat, — la destinée de la patrie!

*
* *

L'armée prussienne était cette locomotive contre laquelle Chanzy ne pouvait pas plus que la chair ne peut contre le fer! Le ministre de la guerre, M. Gambetta, qui croyait que la guerre est un jeu d'échecs qui peut se jouer de loin, quand on ne voit pas le damier! Le froid : la première défaite d'une nation latine contre une race du Nord a presque toujours eu lieu pendant l'hiver. La France n'a été vaincue, peut-être, que faute de soleil. La destinée de la patrie! Qui n'a pas senti que, dans cette guerre, la France combattait contre un bras invisible comme un héros d'Homère. La voix arabe avait dit au général Chanzy : « C'était écrit. » Mais

le général reconnaissait que la Destinée porte avec elle, comme un geôlier, la clef qui ouvre et qui ferme. Il attendait un changement de fortune. Cette attente quasi-placide domine son œuvre. Et lui, qui d'ordinaire ne confesse rien de sa pensée, avoue cette prédisposition de son esprit, dans son livre de guerre!

* * *

En disant que le général Chanzy est fataliste, je n'exclue pas en lui le chrétien. Il y a le fatalisme chrétien. Chaque dimanche, le général assistait à la messe dans une église de village. On chantait le *Domine salvam fac francorum gentem*. Après un travail quotidien physique et intellectuel de dix-sept heures, le général se couchait et dormait d'un sommeil de plomb jusqu'à six heures et demie du matin. La canonnade qui — vous vous en souvenez — éclatait à propos d'un rien, ne le réveillait pas plus qu'un carillon de cloches ne réveille, avant le jour, le martinet endormi dans les tours de Notre-Dame. Voilà le chef militaire dont le feld-maréchal de Moltke a dit : « Il est de ces généraux bien rares qui peuvent commander cent cinquante mille hommes sans perdre la tête. » Après le compliment de l'ennemi, voici l'attaque du compatriote. M. Thiers lui lança un jour, à brûle-pourpoint, cette apostrophe brutale : « Général, quand on vote pour la continuation de la guerre, on aurait dû auparavant ne pas perdre la bataille du Mans. »

* * *

Le général Chanzy a eu tort de voter pour la continuation de la guerre. Il aurait dû s'abstenir. Le terrain invitait à une défense à outrance. Le temps,

ce jour-là, était doux — propre à une race mi-latine. Le général eût-il dû, comme Souvaroff, creuser derrière lui un trou à sa taille et dire qu'il n'irait pas plus loin en arrière — mort ou vif? Non! Il allait ainsi au-devant d'un désastre inouï. Non, notre défaite était écrite. La victoire de la France eût laissé inexplicables certains faits où la mauvaise volonté divine s'était manifestée — et où aujourd'hui nous lisons — comme pendant la nuit de l'incendie de l'Hôtel-de-Ville on pouvait lire couramment!

***

Pourtant, je sais que le général affirme encore aujourd'hui qu'il pouvait lutter jusqu'à la mer (*sic*), et donner au soleil le temps de venir. En défensive, grande lutte à la taille de la France — et c'est assez dire! La France est tombée; mais personne n'a pris sa place à la tête du monde. Son piédestal reste vide, comme resterait longtemps vide — j'imagine — le piédestal du *Moïse* de Michel-Ange, si une tempête renversait la statue sublime!

***

Voilà le soldat. — Voici l'administrateur. Le général Chanzy n'a point de qualités extraordinaires; il a des qualités multiples et de deuxième grandeur, dont l'heureuse combinaison peut produire un homme de première grandeur. D'autre part, il a deux silhouettes : celle qui a le képi sur la tête — et celle qui a la tête nue. Nous connaissons la première. Dans la seconde, le crâne, dénudé absolument, rappelle un peu certaine tête banale de bureaucrate. Ce crâne semble contenir une cervelle retrécie. Mais la douceur *sui generis* et sans pareille du regard mi-voilé, et la lumière sereine du front, indiquent aussitôt quel-

qu'un. Son abord a un charme mi-oriental et mi-parisien. — Quand vous lui parlez, son geste approuve et son regard bienveillant vous couvre. On sort de son cabinet, charmé — mais ne sachant rien de lui. Le général voit clairement dans son interlocuteur — si celui-ci voit confusément dans le général. Ce soldat est un habile et un puissant administrateur. Grâce à une faculté prodigieuse de travail et d'assimilation, sa pensée a pu s'élever graduellement avec le point de vue. — Sa figure a su grandir en même temps que le cadre.

* * *

Cependant, le général Chanzy a la lèvre inférieure un peu inquiétante. On dirait qu'elle est tirée en bas comme une lèvre d'ambitieux. Cet homme, essentiellement bon, a une lèvre quasi-dédaigneuse. On retrouve cette lèvre souffrante et amère dans son vote regrettable pour la continuation de la guerre et dans certain incident de son rôle politique, en 1872. Mais on ne la retrouve que là. Le restant de sa vie est illuminé comme le haut de son visage. En Algérie, il a bientôt abandonné le rôle de paratonnerre et de paravent qu'on voulait lui faire jouer vis-à-vis de certain parti radical. Après avoir un peu trop vite sacrifié le préfet d'Alger, comte d'Ideville, aujourd'hui un de nos bons écrivains, il est entré dans des errements inattaquables. Lui seul peut résoudre le fameux problème qui est le résultat de la lutte entre la société civile algérienne et la société militaire. Lui seul, mieux que personne, sait ce qu'est un Arabe. Moi, j'ose dire que c'est un intransigeant. Nous ne pourrons jamais le rallier à notre civilisation. Quand je n'avais pas vingt ans — à Constantine (le général Chanzy y était capitaine!), je vis chez le plus grand seigneur arabe

d'Algérie, Mochrani, frère de celui qui, en 1872, a soulevé contre nous les Arabes, — un joli petit garçon de trois ans. Mon père, colonel d'artillerie, commandant un corps dans l'expédition de la Kabylie qui se préparait, avait Mochrani sous ses ordres. Mochrani était son ami. Mon père embrassa sur le front ce petit garçon, en présence d'une femme arabe qui lui servait de bonne. Cinq minutes après, nous vîmes cette femme, dans une des cours intérieures, laver à grande eau le front de l'enfant. — Elle lui levait les jambes en l'air pour mieux l'égoutter. Mon père, un soldat encore jeune que l'Algérie devait, quelques mois après, renvoyer agonisant à Marseille, fut vivement frappé par ce spectacle étrange! Cette fille arabe avait cru que le baiser du chef français avait souillé l'enfant arabe! Pourtant, elle savait que mon père était le chef et l'ami de son seigneur, l'agha Mochrani. — Comment voulez-vous civiliser un peuple où sont ces femmes-là?

* * *

Quel est l'avenir réservé au général Chanzy? si nous devons revoir en politique les choses mêmes que nous avons vues. — Dans ce cas la vie en France ne vaudrait vraiment pas les contributions qu'elle coûte! — Le général présente assez de surface pour être un des principaux points d'appui de la société française. Si, au contraire, Dieu n'a voulu que secouer l'âme de la nation pour que les mites ne se mettent pas dedans, — ou mieux, si conformément à la loi de nature humaine, qui, après l'éruption, fait rebâtir les maisons sur le versant du Vésuve, quelque chose de grand se construit sur nos débris, — le général Chanzy saura être un second sans rêver d'être le premier. Il a suffisamment prouvé qu'il

savait obéir, puisqu'en 1870, soldat, il a obéi à M. Gambetta! Voici qu'avant de partir pour la tribune du Sénat, où il allait défendre contre le parti avancé ses préfets, ses sous-préfets et le système algérien, avec une éloquence froide mais vibrante — comme un timbre de cristal — le général Chanzy a dit : « Travaillons, et nous relèverons la France! » *Travaillons!* Le mot est bon. Si on s'adressait à la foi ardente de la France du moyen âge « *Prions!* » eût été un mot meilleur. — La nation se serait relevée en se plaçant d'abord à genoux, comme le font tout d'abord les femmes couchées qui veulent se mettre debout!

Mais ces temps de foi ne sont plus! Le général a bien fait d'enlever à ce mot *travail* son caractère purement démocratique et de lui donner notre allure aristocratique qui convient à la vieille race française. On pourra dire du général Chanzy, soldat et administrateur : — Il s'est bien battu et il a bien travaillé.

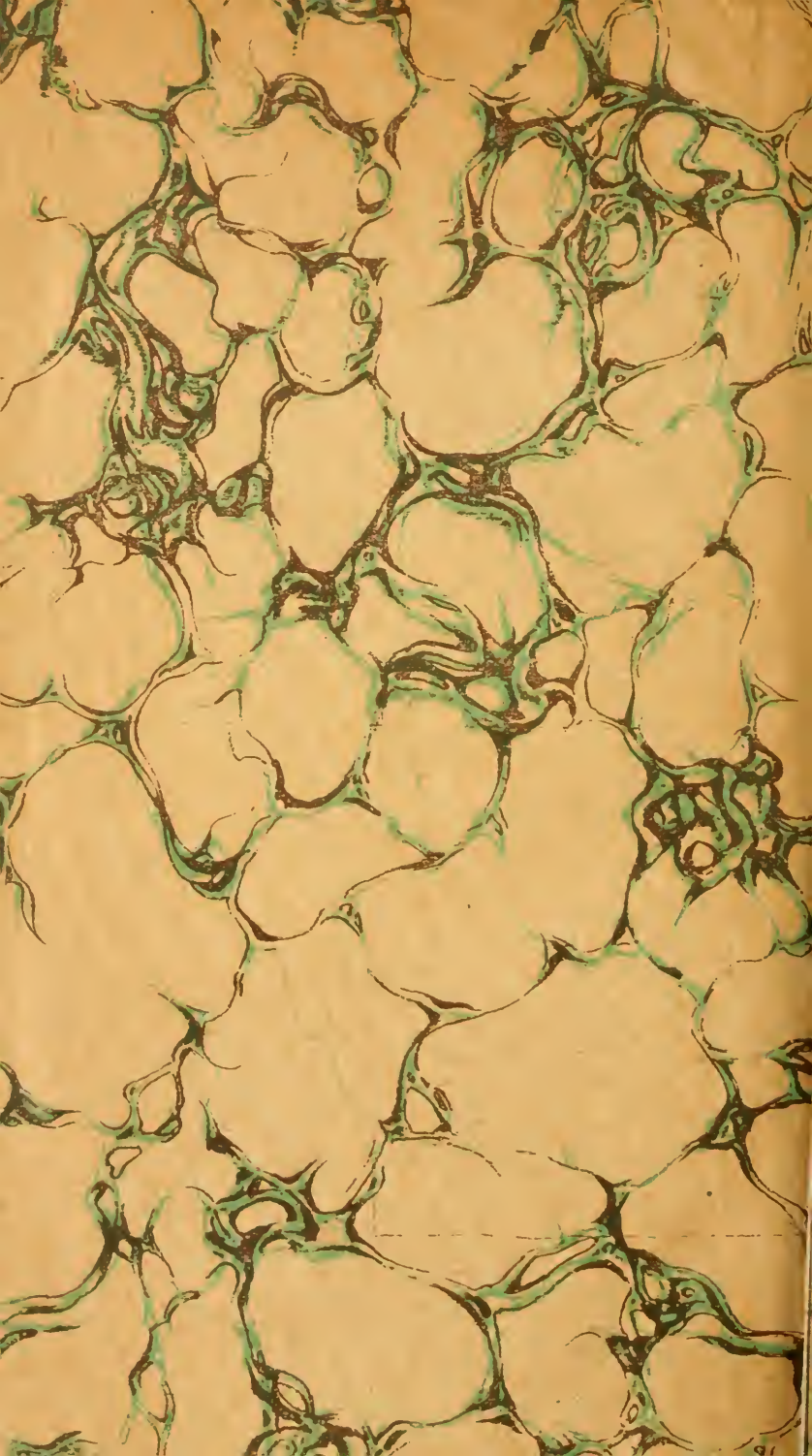
L'autre soir de l'an dernier, pendant une de ces nuits d'Afrique où le ciel étoilé semble une immense voie lactée, le général Chanzy causait après dîner sur la terrasse d'une maison maure d'Alger, appartenant à un intendant militaire. — Ce général qui avait tiré le dernier coup de canon de la France, ne parlait à ses officiers que de questions administratives. Tout à coup il s'arrêta... Une senteur chaude de fleurs orientales venait des jardins. Même la brise qui montait du rivage était tiède. Le général fit : « Ah! si nous nous étions battus par ce temps-là! »

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
M. Littré	5
Le maréchal Canrobert	14
M. Lachaud	25
Le duc de Nemours	35
M. Louis Blanc	42
Le comte de Falloux	52
Le Père Hyacinthe	59
La reine Victoria	67
Fromentin	78
M. Grévy	85
Monseigneur Dupanloup	93
M. Octave Feuillet	102
M. Ernest Picard	111
Changarnier	120
L'empereur François-Joseph	130
M. Rouher	139
M. Buffet	149
M. Alfred Naquet	155
Le comte de Chambord	164
M. Dufaure	176
M. Magne	183
Le duc Decazes	190
Le prince de Bismark	199
Le duc d'Audiffret-Pasquier	206
Le prince Napoléon	213
Le duc de Chartres	221
M. Jules Favre	229
M. Renan	236

Pages
M. de la Rochette. 245
Buloz.. 252
Le roi Alphonse XII.. 261
Le Père Monsabré. 272
Prince de Joinville. 281
Les Rothschild. 287
Le tzar Alexandre II.. 298
M. Dumas. 307
Le prince Gortchakoff. 315
Le cardinal Antonelli. 324
Garibaldi. 333
Le feld-maréchal de Moltke. 340
M. Leverrier. 350
Le prince Milan. 359
Le prince Charles III. 368
Le roi Victor-Emmanuel. 378
Le cardinal Guibert. 387
Le général de Charette. 396
L'abbé Crozes. 406
Chaix-d'Est-Ange. 416
Duc de Broglie. 425
Le général Chanzy. 432

MEAUX. — IMPRIMERIE CH. COCHET, 16, RUE SAINT-ÉTIENNE



CT
148
P4
1878

Platel, Félix
Portraits d'Ignotus [pseud.
4. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 24 08 04 003 1